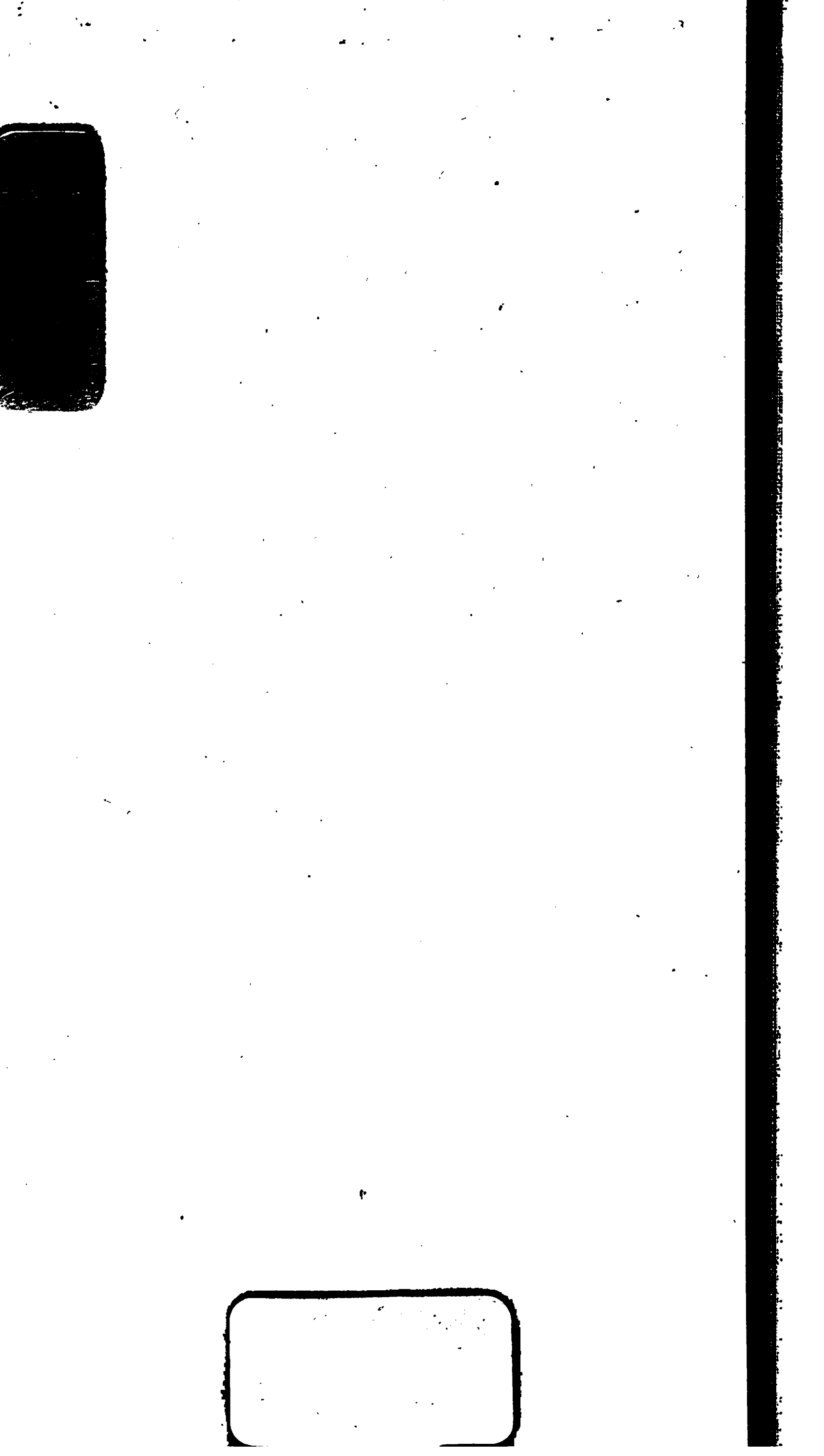
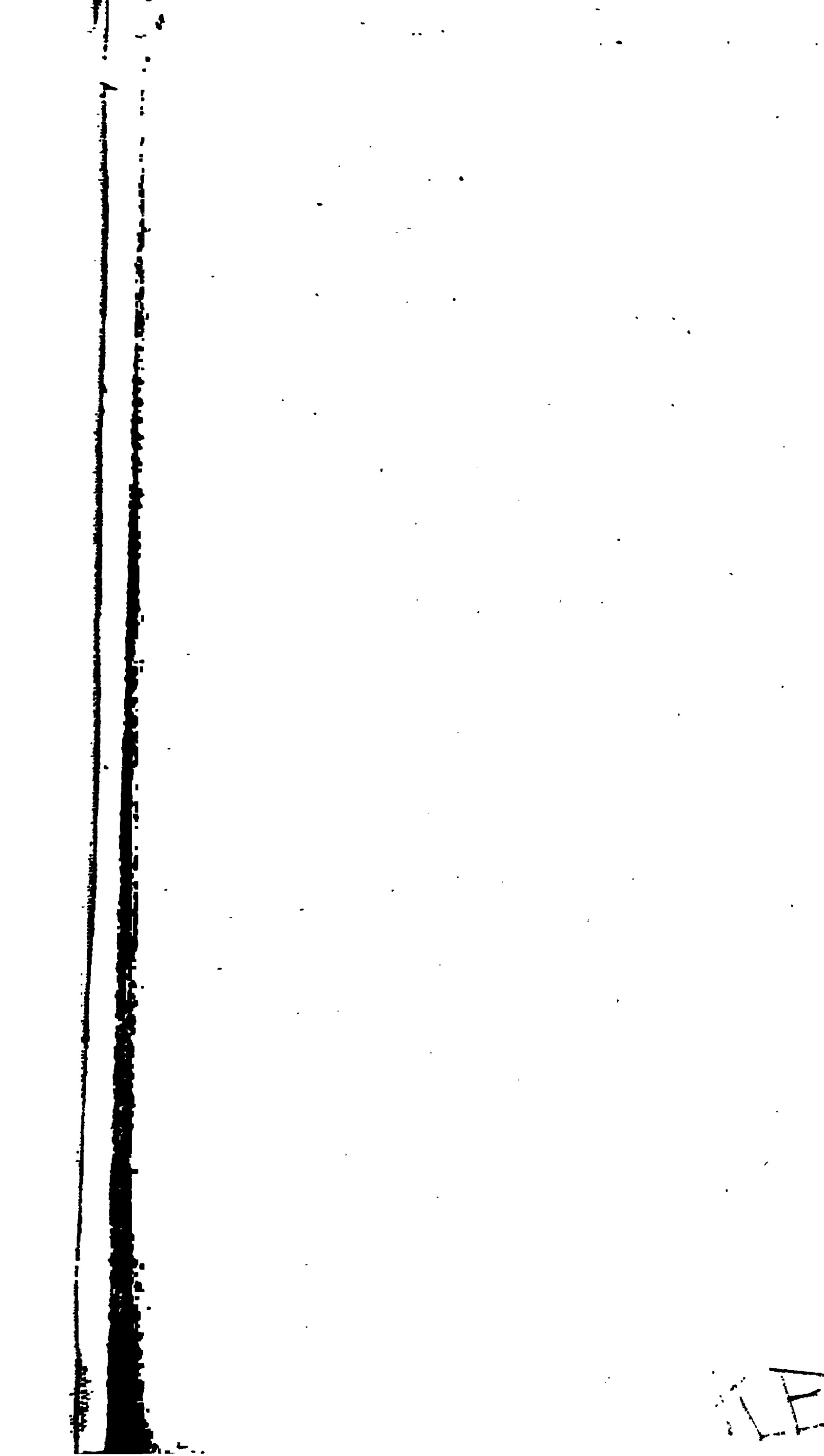




BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME XLIV.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. Baron, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	François, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	Manoury, libraire.
MARSEILLE. . . .	Camoin, libraire.
MONTPELLIER. .	Patras, libraire.
NANCY.	Georges Grimblot, libraire.
AGEN.	Bertrand, libraire.
LUNÉVILLE.. . .	Creusat, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	Pageot, libraire.
TOULOUSE.	Dagallier, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	Garnier, libraire.
CHARTRES. . . .	Garnier fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	Gaulard, libraire.
ABBEVILLE. . . .	Gavois-Grare, libraire.
AVIGNON.	Fructus, libraire.
SÉDAN.	Aug. Pierrot, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	Delsol, libraire.
STRASBOURG.. .	Lagier, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	Bronner-Bauwens, imprimeur-libraire.
TOULON.	Monge et Villamus, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLÉRMONT-Fᴿᴰ. .	A. Veysset, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANÇON. . . .	Bintot, libraire.
GRENOBLE. . . .	Prud'homme, libraire.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Cᵉ, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

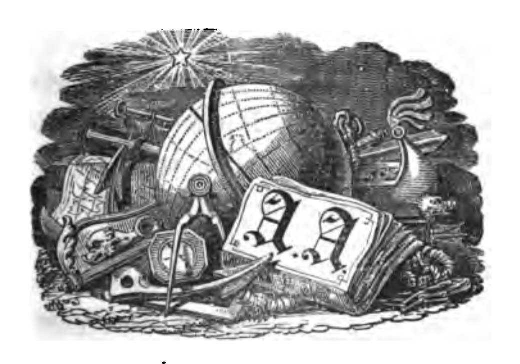
JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE, DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXVI.

VOYAGES

EN EUROPE.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

WALSH.

VOYAGE DE CONSTANTINOPLE EN ANGLETERRE.

(1821-1825.)

État des routes en Turquie. Manteau turc. Juifs de Constantinople. Leur langue. Piliers hydrauliques. Murs de Constantinople. Brèche où tomba Paléologue. Prophéties.

La route que je vais décrire est celle que suivit Darius lors de sa mémorable expédition contre les Scythes, il y a deux mille trois cents ans, et c'est celle que les Russes ont déjà prise et prendront peut-être encore pour marcher sur Constantinople. Ce pays, quoiqu'en diverses circonstances traversé par les Européens, est encore peu connu, et l'on pourra trouver dans ma narration quelques détails à glaner.

Les idées de voyage que l'expérience nous a données s'associent entièrement avec une perspective

de routes commodes, de bonnes voitures, d'auberges propres, de soupers confortables et de lits chauds. Dans les pays où l'on peut espérer trouver ces choses, toutes les saisons de l'année sont à peu près indifférentes au voyageur; mais que l'on conçoive ce que c'est que voyager l'hiver dans une contrée où, généralement parlant, il n'y a ni routes, ni voitures, ni auberges, ni soupers, ni lits, etc.; sur. les routes sont des sentiers battus que trace un cavalier et qu'un autre suit, sans que rien empêche à qui que ce soit d'en faire un pour lui seul si tel est son plaisir. Il n'y a pour voitures que des planches posées sur des roues grossières, que l'on appelle *aroubas*, et que tirent, au moyen de cordes, des buffles, que l'on emploie rarement à autre chose qu'à porter des fardeaux. Les auberges sont de grandes écuries où l'on ne peut se procurer que de la paille hachée. On ne doit compter sur d'autres soupers que sur ce que l'on peut ramasser chemin faisant, si l'on a ce bonheur, pour le rapporter au lieu de halte. Pour tous lits enfin, on n'a que la paille coupée des écuries et une planche de sapin, dans un grenier au-dessus. Il est même beaucoup d'endroits où l'on ne trouve pas cette chétive aisance. Il existe sans doute des exceptions à ce tableau général, comme je l'ai éprouvé moi-même, mais, à tout prendre, il est exact. Tel est l'état actuel de la circulation dans la plus grande partie

de l'empire turc, soit en Europe, soit en Asie.

Le compagnon que je m'adjoignis était mon vieil ami Mustapha, Tartare-janissaire attaché au palais anglais. Il était né en Suisse, et très jeune il entra au service d'un marchand de Livourne. Étant en voyage avec lui sur la Méditerranée, il fut pris par un corsaire africain et vendu au Caire. Après avoir passé par les mains de plusieurs maîtres, il se fit turc, mais sans prendre, comme ses confrères renégats, de la haine et un esprit de persécution pour sa première croyance. Il parlait un peu anglais, et fut l'intermédiaire au moyen duquel j'obtins beaucoup d'informations locales. Je me mis entièrement entre ses mains, et je trouvai en lui, en toute occasion, non-seulement un compagnon utile, mais encore attaché et fidèle. Comme il avait traversé la Turquie dans tous les sens en qualité de courrier tartare, il était parfaitement familier avec toutes les dispositions nécessaires au voyage que j'entreprenais, et le matin, à notre départ, je trouvai les préparatifs suivans :

Un manteau de janissaire qui devait servir à tout : ce vêtement, le plus utile qu'on puisse trouver, est fait de poil de chèvre et de chameau, et il est d'un tissu aussi épais et aussi ferme qu'une planche de sapin. Quand vous entrez dedans, il se tient droit autour de vous comme une guérite et vous protége contre le vent et la pluie. Les janissaires tartares,

quand ils traversent les chaînes de montagnes de l'Asie, couvertes de neige, restent souvent dehors quinze ou vingt jours avec leurs dépêches, sans cesser d'être à cheval, au galop, jour et nuit. A l'abri sous ce raide manteau, comme sous un dais, ils chevauchent la nuit dans un profond repos, se fiant tout-à-fait à l'instinct du cheval qui les porte. Mustapha m'avait ensuite procuré une boîte de café moka. La plus grande partie du café dont on fait usage en Turquie y est importée de nos Indes orientales, et le café moka est à Constantinople en aussi grande rareté qu'à Londres; mais ce que je trouvai de plus précieux dans mes provisions, ce fut un sac de tabac de Chiraz. Je ne m'étonne pas de l'usage général de cette denrée qui forme le luxe le plus indispensable d'un Turc, et accompagne toujours le café. Quand on les emploie l'un et l'autre, à la mode du pays, ce régime est singulièrement agréable au goût et restaurant; il réagit contre la fatigue et le froid, et apaise, ainsi que je l'ai souvent éprouvé, les tourmens de la faim. Je trouvai en outre à la porte quatre chevaux, un pour un serrodji ou guide armé, l'autre pour le bagage, les deux autres pour Mustapha et moi. Ils coûtaient ensemble quatre piastres par heure, et comme une heure peut équivaloir à trois milles, c'était environ 2 pence (20 centimes) par mille que je payais pour chaque cheval.

Nous partîmes le 28 octobre. Notre route directe était de traverser le port, puis Constantinople, et de sortir par la porte de Sylivria; mais comme nous prenions nos chevaux à Péra, nous fûmes obligés de faire un détour de plusieurs milles et de passer par le Kiat-Khané-sou, à l'entrée du port. Notre chemin traversait le faubourg dans lequel résident les Juifs, et peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de dire quelque chose de ce débris d'un peuple extraordinaire tel qu'il existe à Constantinople.

Il serait tout naturel de supposer que ces gens vinrent s'établir dans cette ville ou dans quelque contrée de l'Orient, en y apportant leur idiome : tel n'est point le cas. Après la destruction des Vaudois, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, la fureur de l'inquisition se tourna contre les Juifs d'Espagne, et, à la suite de diverses persécutions et d'un édit qui les bannit du pays au nombre de huit cent mille, ils allèrent chercher un asile dans l'Orient, car tout l'Occident partageait alors les mêmes préjugés à leur égard. Ils s'établirent à Salonique, à Smyrne, à Rodosto, et dans d'autres grandes villes où ils forment, de nos jours, une grande partie de la population. A Salonique, ils n'ont pas moins de trente synagogues. La principale division de ces fugitifs vint à Constantinople, où on leur assigna un grand quartier nommé *Hassa-Kouï*, où ils composent une communauté de cinquante mille

individus. Ces Juifs sont beaucoup mieux traités que les rayas ou sujets grecs et arméniens : on les nomme *mousafirs* ou *visiteurs*, parce qu'ils sont venus en ce pays chercher un asile, et on leur accorde, à ce titre, une bienveillante hospitalité.

Sur une éminence, derrière le quartier de Hassa-Kouï, ils ont un grand cimetière avec des tombes en marbre, dont quelques-unes sont parfaitement bien sculptées en relief. Les maisons des gens riches sont opulentes et meublées avec toute la magnificence orientale. Toutefois les basses classes portent cette empreinte toute particulière qui les distingue dans quelque pays que ce soit, c'est-à-dire la saleté la plus dégoûtante sur leurs personnes et dans leur intérieur, des mœurs très relâchées, et une disposition complète à se mêler de toute affaire ignoble qui répugnerait aux hommes les moins délicats. On les reconnaît, comme toutes les classes diverses en Turquie, à leur costume particulier. Ils portent un turban pareil à celui d'un Turc bien élevé, mais plus bas, et au lieu d'être entouré d'un riche châle, on roule généralement à l'intérieur un mouchoir à carreaux très commun. Quant à leurs pantoufles, dont la couleur est spécialement prescrite à tous les sujets turcs, elles sont bleues. La façade de leurs maisons est de couleur de plomb.

Les Juifs haïssent tellement les chrétiens, et particulièrement les Grecs, qu'ils s'accusent mutuel-

lement des pratiques les plus atroces. Les chrétiens espagnols accusaient autrefois les Juifs de crucifier des adultes le jour du vendredi-saint; et à Constantinople, aujourd'hui on assure qu'ils enlèvent des enfans et les sacrifient en guise d'agneaux pascals, lors de leur pâque. Un jour on trouva dans le Bosphore le corps d'un enfant qui, suivant la rumeur publique, avait été pris par les Juifs à un marchand de Galata. Il avait les jambes et les pieds liés, et certaines blessures au côté décelaient qu'il avait été mis à mort d'une manière extraordinaire et dans une intention tout aussi étrange. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Juifs de Constantinople sont une race féroce et fanatique. Leur langage, outre une espèce d'hébreu rabbinique, est de l'espagnol corrompu en *langue franque* par quelques mots hébreux et étrangers.

Après avoir dépassé cette colonie juive, nous arrivâmes au pont qui traverse l'entrée du port à Kyat-Khané. Ce nom, qui signifie littéralement *maison du papier*, est la tradition d'une papeterie que Sélim y avait fondée et qui n'existe plus.

Le pont sur lequel nous passâmes est près de la jonction de deux petites rivières qui se réunissent à ce pont pour tomber dans la partie du port que les anciens appelaient, à cause de l'accumulation d'immondices que l'on y déposait sans cesse, *Marcidum mare*, ou *mer Putride*. La première de ces ri-

vières se nomme *Ali-Bey-sou*; et la seconde *Kyat-Khané-sou*. Comme ces deux ruisseaux, les seuls qui coulent dans le voisinage de la ville, ne donnent en tout temps que peu d'eau, et en été sont à peu de chose près secs; comme, d'un autre côté, le sol de la ville ne fournit que peu d'eau de source, il eût été entièrement impossible à une grande cité de subsister sur cet emplacement, si l'emploi de quelques moyens artificiels n'avait suppléé aux défectuosités naturelles du lieu. Le premier de ces moyens consiste en puits et citernes creusés derrière les maisons, comme des réservoirs, pour recueillir l'eau de pluie qui tombe en hiver; mais chez un peuple comme les Turcs, où l'eau est une nécessité aussi bien de religion que d'existence, il était indispensable de s'assurer une source beaucoup plus abondante d'approvisionnement, et on l'a trouvée dans les bendts ou étangs qu'ils ont pratiqués dans les montagnes, près des rivages de la mer Noire. Ces montagnes sont la région des pluies et des torrens, et partout où l'on trouve un filet d'eau qui descend dans un vallon, on élève un monticule en travers du bas du courant, et l'eau ainsi obstruée est rejetée en arrière, et s'accumule au point de former un lac, grand, profond et de forme triangulaire. Ce monticule est ordinairement revêtu de marbre, couvert de sculptures dans le goût oriental, et l'aspect en est très grandiose. Les tuyaux

de tuiles conduisent l'eau à travers les montagnes, et dès qu'une vallée vient à s'interposer, on y construit un aqueduc; et il en est quelques-uns qui sont d'un très bel effet dans la perspective.

Les habitans de Constantinople ont été récemment témoins d'un essai hydrostatique, et au lieu de ponts dispendieux pour conduire l'eau, ils ont construit des souterrains, c'est-à-dire des piliers quadrangulaires isolés, sur la surface desquels sont attachés plusieurs tuyaux en tuiles qui montent au faîte où se trouve un petit réservoir carré. L'eau monte d'un côté, est reçue dans le réservoir, et descend de l'autre, au moyen des tuyaux; le pilier suivant est de six pouces en dessous du premier, de sorte qu'il se forme un plan incliné pour l'eau qui se trouve sur le sommet de ces piliers, et qu'elle descend ainsi des montagnes à la ville, où elle monte avec une telle force quelquefois, qu'elle forme un fort jet qui la lance à une distance considérable. Ces piliers, qui sont des objets très pittoresques, et dont il est impossible d'expliquer le but à qui n'en connaît pas la destination, se voient çà et là sur tout le pays qui sépare Constantinople du voisinage de la mer Noire.

Les bendts ou réservoirs d'eau dans les montagnes furent, dans l'origine, construits par des empereurs grecs, et se nommèrent *hydralia*. Leur conservation était d'une telle importance, que

plusieurs édits impériaux furent promulgués pour régler les plantations d'arbres à l'entour, ou pour défendre de puiser de l'eau pour des usages privés: un de ces édits, portant la date de l'an 404, fixe l'amende à payer par once d'eau à une livre d'or. Ces lois ont été remises en vigueur, et plus rigoureusement encore, par les Turcs auxquels l'eau est plus nécessaire qu'aux Grecs. Les bords sont plantés d'arbres pour les rendre solides, et il est interdit, sous les peines les plus sévères, à qui que ce soit, non-seulement de prendre de l'eau dans ces bendts, mais même de couper ou de déraciner un arbre du bord.

On comprendra la nécessité de cette rigueur quand j'aurai cité le fait suivant. Je passai l'automne de 1822 à Belgrade, ville dans le voisinage de laquelle est situé l'un des plus grands et des plus importans de ces réservoirs. L'été avait été remarquablement sec; car, à l'exception de quelques ondées, il n'était pas tombé une goutte d'eau du 2 avril au 2 novembre. L'eau contenue dans les bendts devint basse et fangeuse, et les Turcs prirent l'alarme. Les sous-iologis ou ingénieurs hydrauliques furent envoyés, et j'en accompagnai quelques-uns aux bendts. Ils mesurèrent l'eau et trouvèrent qu'il n'y en avait plus que pour alimenter la capitale pendant une quinzaine de jours. Que l'on juge de la consternation de sept cent mille

habitans, tout à coup privés d'un élément nécessaire aux besoins de la religion et de la vie. On disait des prières dans toutes les mosquées, et le ciel était un point constant d'observations inquiètes. Enfin un nuage parut sur l'Euxin ou la Propontide, et la pluie tomba.

Afin de se mettre à l'abri d'une telle privation imposée par la nature ou par l'ennemi, les empereurs grecs creusèrent le sol de la ville, et formèrent sur différens points d'immenses citernes qui existent encore, mais non plus comme citernes: quelques-unes qui étaient exposées à l'air se sont remplies de terre graduellement, et sont à présent des jardins. Une de ces constructions, nommée *philoxenos* (l'ami de l'étranger), parce qu'elle était un réservoir public, est un vaste édifice souterrain, porté par des colonnes de marbre blanc, et dont le nombre de mille et une lui a fait donner par les Turcs le nom de *Bin-bir-Derek*. Quoiqu'il soit comblé de terre, ce réservoir est encore d'une grande profondeur, car il a un toit voûté soutenu par 672 colonnes de marbre, et dont chacune en a deux autres posées au-dessus d'elle. La cavité, qui pourrait contenir un approvisionnement de soixante jours pour toute la ville, est maintenant à sec et occupée par nombre de tisseurs de soie qui travaillent au fond, dans des ténèbres presque absolues.

J'en découvris un jour un autre dans une maison particulière. Après avoir descendu une longue suite de degrés, nous nous trouvâmes sur les bords d'un lac souterrain qui s'étend sous plusieurs rues. Le toit était voûté et supporté par trois cent trente-six magnifiques colonnes de marbre. Une grande quantité de tuyaux plongeaient dans l'eau et approvisionnaient les rues de dessus, et dont les habitans ignoraient d'où cette eau leur venait. Le Turc, par la maison duquel nous y arrivâmes, l'appelait *Yeré-batan-Seraï* (le palais souterrain), et il me dit que les voisins qui logeaient au-dessus n'en savaient rien.

Après avoir traversé le pont, nous suivions le bord opposé de la rivière, quand nous tressaillîmes tout à coup à l'explosion d'un canon tiré très près de nous, et notre effroi fut plus grand encore quand nous entendîmes le sifflement du boulet à nos côtés. Nous découvrîmes alors que quelques topghis ou artilleurs s'exerçaient à une batterie qui dominai la rivière. Ils avaient placé une cible sur le tertre qui s'élevait au-dessus de nos têtes, et sans nous donner le moindre avertissement ou attendre un instant que nous fussions passés, ils déchargèrent toute cette batterie, composée de huit ou dix canons, pendant que nous étions directement placés entre eux et leur but. Ce fut une preuve encore à ajouter à celles que j'avais déjà recueillies sur leur indifférence pour la vie d'un homme. C'est le carac-

tère de toutes les actions de ce peuple. Il n'est peut-être pas de nation où l'on tue un homme avec moins d'émotion ; et si un meurtre arrive accidentellement, les Turcs attribuent ce malheur à la destinée de la victime et non à leur négligence.

De cet endroit à la porte de Sylivria, notre chemin était de suivre la muraille de Constantinople, et je revis avec plaisir, pour la dernière fois, ces ruines magnifiques. La ville de Constantinople est bâtie, comme on le sait, sur un promontoire triangulaire qui avance dans la mer de Marmara. Deux côtés sont baignés par la mer, et le troisième est celui qui joint le triangle au continent. Ces côtés sont fortifiés de murailles encore debout, quoique sur plusieurs points elles soient incapables de se défendre, à moins de grandes réparations. Tout le circuit est estimé devoir être de douze milles, et le côté du port de trois milles. Quant à la base que nous longions, elle peut avoir cinq milles de la mer à la mer, en se terminant aux Sept-Tours. Nous arrivâmes à cette muraille par le faubourg appelé *Blacherne*, où le mur s'appuie sur le port ; il s'élève à une hauteur extraordinaire au-dessus de la plaine, comme la face perpendiculaire d'une montagne.

Le chemin que nous longions date de neuf cent soixante-dix-huit ans et est du règne de Constantin. Théodose, et d'autres empereurs dont les noms sont rappelés sur diverses parties de cette construction,

l'ont réparée. Directement en face de nous était un palais sur le sommet, qui aujourd'hui porte le nom de *Tekir-Seraï*, et c'est le palais d'un Constantin : il me parut contemporain de la muraille, et son état de délabrement y répondait parfaitement. Vu d'en bas, c'est un objet très remarquable et très pittoresque ; et d'en haut, il commande un splendide point de vue. Ici le mur est dans un surprenant état de conservation, et malgré sa grande hauteur, il n'en est tombé aucun débris. Comme c'était la partie la plus inaccessible de la ville, elle ne fut jamais l'objet d'une attaque, et elle n'a souffert d'outrages que de la main du temps, et encore sont-ils masqués par les vastes masses de lierre qui couvrent sa surface jusqu'à la cime du feuillage le plus abondant.

Comme plusieurs brèches s'offrirent à moi, et que le mur était bas, en général, il fut aisé de le gravir, et c'est ce que je fis pour en examiner la structure. C'était une muraille double, avec double fossé, qui commençait à Egri-Capoussi (la Porte-Tortue), et s'étendait jusqu'aux Sept-Tours sur la mer de Marmara. Comme la ville est bâtie sur sept collines, la fondation du mur tient de l'inégalité de la surface.

Nous étions alors arrivés à Top-Capoussi (la Porte-du-Canon), par laquelle Mahomet entra dans la ville conquise. Elle est ainsi nommée, parce que

les Turcs y ont placé quelques énormes blocs de granit, qui servent de boulets à leurs immenses canons. Ils les ont placés là pour conserver le souvenir du lieu qu'ils traversèrent pour venir prendre possession de cette capitale du monde chrétien. A quelque distance, et vis-à-vis de cette porte, est une éminence artificielle appelée *Maltepih*, sur laquelle je montai. De là on jouit d'une vue magnifique de la cité, de la mer de Marmara et d'une grande étendue du pays d'alentour. C'est là que Mahomet déploya l'étendard du prophète, et de ce côté il dirigea l'attaque. Les vastes brèches qui existent dans le mur près de cette porte, et que les Turcs n'ont jamais réparées, attestent la vigoureuse résistance qui fut faite. C'est dans une de ces brèches qu'on trouve le corps de Paléologue, qui s'y était placé comme une dernière mais impuissante barrière, et maintenant un arbre magnifique, le *pistaccia terebinthus*, y croît pour marquer le lieu où tomba le dernier des Paléologues.

Il est très probable que ce même passage, qui s'ouvrit pour le croissant, se rouvrira pour la croix. Personne n'ignore que c'est un événement auquel les Turcs s'attendent, et ces prévisions ne se bornent pas à des préparatifs militaires. Leur grand cimetière s'étend sur la côte d'Asie, et on voit leurs sombres bosquets de cyprès à une distance considérable dans les environs de Scutari. Ce cimetière

est peut-être le plus grand qui soit au monde, car il a une heure de marche, ou trois milles de long. Le plus grand nombre des morts de Constantinople sont transportés par leurs amis sur la rive asiatique, où ils se regardent comme destinés à être repoussés un jour. Les degrés ou marches auxquels ils embarquent ces corps portent pour cette raison le nom de *Meit-Iskelli* (échelle des morts). Cette opinion est confirmée par d'anciennes prophéties, et par une coïncidence de noms qui est assez curieuse. La ville de Constantinople fut enlevée et perdue à différentes reprises par des personnes qui portaient le même nom. Les Latins s'en emparèrent sous un Baudouin, et c'est sous un Baudouin qu'ils en furent chassés. La cité rebâtie devint le siége de l'empire grec sous un Constantin, fils d'Hélène, un Grégoire étant patriarche; elle fut prise, et l'empire des Grecs périt sous un Constantin, fils d'Hélène, et le patriarcat d'un Grégoire. Les Turcs s'en rendirent maîtres sous un Mahomet, et ils sont fermement convaincus qu'ils le perdront sous un Mahomet, et que c'est le Mahomet qui règne en ce moment. Pour compléter cet enchaînement de noms, quand éclata l'insurrection grecque, un Constantin était l'héritier présomptif du trône de Russie, et un Grégoire était patriarche à Constantinople.

Tombes d'Ali-Pacha et de ses fils. Baluklu, *église des poissons.* Pays désert près de Constantinople. Cailles. *Ames damnées.* Brados. Erekli. Mauvais œil. Kinlikli.

Après avoir contemplé toutes ces choses, en méditant, du haut de cette éminence, je descendis, et nous nous dirigeâmes vers Sylivri-Capoussi, porte de Sylivria, par laquelle nous allions entrer dans la campagne. Immédiatement vis-à-vis cette porte, sur un parapet élevé du côté du chemin, étaient cinq tombeaux turcs sur une seule ligne, et formant des objets remarquables dans un petit cimetière situé en ce lieu. Ils étaient de marbre blanc et surmontés des turbans par lesquels les Turcs distinguent toujours le rang et la qualité des morts. J'appris que c'étaient les monumens d'Ali-Pacha, de ses trois fils et de son petit-fils, dont les pierres tumulaires portent chacune une inscription, un bref détail de leur vie et de leur mort.

A un quart de mille de la porte de Sylivria, nous arrivâmes à Baluklu, *l'église des poissons.* Elle tient ce nom d'une tradition qui l'a rendue très célèbre parmi les Grecs. Il existait en ce lieu, quand Mahomet mit le siége devant Constantinople, un petit monastère de caloyers grecs, qui ne furent pas, à ce qu'il paraît, inquiétés par son armée. Le jour de l'attaque décisive, un moine était occupé à faire frire du poisson, quand arriva tout à coup la

nouvelle que les Turcs avaient pénétré dans la ville par une brèche. « Je croirais aussi volontiers, dit-il, que ces poissons frits peuvent sortir de la poêle et revenir à la vie. » Pour donner une leçon à l'incrédule moine, le poisson sauta hors de la poêle, dans un vase d'eau qui était à côté, et nagea comme s'il n'était jamais sorti de cet élément. En commémoration de ce miracle, une église fut construite sur ce lieu même, et l'on y creusa un réservoir où le poisson encore vivant fut placé. Les Grecs affirment que les Turcs ne peuvent venir à bout de tuer ce vivace poisson, et j'entrai pour voir de mes propres yeux le miracle. Un pauvre caloyer, avec une robe de coton bleue en lambeaux, dévidait son chapelet au milieu des ruines, et comme il vit que je cherchais quelque chose, il me prit par le bras et me conduisit à un petit bassin d'eau, sous une arcade brisée, et s'écria avec une vivacité qui ranima sa physionomie fatiguée et éteinte : *Ichhou psari efendi* (voir le poisson, monsieur). Je vis, en effet, du fretin qui fendait l'eau, et me sembla venir d'un courant d'eau à l'extérieur, avec lequel ce bassin était en communication. Je donnai à ce digne homme une piastre ou deux, et s'il fut satisfait de recevoir mon argent, il le fut encore plus de ce que j'avais été le témoin du miracle.

Les églises grecques sont sales et petites. Leurs peintures sont les plus grossiers essais que l'on puisse

voir, et l'on ne saurait entendre une musique plus dissonante et plus intolérable que celle qu'on y exécute. Cependant elles ont une grande ambition de splendeur. L'intérieur de chaque église est rempli de peintures, et les murs sont couverts de tableaux qui ont peu de ressemblance avec l'objet qu'ils veulent représenter; mais ils sont à profusion chargés de clinquant et d'oripeau. Ces représentations leur inspirent une vénération si profonde, qu'ils les baisent à genoux. Il est singulier que ces gens qui regardent avec horreur une figure de bois ou de pierre, la prenant pour une image sculptée, s'inclinent sans scrupule devant la toile chargée de couleurs.

Nous venions d'entrer dans la plaine qui entoure Constantinople, et passâmes devant le kidik impérial de Daoud-Pacha, où s'assemblent ordinairement toutes les expéditions dirigées contre les chrétiens, et c'est là aussi qu'elles sont licenciées par le sultan en personne. Près de ce lieu, on jouit d'une vaste perspective sur tout le pays. La première impression que nous éprouvâmes, c'est le sentiment de cette solitude profonde qui régnait autour de nous. Nous étions là, à quelques cents pas des murailles d'une métropole immense, où vivaient agglomérés sept cent mille habitans; mais, à la même distance des ruines de Palmyre, nous n'eussions pas trouvé plus de désolation et de silence. Les maisons

de campagne que l'on voit ordinairement éparses dans le voisinage des faubourgs des grandes villes, n'existaient d'aucun côté, et il n'y avait point de ces foules qui se pressent ordinairement aux abords des grandes cités. Un attelage isolé de buffles, tirant un arouba, ou un cavalier solitaire, à peine visibles à l'horizon, étaient les seuls objets qui indiquassent l'existence de la vie sociale, près de cette immense réunion d'hommes. Il n'est rien qui caractérise mieux que ce fait l'indolence et l'inactivité naturelles des Turcs. Les rives du Bosphore sont très populeuses, et de Constantinople au voisinage de la mer Noire, ce n'est qu'un village continuel. Les relations ont une activité proportionnée, et la surface de l'eau est un tableau mouvant de bateaux qui passent et repassent. Ce genre de mouvement est particulièrement approprié à la nonchalance orientale. Le Turc, couché à demi sur un coussin, fumant sa pipe, est ainsi transporté sans le moindre embarras et la plus légère fatigue à la distance où il veut aller. Si, au contraire, de l'autre côté de la ville il avait une résidence, il ne pourrait y aller qu'à pied ou à cheval, puisqu'il n'existe, à vrai dire, ni voiture, ni routes praticables à ces moyens de transport. C'est pourquoi les maisons de la ville du côté de la terre, sont abandonnées, et forment, à l'exception de quelques fermes très clair-semées, un complet désert.

Au bout de quatre heures environ, nous avions dépassé sur le rivage San-Stephano, résidence habituelle des Francs, des Anglais surtout, pendant les mois d'automne. Ce château est bâti sur une pointe de terre qui s'avance dans la mer, et ce promontoire est le rendez-vous favori des cailles qui en font leur point de départ lors de leurs migrations. L'immense quantité de ces oiseaux que l'on trouve dans différentes contrées de l'Orient, a toujours été un objet de remarque, et l'île d'Ortygia, dans la mer Égée, a tiré son nom des volées qui y abondent. Les cailles se montrent d'abord, m'a-t-on dit, sur un promontoire près de Derkon, sur la mer Noire, et ensuite sur le cap de San-Stephano, dans la mer de Marmara. Il semblerait donc que leur migration se dirigeât de la Russie vers l'Afrique. Quand elles touchent terre, et avant de prendre leur volée, le sol en est couvert, et elles partent devant chacun de vos pas du milieu des buissons et des broussailles; puis, le lendemain, il n'y en a plus. Il est très digne d'attention que, bien que chaque année offre le retour de ce phénomène, toujours sur le même point, cependant personne ne peut dire d'où viennent ni où vont ces oiseaux. Malgré toutes mes recherches, je n'ai jamais pu découvrir quelqu'un qui en ait vu une volée traverser la terre ou la mer; pour expliquer ce fait, on a affirmé qu'ils partent la nuit; mais s'ils traver-

saient la mer Noire, ils devraient encore se trouve en l'air pendant le jour, car ils n'ont point de lieu où ils puissent se poser jusqu'à leur arrivée à Derkon.

Les sauterelles sont des insectes voyageurs, mais on peut constamment suivre leur marche. En 1823, je traversais une plaine étendue près de Broussa dans l'Asie-Mineure, et la terre en était couverte à une épaisseur de cinq pouces. Leurs larves y avaient été déposées l'année précédente par un essaim qui passait, et à l'époque où je les vis, elles n'étaient pas assez avancées pour voler.

Deux mois après environ, elles partirent, se dirigeant vers le nord-est; on voyait le nuage partout où il passait, et il semblait un épais voile de gaze sur tout Constantinople. Le corps principal poussa en avant, mais d'immenses quantités de traînards s'abattirent et remplirent les rues et les jardins de Péra. Le jardin du palais anglais en était tellement couvert, qu'ils en avaient la possession exclusive. On ne pouvait traverser les allées sans passer à gué, en quelque sorte, au milieu de ces insectes, et ils eurent bientôt dévoré tout ce qui était verdure. Un matin, ils furent saisis d'une impulsion soudaine et simultanée; ils partirent et disparurent du côté de la mer Noire. Là, ils furent assaillis par un vent contraire, auquel il leur fut impossible de résister, et ils périrent à l'entrée du Bosphore. Le courant emporta leurs corps, et les

jeta sur les rivages de Thérapia et de Bruyukdéré, où je les vis par milliers, morts ou mourans, mais la grande masse était à flot, en face de Péra, où elle formait un quai immense, d'un mille de longueur environ, marquant les divisions des courans, jusqu'à ce qu'elle allât se perdre et se disperser dans la mer de Marmara.

Il y a une espèce d'oiseau de ce pays qui a souvent excité ma surprise et ma curiosité, et qui est, je le crois, particulier à ces parages. Chaque jour on voit par nombreuses volées ces oiseaux qui ne sont pas si gros que des pigeons, ont le dos noir et le ventre blanc, et montent ou redescendent le Bosphore avec la plus grande rapidité. Quand ils sont arrivés, soit à la mer Noire, soit à la mer de Marmara, ils font volte-face et recommencent à parcourir la longueur du canal. On ne les voit jamais se poser sur terre ou sur l'eau, dévier de leur direction, ou ralentir leur vol; on ne les a jamais surpris à chercher ou à prendre quelque nourriture, et tant que dure le jour, ils continuent sans relâche ce manége. Il n'est aucune cause visible à laquelle on puisse attribuer l'instinct extraordinaire et sans repos dont ils sont possédés. Les Français les nomment *les âmes damnées*, et certainement si l'idée de l'absence de toute tranquillité est renfermée dans cette image, elle n'est point fausse. Ces oiseaux volent très près de la surface de l'eau, et si un bateau

vient à en rencontrer une volée par le travers, ils s'élèvent à quelques pieds au-dessus; mais quand l'embarcation fend l'eau dans le sens de leur vol, elle les sépare comme ferait un coin. Quelque nombreux qu'ils soient, on n'entend jamais le battement ou le sifflement de leurs ailes. J'aurais souvent voulu en tuer un pour l'examiner, mais les Turcs ont des égards si tendres et si consciencieux pour la vie de tout animal autre que l'homme, que personne ne peut, sans courir le risque de leur mécontentement, tuer un oiseau sur le Bosphore.

La rareté de rivières dans la Thrace est une de ses notables particularités, et les anciens géographes l'ont mentionnée. Nous étions alors près d'un de ces rares ruisseaux qui traversent les vastes plaines pour rejoindre la mer; les Turcs y ont élevé en travers une plate-forme de bois qu'ils appellent *Koutchouk-Tchekmadjé* (le Petit-Pont), pour le distinguer d'un autre qui n'en est pas éloigné, que nous trouvâmes au bout d'une lieue environ, et qui a certainement l'aspect le plus extraordinaire. Je traversai une petite rivière que les Turcs nomment *Boyouk-Tchekmadjé-sou* (la rivière du Grand-Pont), à cause de la longueur extraordinaire de cette construction. Le ruisseau s'étend et devient baie au point où il se joint à la mer, et le pont est en effet nécessaire pour le traverser : il consiste réellement en quatre ponts, qui forment ensemble

vingt-six arches. A Boyouk-Tchekmadjé nous trouvâmes des bateaux à chaque extrémité du pont. Cet endroit abonde en poisson excellent, et Moustapha acheta deux kalkans, espèce de turbot, pour une piastre. Kalkan signifie *bouclier*, et c'est effectivement la forme du poisson, dont le dos est couvert d'os durs et cartilagineux qui ressemblent aux larges têtes de clous qui couvrent un écu. A l'extrémité de ce pont si extraordinaire, et sur une éminence du côté de la mer, est située une autre ville habitée par des Grecs. Son site est très agréable sur la pente d'une colline, et le mélange des arbres et des maisons est riant et pittoresque.

Nous étions en ce lieu quand la pluie nous surprit avec violence; les chemins étaient trempés, et nous allions nous embourbant et nous égarant, jusqu'à ce que nous arrivâmes au bord de la mer. Nous suivîmes ensuite le rivage jusqu'à Koum-Bourgâz (Bourgâz du Sable), pour distinguer cette ville de deux autres qui portent le même nom. De là jusqu'à Brados, que nous gagnâmes à neuf heures par la nuit la plus extraordinaire, nous fûmes continuellement assaillis de neige, de givre, de pluie et de vents. Tel fut, dès le premier jour du voyage, l'échantillon de ce que j'avais à attendre à cette époque de l'année sur la longue et effrayante route qui sépare Constantinople de Vienne. J'avais déjà appris tout le mérite de mon manteau de janissaire.

Nous trouvâmes toutefois dans ce village un excellent khan tenu par un Grec et très fréquenté. Quatre chambres au premier étage, meublées dans un style supérieur à ce que j'avais vu jusqu'alors dans quelque khan que ce fût, étaient pleines de Turcs qui se rendaient à Salonichi, de façon qu'il fallut nous contenter, pour logement, du café situé au-dessous. Il y a ordinairement dans les cafés attachés aux khans une plate-forme exhaussée, couverte d'une natte et de tapis, qu'occupent les voyageurs quand les chambres du khan sont occupées, et nous en prîmes possession de très bon cœur. Il n'est pas en Angleterre de café plus propre et plus frais, car il venait d'être tout récemment peint. Notre hôte était un Grec, qui nous traita avec un empressement et une politesse qui n'étaient point de ce pays. Outre l'éternel pilau, je fis bouillir les kalkans, et avec l'aide du punch de raki, je combattis les effets du froid et de l'humidité. Le raki est un esprit extrait des peaux du raisin passé et que l'on aromatise avec de l'angélique et de la gomme mastic. C'est une liqueur très agréable et de très bon goût; mais les Grecs la dédaignent, et préfèrent le rum le plus commun ou la plus mauvaise eau-de-vie.

Le matin, nous partîmes avant le jour, à la clarté des étoiles. A une heure environ de Brados, nous trouvâmes un petit pont dans une vallée où, il y a

seize ans, un courrier allemand fut assassiné par des déserteurs : on y voit encore son tombeau. A huit heures, nous arrivâmes à Sylivria et y déjeunâmes. Il n'est pas d'endroits, fussent-ils des plus pauvres, où le voyageur ne puisse pas se procurer du café, du pain et des œufs, que l'on trouve ordinairement chez les baccals ou fruitiers ; cependant, s'il veut déjeuner à la mode anglaise, il manquera toujours de beurre. Il est en vérité étonnant que chez les Turcs, peuple pasteur, riche en bétail noir, qui vit sous un climat tempéré, et fait tous les jours des fromages, du *youart*, des *kurdes*, du *kaimac*, et autres préparations de lait, l'art bien simple de séparer la crême et de la transformer en beurre soit inconnu. Le beurre qu'ils emploient vient encore, ainsi que dans les anciens temps, de Scythie, et quoiqu'ils possèdent le moyen d'avoir chez eux du beurre frais et pur, ils se contentent d'une substance grossière, rance, et pareille au suif, qui leur arrive de Russie dans des peaux de buffle.

De quelque côté que vous approchiez de cette vieille ville, soit par terre, soit par mer, on voit sur une éminence des ruines d'un aspect vénérable. Les murailles sont encore intactes : elles forment trois faces d'un vaste carré, la quatrième étant un précipice haut, raide et inaccessible. Les murs latéraux s'arrêtent à ce précipice, laissant découverte sur la mer une magnifique esplanade, beaucoup

mieux gardée qu'elle ne pourrait l'être par leur moyen de défense dû à l'art. L'espace contenu dans l'enceinte des murailles est rempli de chétives maisons, de quelques rues sales, que les Juifs et les Grecs habitent principalement. Les murs sont bâtis de pierres taillées, ou s'entremêlent de couches de briques romaines, aussi larges que celles qui servent à carreler les appartemens. Il y a encore debout cinq portes que l'on ferme à la nuit. Sur l'une d'elles se voit une inscription grecque très parfaitement conservée, et gravée en relief sur plusieurs blocs de pierre.

Parmi les restes de Sylivria est une très ancienne église grecque tenue aujourd'hui en grande sainteté, et qui fut, me dit mon guide, construite par Théodora, régente en 842.

De cette ville haute, la ville moderne s'étend vers le bas jusqu'à la mer et est presque entièrement habitée par les Turcs. Elle a un petit port où je vis à l'ancre quelques barques. Plusieurs des habitans de la ville basse parlent italien, et je fus plus d'une fois salué par des voix sorties des boutiques comme je passais : *Ben venuto, capitani, donde bastimente.* On supposait que j'arrivais dans un navire. Le seul idiome occidental que parlent les Turcs est l'italien, qui fut répandu parmi eux par les Vénitiens, les Génois surtout, qui s'établirent à Galata, sous les empereurs grecs.

Sylivria est bâtie sur un promontoire qui forme une des extrémités d'une baie que nous longeâmes, pour aller traverser celui qui formait l'extrémité opposée. Nous entrâmes ensuite dans quelques belles plaines, au bas desquelles est située Erekli sur une éminence. Les maisons, très tassées et remarquables par leur hauteur, s'élèvent l'une au-dessus de l'autre, de sorte que la ville présente l'aspect d'un amphithéâtre. Quoique le port soit magnifique et que la rade s'étende en forme de fer à cheval, il paraît aussi négligé que Sylivria. En effet, toutes les villes maritimes de cette côte si commerçante autrefois existent encore, mais réduites à l'état de rares bourgades, dont les habitans n'ont guère d'autres occupations que la pêche. Rodosto est le seul lieu qui mérite le nom de ville de commerce, et elle est redevable de sa prospérité aux descendans des Francs, que les Turcs ramenèrent de leurs diverses excursions en Autriche et en Hongrie.

Du promontoire d'Erekli, notre route était dans les terres, et là nous quittâmes la côte. Rien ne saurait égaler la beauté des prairies où nous entrions, et leur fertilité apparente; mais elles sont tout-à-fait solitaires et négligées; sur les rares points où la terre avait été retournée, le sillon tracé montrait un sol riche et une abondante moisson, mais, je le répète, ces endroits étaient très rares. La terre est répartie en *tchiftliks*, ou domaines appar-

tenant aux Turcs importans résidant à Constantinople. Ces maîtres du sol sont souvent impliqués dans les troubles constans et les changemens continuels qui s'opèrent, et par suite desquels ils sont étranglés ou bannis. Au premier bruit de leur disgrâce, tous les tenanciers qui occupaient le sol prennent immédiatement la fuite, avec tout ce qui a pu leur tomber sous la main, dans l'appréhension assez fondée de se voir enveloppés dans le malheur de leurs maîtres. C'est cet état d'insécurité qui fait que le pays est abandonné et dépeuplé.

Le chemin qui conduit à travers ces plaines n'est pas autre chose qu'un sentier battu sur l'herbe, et chaque voyageur suit celui qu'il préfère. Il est en été d'une largeur limitée; mais l'hiver, quand la pluie arrive, le passage ordinaire est impraticable, et chacun s'en fait un à côté du premier, de sorte qu'il est des points où la route est large de trois ou quatre cents pas. Toutefois le voyageur a certaines marques pour se diriger. A de longs intervalles s'élèvent deux petits monticules, un peu moins forts que des meules de foin, entre lesquels le chemin passe; on les nomme *Sandjak cherif tepeh* (éminences de l'étendard sacré). Lors de toutes les expéditions contre les infidèles, en Europe, toutes les fois que l'armée campait pour la nuit, on construisait deux monticules, sur l'un desquels on arborait l'étendard de Mahomet qui formait le centre

du campement. Cependant, comme ces indications sont à de très grandes distances, il est besoin d'autres directions. En janvier et en février, un vent glacial venu de la Scythie passe sur ces plaines avec d'immenses masses de neige qui effacent bientôt toute trace de chemin. Alors les voyageurs s'égarent, et on en trouve tous les ans un certain nombre de morts dans la neige. Il y a dix ans qu'un selihtar qui faillit périr de cette façon, en allant de Choumla à Constantinople, a élevé sur toute la ligne des piliers de pierre disposés à des distances raisonnables, mais il y en a déjà une grande partie en ruines. C'est la seule chose qui ait, en Turquie, quelque analogie avec les bornes milliaires.

Nous arrivâmes à deux heures à Kinlikli. Il y a vingt ans que cette ville était considérable et florissante, mais elle fut, lors de la révolution de 1807 à 1808, le théâtre d'un conflit, qui d'une grande ville a laissé debout seulement trois maisons et des ruines à peine visibles.

Là nous fûmes rencontrés par quelques aroubas qui transportaient des balles de marchandises d'Andrinople. Les seules bêtes de somme que l'on emploie pour le trait dans tout ce pays sont des buffles et une race de bœufs de couleur de crème. Le buffle est un animal d'une force puissante et de haute taille. Ses membres trapus, son poil épais et

grossier, ses cornes renversées, ses yeux de faïence et son air stupide, indiquent une race de bétail très inférieure au bœuf. Les Turcs mettent un scrupule religieux à tuer un buffle, et n'emploient jamais sa chair que dans une circonstance. Quand le terme d'une femme enceinte a été au-delà de neuf mois, la sage-femme qui la garde prend de la chair d'un jeune buffle-veau, et la faisant bouillir dans la crème du lait de sa mère, ou toute autre, elle le donne à la patiente qui ne manque jamais, assurent-ils, d'être heureusement délivrée peu de jours après. Les Turcs ornent avec assez de soin cette bête lourde et informe. Le poil est noir, à l'exception d'une place blanche sur le front, entre les cornes. Ils teignent ce poil blanc de différentes couleurs, mais le plus souvent d'un rouge brun, avec la poudre de *henné* qui sert à leur teindre les ongles. Outre cela, ils lui suspendent ordinairement aux cornes ou au cou un chapelet de grains bleus que l'on nomme *boutchouk*, qui n'est point seulement un ornement, mais un préservatif contre les effets d'un mauvais œil. Ils attachent une vertu particulière au bleu, comme étant la couleur qui attire les premiers regards fascinateurs et en absorbe l'influence.

Les Turcs poussent cette superstition à un degré extrême. Nous rencontrâmes en ce lieu un homme qui portait une gourde à sa ceinture et une per-

che à la main : c'était le postillon chargé des dépèches. La gourde servait à porter de l'eau dans les plaines où elle est rare, et à sa perche était attaché un de ces chapelets bleus, comme l'amulette protectrice de la correspondance, et qui gardait en même temps les expéditeurs et les destinataires des lettres. On trouve dans les boutiques de chaque baccal de petites boîtes en graines bleues, ayant la forme d'une main, et que l'on achète pour les suspendre autour de la tête des enfans. Leur anxiété ne se borne pas aux êtres animés. On suspend des guirlandes d'amulettes aux mâts, aux proues et aux gouvernails des vaisseaux; enfin, ces talismans sont placés sur les façades des maisons pour attirer le premier regard de ce mauvais œil, et lui enlever sa malignité.

La puissance de l'imagination sur ceux qui se croient fascinés produit quelquefois des résultats extraordinaires, dont le plus fréquent est la privation de leur force le jour de leur mariage.

La fille de Mustapha, mon domestique tartare, très jolie, âgée de seize ans, avait épousé, peu d'années avant mon voyage, un jeune janissaire de bonne mine, attaché au consulat anglais. Il est d'usage d'avoir sept garçons d'honneur, et l'on s'imagine que dans ce nombre doit se trouver un mauvais œil. Le jour de ses noces, notre janissaire se sentit fortement convaincu qu'il était tombé sous cette influence, et

sa conviction dura. Après quatre jours, la vieille femme qui dans toutes les familles turques fait le mariage et est l'agent confidentiel des deux parties vint trouver Mustapha, le père de la jeune fille, lui déclara ce qui était arrivé, et lui dit qu'il fallait absolument délivrer le mari de ce charme. A cet effet, on donna 30 piastres à un célèbre derviche, qui emporta les habits de noce des jeunes mariés, et les ayant soumis à des fumigations avec d'autres cérémonies, il les rendit. Dès lors le jeune homme, fermement persuadé, sentit sa force revenir immédiatement. Le fait fut communiqué le lendemain avec grande joie au père, et à la fin des neuf mois, la fille de Mustapha avait un bel enfant; mais elle mourut quelque temps après sa délivrance, et l'on resta persuadé que le regard malveillant avait laissé une trace ineffaçable.

A cinq heures nous arrivâmes à Tchorlu. Cette ville, ainsi que la précédente, avait aussi été récemment la scène d'une lutte sanglante entre les factions, et des marques de leurs dévastations étaient visibles. Là est une belle mosquée, finie avec toutes les recherches de la sculpture des Turcs. Il y en avait une partie en ruines, et le dôme ainsi que les minarets étaient criblés de balles et de trous de boulets. Comme nous étions arrivés de bonne heure avec l'intention de coucher en cet endroit, je parcourus la ville dont la population est presque ex-

clusivement turque; elle n'a d'autre industrie que la préparation d'une confiture très estimée des Turcs. Ce sont des noisettes renfermées dans une substance douce et gélatineuse, faite du suc coagulé du raisin : on en fait de longs rouleaux cylindriques, pareils à des boudins noirs, et que l'on transporte en cet état à Constantinople, où l'on en mange en grande quantité.

Comme nous ne pouvions rien nous procurer à notre auberge, nous entrâmes dans la boutique d'un traiteur turc, et fîmes apporter un souper au khan. Il consistait en un plat de côtes de mouton bouillies, des dolmas ou jeunes citrouilles farcies avec de la viande bouillie, un plat de pieds de mouton et la partie cartilagineuse de la tête, le tout cuit à l'étuvée, et enfin un ragoût de choucroute et de concombres confits. Tout était bon dans son genre, et nous payâmes le repas 70 paras ou environ 10 pence sterling (60 centimes).

Je passai une nuit de fièvre et d'insomnie, que j'attribuai à l'usage de la viande et des liqueurs fortes après un exercice violent; mais la cause principale de cette souffrance était la foule de Turcs fumant toute la nuit autour de nous. Les Turcs de cette classe sont d'une familiarité très offensante. Ils ne nous faisaient aucune excuse, et la braisière de charbon où ils allumaient leurs pipes et faisaient chauffer leur café était à quelques

pouces de ma figure. Après une nuit passée dans ce trou suffoquant, sur des planches nues, et à tout moment coudoyé par ces Turcs grossiers, je me levai las et malade pour partir à cinq heures; et le vent frais me remit.

Nous étions alors dans le Tchorlukour (désert de Tchorlu). C'est une plaine onduleuse, d'une étendue incommensurable. La terre est d'une qualité excellente tant pour le labour que pour le pâturage. Le climat était alors délicieux, et tout semblait combiné pour soutenir et rafraîchir la vie; mais on ne voyait aucune trace d'êtres humains. Enfin nous vîmes à distance, à travers la plaine, quelques hommes qui semblaient s'efforcer de se cacher dans un renfoncement du sol, et nous prîmes immédiatement l'alarme. Le souvenir de plusieurs vols ou meurtres assez récemment commis dans le pays avait rendu les gardes et les guides des voyageurs extrêmement méfians. La Turquie est ordinairement un pays très sûr pour les voyageurs, et l'on y éprouve en route un sentiment de sécurité que justifie l'expérience générale. L'honnêteté naturelle des habitans, leurs besoins peu nombreux, leur abstinence de toute liqueur irritante, qui chez nous sont la cause de tant de violations de la loi, contribuent à produire ce résultat. Le vol furtif est presque inconnu chez les Turcs, et un homme pris à dérober en public, si c'est dans un

incendie, est jeté au milieu des flammes; si c'est sur une grande route, il est empalé. Ces circonstances font de la Turquie, en temps de calme, un pays très sûr; mais les troubles avaient relâché tous les liens, et l'on avait tout à craindre.

Le serrodji et le janissaire tirèrent de leur ceinture leurs pistolets et allèrent en avant avec précaution, toujours guettant et sur leurs gardes; mais enfin les maraudeurs sortirent des creux où ils avaient disparu, et nous reconnûmes en eux, non point des voleurs, mais des fauconniers. Ils avaient des faucons au poing et chassaient des lièvres que ces oiseaux poursuivent avec adresse. La plaine était couverte d'alouettes d'une très grande espèce sur lesquelles les faucons couraient dans toutes les directions: nous voyions à tout instant ces pauvres oiseaux frappés par leurs ennemis. Ces faucons étaient parfaitement dressés, et ne montraient pas la moindre inclination à reprendre leur liberté.

Nous trouvâmes plus loin, sur le bord de la route, une fontaine et un arbre solitaire dans un creux où fut dernièrement assassiné un Anglais; puis, à midi, nous arrivâmes au pont de Caristran. La ville est à quelques centaines de pas, à droite de la grande route; mais nous n'avions aucun motif d'y entrer, et nous passâmes à côté. Au pont, nous trouvâmes une cabane où un vieux Bulgare vendait du café et du youart: cette dernière prépara-

tion n'est autre que du lait caillé épais que l'on vend dans des tasses de grosse poterie, et est très rafraîchissante. On nous tendit une natte sur un tertre de verdure, et nous fîmes un déjeuner cordial.

En quittant cet endroit, nous vîmes devant nous, à l'horizon, un immense tumulus, au pied duquel nous fûmes au bout d'une heure. Cet énorme monticule de terre fut élevé par l'armée de Soliman Ier, qui campa sur cette plaine en 1528, quand elle marchait sur Bude. Ce monument est une commémoration de l'expédition, et sur la pointe du cône Soliman arbora l'étendard de Mahomet : c'est pourquoi les Turcs nomment ce tumulus *Bouyouk sandjak tépeh* (grande montagne de l'Étendard). Nous en vîmes plus loin deux autres et un grand nombre çà et là sur l'horizon; ils s'étendent aussi le long des rives de la mer Noire, dans les plaines de Pologne et de Russie. Ces monumens donnent à la contrée un caractère tout particulier.

Bourgâz. Poterie de terre. Kirklesi. Doulath-Haghe. Première chaîne des Balkans. Rousou-Kestri. Bini. Hospitalité.

Aux approches de la ville de Bourgâz, nous trouvâmes des restes de routes pavées en larges pierres plates. Les routes turques et les voies romaines sont tellement semblables, qu'il n'est pas aisé de distinguer le moderne de l'antique: elles me semblent également incommodes et dangereuses.

Une partie de cette chaussée, qui est hors de la ligne actuelle et s'élève au-dessus, est couverte d'herbe et de mousse, et remonte évidemment à une époque reculée, mais le reste, qui fait partie de la route actuelle, est l'œuvre des Turcs. Cependant ils ne diffèrent que par la date et sont également hors d'usage. Les Turcs ne font jamais une route qu'à travers quelque portion de terrain inondé ou marécageux : c'est une chaussée de pierres larges, non polies et raboteuses, si mal jointes qu'elles sont séparées par des intervalles dans lesquels le cheval glisse constamment jusqu'au-dessus du sabot, et marche avec précaution et lenteur, au hasard toujours imminent de rompre le cou de son cavalier et le sien. C'est pourquoi les voyageurs préfèrent aller à gué à travers l'eau et la bourbe qui montent jusqu'au ventre du cheval, au péril de ces routes qui se ressemblent toutes.

Nous arrivâmes à quatre heures à Bourgâz, et nous entrâmes dans la ville par une de ces malheureuses chaussées qui continuait dans toutes les rues. Bourgâz est un nom très commun donné aux villes turques. Il paraît, d'après Cansemir, que c'est une corruption du mot *purgos* [1] (tour), et que cette ville était sous les Grecs un château-fort. La ville a un aspect élégant et propre, dont elle est redevable

[1] C'est de ce mot que vient *bourg*, et le mot *burg* en allemand, qui signifie *un château fortifié*.

à sa manufacture de poterie. On trouve pour cette fabrication, dans le voisinage, une terre fine dont on fait des réservoirs à pipes, des tasses et d'autres ustensiles. Ces objets ne sont point vernissés, mais on leur donne un très beau poli, et on les orne de dorures. On les expose ainsi en vente dans les boutiques ou bazars qui forment la principale rue de la ville; et comme ces boutiques sont pourvues de nattes et tenues proprement, l'ensemble a une apparence agréable et riche. Les habitans s'enorgueillissent de la petite industrie de leur ville et en vendent proportionnellement cher les produits. Il est peu de voyageurs qui passent sans en acheter un échantillon.

Pendant que je me promenais dans les rues, un détachement de Tartares arriva au grand galop avec huit chevaux chargés du haratch ou capitation d'Andrinople, que l'on perçoit à cette époque de l'année. La recette était renfermée dans des sacs de toile contenus dans un filet de grosse corde; chaque sac pesait cent livres environ. Un des sacs avait un morceau de bois, et l'autre un fort nœud coulant, et de cette façon les sacs étaient en travers de la selle. Chaque cheval en portait deux qui se contre-balançaient. Dès qu'on eut déchargé les chevaux de leurs précieux fardeaux, on les arrangea dans la cour du khan, et l'on jeta dessus plusieurs cruches d'eau. Cette opération avait pour but d'empê-

cher l'effet du frottement, qui échauffe le métal à un tel point qu'il siffle quand on l'arrose ainsi.

Nous quittâmes Bourgâz le lendemain à quatre heures, par un ciel sombre et assez menaçant; nous nous égarâmes dans les ténèbres au milieu de jardins et de vieilles masures, et errâmes ainsi pendant long-temps avant de retrouver la route. Enfin le jour parut et nous tira de nos embarras. Le pays était comme la veille, une plaine nue. A environ neuf heures, cependant, nous vîmes un bois dont les arbres étaient les premiers que nous eussions aperçus depuis Constantinople, distant d'environ cent milles. Nous parcourûmes pendant trois heures l'étendue de ce bois, agréablement varié, et qui se termine près de Kirklesi, où nous entrâmes à midi environ.

Le nom de Kirklesi est composé d'un mot turc qui signifie *quarante*, et d'un mot grec qui veut dire *église*, et c'est ainsi que toutes les nations franques, dans leurs divers dialectes, la nomment ville des quarante églises; mais je n'ai pu découvrir pourquoi. Kirklesi est un grand endroit sale et délabré, qui contient environ quatre mille maisons habitées par des Turcs très grossiers, et une respectable population grecque de quinze cents familles. Quand la contrée était ravagée par des bandes de pillards militaires, les habitans de plusieurs petites villes jugèrent nécessaire de s'entourer de retranchemens

pour se défendre d'une attaque soudaine, et c'est ce que l'on voit dans plusieurs villages. Les places les mieux protégées furent choisies pour asile par les habitans des lieux moins garantis, et c'est ainsi que les Grecs de plusieurs villages se réunirent à Kirklesi, où ils forment actuellement une communauté importante et riche. Ils y ont établi une école d'enseignement mutuel où l'on montre le grec hellénique, et dans une autre école plus considérable on apprend le romaïque. La signification du nom de Kirklesi est si opposée à l'état actuel des choses, que bien que les Grecs aient une population nombreuse, ils n'y possèdent pas une église et n'ont pu obtenir encore la permission d'en construire.

Nous passâmes par beaucoup de rues irrégulières et sales, pour arriver à la maison de poste, plus sale et plus délabrée encore. Là nous ne pûmes nous procurer des chevaux frais, car l'engagement de notre serrodji de Constantinople était à son terme. A partir de ce point on rencontre de dix en dix heures à peu près des relais de poste où l'on change de chevaux, et la rapidité du voyage est aussi grande que le vent. Pour cela, le voyageur n'a qu'à payer par cheval et par heure vingt paras ou une demi-piastre, c'est-à-dire qu'il a quatre chevaux et un guide armé pour aller au train qu'il lui plaît, pour environ quarante centimes par mille ou dix centimes par cheval. La maison de poste est

une misérable cabane de terre avec des fenêtres de papier. Toutefois l'intérieur a un café, au fond duquel le maître de poste et quelques Turcs de bonne apparence fumaient et prenaient le café. Je jetai bas à l'autre bout ma valise et mes manteaux et je me couchai dessus, attendant le déjeuner. Quand Mustapha entra je lui adressai, en anglais, quelques questions auxquelles il ne répondit pas, et moi, supposant qu'il n'avait pas entendu, je répétai en élevant la voix. Il fut alors saisi d'un étrange accès de frisson, il se leva sur-le-champ et quitta la chambre. Je le trouvai plus tard dans la cour, essayant de donner un pour-boire ou *bakhchich* aux palefreniers, mais sa main était si tremblante qu'il semait à terre les paras. Alors il m'attira à la hâte, et se jetant sur son cheval il partit au galop, me laissant le rattraper comme je le pourrais. Je le poursuivis jusqu'aux faubourgs de la ville, où il s'arrêta devant un cabaret bulgare; là, se trouvant dans un lieu chrétien, son tremblement commença à se calmer. Il essaya alors de me l'expliquer. Les Turcs de cette ville sont si ignorans et si grossiers, qu'ils regardent comme déshonoré l'homme qui entend une autre langue que le turc; c'est pourquoi, quand je lui parlai anglais à la porte, il ne put me répondre, parce que je l'aurais exposé aux insultes et au mépris de tous ceux qui nous entouraient. Une pareille chose lui était arrivée avec un autre

voyageur; ils furent assaillis et coururent un grand danger.

Cette guerre ouverte déclarée au savoir est peut-être le trait le plus extraordinaire du caractère turc, et il est difficile de concevoir un peuple qui se fasse gloire d'être ignorant et de mépriser ceux qui ne le sont pas. L'importante charge de drogman de la Porte était toujours confiée à un Grec, jusqu'à la dernière insurrection; et quand les Turcs reconnurent qu'ils ne pouvaient plus y employer avec confiance cette nation, on ne put trouver dans tout l'empire quelqu'un qui eût les moyens ou la volonté de communiquer en une langue étrangère; on fut donc obligé de donner ces fonctions à un Juif. On a toutefois, depuis peu, établi une école où quelques jeunes Turcs s'instruisent dans différentes langues franques, pour être à même de s'acquitter de fonctions si importantes et si confidentielles.

Comme nous commencions à courir la poste pour le compte du gouvernement, il n'y avait plus aucun égard pour les malheureux chevaux. La règle veut que s'ils meurent d'une poste à l'autre, le voyageur doit les payer, mais il peut sans scrupule les pousser jusqu'à extinction. La poste vers laquelle nous nous dirigions est Fakih, à une distance de douze heures, et nous nous décidâmes à regagner le temps perdu et à y arriver en moitié de

temps. Au bout de quatre heures nous étions à Erekler, village habité par des Bulgares. La province vulgairement nommée *Bulgarie* est, à proprement parler, la contrée qui s'étend entre les monts Balkans et le Danube ; mais la race industrieuse a traversé le Balkan et commence à se répandre dans la Romélie.

Le soir, après le lever de la lune, nous arrivâmes à Doulath-Haghe, autre village entièrement peuplé de Bulgares, et nous devions y passer la nuit. Le lieu de réception destiné aux voyageurs est la maison de poste; mais le misérable dénûment de cette auberge, chez les Turcs, m'a déterminé à préférer la cabane d'un berger bien humble et bien dépourvue. Nous nous rendîmes dans un espace vaste, au milieu du village, où les bestiaux des habitans étaient réunis. Là, le serrodji éleva la voix, et sur un ton cadencé, il répéta à trois reprises différentes : Ki-a-i-â ! Dans tous ces villages il n'y a qu'un Turc qui est soubâchi ou gouverneur, et le kiaya est le Bulgare qui agit en qualité de son lieutenant. Le premier est le collecteur du baratch et des autres taxes, et le second règle les autres intérêts du village. Au troisième appel, une voix répondit du haut d'une éminence, et aussitôt après le kiaya parut, portant un seau d'eau qu'il avait puisé à la rivière. Nous lui déclarâmes notre intention de coucher dans son pays; et comme il n'y a point de khan, il

est de son devoir de procurer une cabane pour logement.

Il nous conduisit d'abord à une cabane, d'où plusieurs femmes sortirent et se mirent à parler toutes à la fois. Quand nous pûmes débrouiller ce qu'elles disaient, nous comprîmes que les hommes de la famille étaient absens, et comme il n'y avait que des femmes dans la maison, elles ne regardaient pas comme prudent ou convenable d'y admettre des étrangers. Nous respectâmes leurs scrupules, et continuâmes nos recherches.

Nous trouvâmes enfin une double cabane ayant deux chambres, l'une occupée par la famille et l'autre vide. Dans cette dernière chambre était un âtre, où un feu flambant fut tout aussitôt allumé; on balaya le plancher, on y étendit quelques nattes grossières, et au bout d'une demi-heure nous nous trouvions infiniment plus à notre aise que dans le meilleur khan turc ou le premier café de l'empire. Nous nous enquîmes alors de ce que nous pouvions avoir pour notre souper. « Rien ! » nous répondit-on. Un détachement considérable de toptchis y avait campé la veille, et ils avaient tout consommé. Cependant le kiaya nous apporta du mouton, du vin et du raki, et alors la roba ou bonne femme du logis nous servit un souper très suffisant. Notre dépense fut, pour la nourriture, de 60 paras, et le logement des chevaux, de 100

paras; ce qui, pour l'entretien de trois personnes et de quatre chevaux, ne coûta au total que 4 piastres ou environ 2 schellings et 8 pence (3 francs 30 centimes).

Nous partîmes le lendemain à cinq heures, éclairés par les étoiles. Les coqs du village formaient un concert qui attestait que les déprédations des Turcs ne les avaient pas atteints. Il nous parut qu'il y en avait plusieurs dans chaque maison. Au premier signal, ils se répondaient tous dans une succession rapide, et finissaient par chanter tous à la fois. Ce chœur joyeux avait quelque chose d'agréable, et je m'arrêtai quelques minutes pour l'écouter.

A partir de Doulath-Haghe, le pays est boisé et s'élève en collines. C'est là que, pour la première fois, Mustapha jugea à propos de galoper, parce que la route n'était plus découverte et unie, mais bien encombrée, raboteuse et pleine de périls. Je m'y opposais de tout mon pouvoir, car je me sentais très raide, et le moindre mouvement était douloureux. Après plusieurs jours de suite à cheval, et plusieurs nuits passées tout vêtu, couché à terre, n'ayant pour me faire oublier le plancher dur et inégal qu'une natte ou un tapis, je n'étais pas disposé à un violent exercice tout gratuit, et je repoussai donc la proposition très positivement. Quoi qu'il en soit, le serrodji hâta le pas par degrés, le Tartare suivit, et telle est l'habitude irrésis-

tible des chevaux, que le mien ne voulut pas rester en arrière. Au bout de quelques minutes nous fûmes donc tous au grand galop, sur une route où il fallait de la précaution pour aller au pas. Nous franchissions à toute bride les montées, les descentes, butant contre les rochers et les troncs d'arbre renversés, nous déchirant dans les broussailles et les branchages, traversant à gué les bourbiers et les torrens de montagne qui nous inondaient. C'est ainsi qu'au bout de douze milles, nous arrivâmes à Fakih. Je pensais que cette course m'aurait mis à bas et dans l'impossibilité de pousser plus avant, mais Mustapha me certifia, d'après l'expérience d'autres voyageurs qu'il avait accompagnés, que l'effet serait totalement le contraire. Il en fut ainsi. Cet exercice violent avait été comme le message du bain à vapeur turc. Les muscles étaient détendus, les jointures assouplies, et en mettant pied à terre, je me trouvai aussi dispos que quand j'étais parti.

Le village de Fakih, situé dans une vallée, est entièrement habité par des Bulgares. C'était le seul village que je visse au jour, et son aspect me frappa comme celui d'un pays chrétien. Dans la prairie qui faisait face aux maisons était un grand troupeau de porcs. Dans cette prairie était un puits, où les hommes et les femmes sans voile étaient pêle-mêle, et les portes ouvertes laissaient aperce-

voir des images de la Vierge, avec des lampes allumées devant. Toutefois, comme les rares Turcs de ce lieu étaient polis, je m'établis sur la natte de la maison de poste, où l'on m'apporta du pain et du lait. Nous partîmes à midi environ, et, comme nous quittions la ville, nous fûmes entourés par des groupes de jeunes filles et de jeunes garçons qui portaient des tamis remplis de blé, qu'ils prenaient par poignées et répandaient devant nous à mesure que nous avancions. Cette action signifiait que c'était par leurs soins que le blé était cultivé et recueilli pour nous. En retour, nous répandîmes devant eux quelques paras qu'ils ramassèrent, et nous passâmes.

Nous entrions alors dans une chaîne de montagnes basses qui est, dit-on, le commencement du Balkan; aussi Fakih est-il regardé comme le premier village sur la montée. Nous traversâmes quelques sites pittoresques et agrestes, mais d'un caractère doux et simple, pour arriver à deux heures environ à une plaine immense qui s'étend entre les rangées hautes et basses de la chaîne. Sur quelques points, de purs ruisseaux d'une eau limpide coulaient sur des lits de sable bordés de tapis du plus riche gazon, et au milieu desquels était notre chemin; ou bien la plaine se couvrait de moutons et de bêtes à cornes qui paissaient, ou de champs où le blé venait d'être semé. Au milieu de ce paysage

pastoral et de ce riche pays, on voit le village, ou plutôt les villages de Rousou-Kestri, où nous arrivâmes au grand galop vers trois heures.

Cet endroit ressemblait parfaitement à l'idée que je m'étais faite d'une ville tartare ou scythe. Dans une vaste plaine verdoyante, étaient des cabanes éparses çà et là, sans le moindre égard à la division par rues ou autres arrangemens réguliers. Je vis plusieurs de ces cabanes en cours de construction. On trace d'abord un emplacement oblong, circulaire à une extrémité, et carré à l'autre. Tout autour de cette délimitation on fiche en terre des lattes ou des perches de quatre pieds de haut, auxquelles on entrelace de forts osiers comme pour faire un grand panier. Sur cet entrelacement on assujettit des perches destinées à former le toit, et quelquefois on emploie des lattes assez longues pour qu'elles forment la toiture; alors on la couvre avec de la paille, et l'on enduit de terre délayée le treillis d'osier. L'entrée est toujours à l'extrémité carrée, et comme elle est soutenue par des piliers de bois, cette entrée forme un porche ou colonnade rustique. Le foyer est au même bout que la porte, et c'est une grande cheminée qui avance dans la chambre. Le plancher est couvert d'épais et grands tapis de laine sur lesquels la famille s'assied le jour et dort la nuit. Chaque maison est entourée d'un enclos d'osier qui renferme du blé, du foin

et le bétail. Ce village s'accroît journellement et compte en ce moment quarante maisons.

En sortant de ce pays, nous traversâmes de riantes contrées, avec des bosquets de bois taillis, semblables à de jeunes plantations, et dont la route était bordée : j'y vis une grande variété de plantes dont les graines, utiles à la médecine ou à la teinture, sont récoltées tous les ans par des émissaires envoyés d'Andrinople.

Nous arrivâmes à six heures au village de Bini, où nous fîmes halte pour la nuit. Il ne s'y trouvait point de khan, et le kiaya nous logea, comme précédemment, dans une maison particulière. Celle-ci n'avait point de seconde chambre, et nous fîmes ménage avec la famille. Elle se composait du *tehorbadji*, ou homme de la maison, ainsi appelé parce que c'est lui qui donne la soupe et dispense l'hospitalité; de la boba, ou femme; de trois enfans et de deux bergers. La maison était d'osier comme les autres, mais elle avait des murs si bas que je ne pouvais me tenir debout au milieu, ou couché de mon long tout près des côtés, ce qui n'empêchait point que l'intérieur ne fût propre. On balaya le plancher, on étendit les tapis, et un grand feu flamba dans la cheminée. Nous avions apporté de Rousou-Kestri du mouton que la boba nous fit rôtir, et mettant de l'autre côté du feu une poêle ronde, elle y répandit un mélange d'eau, de farine et d'œufs, comme

pour faire une crêpe : celle-ci étant cuite, elle en fit plusieurs autres, entre lesquelles elle mit du beurre et du fromage ; à cela elle ajouta un plat de choucroute, une cruche de vin et un pot de raki. Après ce souper, la bonne femme me fit un peu de café que Mustapha m'avait procuré, puis nous nous couchâmes tous pour la nuit. Le mari, la femme, deux bergers, trois enfans, le sarrodji, le Tartare et moi, nous étions amicalement côte à côte, roulés dans le tapis, nos pieds au feu, et nous reposâmes en paix. Quand je m'éveillai le matin, je trouvai déjà la laborieuse femme et l'une de ses filles qui filaient du coton sur leurs quenouilles, à la lueur du feu. Elles me regardaient et chantaient à voix basse un air simple. Cette scène me rappela une anecdote pareille, rapportée par Mungo-Park, et comme lui, j'en fus touché presque jusqu'aux larmes.

Haydhos au pied des hauts Balkans. Habitudes toutes contraires des Turcs et des Européens. Belles plaines. Passe magnifique. Pont dangereux. Il se brise. Topenitza. Hospitalité. Choumla.

Nous partîmes le matin à la clarté des étoiles et par un léger froid. Nous traversâmes plusieurs villages bulgares, répandus sur cette terre fertile, avec abondance de moutons, de chèvres, de bœufs et de buffles; mais pas un seul cheval à dix heures. Nous arrivâmes à Haydhos, et prîmes des chevaux frais à la poste; c'est une grande ville turque, au

pied des hauts Balkans. Tandis qu'assis sur la plate-forme devant la poste, j'attendais Mustapha qui avait disparu, j'étais tombé endormi, quand un Turc me réveilla par un fort coup de poing. Je me sentais assez disposé à me mettre en colère contre cet homme grossier, quand je m'aperçus qu'il m'apportait un large bassin d'étain, rempli de lait chaud, avec un petit pain frais et des œufs qu'il me présentait, tout en me secouant assez rudement par l'épaule.

Il y a dans les manières des Turcs une grosse bienveillance, et je remerciai le donateur en acceptant. Il passa le doigt le long de son menton, en faisant le geste du rasoir, en réponse à la question que je lui adressais pour savoir ce qu'était devenu Mustapha. Je compris qu'il était allé se faire raser. Je pris donc mon lait à la hâte, et accompagné de mon Turc bourru, je sortis pour voir la ville et chercher Mustapha. La ville est célèbre pour ses bains chauds. Cette région élevée est la source de plusieurs petites rivières, dont les unes vont droit à l'Euxin, et les autres, prenant un cours plus long et plus sinueux, se promènent en serpentant dans une direction opposée, et se perdent enfin dans les branches de la Maritza.

Je découvris bientôt que Mustapha s'était donné la jouissance des bains chauds, et maintenant était entre les mains du barbier, et j'eus en cette cir-

constance l'occasion de remarquer l'étrange aptitude qu'a un Turc à différer d'un Franc, même dans ses habitudes les plus insignifiantes. Toutes les personnes que je vis à une occupation quelconque s'en acquittaient d'une façon tout-à-fait contraire à nos usages. Le barbier poussait le rasoir devant lui; les nôtres l'attirent vers eux. Au contraire, le charpentier tirait la scie à lui, tandis que les nôtres font entièrement l'opposé. Le maçon posait sa pierre assis; chez nous ces ouvriers ne travaillent que debout. L'écrivain n'avait d'autre pupitre que sa main, et allait de droite à gauche; il faut chez nous une table pour y écrire de gauche à droite. Mais la différence la plus ridicule consiste dans la construction d'une maison. Nous commençons par le bas pour finir par le faîte; une maison que je vis en cours de construction n'était qu'une carcasse de charpente, que les Turcs commencent par le haut, et les chambres supérieures étaient achevées et habitées, tandis que tout le dessous était à jour comme une lanterne. Quelque frivoles que ces minuties puissent paraître, ce sont des traits du caractère turc, qui forment une frappante singularité.

Nous nous remîmes en route, et bientôt nous gravîmes la première crête du haut Balkan, et nous eûmes alors un échantillon de sa nature pluvieuse; le vent était au sud et d'épaisses et sombres masses de brouillard passaient sur la montagne. Après une

heure employée à la montée et à la descente, nous trouvâmes encore une des fertiles et paisibles plaines qui abondent dans le sein de ces montagnes; elle avait dix à douze milles de long et trois ou quatre de large, avec une rivière serpentant au centre. Elle était couverte de bétail, de champs de blé, de villages, de vignobles et d'arbres à fruits; le tout dans le plus bel état possible. Les arbres n'avaient pas perdu une feuille, le blé d'hiver se montrait au-dessus de la terre, et le pâturage était riche et verdoyant; mais les circonstances les plus frappantes du paysage étaient les montagnes inaccessibles dont cette plaine était entourée. En regardant autour de moi, je ne pouvais découvrir par où nous étions entrés et comment nous sortirions. Nous suivîmes toutefois le cours de la rivière, jusqu'à l'instant où nous arrivâmes à la face perpendiculaire de la chaîne qui s'élève de l'autre côté de la vallée. Ici, comme par la vertu de quelque *sésame, ouvre-toi*, la face de la montagne sembla s'entr'ouvrir comme si elle venait d'être déchirée en deux, et nous présenta une fente étroite dans laquelle nous entrâmes en suivant la rivière.

Cette ravine est peut-être une des plus magnifiques et des plus pittoresques qui existent en Europe, et dépasse de beaucoup en beauté les Trosachs du Loch-Catherine. Ses flancs perpendiculaires, qui atteignent à une immense hauteur, sont couverts

de bois du haut au bas, et laissent visible une très étroite bande d'un ciel bleu. Pendant quelque temps, nous suivîmes le lit de la rivière en descendant plus avant encore dans la gorge, et je supposais que nous allions la suivre jusqu'à l'autre côté des montagnes; mais bientôt après nous la quittâmes, et montâmes graduellement jusqu'au sommet de la seconde crête. Nous trouvâmes ici les masses de nuages qui s'étaient d'abord montrées si pittoresques, transformées en une brume uniforme qui bornait notre vue à une très courte distance, et nous inondèrent de torrens de pluie. La route était devenue très désagréable et très dangereuse; elle était quelquefois très rapide et si glissante, que les chevaux, ne pouvant tenir pied, tombaient continuellement. Nous franchîmes plusieurs ravins sur des ponts chancelans de minces planches si mal jointes qu'elles se levaient à une extrémité, quand de l'autre un poids pesait sur elles.

Nous allâmes ainsi jusqu'à ce que les ombres du soir nous avertirent de nous hâter. Nous descendîmes donc, avec la rapidité ordinaire aux Turcs, sur les terrains difficiles, et nous traversions un de ces fragiles ponts de bois jetés sur un ravin profond, quand tout à coup il craqua, et le serrodgi qui chevauchait devant nous, disparut avec son cheval. Le serrodgi fut jeté en avant, et se cramponnant aux planches brisées, grimpa de l'autre côté,

mais le cheval passa à travers. Toutefois ses pieds de derrière s'embarrassèrent dans la charpente qui soutenait le pont, et il y resta suspendu. Nous mîmes alors pied à terre, et après tous nos vains efforts pour délivrer la pauvre bête qui poussait de lamentables gémissemens, nous allions lui tirer un coup de fusil, tant pour le débarrasser des douleurs qu'il devait souffrir que pour passer sur son corps le pont brisé, quand vint à ce même endroit un janissaire qui réussit à le dépêtrer : ce fut alors avec autant de surprise que de joie, que nous vîmes le pauvre animal sur ses pieds et sans aucune fracture. Nous réparâmes ensuite la brèche avec les fragmens de planches, le mieux que nous le pûmes, et poursuivîmes notre chemin, laissant derrière nous le misérable pont où le premier passant devait nécessairement périr. La nuit était presque venue quand nous arrivâmes dans une pittoresque vallée, au fond de laquelle est situé le village de Lopenitza, où nous comptions passer la nuit. Ce village est au pied de la descente du haut Balkan, et ceux qui y arrivent se félicitent d'avoir traversé les montagnes. Nous avions encore d'autres raisons de le bénir, car nous étions mouillés, transis, affamés et las. Nous allâmes dans une cour de ferme, entourée d'un enclos de claies, où se trouvaient plusieurs bâtimens; mais il y en avait un à part qui paraissait le plus agréable. Il était neuf, frais et

propre, car il avait été récemment peint en gris. Il était du reste entièrement rempli; tout était en mouvement, un grand feu flambait dans la cheminée, et l'on ne pourrait trouver en Angleterre un cottage plus confortable. Je quittai bientôt mes vêtemens trempés, et je m'étendis devant le feu; je n'éprouvai jamais de plus agréables sensations.

Pendant que j'étais ainsi couché, je vis nombre de jeunes filles entrer. Alors la plus grande et la plus jolie, avec un mouchoir blanc à la main, partit la première, et le reste venant à sa suite, elles commencèrent une danse, accompagnée d'un chant très doux, où leurs voix se confondaient en un agréable mélange. Cette danse consistait en un mouvement où elles se dépassaient l'une l'autre avec grâce et ensemble. Quant au chant, c'était un hymne de bienvenue à l'étranger, et l'on y célébrait sa beauté et ses qualités diverses. Ces filles avaient des vestes et des jupons de drap bleu, avec de grandes chemises qui se repliaient sur le cou et les bras. Leur chevelure était nattée, et chaque natte portait une monnaie d'or et d'argent. Elles avaient de longs pendans d'oreille, et deux larges bracelets d'argent leur entouraient les bras. Quand la danse et la chanson furent terminées, la beauté qui conduisait la troupe me jeta son mouchoir blanc, et elles se retirèrent toutes. Ne comprenant pas bien la nature de ce défi, j'hésitais, quand Mus-

tapha m'apprit que c'était une manière de me demander quelques paras. Je les plaçai immédiatement dans le mouchoir et suivis les danseuses sous le porche; là, je leur distribuai le contenu du mouchoir, et elles partirent alors, très contentes et avec une grande modestie.

La boba tua pour nous deux volailles; elle en fit rôtir une, et mit l'autre à l'étuvée, en ajoutant à cela des gâteaux, du raki et du vin : nous eûmes un excellent souper. Parmi les actes de bonne hospitalité de ces braves gens, il faut placer un feu énorme. Ils mirent de longues bûches debout sur l'âtre, et bientôt elles devinrent un bûcher flambant de six pieds de haut : ils semblaient comme les Russes jouir de la chaleur intense que le foyer répandait, et ils furent fort surpris de m'entendre les prier de retirer ce feu, car je le trouvais intolérable.

Le lendemain avant le jour, nous quittâmes nos hôtes, par un matin sombre et des frimas, et nous cheminâmes avec difficulté entre des montagnes basses, tombant à tout moment dans les ravins, et appelant de tous nos vœux la lumière du jour. Il parut enfin, accompagné d'un vent perçant du nord-est qui nous ôta toute espèce de force en nous engourdissant; nous traversâmes alors les dernières crêtes des Balkans, entremêlées de plaines, dans l'une desquelles nous retrouvâmes la rivière avec

laquelle nous étions entrés dans ces montagnes. On l'appelle en cet endroit *Bouyouk-Kametchi*, et elle va, parallèlement aux Balkans, se jeter dans la mer Noire. Après avoir traversé cette rivière, nous nous dirigeâmes vers Choumla, où nous arrivâmes, après une journée longue et fatigante, à trois heures. N'étant pas au fait du résultat de ce froid, j'essayai de descendre de cheval; mais j'étais si complétement dépourvu de sentiment ou de mouvement, que je tombai à terre comme un sac de blé.

Nous nous arrêtâmes à la maison de poste, et pendant que l'on attendait des chevaux, j'allai me réchauffer. Cette poste est un établissement considérable, car il est le centre de communication de tous les points du Danube; et bien que le nombre de chevaux soit immense, les voyageurs sont souvent contraints d'attendre plusieurs jours pour continuer leur route. On y a toutefois plus de commodité que dans la plupart des autres maisons de poste turque. Après avoir monté un étage, on trouvait une galerie sur laquelle donnaient plusieurs chambres, dont une assez grande avait tout à l'entour des coussins et un divan, mais avec le désordre des Turcs: elle manquait de vitres aux fenêtres, de façon que le froid me chassa dans une autre pièce sale qui avait des fenêtres de papier; mais il s'y trouvait du feu, près duquel je m'assis sur ma valise.

Parmi d'autres personnes qui étaient là j'y vis un vieillard très légèrement vêtu d'un caleçon de toile; il se tenait très près du feu, poussait de gros soupirs, et répétait souvent : *Sakar alleh*. Quand il changea de position j'entendis le bruit du fer, et ayant regardé d'où cela venait, je vis qu'il était enchaîné. Un grand Turc, à l'aspect formidable, entra bientôt, et jetant sa pelisse au bout de la chambre, il s'assit d'un air de commandement, et se mit à fumer. C'était le djaouch turc qui conduisait ce vieillard en exil à Rasgrad. Il me faisait pitié avec les vêtemens de toile d'un pays chaud dans ces régions froides, où je mourais de froid avec tout ce dont je pouvais me couvrir.

Ce djaouch, n'ayant pu se procurer de chevaux, resta avec nous, et le maître de poste nous servit, pour nous dédommager, un souper à ses frais. Autour d'un grand cabaret de métal, sur les bords duquel étaient disposées des cuillères de bois, nous nous accroupîmes tous sur le plancher, le djaouch, Mustapha, le prisonnier, et quelques sales hommes appartenant à l'établissement. D'abord le djaouch, qui agissait comme le maître du festin, prit un pain mince qui se ployait comme une étoffe, et le brisant, ou plutôt le déchirant en deux, il en jeta les morceaux à chacun des hôtes. Ensuite une tasse de métal pleine de soupe fut placée devant nous, et elle fut bientôt vidée avec des cuillères de

bois. On desservit, et, à la place, on apporta un large plat de viande très savoureux, avec une sauce épaisse. Chaque main se plongea alors dans le plat avec un morceau de pain entre le doigt et le pouce, qu'elle ramenait ensuite à la bouche. Cette manière de manger est encore une preuve de l'immuabilité des coutumes de l'Orient. C'est ainsi que les disciples soupèrent quand le Christ rompit le pain et le leur donna; c'est ainsi que Judas fut désigné par la circonstance de tremper avec lui dans le plat. On mangea ensuite de cette façon un grand plat de kolokythias, ou gourdes bouillies, et un quatrième mets de choux bouillis également; et le repas fut achevé en six minutes. On n'y but rien, pas même de l'eau.

Nous couchâmes comme nous avions dîné, tous sur le même plancher, et comme j'étais très las, je m'endormis bientôt; et le matin, l'écurie étant pleine de chevaux, nous partîmes au point du jour.

Les montagnes voisines de Choumla forment un amphithéâtre demi-circulaire, sur le flanc duquel des jardins et des plantations s'étendent jusqu'au sommet et dominent la ville, avec une perspective très riche et très belle. Au-dessous, à l'extrémité des chaînes, commence une immense plaine qui va jusqu'au Danube dans le nord, et, dans l'est, jusqu'à la mer Noire. C'est là qu'on voit la ville et le port de Varna, entre deux promontoires. Choumla

est une ville très grande et très peuplée, qui est divisée en deux parties, la turque et la chrétienne. La ville turque est haute ; elle est remplie de mosquées, dont les dômes et les minarets sont couverts de plaques d'étain bruni qui produisent au soleil une splendeur éblouissante. Il s'y trouve, en outre, une nouveauté extraordinaire dans une ville de Turquie : c'est une grande horloge qui dit l'heure à toute la ville, et remplace, pour régler le temps, la voix des Mouezzins proclamant l'heure du haut des minarets. Détachée de cette ville haute par un intervalle, se trouve la petite ville de Wareseh qui s'étend dans la plaine, et où résident les raïas juifs ou chrétiens. C'est là que se trouvent les taillandiers et les chaudronniers les plus renommés de l'empire turc, et c'est à eux que leurs propres mosquées doivent leurs revêtemens de cuivre ou d'étain. Choumla a quelques fortifications irrégulières, et nous entrâmes dans la ville après avoir traversé un fossé profond, des remparts de terre, et des murailles de briques flanquées sur certains points de tours solidement construites.

Réception dans un village turc. Arnaut-Kouï. Rasgrad. Byzants. Première vue du Danube. Routschouk. Balkans.

Nous fûmes alors rejoints par le djaouch et son prisonnier qui, ainsi que nous, se rendait à Rasgrad. Soit que l'infortuné captif fût trop pauvre,

soit que le djaouch, qui me parut une bonne nature de Turc, fût trop humain pour le traiter comme on traite les prisonniers, il ne le rendait point malheureux afin de tirer de l'argent de lui. C'est un moyen d'extorquer de l'argent toujours employé par les Tartares, et le transport des exilés est peut-être un des actes les plus oppressifs du gouvernement. Si l'exilé est riche, si principalement il est raïa, le janissaire ou le djaouch qui est chargé de lui choisit un cheval au trot dur, sur lequel il met une selle de bois dont on se sert pour transporter des fardeaux. Sur cette selle il place le malheureux exilé, et son conducteur, prétendant qu'il agit d'après ses ordres et qu'il doit user de diligence, fait allonger le pas à la monture. Bientôt ce mouvement devient intolérable pour le prisonnier souffrant, blessé, qui passe par toutes les transactions qu'on lui impose pour mettre fin à sa torture. C'est ainsi que l'on extorque quelquefois trois ou quatre mille piastres pour faire usage d'une selle ordinaire. Cette oppression est considérée comme une affaire de droit, que le plus humain de ces Tartares met à exécution sans le moindre remords. Mustapha m'avoua qu'il avait en dernier lieu tiré 500 piastres d'un Juif d'Alep, pour prix d'une semblable tolérance.

Après quatre heures de marche nous arrivâmes à un village turc, où l'on venait de bâtir une cabane

pour la commode réception des voyageurs. C'est un exemple rare et unique peut-être, et, du reste, l'établissement était de peu d'utilité. L'homme de la ferme n'était point chez lui, et nous ne pûmes nous faire admettre. Nous n'avions rien, pas même du lait pour déjeuner, et nous ne pouvions rien nous procurer. Personne de nous n'osait même demander à la porte de la ferme, de peur de recevoir pour toute réponse un coup de pistolet ou de fusil. Cette brutale inhospitalité du paysan turc est tellement notoire, que nul n'ose approcher de leurs demeures, excepté dans le cas d'une nécessité impérieuse. Il arrive quelquefois que des Tartares, ou courriers, s'égarent dans les chutes de neige qui souvent en hiver couvrent les traces des chemins. Lorsque dans ces occasions ils s'adressent, pour être assistés, à une maison turque, on les chasse avec des menaces; quelquefois ils sont déchirés par les chiens ou blessés par les coups de feu qui leur viennent de l'intérieur. C'est ainsi que souvent on trouve des voyageurs inanimés près de la porte; ils sont morts de froid, ou victimes de l'intraitable dureté des Turcs.

A quatre heures de là, nous trouvâmes le village de Arnaut-Kouï, ou des Arnautes, où je fis halte. Je m'assis devant la boutique d'un baccal (revendeur), où l'on m'apporta du pain, des saucisses grillées et du lait chaud. Ce lieu avait été autrefois

une ville de quinze cents maisons; mais elle avait été entièrement détruite par les Russes, et cent cinquante maisons seulement restèrent habitées.

Une heure de plus nous conduisit à Rasgrad, qui compte environ trois mille maisons, dont deux mille sont turques. Après avoir pris des chevaux dans cette ville, nous nous rendîmes en sept heures au village bulgare de Byzants, où nous entrâmes à neuf heures du soir, quand tout le monde était au lit. Le serrodji recommença alors son *ki-a-y-a !* à plusieurs reprises, mais aucune voix ne répondit. Après avoir long-temps attendu, nous crûmes qu'il nous faudrait nous établir avec quelques Bohémiens qui étaient tapis dans un creux près du village, et dont les petites tentes et les feux flambans étaient gais et attrayans. Enfin le kiaya parut, et nous conduisit à une maison où nous entrâmes dans une chambre confortable, que les bonnes gens avaient préparée pour les étrangers, et dont ils faisaient usage quand ils étaient seuls. Nous trouvâmes la propreté, le bon feu et l'excellent accueil qui nous avait séduits jusqu'alors. Toute la famille, réveillée, quitta ses lits sans le moindre signe de mauvaise humeur. Il n'y avait pas de pain, mais la bonne boba se mit enmouvement, bien qu'elle eût à soigner un enfant malade. Elle pétrit promptement un gâteau et le fit cuire sous les cendres chaudes; elle y ajouta des crêpes, du mouton qu'elle mit à rôtir

sur une broche de bois, et composa un plat avec du blé d'Inde; le tout avec une bonne volonté et une dextérité qui faisaient plaisir. Nous nous étendîmes ensuite tous sur nos tapis et dormîmes, les pieds au feu, jusqu'à ce que le concert ordinaire des coqs vint nous réveiller.

Byzants était le dernier village bulgare que nous dussions rencontrer, et je quittai avec chagrin la demeure de ces bonnes gens. Les Bulgares qui ont donné à cette contrée son nom moderne étaient une de ces hordes du nord qui, au VIIe siècle, quittèrent leurs plaines désolées et leur rude climat, pour une plus douce résidence au sud.

Après la ville principale, Choumla, vient en seconde ligne Ternova, siége d'un évêque grec, et située dans une des passes du Balkan inférieur. Les habitans ont maintenant mis de côté le caractère militaire qui les distingua autrefois. Ils vivent pour la plupart, en pasteurs, dans de petits hameaux qui forment des groupes de maisons sans aucune régularité. Il y en a toutefois quelques-uns qui se livrent au commerce ou aux arts manufacturiers.

La ville de Selymnia, au revers sud du Balkan, contient vingt mille habitans environ, Bulgares en grande partie. Là, ils fabriquent plusieurs articles en grande réputation en Turquie, soit des gros draps de laine, soit d'excellens canons de fusil de chasse; mais ce qu'ils préfèrent comme se rappor-

tant davantage à leurs habitudes rurales, c'est la préparation de l'huile essentielle de roses, nommée *otto* ou *attar*. Il existe dans le voisinage de Selymnia un grand district entièrement composé de jardins pour cette fabrication, et l'abondance des rosiers donne encore du charme à ce pays déjà si beau.

De tous les paysans que j'aiè jamais vus, les Bulgares m'ont paru les plus simples et les plus affectueux, formant un complet contraste avec le Turc grossier et brutal. Les Bulgares ont des bonnets de peaux de mouton brun, des vestes de drap fait avec de la laine en nature, que leurs femmes filent et tissent. Ils ont des culottes de drap blanc, et des sandales de cuir non préparé, liées sur le coude-pied avec des courroies. Quant à des armes, ils n'en portent jamais. La bienveillance est dans leur physionomie, aussi bien que dans leur caractère. Quand leurs buffles ou leurs aroubas nous barraient la route, ils se hâtaient de les écarter, bien loin en cela de la méchanceté des Turcs qui étaient ravis s'ils nous poussaient dans quelque bourbier bordant l'étroit chemin, ou dans des broussailles où nous nous embarrassions. Nous ne vîmes jamais de femmes turques, mais les femmes bulgares agissaient envers nous avec la confiante cordialité qu'elles eussent pu témoigner à des frères : leur costume est joli, propre et commode; il se compose en général d'un corsage et d'un jupon de drap

bleu foncé, ayant une lisière de couleur voyante aux bords ou sur les coutures, et enfin d'une chemise de lin ou de coton très large, qui dépasse de beaucoup le bas du jupon, et se ramasse en plis autour du cou et du bras. Les femmes mariées portent sur leur tête un mouchoir avec une longue bande qui leur descend sur le dos : les filles ont la tête nue, et la chevelure nattée et ornée de diverses monnaies. Elles portent toutes des bracelets, des pendans d'oreilles et des bagues aux doigts, sans en excepter les petites filles de trois ou quatre ans, et elles vont toutes les pieds nus. Elles sont extrêmement laborieuses, et on ne les voit jamais sans leur quenouille et leur fuseau. Elles me demandèrent souvent des aiguilles, et je regrettai beaucoup de n'avoir pas emporté de ciseaux ou d'autres ustensiles de femme qui leur eussent été fort agréables.

Il y a généralement un prêtre par deux ou trois villages qu'il dessert alternativement; mais à l'exception de quelques rares endroits, ils n'ont ni églises, ni écoles, ni livres, et il est probable que dans tous les villages que nous traversâmes, il n'y avait que le baccal ou revendeur grec, capable de lire et d'écrire.

Nous partîmes le matin par le clair de lune, et à dix heures environ nous étions sur les hautes terres qui dominent le Danube. Au-dessous de moi

était la ville de Routchouk, laquelle couvrait à une distance considérable les terres basses qui bordent le fleuve. Devant cette ville se déployait, sur une largeur de deux milles, le vaste cours de l'Ister qui coulait à travers un pays plat et inanimé, aussi loin que le regard pouvait atteindre. Sur le bord opposé était la ville de Giurgero, dans les marécages désolés de la Valachie. Après avoir descendu une pente rapide, nous entrâmes dans la ville de Roustchouk par une belle porte chargée de blasons et de pierres en couleur. De chaque côté était une muraille bordée d'un fossé. Après avoir traversé un marché couvert de bestiaux et de maïs, nous trouvâmes une palissade qui formait une seconde enceinte de fortification, et une porte, après laquelle nous vîmes des rues très dépeuplées et très irrégulières qui nous conduisirent au quai, ou pour mieux dire, au lieu découvert où l'on s'embarque sur le fleuve. Nous allâmes de là au grand galop, comme des courriers, suivis par une centaine de chiens qui hurlaient derrière nous, et nous fîmes halte à la maison de poste du bac. C'est là que finit la poste turque, et que nous renvoyâmes le serrodji et les derniers chevaux.

La ville de Routchouk est très considérable, et contient, dit-on, de seize à vingt mille maisons que l'on aperçoit de très loin à cause de leurs hautes cheminées blanches: sept mille de ces maisons sont

habitées par des Grecs, des Juifs et des Arméniens, qui font un commerce très actif avec la Valachie.

Dépopulation de la Turquie. Singulières voitures de poste en Valachie. Peste. Description de Bukarest. Bolentine. Pitechti. Corté d'Argisy et sa célèbre église.

J'avais alors fait plus de trois cents milles dans le domaine de l'empire turc en Europe, depuis sa capitale jusqu'à la dernière ville en sa possession, et la circonstance qui me frappa le plus vivement, ce fut son état de dépopulation. On voit à chaque pas des ruines où furent des villages, et des jachères là où la terre fut cultivée. Les révolutions, les pestes, les révoltes y ont contribué; mais les habitudes permanentes des Turcs sont aussi très contraires à la population. Leur vie sédentaire, la polygamie, l'usage immodéré de l'opium, le café, le tabac, et d'autres excès plus hostiles encore à la propagation de l'espèce, arrêtent l'accroissement des familles; et c'est tout au plus si le nombre des naissances peut compenser la mortalité ordinaire.

Les bateaux passent ordinairement de Routchouk à l'autre bord deux fois par jour, soir et matin; mais ils ne partent que quand ils ont réuni des passagers jusqu'à la concurrence de 16 piastres; je les lui donnai, et nous partîmes sur-le-champ. Le Danube est un fleuve très bourbeux; ses bords sont pour la plupart composés d'une argile blanche

qui délaie et enlève constamment le courant. Quand nous fûmes au milieu du fleuve, pouvant par conséquent avoir une vue distincte de l'un et de l'autre bord, je fus vivement frappé du contraste. Au sud, rien ne pouvait être plus beau et plus champêtre que la perspective. Les coteaux qui s'élèvent au-dessus de la rivière étaient couverts de vignes, de pâturages et de bois, de bestiaux et de champs de blé. Les villages de paysans étaient épars dans ces montagnes, et partout, aussi loin que le regard pouvait s'étendre, on n'apercevait que paysages rians et bien propres à tenter les tribus errantes. Dans le pays situé au nord, tout était nu, monotone et plat ; pas un arbre, une éminence, une clôture, un village. On ne distinguait sur plusieurs points que d'épais et sombres brouillards qui n'annonçaient que stériles fondrières.

Il nous fallut une heure à peu près pour toucher l'autre bord, où nous débarquâmes à Giurgero. Cette ville est derrière la grande île de Slobodsé, un peu plus bas que Routchouk. Nous prîmes terre sur un quai, ou plutôt une esplanade de terre battue, qui forme le lieu d'embarcation au-devant de la ville. Il s'y trouvait un grand nombre de scampavias et de chariots valaques qui y déchargeaient les produits du pays pour approvisionner l'autre bord. Ces articles étaient des tranches de chair de buffle, séchée au soleil, que l'on nomme *bastermans ;* une

espèce de saucisse plate, pareille à un fer à cheval, et des blocs de sel de roche que plusieurs bateaux prenaient à leur bord : ce sel fossile est d'une espèce très pure ; il a, en masse, une transparence bleuâtre, ainsi que la glace ; mais quand il est pilé, le grain est blanc comme la neige.

Quand Mustapha eut exhibé son firman au pacha, nous commençâmes à courir la poste la plus singulière : une charrette, formée de douves jointes, ayant trois pieds de haut environ et deux de large, fut notre voiture ; elle était revêtue à l'intérieur de claies d'osier remplies de foin, et roulait sur quatre petites roues pleines, de douze pouces de diamètre. A l'arrière de cette charrette à chien, j'attachai mon porte-manteau pour me soutenir le dos ; et après y être entré avec difficulté et m'être enfoncé dans le foin, mes genoux seraient restés à la hauteur de mon menton, si je n'avais mis mes jambes en dehors entre les roues de devant, au risque de les voir briser. Quatre grands chevaux étaient attelés à cette petite machine, avec une corde qui n'était guère plus grosse que du fouet. Un postillon ou serrodji, vêtu d'une étoffe blanche pareille à de la flanelle, montait le cheval voisin de la roue ; il n'avait d'autre rêne qu'une corde très mince attachée d'un bout à la tête du cheval de devant, et de l'autre, passée à son propre cou ; alors tendu en avant et faisant claquer son fouet, il partit au galop

le plus emporté, poussant en même temps un cri violent, terminé par une longue et sauvage cadence. Mon Tartare suivait dans une machine semblable traînée par quatre chevaux. Nous faisions ainsi de huit à neuf milles par heure.

Le pays que nous traversions avait le même aspect monotone et désolé, et nous arrivâmes au bout de deux heures à Bangaska, village où nous fîmes halte. Ce lieu me donna parfaitement l'idée de résidence d'hiver d'une horde de Sarmates. Les habitans portaient des peaux chargées de leur laine, comme quand elles étaient sur le dos des moutons. Leurs cabanes étaient éparses sur un terrain commun, dépouillé, sans arbres, sans buissons, sans la moindre apparence de labour. Chaque cabane était, comme en Bulgarie, entourée de claies; mais la hutte en elle-même n'était qu'une excavation en terre, et rien ne paraissait au-dessus du sol, hormis le faîte des toits qui faisait partie du sol de la cour. Il s'y trouvait quelques ouvertures qui permettaient à la fumée de sortir, et à l'air d'entrer avec la clarté. On y pénétrait par une descente creuse, en dehors de l'enclos. Une des maisons dans lesquelles j'entrai était un cabaret. Il s'y trouvait un cellier plein de tonneaux, avec plusieurs chambres à la même profondeur. Ces demeures souterraines sont bien calculées pour défendre les Samoèïdes des rigueurs d'un hiver de Sibérie, sur les bords de l'Obi; mais

je ne m'attendais pas à les trouver sur les rives du Danube. Une circonstance qui distingue aussi les paysans de cette contrée de ceux du bord opposé, c'est la multitude des chevaux. En Bulgarie, nous n'en rencontrâmes nulle part, excepté dans les maisons de poste; en Valachie, le pays en semble rempli. C'est encore un trait de ressemblance avec leurs ancêtres Sarmates. On assure de plus qu'ils sont dans l'habitude de saigner leurs chevaux et d'en boire, comme leurs pères, le sang chaud avec du lait. Le terrain sur lequel ce village est bâti, quoiqu'il ne soit point montagneux, est cependant élevé et domine le Danube, qui était au-dessous de nous, à la distance de cinq ou six milles. De ce point le fleuve était visible à une grande distance, tournant une très vaste île plate couverte d'arbres, et c'étaient les seuls que l'on pût voir dans cette direction.

Il y a trois postes de cinq heures chacune, entre Giurgero et Bukarest. Il faut quinze heures pour parcourir cette distance à un train ordinaire; mais nous voyagions alors comme courriers, j'étais porteur d'un ordre en cette qualité, et les chevaux furent prêts en conséquence.

A cinq heures nous traversâmes la ville de Koman, et nous entrâmes dans Bukarest, le même soir, à huit heures, après avoir fait quarante-cinq milles. Ce qui nous annonça d'abord que nous en-

trions dans la capitale fut le bruit des roues de nos charrettes sur les larges rues. Elles roulaient comme dans une chambre; mais l'auberge était fermée, et j'appris bientôt que la peste était dans la ville. Ayant reçu l'avis de partir sur-le-champ pour ce motif, je me rendis le lendemain matin au consulat pour me faire expédier.

La première chose qui me frappa dans les rues, ce fut le nombre de brillans équipages qui roulaient dans toutes les directions ou stationnaient aux portes. Ils étaient aussi frais et aussi gracieux que des vernis et des dorures pouvaient le faire. Cette vue était entièrement nouvelle pour moi, qui depuis long-temps n'avait vu autre chose qu'un arouba passant çà et là dans les rues de Péra. La vanité favorite des boyards consiste à étaler ces machines, auxquelles ils dépensent de fortes sommes; car elles ne sont faites que pour la parade, tombent en débris au bout d'un an ou de deux, et exigent une dépense constante pour s'en procurer de nouvelles. Dans un de ces chars fastueux est étendu un gras boyard, enveloppé d'une riche pelisse, et coiffé d'un énorme kalpack, bonnet d'une forme curieuse, composé de deux lobes renflés l'un au-dessus de l'autre, et couvert de velours écarlate ou vert. Sur le devant est le conducteur qui forme un parfait contraste avec son maître. C'est en général un grand gaillard, sale, déguenillé, ayant un

grand manteau gris, et la tête couverte d'un grand chapeau tombant de feutre de renard, lié avec une corde, et sous lequel sa chevelure éparse et nattée tombe le long de sa figure et de ses épaules. Ce mélange barbare de luxe élégant et de haillons semble avoir passé des Russes aux Valaques. A voir le nombre de ces équipages dans les rues, je crus qu'il y avait quelque grand lever à la cour; mais j'appris, au contraire, que toute relation était en ce moment suspendue; mais telle est la vanité de ces boyards, qu'ils ne peuvent résister au désir de faire étalage de leur luxe, même en temps de peste.

On divise ces boyards en megalo et en mikro: aux premiers on fait un salut profond; aux autres un salut de familiarité. Les maisons où était la peste se trouvaient déjà en grand nombre, et on les distinguait aux portes et aux fenêtres qui étaient hermétiquement fermées.

Je ne fus admis au consulat qu'après une longue succession de fumigations, et l'on me délivra la pièce dont j'avais besoin, au bout d'une cuillère et dans un morceau de drap huilé.

La ville de Bukarest, capitale actuelle de la Valachie, est bâtie sur la rivière Domnitza, qui tombe dans le Danube au-dessous de Routchouk, et est ici comme un ruisseau. Elle contient environ quatre-vingt mille habitans, et c'est le point de jonction où entrent en contact les mœurs orientales et

européennes. La moitié des habitans porte des chapeaux et des fracs, l'autre des kalpacks et des pelisses. Ici, ce sont de légers carrosses, supérieurement vernis, montés sur ressorts d'acier, tirés par des chevaux; là, de pesans aroubas, avec des harnais de corde, et traînés par des buffles : il n'y a point de mosquées, du haut desquelles les Mouezzins appellent le peuple à la prière; ce sont des églises grecques, ayant des dômes comme les mosquées, et des papas qui annoncent le service divin en frappant une planche avec un marteau; mais certainement le trait le plus saillant de la ville, ce sont ses rues planchéiées. Du Danube à Bukarest, il y a à peine une pierre plus grosse qu'un caillou, ou un arbre de la hauteur d'un buisson; mais de là aux monts Carpathes, la plus grande partie des pays est couverte de rochers et de bois. Quand ils ont le choix des matériaux, il est difficile de s'expliquer pourquoi ils ont préféré le bois périssable à la pierre qui résiste, et planchéié leurs rues quand ils pouvaient les paver. Peut-être que les boyards préfèrent se sentir rouler sur un parquet.

Bucharest contient trois cent soixante-six églises, vingt monastères, et trente grands khans ou auberges orientales. La nature primitive du sol marécageux n'a pu être changée, et sous le plancher des rues sont de grands canaux dégoûtans d'une

bourbe en stagnation, qu'on avait eu l'intention de conduire à la rivière; mais par suite de la parfaite égalité du sol, et aussi de la paresse des habitans, toute la boue des rues s'accumule sous les planches; c'est pourquoi les habitans nomment les rues *ponti*, car ce ne sont réellement que des ponts flottans sur des rivières de fange. En hiver, cette boue rejaillit continuellement à travers les interstices des planches mal jointes, et en été, elle s'élève en nuées de poussière noire. Dans toutes les saisons, il s'en émane une odeur sale et malsaine qui engendre des fièvres putrides et d'autres maladies qui résultent des miasmes, et entre autres la peste.

Les maisons sont généralement bâties en briques, couvertes de plâtre en dedans et en dehors; mais bien qu'ils sachent faire des briques pour leurs murailles, ils ne connaissent pas la manière de faire des tuiles pour leurs toits. Les maisons sont donc couvertes en lattes.

A Bukarest, il existe dans toutes les classes une extrême dissolution de mœurs. La ville abonde en cabarets, et pour y attirer les chalands, on entretient un certain nombre de femmes dans chaque maison, et elles sont toujours prêtes à danser et à chanter au premier signal de leurs hôtes. Les boyards quittent leurs familles pour se rendre dans ces maisons, et passent leurs soirées entre les femmes les plus déhontées qui puissent déshonorer leur sexe.

Nous étions à peine sortis de la ville, quand une pluie battante, mêlée de givre, nous saisit, et la nuit vint ajouter à ces misères; je recommençai alors à reconnaître tous les inconvéniens de notre misérable voiture de poste. Les routes étaient inondées et transformées en un bourbier où nos chevaux allaient au grand galop, et comme j'étais tout-à-fait près de leurs pieds de derrière, les éclaboussures me couvraient la face ou tombaient à flots dans ce char. Je devins donc bientôt une masse de boue. A cela, ajoutez que le mouvement de cette dure petite machine me secouait avec une violence qui me causa bientôt une douleur intolérable. Une pierre ou le moindre obstacle venait-il à faire sauter la roue, j'éprouvais dans la tête une commotion et des vertiges effrayans. Je me déterminai donc à faire halte à la première maison capable de nous abriter.

Au bout de trois heures, nous arrivâmes au village de Bolentine, où il y a une maison de poste et un relais. Je voulais m'y reposer, mais j'appris que la peste y était très violente : or, comme il en était ainsi dans tous les villages de la route, nous fûmes contraints de pousser en avant toute la nuit.

Enfin, à six heures du matin, nous arrivâmes près de la ville de Pitechti ou Petisch, et nous nous y vîmes arrêtés par une sentinelle et une barrière. Une quarantaine y était établie ; car la peste

n'y avait pas encore pénétré. Cependant, grâce à notre droit de courriers, on ne nous arrêta pas; je trouvai une chambre commode dans la boutique d'un baccal grec, et après avoir pris un peu de café, je m'étendis près du poêle, et un sommeil d'une heure me rétablit.

La ville de Pitesch se compose d'un millier de maisons à peu près, dont quelques-unes, la propriété des boyards, sont au milieu de cours entourées de palissades, et ont une apparence d'élégance et de grandeur. Pitesch est à l'entrée d'un pays où l'aspect et les traits de la contrée subissent un changement total. Nous étions arrivés au pied des monts Carpathes. Des plaines dépouillées étaient devenues des collines boisées s'élevant de toutes parts et revêtues d'arbres jusqu'à leur sommet; elles étaient entremêlées de châteaux à tourelles, de monastères et d'églises à clochers ou à dômes. Les paysans aussi avaient changé de tournure et de costume, et ils avaient un air tout européen de bien-être et d'indépendance.

Nous traversâmes dans la soirée la rivière Argish, qui, se réunissant à la Domnitza au-dessous de Bukarest, tombe dans le Danube. Sur ses bords est la ville de Custo ou Corte-d'Argish, ancienne résidence des princes de Valachie. Les monts Carpathes forment ici deux chaînes qui, allant en divergeant, laissent entre elles un vaste territoire qui compose

la contrée pittoresque de la Haute-Valachie. C'est à l'angle où les montagnes se divisent qu'est située cette ancienne capitale, réduite aujourd'hui à l'état de petite ville, et qui ne conserve de sa première splendeur que la beauté de son site et son église. Près de la ville, sur une éminence, est un grand monastère bâti en forme de carré. Au centre est une église construite et décorée par les anciens princes de Valachie, et qui est maintenant l'orgueil et l'ornement de la contrée : elle est sur le modèle de toutes les églises grecques, carrée, avec un dôme au centre; mais le dôme s'élève en forme d'obélisque. Aux angles de l'édifice sont quatre petits dômes qui semblent sur le point de tomber. Cette singulière illusion est produite par une bande en spirale qui les entoure du bas en haut et leur donne l'apparence d'être inclinés, bien qu'ils soient parfaitement perpendiculaires. L'intérieur est très propre, et les murs sont revêtus de cette sculpture dorée et de ces saints couverts de peinture dans le style grec. Il y a de ces ornemens jusqu'au sommet des dômes. Rhado et d'autres vayvodes près de leurs femmes y sont confondus avec les saints et les vierges martyres. Parmi ces saints, Démétrius, à qui l'église est dédiée, occupe un rang distingué.

Salatrouk. Prépora. Goîtres et crétins. Paysans qui parlent latin. Croix sur les routes. Étendue du pays. Religion. Langue.

Il était très tard quand nous arrivâmes au village de Salatrouk, au commencement de la passe qui traverse les monts Carpathes. La poste n'avait pas pris cette direction, et nous allâmes passer la nuit dans la maison de poste, où je couchai sur deux bottes de foin. Comme nous avions douze heures de chemin à faire pour arriver au lieu de quarantaine, je désirais y être de bonne heure afin de gagner un jour. Nous partîmes avant l'aube et à la clarté de la lune; nous étions dans la grande passe de Rothenthurn (la Tour-Rouge) qui, à travers la chaîne carpathienne, conduit de Valachie en Transylvanie. Le paysage, au lever du soleil, était vraiment sublime. De très hauts précipices, couverts de bois jusqu'à la cime, dominaient la vallée sur laquelle ils étaient suspendus. Quelquefois une face à pic et couverte de neige apparaissait tout à coup, et était suivie d'une sombre masse de bois où le soleil était invisible. On y distinguait le bouleau, le hêtre, l'aune, et dans les hautes régions des bouquets de pin, d'un vert sombre.

A huit heures, nous trouvâmes le village et la poste de Prépora, sur une haute montagne que l'on nomme *Kosay,* et qui s'élève à une immense hauteur au-dessus du vallon; elle est sillonnée de plu-

sieurs landes perpendiculaires, couvertes alternativement de neige et de bois, ce qui donne aux flancs des montagnes un singulier aspect bariolé. Nous déjeunâmes à la poste, et comme je prenais mon grand manteau, un homme se présenta pour m'aider. J'avais ouï dire que la peste était dans ce village, et quand je vis sous les mâchoires de cet homme une immense tumeur grosse comme une tête d'enfant, et qui me paraissait prête à percer, je me reculai devant le contact d'un pareil aide. Quand le kiaya ou maître de poste lui dit en un latin très distinct : *Se pone;* l'homme se tint éloigné. Alors le kiaya se tourna vers moi et me dit avec la même clarté : *Tumor non esti pesti*, domini, *esti gunscha.* J'appris alors non-seulement que les paysans parlaient latin, mais qu'ils étaient affligés de tumeurs semblables aux goîtres des Alpes : cinq personnes sur sept dans la maison en avaient. Un très petit homme, pareil à un nain, vint ensuite à moi ; il avait l'air idiot, hébété, incapable, en apparence, de tirer des sons articulés, et mettant son doigt dans sa bouche, il me fit signe qu'il avait faim. Je demandai s'il se trouvait beaucoup de pareils nains dans le pays, le kiaya me dit : *Sunt multi innumerabili;* ils abondent dans tous les villages, en ces montagnes, et on les regarde comme à moitié fous. Je retrouvais donc dans cette région les goîtres et les crétins des Alpes. On n'en voit point dans les

chaînes des Balkans où l'humidité de l'atmosphère descend en pluie; mais on en trouve en abondance dans une chaîne de montagnes, qui n'en est pas éloignée de deux cents milles, où les vapeurs se transforment en neige. C'est encore une présomption en faveur de l'opinion populaire sur cette excroissance et ses causes. Ces gens eux-mêmes l'attribuaient à l'usage de l'eau de neige comme boisson.

La maison de poste de ce lieu était extrêmement sale et misérable, contraste parfait avec nos confortables lieux de halte en Bulgarie. Une foule de gens, avec leurs vestes de peau de mouton et leurs cous gonflés, préparaient leur déjeuner, composé de quelques os de mouton et de monceaux de maïs bouilli qui formaient une gelée jaune très épaisse, et qu'ils servaient sur des morceaux de planche. Mustapha, qui connaissait le dénûment du pays, avait apporté un jambon de Bukarest, et comme j'avais du café et du sucre, je fus bien traité. Une jeune femme étant venue à moi avec une assiette de pommes et de poires, je lui versai une tasse de café, qu'elle reçut très gracieusement après m'avoir baisé la main. Ce café était le premier qu'elle eût jamais goûté, et toute sa déférence ne put l'empêcher de le rejeter de sa bouche. Je demandai au kiaya si cette femme était sa sœur: *Non soror*, répliqua-t-il, *domni*, *est uxor*. Je dis à Mustapha de lui donner quelque chose de plus agréable que le

café, pour la remercier de ses fruits; et le mari de répondre: *Ago tibi gratias, domni.* Je me préparai ensuite au départ, et ne trouvant pas assez de foin dans la petite cariole, je fis un signe pour en demander davantage: *Pone fen*, dit l'homme; et la charrette fut remplie. Je m'y fourrai alors; mais ne sentant point, comme à l'ordinaire, la corde qui me soutenait les pieds, j'indiquai ce qui me manquait, et l'homme montrant l'endroit dit à un serviteur: *Ligate fune haich*, et ce fut fait immédiatement.

Le costume de ces paysans est une nouvelle confirmation de leur origine: c'est une tunique ou chemise qui descend aussi bas que le genou, et est retenue à la ceinture par une zone ou un ceinturon de cuir. Les pieds sont munis de sandales liées sur le coude-pied et les chevilles par des courroies; enfin un pallium ou manteau est porté sur l'épaule, et se roule autour du corps quand le temps est froid et humide.

Je pris congé de ces descendans des Romains par le mot *valete* qu'ils répétèrent, et nous continuâmes à traverser le vallon. Au bout d'une heure nous arrivâmes à un espace plus découvert, et fûmes convaincus que nous étions encore en Valachie par les croix de bois que nous voyions de tous les côtés. Ces monumens singuliers et frappans commencent au Danube, et continuent jusqu'à l'extrémité des

monts Carpathes. Ces croix ont dix ou douze pieds de haut, et sont couvertes d'inscriptions taillées en relief en grec slavonien. Sur les bras et au centre sont les monogrammes du Christ et de la Vierge, avec des figures de saints. Quant au pied, il était chargé d'inscriptions sur le devant et les côtés : quelquefois il y en a dix ou douze autres ensemble sur une ligne, au bord du chemin, et quelquefois une seule est enclose par un petit temple de bois. Tout Valaque prie dans une situation critique, fait vœu de construire, avant sa mort, un pont, une fontaine ou une croix. De même, quand un homme a succombé à une mort violente, on élève une croix sur le bord de la route pour conserver le souvenir du lieu où l'événement arriva, et aussi pour empêcher le mort de devenir vampire.

Nous arrivâmes à deux heures sur le bord d'une rivière, et j'appris que c'était l'Oulta qui, prenant sa source dans la Transylvanie, se fraie un passage à travers la vallée des Carpathes, et traverse la Valachie pour aller tomber dans le Danube. Nous la traversâmes au moyen d'un bac, et un quart d'heure après nous étions à Kimeni, dernière poste de la Valachie.

De là on suit, pendant deux heures, les bords de l'Olt ou Oulta, en remontant vers sa source. La plus grande partie de cette route est un précipice qui est suspendu sur la rivière. Dans plusieurs

endroits elle était dégradée, et n'était praticable qu'avec beaucoup de fatigue et de danger. On réparait ces avaries, mais à la mode du pays, en bois. On peut dire que l'on fait six milles sur un échafaud de bois, vacillant au-dessus d'un abîme.

Suivant toujours le cours de l'Olt, nous arrivâmes à quatre heures environ à une petite rivière qui vient y tomber d'une étroite vallée. Nous la traversâmes, et nous étions dès lors sur le territoire autrichien. Là, nous trouvâmes un poste de soldats, et quelques maisons destinées à y faire la quarantaine.

Les provinces de Valachie et de Moldavie sont entre le rivage septentrional du Danube, et les monts Carpathes, ayant du Pruth à Orsova une longueur de trois cent soixante milles, et cent cinquante des montagnes au fleuve. La surface du pays est extrêmement diverse. La partie haute contiguë aux montagnes est belle et pittoresque : la partie basse qui borde le Danube est tout opposée, et à une grande distance dans l'intérieur n'est autre chose qu'un marais, surtout en Moldavie, où les eaux qui descendent de la chaîne carpathienne se creusent différens passages dans la terre molle, et laissent derrière elle, dans leur cours, de grands étangs. Le climat n'est pas moins varié que la surface de la contrée, et est sujet à de grandes et soudaines transitions de température; pendant une moitié

de l'année ces changemens sont toujours du froid à la gelée, et de la gelée au froid, malgré sa latitude méridionale, dans le 44e degré nord. Le Danube et ses affluens sont gelés pendant six semaines, au point de pouvoir porter tous les fardeaux, fût-ce de la grosse artillerie. Les taillis de petit bois qui couvrent les branches inférieures des Carpathes, dans la haute Valachie, sont des repaires d'ours et de loups, mais ils sont d'une nature très timide. Les animaux domestiques sont même plus doux que ceux des autres pays, et leur chair est moins savoureuse.

On estime la population des deux provinces à un million cinq cent mille habitans, dont le tempérament subit l'influence délétère du sol et du climat. Les paysans que je vis étaient en général d'une taille basse, faibles de corps, avec une chevelure blonde, douce et soyeuse. Bien que leurs membres fussent gras, les muscles y étaient mous, et ils avaient des mouvemens indolens et flasques. Tel est le caractère général que j'observai depuis le boyard étalé dans son carrosse doré, jusqu'au serrodji poussant son chariot.

Avec cette indolence et cette faiblesse on s'explique pourquoi ils préfèrent au rude travail de la terre le soin oisif des pâturages. Aussi envoient-ils de deux à trois cent mille moutons, et de trois à quatre mille chevaux tous les ans à Constantinople; et

d'immenses quantités de porcs et de bêtes à cornes entrent dans la Transylvanie et la Hongrie par les passes des Carpathes.

Le costume des hautes classes est entièrement oriental; quant au costume des classes inférieures, il est tout romain, et a été décrit plus haut. L'habillement des femmes est remarquable par le soin avec lequel elles se boutonnent dans une longue robe de coton grossier qui va du menton jusqu'à terre, et cache leurs pieds qui sont nus. Elles s'attachent autour de la tête un mouchoir où pendent des paras et d'autres monnaies.

La religion du pays est celle de l'église grecque, et le clergé est extrêmement illettré, car il est peu de prêtres qui sachent lire ou écrire; ils se distinguent des paysans par une longue barbe et l'exemption des impôts, hormis un tribut de 15 piastres qu'ils paient à leur évêque. Ils se livrent du reste aux mêmes occupations que les paysans, quand ils n'ont pas de devoirs ecclésiastiques à accomplir. Le métropolitain réside à Bukarest, et a sous son autorité plusieurs évêques. Il y a dans les principautés beaucoup de monastères, dont quelques-uns sont très riches par l'effet des legs qui leur ont été faits.

La grande masse du peuple, y compris les boyards, est très ignorante malgré les écoles publiques qui existent dans les capitales, et qui sont suivies par

plusieurs centaines d'enfans qui appartiennent aux marchands de la ville. Les fils des boyards sont élevés par des précepteurs particuliers qui sont en général des prêtres grecs, et qui leur enseignent la langue du pays, ainsi que le grec ancien et moderne.

Première station autrichienne. Quarantaine. Énorme captivité. Excursion. Tour rouge. Détails sur les Bohémiens.

La première station autrichienne où nous arrivâmes était la quarantaine du bétail; les troupeaux de moutons, de chèvres et de bœufs, avec des porcs en grande quantité, couvraient les bords verdoyans de la rivière. Les porcs étaient de petite race, avec de très longues soies et de formidables défenses. Il y en avait de bruns, ayant de longs poils comme les chèvres, et des queues touffues. Ils avaient l'air féroce des sangliers des montagnes du voisinage. Les paysans étaient venus de bonne heure en cet endroit, tant de la Transylvanie que des environs d'Hermanstadt, et c'est là que le mercredi et le vendredi les gens de Valachie amènent leur bétail au marché.

Sur la ligne de la frontière, il existe un bâtiment dont un côté est sur le territoire turc, l'autre sur le territoire autrichien. L'intérieur de cet édifice est divisé par une table ou comptoir qui sépare les vendeurs des acheteurs. Quand le marché est con-

clu, l'argent est déposé sur la table, et tout ce qui a été dans les mains des Valaques passe par un pot plein de vinaigre : ensuite on jette le bétail acheté dans un étang, et les acquéreurs le ramènent tout trempé au village.

En remontant le vallon, nous arrivâmes à une batterie de terre gazonnée qui commande toute la route et le lit de la rivière à une distance considérable; et au bout d'une demi-heure nous arrivâmes à la seconde quarantaine qui est un des points de ce cordon immense que les nations de l'Europe ont tracé autour de l'empire turc, tant par mer que par terre. Les montagnes qui séparent les provinces des territoires autrichiens forment une barrière naturelle que l'on peut traverser en trois endroits, savoir : à la passe de Volcan, de Tergoschie à Deva; à la passe de Timosk, de Tirgovist à Kronstadt, et à la passe de Rothenthurn, de Corte-d'Argish à Hermanstadt. Ce fut ce dernier passage que nous prîmes : on le nomme *Rothenthurn* ou *la Tour-Rouge*, à cause d'un château de cette couleur, situé environ à quatre milles au-delà. L'établissement de la quarantaine est situé au fond d'un vallon pittoresque sur les bords de l'Olt. Il consiste en une vingtaine de maisons, qui forment un village qu'enveloppent de hautes montagnes boisées. Six de ces maisons sont destinées à retenir les personnes qui viennent de Turquie, et le reste com-

pose les logemens des personnes attachées à ce lazaret. Les maisons de la quarantaine sont des cabanes détachées du reste, et qui sont de bois enduit de plâtre blanchi. Chacune est située au milieu d'une cour sale, entourée d'une palissade de huit à neuf pieds de haut. On ne saurait rien concevoir de plus révoltant et de plus dégoûtant que la manière dont on y est traité et claquemuré. Quant à moi, j'étais dans une chambre de trois ou quatre pieds carrés, qui n'avait jamais été nettoyée depuis qu'elle était bâtie. Comme je n'avais plus besoin de Mustapha je le renvoyai, et je me trouvai bientôt seul, ou plutôt avec la compagnie d'un gardien allemand qui ne me quittait pas, fumait sans cesse près de moi, et avait son lit à côté du mien.

Cette prison était d'une désolation inexprimable; quelquefois il survenait de si violens orages que toutes les cabanes en tremblaient comme si elles allaient tomber en débris. Les vapeurs élastiques de l'atmosphère, se formant au-dessus de ces montagnes, refoulent dans la vallée une chaleur suffocante et malsaine. Quelquefois des brouillards épais enveloppent la vallée, et la couvrent comme un dais impénétrable; souvent ils descendaient sur le village assez près pour nous donner à midi un crépuscule effrayant. Il arrivait quelquefois qu'un rayon de soleil perçait cette voûte et venait illuminer les objets au-dessous d'une lueur

livide, pareille à celle d'une torche dans un sépulcre.

Je réussis pendant ma détention à décider mon gardien à me laisser sortir pour faire un tour dans la campagne, mais à la condition qu'il m'accompagnerait. Rien ne saurait être plus pittoresque et plus grandiose que le côté vers lequel nous nous dirigeâmes. De chaque côté du chemin qui passait sur la plus haute crête se creusaient de profonds précipices boisés, et au-dessous une infinité de petits vallons, serpentant dans tous les sens, renfermaient d'étroites rivières. Les bois dont les montagnes étaient revêtues contenaient l'orme, le tremble, le hêtre, le bouleau et le peuplier; le hêtre surtout acquérait un port magnifique sur la cime des montagnes. Les broussailles consistaient en ronces et en églantiers. Quant au rocher, c'était un schiste, et des veines de quartz sillonnaient les couches lamellées; tandis qu'une ardoise micacée, très scintillante, était éparse sur le sol. Ces micas glissent continuellement dans le lit de l'Olt, et le frottement du courant où elles roulent les arrondit, ce qui les fait ressembler à des globules d'argent, d'où sans doute est venue l'opinion générale que cette rivière est argentifère, et que l'argent y est abondant autant que l'or. Nous suivîmes ce beau chemin jusqu'à une distance considérable, marchant quelquefois sur une arête aussi étroite que le faîte d'un toit, et dont

en effet les versans descendaient comme ceux d'un toit à droite, ici vers la Turquie, là vers l'Allemagne; je me rappelai alors le rocher de Gibraltar, sur le bout duquel on peut se mettre à califourchon, ayant une jambe au-dessus de l'Atlantique, l'autre au-dessus de la Méditerranée. Çà et là, nous traversions de petits plateaux entourés de bois, qui dans cette région élevée et rude étaient le séjour des bergers pendant les mois d'été; les cabanes qu'ils habitaient étaient en ce moment abandonnées. Même dans cette saison, cependant, j'y avais vu d'en bas des pâtres. Ils faisaient un feu le soir, leurs troupeaux se rassemblaient autour d'eux, les chiens restaient en dehors, tandis que, revêtus de leurs peaux de mouton, ils faisaient face à toute l'inclémence d'une nuit d'hiver. Quelquefois ils étaient attaqués par un ours ou un loup, et nous entendions distinctement les cris des hommes et les hurlemens des chiens qui les chassaient. Rien de plus pittoresque que ces groupes suspendus aux flancs des montagnes, à une distance considérable au-dessus de nos têtes.

Nous rencontrâmes de ce côté deux garçons gardant des moutons et des chèvres, et une jeune fille avec une grande gourde qu'elle venait de remplir du lait d'une petite vache qu'elle avait dans les montagnes. Tous ces êtres étaient d'une taille de nains, et la femme était d'une simplicité remar-

quable; elle avait un mantelet de drap brun qui lui descendait aux genoux, et sous ce vêtement une chemise de grosse toile qui lui venait jusqu'à mi-jambes. Les hommes et les femmes portent la chemise plus longue que les autres vêtemens, par-dessous lesquels on la laisse voir.

Les jambes de cette femme étaient entourées de flanelle, et à ses pieds étaient des sandales de cuir de vache non préparé, tout simplement réuni sur le coude-pied et les chevilles par des lanières. Un des hommes avait le teint basané et une épaisse crinière, de longs cheveux noirs pendant sur le visage et les épaules. L'autre était *gunscha*, c'est-à-dire qu'il avait au cou une énorme tumeur. Ils parlaient tous un dialecte latin; l'un d'eux prit un chalumeau d'une construction très grossière, à quatre trous, et au bout un roseau coupé d'abord en travers, puis en long : il s'en servit pour jouer un air sauvage, et le son de l'instrument était celui du hautbois.

Il était nuit quand nous descendîmes de la montagne, et bientôt je fus délivré d'une captivité de trois semaines. Enfin le long chariot que j'avais loué était à la porte: il était capable de recevoir tout le bagage d'une compagnie de soldats, et je n'avais qu'un porte-manteau. Il n'y avait pas toutefois de milieu entre cette voiture et le petit chariot dont j'avais tant souffert, et j'y montai. Je passai alors,

pour la première fois, sur le petit pont qui traversait un torrent au bout du village. A l'extrémité de ce pont mon fourgon s'arrêta, et une jeune paysanne, ayant un enfant à la mamelle, me pria de lui permettre d'y monter pour aller à la ville prochaine : elle était très petite et très brune, avec des yeux et des cheveux noirs. Elle avait pour costume une veste de peau de mouton, la laine en dehors, et très proprement brodée sur les coutures; elle portait aux jambes de grandes bottes larges de postillon. Un court tablier noir lui descendait à peine aux genoux, et de là sa chemise lui tombait à mi-jambes; elle n'avait ni manteau ni jupon, malgré la sévérité de la température. Elle était coiffée d'un grand chapeau de feutre blanc sans fond et dur comme une planche : il était assujetti sur sa tête avec un mouchoir de mousseline attaché sous le menton. Son enfant était enveloppé dans des langes de laine aussi serré qu'une balle de coton, au point que je ne pus passer mon doigt sous les bandes, et je m'étonne que l'enfant n'ait pas été pressé à mort. Néanmoins il paraissait tout-à-fait à l'aise, et comme sa tête était la seule partie libre de son corps, elle était dans un mouvement continuel.

Notre route suivait l'eau de très près, et nous avions, de l'autre côté, une roche perpendiculaire. Au bout d'une heure environ, nous arrivâmes aux ruines d'un château près de la rivière, et qui défen-

dait autrefois la passe contre les Turcs. A une demi-heure de là, nous trouvâmes la forteresse considérable de Rothenthurn qui est au bout de la vallée. Cette forteresse, bâtie sur une éminence, commande toute la rivière et la vallée du côté de la Turquie. C'est une tour carrée peinte en rouge, où je payai une taxe à la douane. Pendant que le gouverneur examinait mon passe-port, je fis le tour de la forteresse; d'un côté, elle présente à la vallée qui s'étend au-dessous une immense pointe de roc, hérissée de plusieurs rangées de canons; de l'autre, elle domine un village considérable et les plaines de Transylvanie, qui commencent où finissent ces montagnes. La longueur de la passe de Salatruch en Valachie, à Rothenthurn en Transylvanie, est de trente milles environ; c'est la largeur commune de la grande chaîne des Carpathes.

Après être rentré dans ma charrette, je descendis par un sentier pierreux, raboteux et étroit, au village situé au-dessous, et après l'avoir traversé, nous arrivâmes à une espèce de faubourg composé de huttes basses et à moitié sous terre. Je découvris qu'elles étaient habitées par des Bohémiens un peu revenus de leur vie vagabonde, et c'est là que ma compagne de route et son enfant me quittèrent. Ainsi j'avais voyagé avec une jeune Bohémienne. Je pensai tout de suite qu'elle avait peut-être exercé les talens de sa tribu sur ce qui

avait pu lui tomber sous la main ; mais c'était une honnête fille et qui me parut très bonne mère. Avant que je me remisse en route, elle vint avec quelques autres de ses compagnes me remercier et prendre congé de moi.

Je me trouvais alors dans le pays où est le plus nombreux ce peuple extraordinaire, et où il parut pour la première fois en Europe, en l'an 1408. Ces vagabonds se montrèrent en Hongrie et en Bohême, où on les appelait *Zigurier* et *Czingarier*; mais quand ils émigrèrent de Bohême, ils reçurent leur nom actuel. Leur nombre en Valachie, Moldavie et Transylvanie s'élève à deux cent vingt-deux mille. On les y appelle généralement *Czingaris*, mais quelquefois *Dfäroner*, ou sujets de Pharaon, ce qui se rapporte à l'opinion commune qui les a fait sortir d'Égypte. Ils sont, ainsi que les Juifs, reconnaissables à des traits indélébiles : yeux noirs, teint basané, cheveux noirs aussi; ils sont également marqués au moral d'un type invariable, l'aversion de tout travail et un penchant au larcin. Ils n'admettent aucune religion qui leur soit propre; mais ils professent en général les rites grecs dont ils n'ont qu'une intelligence imparfaite. Ils baptisent leurs enfans, mais ils s'acquittent ordinairement de cette cérémonie eux-mêmes dans une maison publique, avec un mélange de débauche. Ils n'ont aucune idée d'une résurrection future, et forment

entre eux des unions avant l'âge de nubilité, puis ils changent au gré de leurs inclinations. Les mères se trouvent souvent au milieu d'enfans nés de différens pères, et qui jusqu'à un certain âge vont entièrement nus, même par le temps le plus rigoureux. Quand ils se décident à la vie sédentaire, plusieurs familles s'entassent ensemble avec les cochons et d'autres animaux dans une étroite enceinte que rend très insupportable leur entière négligence de toute propreté.

Ils sont d'un tempérament irascible jusqu'à la rage, et vivent entre eux dans un état constant de discorde, que redouble leur penchant à l'ivrognerie. Malgré leur situation humble et dédaignée dans l'ordre social, ils sont vains et importans, très bavards, très hableurs, très fanfarons. Ils ont entre eux certaines familles qu'ils entourent de respect, qu'ils traitent de vayvodes, et desquelles ils tirent un chef nominal auquel ils témoignent un simulacre d'obéissance. Ils le portent trois fois autour de leurs huttes avec des cris et des vociférations, et alors l'inauguration est complète; ces chefs sont les gardiens de quelques priviléges, qui leur ont été concédés par la famille Bathory, en l'an 1600, et dont les Czingaris de Transylvanie sont encore très fiers et très entêtés. Malgré leur dépravation générale, il est cependant parmi eux des degrés d'abaissement, et il en est de tellement bas que le reste les re-

pousse. De ce nombre on tire les exécuteurs, qui se chargent de ces fonctions avec plaisir, préparent des instrumens de torture extraordinaires, et éprouvent de féroces délices à détailler à la victime le supplice qui lui est réservé et la douleur qui en résultera.

Les Czingaris ont pour principale occupation la fabrication des ustensiles de fer, des cuillères de corne, des paniers et d'autres objets. Dans les provinces, il y en a beaucoup qui se livrent à l'exploitation des rivières aurifères. Il en est d'autres qui s'élèvent à des occupations plus distinguées et plus agréables. Ils sont tous naturellement doués d'une perception exquise des sons, d'où vient une disposition et une aptitude remarquables pour la musique; aussi cultivent-ils ce talent avec ardeur, et sont les seuls musiciens du pays, principalement pour les instrumens à vent. Je les ai souvent entendus avec plaisir.

Leur langue est une collection de mots hongrois et bulgares, mêlés d'arabe et d'autres langues orientales. Ils apprennent aussi et adoptent le dialecte de la nation chez laquelle ils vivent, quand ils se sentent disposés à la vie sédentaire. Ils n'ont point d'écoles, et on les regarde comme incapables d'éducation et d'instruction. Grâce à la délicatesse de leur oreille, ils saisissent très vivement la mélodie et font leur partie dans l'ensemble d'un concert;

mais j'ai appris qu'ils ne pouvaient apprendre à lire une note.

Leur situation civile en Transylvanie est beaucoup meilleure que dans les provinces. En Transylvanie, ils jouissent de priviléges et d'immunités qui les élèvent en quelque sorte au niveau des citoyens; mais en Valachie et en Moldavie, ils sont esclaves. Une partie est la propriété du gouvernement, l'autre celle des individus. On en trafique au prix de 5 à 600 piastres. Ceux qui appartiennent au gouvernement ont la faculté de se livrer à leurs inclinations vagabondes, en s'engageant à ne pas quitter le pays et en payant une capitation de 40 piastres par individu âgé de plus de seize ans. Ils se procurent ordinairement l'argent nécessaire à acquitter cet impôt en cherchant l'or dans le lit des rivières. Ceux qui appartiennent aux boyards sont employés la plupart en qualité de sommeliers ou de maîtres d'hôtel; et tel est l'état de dégradation auquel ils sont réduits, que si l'un d'eux est tué par son maître, on n'y prend pas garde; si le meurtre a été commis par un étranger, il est vengé par une amende de 80 florins. Ils commettent rarement des crimes atroces; mais ils sont très enclins à des délits ordinaires. Les plus sérieux autorisent leurs maîtres à leur faire administrer à leur discrétion la bastonnade sur la plante des pieds, et les fautes légères sont punies au moyen d'un masque de fer

où on leur enferme la tête pour un temps plus ou moins long. Ce châtiment, outre le malaise qu'il cause, empêche de manger et de boire. Ils ont quelquefois, dans cet état, une très grotesque apparence. Pour les larcins, ils subissent une autre punition un peu différente. Leurs cous et leurs bras étendus sont assujettis dans une planche fendue qu'ils portent avec eux. C'est ce que l'on appelle en Transylvanie *enfedl*, et l'on y doit voir des traces de la *furca* romaine décrite par Dyonisius.

Plaines de Transylvanie. Hermanstadt. Description. Pays des Saxons. Christiana. Reis-Markt. La rivière Marosch. Izosvaros.

Maintenant les plaines de Transylvanie s'ouvraient devant moi, et les montagnes s'éloignaient à droite et à gauche. A droite coulait l'Olt, et derrière s'élevaient les plus hauts monts des Carpathes, extrêmement raides et escarpés, et chargés de neige à une distance considérable. Le pays au-dessous était couvert de villages, et chaque éminence avait son clocher. En moins d'une heure, nous traversâmes deux villages considérables, non point bâtis comme ceux de la Valachie et de la Bulgarie, en maisons éparses, mais disposés en rues régulièrement tracées. Les maisons étaient toutes de charpente plâtrée et blanchie, et l'apparence était fraîche. Les fenêtres étaient de papier huilé, car les habitans ne sont

point arrivés au luxe du verre, quoique, sous d'autres points de vue, ils paraissent très opulens. A chaque maison est attenante une grande cour de ferme bien remplie, et les charrettes sont traînées ordinairement par six chevaux, au lieu de taureaux ou de buffles. A une demi-heure de ce lieu, nous trouvâmes une haute montagne sur le sommet de laquelle étaient les ruines pittoresques d'une grande forteresse que les Romains auraient pu élever pour tenir en respect les Daces; elle était cependant d'une date plus récente, et l'on y trouve un des nombreux châteaux que les chevaliers du Temple possédaient, il y a quatre siècles, dans ce pays; de là, nous allâmes traverser encore deux villages très populeux, l'un tout près de la montagne, l'autre dans un bois de saules. Les paysans émondent ces arbres tous les ans pour bâtir des constructions accessoires qu'ils font en claies. Nous vîmes ici, pour la première fois, les tours d'Hermanstadt, et à midi, nous y arrivâmes, entrant en ville par une vieille porte, au bout d'une avenue qui borde des deux côtés une très haute muraille.

J'y couchai, et le lendemain matin je fus éveillé par un homme qui me présentait un verre d'eau-de-vie, en disant : *Vis ne schaps, domine;* puis je partis, avec d'autres voyageurs, dans un grand fourgon qui était à moitié rempli par les produits de la contrée que les paysans transportent ainsi à

Vienne, en traversant la Hongrie. C'était une énorme charrette couverte d'un toit de nattes ou de paille, tirée par dix chevaux, et conduite par trois paysans Valaques vêtus de peaux de moutons. A l'arrière était notre bagage, et le devant renfermait une espèce d'appartement où nous pouvions être debout, nous asseoir ou nous coucher, de telle façon que c'était par le fait une maison mouvante comme les Scythes en avaient dans les mêmes lieux, deux mille ans auparavant.

La ville d'Hermanstadt est située sur une plaine qui s'étend à la base de la chaîne carpathienne, formant ici un demi-cercle qu'interrompt seulement l'ouverture de la passe de Rothenthurn, qui est à environ six milles au sud-est d'Hermanstadt. Cette ville contient quatorze mille habitans, luthériens, valaques, grecs et catholiques, qui tous jouissent d'une tolérance et d'une liberté parfaites. Le principal édifice est la cathédrale, qui occupe tout le côté d'une place où aboutissent les rues larges et commodes de la ville; il s'y trouve aussi un excellent muséum et une bibliothèque. Le muséum a été dernièrement enrichi par suite d'une circonstance curieuse. En explorant des mines, antérieurement exploitées par les Romains, dans un district qui porte de nos jours le nom de *Caracalla*, on découvrit la maison qu'habitait probablement le maître de la Monnaie. C'était un édifice romain,

parfait, et aussi complet que ceux d'Herculanum, avec un pavé en mosaïque et des statues d'une belle conservation. Dans quelques chambres étaient des amphores remplies de monnaies, surtout des empereurs romains. La chaîne des monts Carpathes des deux côtés abonde en mines où se trouvent de riches veines d'or, d'argent et de mercure, ainsi que du fer et du cuivre. Le versant du côté de la Turquie est entièrement négligé; celui qui appartient à l'Autriche est encore exploité, et chaque jour amène des découvertes d'une grande importance.

Les boutiques d'Hermanstadt déploient beaucoup de luxe, et sont pleines d'articles pour lesquels le voisinage est renommé. Helta fournit les instrumens de l'agriculture, et Hermanstadt fabrique le savon et la chandelle, qui est si bonne qu'elle va à Vienne en grandes quantités; enfin Wizagna produit le sel fossile.

Nous quittâmes Hermanstadt par la porte nord-est, et entrâmes dans un pays riche, d'une très belle culture, et qui fourmille d'habitans qui ont un air remarquable d'indépendance et de richesse. J'étais alors au centre de l'Heptarchie saxonne, dont je ne connaissais que vaguement l'existence, et qui est si intéressante. Il existe dans cette partie de la Transylvanie une colonie dont le langage, les mœurs et les traits extérieurs diffèrent essentielle-

ment de l'aspect, des coutumes et de l'idiome des peuples qui les entourent; mais ils sont encore plus remarquables par les priviléges dont ils jouissent, la religion qu'ils professent, et le haut degré de prospérité qu'ils ont atteint. On nomme ces gens *Saxons*, et une des circonstances extraordinaires qui se rattachent à leur situation, c'est le mystère qui enveloppe leur origine, ainsi que l'époque et le mode de leur transplantation dans cette partie reculée de l'Europe. De graves et savans écrivains ont même eu recours aux influences surnaturelles pour en donner l'explication : ce qu'en dit Haner, dans son *Histoire ecclésiastique*, n'est guère plus satisfaisant que les fables mises en avant par Kircher et Erichius. Suivant cet historien, Bela-Geyza, qui occupait le trône de Hongrie dans le XIIIe siècle, ayant été menacé par Conrad, empereur des Romains, et Henri, duc d'Autriche, eut recours aux Szaszones, anciens colons de Transylvanie, et ayant avec leur aide obtenu une victoire signalée sur les assaillans, il accorda en récompense aux Szaszones une diversité de priviléges, dont ils jouissent encore. Bonfinius dit que ces peuples sont des Saxons, transférés du nord de la Germanie par Charlemagne, et d'autres auteurs prétendent y reconnaître les Sachi, anciens habitans de la Dacie.

Un de ces Saxons me dit, à Hermanstadt, qu'ils sont les descendans de plusieurs familles réfugiées

dans ces contrées aux premiers jours des persécutions de la réforme. Les nations catholiques ne voulurent leur donner d'asile que sur les limites que la Turquie attaquait sans cesse, et ces frontières, ils les défendirent avec une intrépidité qui leur valut un grand nombre de priviléges et d'immunités. Ils eurent leurs municipalités, l'élection libre de leurs fonctionnaires publics. On leur permit l'exercice plein de leur religion et le choix de leurs pasteurs; ils furent déchargés de toutes taxes, hormis celles dont ils voudraient se frapper dans leur intérêt de localité; et on les dispensa de tout service militaire, excepté contre les Turcs. Ces priviléges ont été augmentés et confirmés à plusieurs reprises, et les ont fait prospérer jusqu'à ce jour.

Outre leurs villages et leurs villes gouvernés par leurs propres lois, les Saxons sont abondamment répandus dans tous les autres lieux habités de la Transylvanie, de façon que la population réformée de cette seule province monte à environ un demi-million d'âmes. Ces hommes ont conservé tous les caractères distinctifs de leurs ancêtres, et leur air, leurs manières, leur costume diffèrent peu de ceux des premiers réformateurs. Ils ont la démarche très grave, la figure sérieuse et pensive, le nez généralement aquilin, la physionomie sombre et qu'assombrissent encore leurs moustaches noires. Ils sont grands et robustes, leur port a un certain air de

rude indépendance. Ils portent de grands chapeaux de feutre ronds, sous lesquels leurs cheveux longs et droits tombent et couvrent leurs joues et leurs épaules. Leurs habits sont courts et leurs culottes larges; enfin ils ont quelque ressemblance avec les images qui représentent les fondateurs de la réforme. Les semelles de leurs bottes ou de leurs souliers sont revêtues de fer, qui produit un bruit retentissant quand ils marchent sur le pavé.

Je remarquai dans toutes celles de leurs maisons que je visitai les traits caractéristiques des habitations du nord de l'Allemagne, les croisées très élevées au-dessus du sol, les toits hauts et étroits, et cet air de propreté, de bien-être et d'indépendance qui distingue les progrès de la réforme sur le continent. Sur l'extérieur de ces maisons qui paraissait tout récemment blanchi, on lisait en général quelques sentences morales ou religieuses extraites de la Bible, et proprement peintes en lettres dorées ou noires, et en caractères allemands. Dans l'intérieur, on voyait cette uniformité d'aisance, et même un certain degré de richesse qui attestait une heureuse égalité dans les positions; elles n'étaient ni mesquines, ni fastueuses. Nous ne vîmes dans le pays ni un palais ni une cabane. Les fermiers sont tous propriétaires du sol, et leurs terres sont sans clôture, comme s'il existait chez eux une communauté de biens. Leurs propriétés sont cependant divi-

sées par certaines marques qui ne sont pas visibles. A l'arrière de leurs maisons est une vaste cour de ferme, couverte de meules de blé et d'autres produits de leurs terres, et vis-à-vis ou sur les côtés sont les jardins, les vergers ou les parterres. L'objet le plus remarquable dans toutes ces villes est l'église, qui est toujours très grande, très ornée, et surmontée d'un haut clocher. Elle est d'ordinaire sur une éminence au centre de la population, comme pour témoigner que cet édifice a été le point de ralliement de la congrégation.

Le premier de ces grands villages que nous trouvâmes après Hermanstadt était Christiana, dont le nom indique qu'il a été peuplé par une secte religieuse et grave. La contrée est une plaine riche et vaste, entre deux chaînes de montagnes qu'entrecoupent des bois et des rivières. On trouve à intervalles rapprochés des puits abondans d'eau douce. Une heure au-delà, nous vîmes Saleste qui était située au-dessous de nous dans les bois, sur le bord d'une rivière au pied des montagnes. Dans l'espace de six heures, nous comptâmes six de ces villes ou villages considérables : cependant les progrès de la réforme furent, ici comme partout, marqués par de grands excès; les paysans ayant refusé de payer la dîme, on employait pour les y contraindre un châtiment d'une singulière cruauté. Les volailles ou les autres objets en nature que l'on devait, à

titre de redevances, étaient suspendus autour du corps du réfractaire, puis on le laissait aller et courir devant des chiens qui le pourchassaient, et en s'emparant pour le dévorer de ce que portait cet homme, lui déchiraient misérablement le corps. Nous arrivâmes bientôt à un obélisque sur le bord de la route, portant une inscription qui indique que cette route a été tracée en 1817 : elle est certainement la plus belle que nous ayons vue depuis Constantinople ; mais elle est l'ouvrage des paysans. Chaque village prend soin d'une certaine étendue de cette route sur son district : on voit par intervalles des piliers de bois, peints avec des bandes noires, et sur lesquels est inscrite la distance de chaque point à Hermanstadt. Un de ces poteaux nous annonça Reis-Markt, ville saxonne où nous arrivâmes au bout de trois heures. Là nous donnâmes à manger à nos chevaux et nous dînâmes en leur compagnie. Le soir nous arrivâmes à Mullenbach, long-temps après la nuit close ; nous y entrâmes par une porte ruinée qui gardait autrefois la ville, mais tout-à-fait inutile aujourd'hui. Mullenbach est situé en plaine, dans une vallée profonde, et dans son voisinage et sa juridiction se trouvent deux villes qui appartenaient autrefois aux vayvodes de Valachie. Tout le sel, qui est à l'empereur, est amené de la mine dans les environs, et descend la Marosch pour passer en Hongrie.

Nous quittâmes Mulleubach le lendemain matin par une porte démantelée pareille à celle que nous avions vue la veille, et à neuf heures nous trouvâmes la rivière Marosch. Cette rivière était très belle et très navigable; elle coule avec calme, courant à travers un des pays les plus riches et les mieux cultivés de l'Europe, pour aller se jeter dans le Teiss, par le canal duquel toutes les marchandises passent dans le Danube, et ainsi dans tout l'empirè. Nous suivîmes long-temps les bords de la Marosch, jusqu'au village très peuplé de Szosvaros.

Deva. Braniska. Dobra. Bannas de Temeswar. Bourzouck. Saborah. Radna. Couvent célèbre. Lippa. Vue superbe.

Nous quittâmes ce lieu à deux heures, et sortîmes de la ville en passant sous un arc récemment élevé pour conserver le souvenir d'un monument analogue qui existait primitivement en cet endroit. Nous continuâmes de longer la rivière, et nous entrâmes à neuf heures dans la ville de Deva, où je couchai; le lendemain matin j'eus quelque peine à obtenir de l'eau pour mes ablutions, et cette coutume paraissait tout-à-fait étrange aux Allemands de l'auberge. Le matin était brumeux, et le premier objet qui me frappa, quand je levai les yeux, ce fut un château qui me sembla suspendu en l'air, à une hauteur immense, précisément au-dessus de nos têtes. Il était bâti sur la pointe extrême d'un

mont conique très rapide et très élevé qui domine Déva, et dont les flancs sont couverts de bois jusqu'au château. Tout était alors enveloppé d'une brume très sombre et très dense, ne laissant apercevoir sur le ciel bleu que la pointe et le château, qui est encore un des anciens monumens des templiers dont j'ai parlé. La tour est en ruines, mais le mur d'enceinte est en bon état, et une compagnie de soldats y tient garnison. Toute la montagne est une forteresse, sa base est entourée de bastions et de retranchemens de terre où l'on passe de la ville par de solides portes voûtées.

De Déva nous avançâmes dans une belle et riche plaine, que nous traversâmes jusqu'à un endroit où les montagnes rapprochées graduellement semblaient nous fermer le chemin, et elles formaient une barrière naturelle : toutefois nous suivîmes le cours de la Marosch qui s'était ouvert un passage à travers la chaîne, et nous y entrâmes immédiatement. A l'entrée s'élève un château, le premier que j'eusse vu depuis que j'avais mis le pied en Transylvanie, où ne se montrait qu'une heureuse médiocrité de maisons commodes. Au-dessous de ce château, sur les bords de la rivière, s'étendait, souriant au soleil du matin, la belle ville de Braniska. Elles avaient une apparence de bien-être parfait et de félicité rurale, les blanches et fraîches maisons de ce joli lieu, éparses sur une belle prairie ombra-

gée d'arbres et réfléchie par la large rivière qui coulait paisiblement à côté. Un peu plus loin les rochers s'approchaient du lit de la rivière et y entraient; puis un haut précipice nous présentait sa face perpendiculaire. La route avait été tracée autour de ce promontoire, sur une plate-forme de roc suspendue au-dessus de l'eau, et une inscription de pierre blanche rappelle la date (1705) de ce travail difficile.

Quand nous eûmes passé cette saillie hardie, le roc devint une pierre de sable poreuse. Une petite rivière s'était frayé un passage sous sa base, et, rongeant la pierre molle et soluble, avait complétement miné la fondation sur laquelle posait la montagne. Il y a six ans qu'elle s'abîma avec un fracas épouvantable, enterrant maisons et passans, et la route est encore encombrée de ses débris.

A dix heures environ nous arrivâmes à la ville d'Éléa, située sur le bord opposé de la rivière; elle avait le même aspect de bien-être et de propreté que Braniska, mais la rivière y était beaucoup plus large. Elle avait acquis la dimension d'un lac et coulait avec un courant doux, profond et roulant des parcelles d'or.

A une heure nous dînâmes au village de Dobra, et à trois heures nous arrivâmes à un embranchement où se croisent deux routes qui vont également à Vienne, et là nous tînmes conseil. L'une allait à

droite devant elle, à travers le bannat de Témesvar; l'autre, tournant à droite et conduisant à la rivière et aux montagnes du côté opposé, allait directement à Arad et évitait un angle considérable que fait la route de Témesvar. Nous préférâmes cette dernière, non-seulement comme étant plus courte, mais encore parce qu'elle nous menait sur une ligne de pays peu fréquentée, et que n'a décrit aucun voyageur. Alors nous traversâmes la rivière au moyen d'un radeau que l'on poussait avec de longues perches, car l'eau avait dix pieds de profondeur sur cent cinquante pas de large.

Nous avions depuis quelque temps quitté la Transylvanie pour entrer dans le bannat de Témesvar, dont le sol est marécageux, l'air humide et le climat malsain, très sujet aux fièvres intermittentes. Les habitans étaient pâles, jaunes, et les femmes étaient particulièrement d'apparence boursouflée et hydropique.

De l'autre côté de la rivière nous étions en Hongrie, et la première réception qui nous fut faite sur cette terre n'était pas très rassurante. Nous avions à peine débarqué quand nous fûmes entourés d'un corps tumultueux de gaillards à la mine farouche, vêtus de peaux de mouton, armés de pieux et d'autres armes, qui s'emparèrent des chevaux, et nous semblaient tout disposés à piller le fourgon. Comme nous nous trouvions dans les mon-

tagnes d'un pays désert et mal famé, nous conclûmes que c'était là une bande de maraudeurs, et nous nous arrangeâmes en conséquence. Notre inquiétude cessa bientôt cependant, quand nous vîmes qu'ils nous demandaient seulement un petit tribut que l'on exige de tous les voyageurs, en échange de la permission de traverser ce district, et après quelques altercations avec nos conducteurs ils nous laissèrent aller. Nous suivîmes alors les montagnes au-delà de la rivière, par un très mauvais chemin et dans l'obscurité Après deux heures d'un voyage fatigant et assez dangereux dans ce fourgon énorme le long des précipices, nous arrivâmes à sept heures au petit village de Bourzouk, où nous couchâmes.

Le lendemain nous marchâmes encore sur les bords de la Marosch, et par une route étroite sur le penchant d'une chaîne de montagnes, puis à huit heures nous étions à Zaam, village qui baigne la rivière; l'on nous arrêta pour voir si nous avions du sel, car nous venions de franchir la barrière de la Hongrie, qu'il est sévèrement défendu de passer avec cette denrée. De ce point la route était quelquefois si étroite, entre l'eau et les montagnes perpendiculaires qui la bordent, que deux voitures ne pouvaient y passer l'une à côté de l'autre au risque de se précipiter. Çà et là la montagne s'était écroulée, emportant dans sa chute la route au milieu de

la rivière, laissant l'intervalle comblé par les débris. Il était merveilleux de voir avec quelle dextérité nos grossiers, simples et timides Valaques conduisaient leur massive voiture et leurs chevaux mal attelés dans des chemins et des défilés qui auraient fait pâlir tout charretier ou postillon anglais. Le lit de la rivière était vaste et profond, d'un niveau parfait. Cependant nous n'y vîmes pas trace de navigation.

A une heure nous fîmes halte pour déjeuner au village de Saboraz, devant la maison d'un noble hongrois. La maison et le domaine ressemblaient à ce que nous voyons en Angleterre en ce genre; et attenant à cette propriété, s'élevait un clocher rouge. Nous vîmes le possesseur de ce château, qui était un homme grand, de bonne mine, à l'air hautain dans sa riche pelisse, et qui répondit d'un air dédaigneux à notre salut.

A neuf heures environ nous quittâmes le bord de l'eau pour passer dans le village peuplé d'Odevasa. Nous voyions bien que nous avions quitté la colonie saxonne, car depuis deux jours nous cherchions en vain la propreté et le bien-être dans les villages que nous traversions. Enfin, après avoir franchi une chaîne de montagnes, nous retrouvâmes toutes ces riantes apparences qui nous avaient séduits précédemment. Nous rentrions alors dans le pays réformé; et la contrée que nous vîmes ensuite

s'appelait *Métova*, colonie de tonneliers luthériens venus de Saxe.

Cependant un impôt mis sur les futailles que ces industrieux paysans fabriquent dans la perfection, commence à faire déchoir leur industrie. Après avoir quitté Métova, et franchi quelques montagnes, nous revînmes sur le bord de l'eau et rentrâmes dans la grande vallée où coule la Marosch. Nous vîmes sur un haut rocher qui commande toute la vallée des restes d'un château de templiers, et des moulins à eau construits sur des radeaux amarrés par une forte chaîne au milieu du courant. Au-delà est la ville de Radna où nous dînâmes.

Près de cette ville, sur une éminence, est un couvent de franciscains, célèbre pour les miracles qui s'y sont opérés par la vertu d'une image de la Vierge; l'église avec ses flèches élancées est un objet très pittoresque. Toutes les galeries et tous les corridors du couvent sont chargés de peintures offertes à la Notre-Dame de Radna. Ce sont des *ex-voto* d'un pied carré qui représentent les accidens auxquels chaque dévot a échappé par cette sainte intercession.

Cet immense couvent n'a plus que cinq moines, qui nous firent admirer le panorama dont ils jouissent des fenêtres des étages supérieurs. On découvre toute la riche plaine que la rivière arrose; sur un de ses bords est Radna, et vis-à-vis, la ville

de Lippa ou Lippora. Les maisons de ces villes étaient, comme à l'ordinaire, fraîchement peintes et blanchies, et entrecoupées par des jardins, de sorte que ces villes champêtres couvraient, à elles deux, une étendue aussi considérable que celle que Londres occupe. Le tout était entouré de collines boisées, dont les douces pentes présentaient sous le soleil couchant de beaux effets de lumière et d'ombre.

Grande steppe de Hongrie. Arad. Domitia. Theiss, magnifique rivière. Berzel. Vechech.

Nous arrivâmes dans la soirée sur les confins de la grande steppe de Hongrie, qui forme au-delà une plaine immense, sans le moindre mouvement de terrain, jusqu'au pied des murailles de Pesth. Quand nous fûmes dans cette plaine, nous perdîmes bientôt notre chemin, pour nous enfoncer dans des sables et des marécages; et comme le jour devenait sombre, il nous semblait impossible de rejoindre la route, et d'éviter de passer la nuit sur notre fourgon dans ce lieu désolé. Nous nous préparions donc à ne dormir qu'alternativement, car il est nécessaire d'être aux aguets dans ce district, habité par une race de Tartares qui a conservé toutes ses habitudes de rapine qu'elle exerce surtout sur les chevaux. Enfin à minuit, contre toute espérance, nous arrivâmes à la vieille Arad, ville grande et

opulente, qui borde la Marosch des deux côtés; une portion étant dans la juridiction de Témesvar, l'autre de Hongrie. Les Juifs, qui y sont très nombreux, en sont les plus riches habitans, et ils y jouissent de certains monopoles sur le tabac, le blé et d'autres marchandises. Cette ville est un grand entrepôt. Nous partîmes le matin long-temps avant le jour, les rues étaient pleines de gens qui portaient des lanternes. C'était le samedi, et les Juifs se rendaient à la synagogue. Nous passâmes sous une forteresse très considérable, qui est la Bastille de l'Autriche, et où elle met au secret ses prisonniers d'État.

Le pays faisait toujours partie de cette même steppe de la veille, et nous la traversâmes dans le nord-ouest, après avoir quitté la rivière. Les villages devenaient très fréquens, et avaient tous l'apparence d'être de nouvelle fondation. Les maisons étaient bâties de briques cuites au soleil, et enduites à l'extérieur d'une composition faite avec de la bouse de vache. Les toits étaient couverts en jonc ou en tiges de maïs. Ils s'étendaient sur deux lignes parallèles, longues d'un mille quelquefois, avec un large passage entre. Ce passage n'était ni une route, ni une rue, mais seulement un chemin à charrette sur l'herbe. Les habitans n'ont ni jardins, ni enclos, ni rien de ce qui marque une propriété distincte ou un intérêt dans le sol. Le blé, quoique

abondant, n'était pas en meules dans des enclos derrière chaque maison, mais rangé en longues lignes au milieu de la plaine comme les habitations, toutes de construction uniforme, savoir : un édifice long comme une étable; une fosse pour recueillir l'eau de pluie devant chaque maison, mais pas un arbre, un arbuste, une fleur qui indiquât dans les habitans du goût ou de l'inclination pour rien au-delà des pures nécessités de la vie animale. Les hommes et les femmes vêtus de peaux de mouton, marchaient toujours accompagnés de chiens à l'air tout aussi sauvage que leurs maîtres, qui semblaient en effet aussi stupides que le bétail qu'ils gardaient. Cet état de torpeur et d'indifférence s'explique : ces paysans appartiennent à des nobles qui en disposent comme d'un mobilier. Voici comment leur vie est arrangée dans cet état de servitude : la semaine est divisée en deux parts, trois jours de travail pour le maître, et le reste pour l'entretien de leur famille; mais il faut déduire du nombre de leurs jours les dimanches et les jours de fête, et comme ils ont dans leur calendrier un nombre prodigieux de journées où ils s'abstiennent de tout travail, il arrive souvent qu'ils n'ont pas plus d'un jour par semaine pour eux, et encore faut-il que sur ce travail ils paient la dîme au prêtre qui dessert souvent deux ou trois villages à la fois. Bien qu'ils aient une habitation locale, ils

diffèrent des tribus qui erraient autrefois sur ces plaines, seulement en ce qu'ils ne sont pas libres. Leurs villages ne sont que des demeures temporaires : quand le sol est fatigué, on l'abandonne jusqu'à ce qu'il se soit rétabli, et les parties nécessaires des cabanes sont transportées sur un autre point avec autant de facilité que les tentes des Scythes. C'est de là que vient l'apparence de fraîcheur et de nouveauté qu'avaient les maisons.

A midi environ nous déjeunâmes au village de Domitia, et nous couchâmes à Orsé, dont toute la population est protestante, à l'exception de quelques habitans fidèles à la croyance catholique, et d'un juif qui est le barbier du pays. Nous ne quittâmes Orsé qu'à huit heures à cause d'un épais brouillard qui nous fit craindre de nous égarer sur cette morne steppe, qui devenait très aride et était couverte çà et là de mares d'eau stagnante; c'est là que prend sa source la fièvre intermittente qui est si fatale, nommée *morbus hungaricus*. Nous déjeunâmes à Fabian, et à huit heures nous arrivâmes au village de Saint-Martin où nous passâmes la nuit.

Le lendemain à sept heures nous quittâmes cette ville, et nous arrivâmes sur les bords de la Koresch. La rivière forme ici une péninsule, et la ville de Saint-Martin est bâtie sur l'isthme. Nous poursuivîmes le long de la rivière, et la ville avec son beau

clocher offrait un magnifique point de vue à chaque coude de la rivière.

La Koresch, nommée sur les cartes allemandes *la Koros*, a deux branches, la blanche et la noire, qui se rejoignent et tombent dans la Theiss, beaucoup au-dessus de Marosch. Cette rivière serpente dans une plaine couverte de moutons de la race des mérinos, que l'on suppose y paître au nombre de quatre cent mille. A dix heures environ nous trouvâmes la belle et large rivière de Theiss, sur les bords de laquelle est la grande ville de Sibourkatch.

Cette ville est entourée d'un vaste enclos, composé tant d'une muraille de terre que d'une haie vive, comme les pettas des Indes orientales. Le sol de la ville est sablonneux, et des troupeaux de mérinos des plaines environnantes se réfugient en hiver derrière les murailles et les haies, dans de vastes espaces vagues. Le sable de la ville était le commencement de la grande steppe, qui s'étend d'ici aux murs de Pesth. Arrivés sur les bords de la Theiss, nous traversâmes la ville sur un large radeau. La rivière avait en cet endroit quatre cents pas de large, et un courant très fort; l'eau en est limpide et de beaucoup supérieure au fangeux Danube.

La steppe du côté opposé nous parut couverte d'habitans, et à l'horizon était un grand cercle de

maisons et des meules de blé ou de foin entremêlées d'arbres. Après une marche de quelques milles le long de la rivière, nous entrâmes dans les terres, et à midi nous arrivâmes à une maison isolée où les chevaux mangèrent pendant que nous déjeunions. La maison et la cour étaient autrefois entourées d'une muraille qui nous parut pleine de force et de durée. Il en était tombé une partie, et les grands blocs oblongs dont elle était composée ressemblaient à ceux d'un travail cyclopéen. En examinant de plus près néanmoins, nous découvrîmes que ces blocs n'étaient point de la pierre, mais de la terre durcie que la première grosse pluie mettait en dissolution. Des croix de pierre très bien travaillées avaient remplacé les croix de bois. Dans la soirée nous arrivâmes près de Czegled-Koros, ou la petite rivière de Koros.

Le lendemain nous trouvâmes le grand village de Berzel, qui jouissait évidemment de priviléges tellement étendus, que chaque habitant avait la propriété du sol et l'ornait en conséquence. Chaque maison avait son jardin et ses arbres d'ornement. Entre autres particularités qui distinguaient ce village de ceux habités par des serfs, nous vîmes nombre de garçons et de filles qui se rendaient à l'école avec leurs livres, et nous aurions conclu à coup sûr de ce fait que nous étions dans un village réformé, si des croix dressées de côté et d'autre

ne nous avaient appris le contraire. Nous découvrîmes que ce village était un de ceux que la société religieuse de Vienne a fondés pour réussir contre les progrès de la réforme; cette société, alarmée du nombre de prosélytes qui croît journellement en Allemagne, a été établie pour arrêter les progrès de l'hérésie. Ainsi, quand une partie d'un village, comme à Orsé, s'était faite protestante, ils avaient le soin d'en éloigner ceux qui n'étaient pas convertis, pour former entre eux un nouveau village. Pour les décider à consentir à cette mesure, on leur accordait certaines exemptions de taxes et d'autres immunités. C'est de cette manière que le village de Berzel fut colonisé il y a trente ans.

A neuf heures environ nous arrivâmes à Mieresch, principalement habité par des serfs. Là, pour la première fois, nous vîmes ces grandes roues horizontales qui font aller des moulins et d'autres machines. A chaque côté des roues nous voyions de grands hangars circulaires, ouverts sur les côtés, soutenus par des poteaux et couverts d'un toit conique. Sous chacun tournait une immense roue horizontale de cent pieds de diamètre. Sa puissance motrice n'était que celle d'un cheval; et le levier était si long, la roue si bien équilibrée, que toute la machine tournait avec la plus grande aisance et sans bruit de frottement. La roue n'était

pas à plus de trois pieds de la terre et le cheval était attaché à sa périphérie. Ces roues basses avec des rais allongées, ces larges roues avec de longs axes, sont d'un usage immense dans le pays plat où l'on ne rencontre ni moulin à eau ni moulin à vent. Nous arrivâmes ensuite au village de Vechech, où deux grandes églises forment à distance des objets remarquables : une des églises est catholique et l'autre luthérienne; enfin, à minuit, nous étions à Pesth.

Pesth. Bude. Hongrois et Autrichiens. Pilori. Vienne. Retour.

La ville de Pesth est d'une date récente relativement. Il y a peu d'années qu'elle ne se composait que de quelques maisons sur la rive orientale du Danube et d'une muraille qui les entourait. C'est maintenant une grande ville de quarante mille habitans. La carrière d'où les pierres furent tirées est une pierre à chaux où abondent les chamites, les turbinites et les pectinites; de façon que la ville est bâtie de ces coquillages pétrifiés. Les maisons sont élégantes, à façades ornées de corniches et de moulures, et les rues sont larges et régulières. L'édifice le plus remarquable de la ville est son immense caserne bâtie par l'empereur Joseph, et qui peut contenir seize mille hommes; à ses angles sont des batteries, et elle ressemble à une grande forteresse placée au milieu de la ville, afin d'intimider

les habitans. Outre huit églises catholiques et deux réformées, on y voit une église valaque et une église grecque qui réunit trois mille individus de cette croyance, tous commerçans.

Bude est le grand foyer et l'athénée de la province ; c'est là que se publient tous les livres, et que se forment et s'exécutent toutes les entreprises littéraires. Cette ville est sur les bords élevés et escarpés du Danube, vis-à-vis de Pesth, et de ce côté du fleuve le pays prend un aspect tout différent, car il s'élève en rochers et en hautes collines, sur l'une desquelles la ville est bâtie. Nous y passâmes de Pesth au moyen d'un pont de soixante-trois grands bateaux qui traversent le fleuve, large en cet endroit de cinq cent trente pas. C'était le premier pont que je vis sur le Danube ou sur ses affluens. Nous gravîmes les rues rocailleuses pour arriver au palais du palatinat, habité par le prince palatin. A côté est l'édifice où se réunit la diète de Hongrie ; sur la base sont quelques bonnes sculptures en relief représentant l'empereur couronné et ses sujets lui offrant d'un côté des chevaux, de l'autre un cerf mort. Entre les palais est une magnifique plate-forme suspendue au-dessus du fleuve et qui commande la vue la plus étendue du pays que nous venions de parcourir, c'est-à-dire une plaine sans vie de tous les côtés.

Parmi les établissemens les plus considérables

sont les bains et la bibliothèque fondés par le célèbre roi de Hongrie Mathias Corvinus, qui employa trois cents écrivains en Italie pour faire des copies des meilleurs auteurs; puis il acheta cinquante mille volumes qu'il déposa à Bude dans une tour où trente copistes étaient sans relâche occupés à augmenter cette bibliothèque. Quand Bude fût prise par les Turcs on la regardait comme le dépôt de la plus riche bibliothèque de l'Europe, et le cardinal Rosmani offrit deux cents mille ducats pour sauver les livres; mais ces croisés contre les lumières européennes refusèrent l'argent et détruisirent la bibliothèque. Elle a été rétablie depuis et l'université de Bude est très florissante.

Ses bains sont renommés à juste titre, et c'est le seul établissement que les Turcs n'aient pas détruit. Adonnés comme ils le sont à ce régime, ils estimaient plus que toutes les autres possessions de Bude les sources chaudes qu'elle renferme. Ils firent une excavation dans le rocher d'où sortent les sources, puis élevant au-dessus un édifice de marbre, ils le couvrirent de plomb, et cette construction reste comme modèle du luxe turc.

Bude et Pesth renferment ensemble soixante-dix mille habitans. Chaque ville a sa juridiction séparée. On y trouve des théâtres avec les autres amusemens des villes d'Europe, et surtout une excellente musique. La population protestante est plus nom-

breuse que la population catholique; mais la tolérance la plus parfaite règne dans ce pays.

C'est là que nous pûmes remarquer la complète différence qui existe au physique entre l'Autrichien et le Hongrois. Les Autrichiens sont, en général, petits, trapus, à large poitrine, et ils ont le cou et les épaules tellement forts, qu'ils paraissent être bossus, et beaucoup le sont en effet. Ils ont la tête grosse, la face large, et une physionomie bienveillante, bien qu'un peu rude. Les Hongrois, au contraire, sont sveltes et grands, aux épaules étroites et aux membres grêles. Ils ont le cou mince et la taille droite; leurs têtes, qui sont petites et aux traits pâles, ont des yeux noirs dont le regard a quelque chose de sauvage, comme si le caractère scythe ou tartare s'y montrait encore. Il en était de même des habitudes des deux nations: l'Autrichien est lent et flegmatique, le Hongrois vif et irritable; et quand ils s'entretiennent d'un sujet quelconque, ils ne sont jamais du même avis.

De Bude nous nous dirigeâmes à travers un pays montagneux vers la ville de Bia, où nous passâmes la nuit, et le lendemain nous traversâmes un district très populeux et très fertile, occupé par des paysans qui n'étaient point serfs, parce que le domaine auquel ils appartenaient avait été vendu par leurs propriétaires féodaux à des commerçans qui n'avaient pas le droit de les tenir en servitude. De

là nous allâmes à Bobalina, où est un immense haras, avec des écuries pour la cavalerie de l'empereur Joseph; et de ce lieu nous passâmes à Raab, ville située sur un fond sablonneux, dans un pays plat, de façon que ses tours semblaient sortir de terre à mesure que nous en approchions. La moitié des fortifications à peu près est encore debout, et les remparts forment une délicieuse promenade ombragée d'arbres. La rivière Raab coule au bas de ces murailles, et va joindre, à peu de distance, un bras du Danube. Toutes les rues aboutissent à une place au centre de la ville, et où s'élève un immense couvent de Capucins, surmonté de deux clochers très élevés.

Notre prochain relais était à Weisemberg, ville qui se compose d'une seule rue longue. En face de notre auberge était un homme au pilori. Ce mode de punition consiste en une haute pierre, où sont scellées des menottes et une grosse boule qui est suspendue au-dessus; le délinquant a le dos appuyé à cette pierre, son cou est passé dans un anneau de fer et ses mains aux côtés, tandis que la boule pesante le menace. Les chambres de l'auberge étaient tendues d'images qui représentent diverses cruautés commises par les Turcs sur des enfans chrétiens. Notre hôte nous dit que nous ne verrions probablement plus de ces peintures, car elles sont défendues de l'autre côté de la frontière autrichienne.

Nous partîmes par une tempête de vent et de neige, ensemble d'intempéries qui indiquent toujours à cette époque de l'année l'approche de la capitale; nous ne pouvions faire qu'un mille à l'heure. C'est ainsi que nous traversâmes Thrausbourg, et, laissant Presbourg à une distance considérable sur la droite, nous arrivâmes sur les bords de la Leitha, qui est ici la limite entre la Hongrie et l'Autriche. Là nous aperçûmes tout de suite que nous avions passé la frontière à l'examen que nous firent subir des agens au milieu de la rue, où ils nous arrêtèrent. Ils nous demandèrent, entre autres choses, si nous avions des almanachs ou des cartes à jouer, et j'appris que leur anxiété en ce point tient à ce que les Hongrois ont l'habitude de glisser dans leurs almanachs des anecdotes et dans leurs cartes des caricatures qui ne sont pas du goût de la cour de Vienne.

A mesure que nous avancions, les routes devenaient meilleures; nous traversâmes Stikmeisen, et les montagnes lointaines, couvertes de masses de neige, nous annonçaient la capitale, située à peu de distance de la base de ces hauteurs. Notre route passait au milieu de haies et de vignobles dans lesquels sont creusés des celliers pour y déposer le produit de la vendange. Malgré tous ces soins de l'industrie rurale, le pays était complétement nu, et on n'y voyait pas un arbre d'ornement. Il ne

nous fut pas possible d'arriver le soir à Vienne, et nous passâmes la nuit à quatre milles en avant, dans la ville de Scavedget.

Le premier point de la ville que nous aperçûmes le lendemain fut le clocher de Saint-Stephano, qui penche évidemment d'un côté; derrière s'élèvent des montagnes que couronnent deux monastères, et à droite, sur les bords du Danube, d'épaisses masses d'arbres indiquent le Prater ou promenade publique.

Après un court séjour à Vienne, je passai à Munich, et de là à Ausbourg pour aller à Francfort, où je m'embarquai sur le Mein ou le Meyn, et je descendis à Mayence. Ensuite une navigation de trois jours sur le Rhin m'amena à Coblentz, et je me rendis par Cologne et Aix-la-Chapelle à Bruxelles, d'où je passai en Angleterre.

FIN DU VOYAGE DE WALSH.

QUIN.

VOYAGE SUR LE DANUBE.

(834.)

Départ de Londres pour Constantinople. Arrivée à Pesth; cette ville. Bude ou Ofen. Je m'embarque sur un bateau à vapeur pour descendre le Danube. Aspect de ses rives. Société à bord. Brigandage des nobles hongrois. Peu de profondeur du fleuve. Détails sur le commerce et les productions de la Hongrie. Halte au village de Tolna.

Vers le milieu de l'année 1834, je quittai Londres pour me rendre à Constantinople. Je pensais avec frayeur, lors de mon départ, qu'il me fallût accomplir cette longue et fatigante excursion par la voie habituelle, c'est-à-dire par terre; mais en traversant Paris, j'eus la satisfaction d'apprendre qu'on venait d'établir un service régulier de bateaux à vapeur sur le Danube, et que je pourrais ainsi descendre ce fleuve jusqu'à la mer Noire, puis de cette mer passer dans le Bosphore. La possibilité d'atteindre le terme de mon voyage par une route si nouvelle, si curieuse et si commode était trop attrayante pour que je n'en profitasse pas. Je me hâtai donc de gagner Vienne. Toutefois, comme les rives du Danube n'offrent que peu d'intérêt entre Presbourg où commence la navigation par

la vapeur, et Pesth, la moderne capitale de la Hongrie, j'aimai mieux m'embarquer seulement à cette dernière ville. J'y arrivai le 24 septembre, entre deux et trois heures du matin, par un magnifique clair de lune; et comme, chemin faisant, j'avais recueilli certaines rumeurs fâcheuses, par exemple: selon les uns, que le *steamer*, ou, pour me servir de l'expression consacrée en Hongrie, le *dampshiffe* sur lequel je comptais avait été la veille mis en pièces par l'explosion de sa machine; selon les autres, qu'il s'était brisé contre des rocs ou engravé faute d'eau, de manière à ne pouvoir bouger, ce ne fut pas sans un vif plaisir que je l'aperçus tranquillement mouillé près du pont de bateaux qui forme encore la communication entre les deux villes de Pesth et de Bude. Ne trouvant aucune auberge ouverte, je fus obligé d'aller, sans plus de cérémonie, chercher un asile à bord, et je n'y parvins qu'à travers une multitude de voitures, de ballots et de caisses en tout genre qui, entassés pêle-mêle sur le quai, devaient le lendemain voyager avec moi. Les gardiens du paquebot étaient tous plongés dans un si profond sommeil, que je ne pus aviser personne qui m'indiquât l'escalier descendant à la cabine. Le hasard, néanmoins, me le fit bientôt rencontrer; et vu que je n'avais pas dormi moi-même depuis trente-quatre heures, je n'hésitai pas à suivre l'exemple de ces dignes sentinelles. Je

me gênai d'autant moins, que la salle où je pénétrai était presque entièrement remplie de voyageurs qui, couchés sur les banquettes, au milieu d'une étonnante confusion de malles, de valises, de sacs de nuit, de manteaux, de châles, de paniers, de cartons, de tabourets et de tables, s'enivraient à longs traits des douceurs du repos. A la lueur douteuse d'une lampe suspendue au plafond, je découvris enfin une place vide, d'un coussin je me fis un oreiller, et boutonnant ma redingote, je me flattai de l'espoir d'un bon somme. Mais à peine avais-je clos les paupières, soudain un tel vacarme de voix, de tels éclats de rire résonnèrent autour de moi, que je me crus un moment emprisonné, en punition de mes péchés, dans quelque chambre enchantée où le sommeil était particulièrement défendu. C'était une bande de nouveaux passagers, habitans de la ville, qui nous arrivaient, et qui, assez heureux pour avoir passé la première partie de la nuit dans leurs lits respectifs, tout contens de la traversée pittoresque qu'ils allaient entreprendre, ne pouvaient modérer les élans de leur joie. Cependant, l'aurore n'était pas encore près de paraître, et j'espérai d'abord que les nouveaux venus imposeraient au bout de quelque temps silence à leur incommode gaîté; mais, vain espoir! le tapage continua jusqu'au jour; et alors, Dieu me pardonne!.... je comptai, parmi les intrus que j'a-

vais tous envoyés mille et mille fois au diable, une moitié au moins de très jolies Hongroises.

Du Danube, la ville de Pesth présente un fort bel aspect. Elle est généralement bâtie dans un style d'architecture moderne, et beaucoup de ses édifices publics, beaucoup de ses habitations particulières ne manquent pas de splendeur. Presbourg est, quant au nom, la capitale de la Hongrie; mais cette cité, aux yeux d'un Hongrois, a un défaut que rien ne rachète : elle est trop près de Vienne. Aussi ne peut-elle rivaliser avec Pesth pour tout ce qui concerne soit les sciences et les arts, soit les plaisirs et les amusemens. C'est à Pesth que les gens du beau monde vont passer la saison fashionable, donner leurs bals, dépenser leur argent et se livrer aux intrigues tant politiques que galantes. Bude, ou, comme les Hongrois l'appellent, Ofen, communique avec Pesth par un pont de quarante-sept grands bateaux, attachés avec des chaînes et couverts d'un parquet. Ce pont a, dit-on, trois cents verges de longueur, et est construit de telle sorte que deux ou trois des bateaux avec leur plancher peuvent se séparer des autres afin de laisser passage aux diverses embarcations qui montent ou descendent le Danube. Mais, en hiver, pour peu que le fleuve charrie, il devient nécessaire de garer le pont tout entier; et il en résulte que les communications entre les deux villes sont presque com-

plétement interrompues jusqu'à ce que la rivière soit tout-à-fait prise et que la glace offre un passage sûr. Or, comme il n'y a guère moins de société, guère moins de fêtes à Bude qu'à Pesth, les dames de l'une et l'autre rive ont avec empressement donné leurs douces voix au projet de remplacer le pont de bateaux par un pont de pierre qui leur permettra de répondre en tout temps à leurs invitations réciproques. Pour subvenir aux dépenses que l'exécution de ce projet doit nécessiter, il paraît qu'il sera perçu de chaque passant un droit de péage dont nul ne pourra être exempt. Jamais on n'avait encore ouï parler en Hongrie d'une pareille innovation, depuis que le Danube coule. Un noble hongrois est en effet dispensé par son rang de payer aucune espèce d'impôt, Mais les dames de Bude et de Pesth avaient résolu que les caprices de l'hiver ne devaient pas plus long-temps les empêcher de se réunir, et elles ont tellement intrigué près de leurs pères, leurs maris, leurs frères, leurs amans, qui se trouvaient membres de la diète, que la mesure a fini par être adoptée, et qu'elles auront bientôt leur pont de pierre.

Pesth, le *Transacincum* des Romains, est le siége du commerce de la Hongrie, et renferme environ quarante mille habitans. Elle est divisée en deux villes, l'ancienne et la nouvelle. Les rues sont gaies,

bruyantes, toujours remplies de monde, surtout de paysans, quelques-uns vêtus de leurs habits de fête, mais la plupart enveloppés dans d'épais manteaux, qui viennent vendre leurs denrées ou faire des achats. Les marchands indigènes sont assis la pipe à la bouche, aux portes de leurs boutiques, entre une balle de tabac et une grosse tonne d'eau-de-vie. Des boulangers, portant sur l'épaule une élégante corbeille remplie de pains, trottent de toutes parts, et annoncent leur passage au son criard d'une petite trompette de bois. A chaque pas on rencontre des Juifs, des Arméniens et des Turcs, chacun dans le costume de leur pays; des voitures bourgeoises, des chariots rustiques traînés par des bœufs, une multitude de fiacres, vous barrent continuellement le chemin. Il y existe deux théâtres: l'un, où se jouent des pièces allemandes, est fort vaste et bâti dans un style presque antique; l'autre, d'une architecture plus modeste, ne représente que des pièces hongroises. A ce dernier, dans les entr'actes, on exécute souvent des airs nationaux sur le *dudelsack*, qui est la cornemuse hongroise, et qu'accompagnent plusieurs autres instrumens à clochettes, d'après la mode des Turcs. Un instrument non moins favori des Hongrois, est le *langspiel*, qu'on a retrouvé en Islande. Il a deux pieds de longueur, se pose sur une table, et l'exécutant frappe les cordes avec un bâton. Mais rien n'est

plus curieux à Pesth que la foire qui, quatre fois l'an, s'y tient sur une vaste place au milieu de la ville, et où se vend une énorme quantité des produits de toutes les diverses manufactures d'Autriche. Aux mêmes époques, les richesses propres à la Hongrie, lesquelles consistent en des productions agricoles, sont aussi exposées en vente dans les principales rues des faubourgs. Laines, draps, fourrures, étoffes de soie, de lin et de coton ; cuirs, fers, quincaillerie et poterie ; cire, chanvre et suif ; chaussures, chapeaux et habillemens de toute sorte ; objets de luxe et outils en tout genre, se donnent comme rendez-vous à cette foire. On y compte, d'autre part, les chevaux ou dressés ou sauvages par centaines, et les moutons, les bœufs par milliers.

Bude, ou Ofen, est le siége du gouvernement hongrois et contient presque autant de population que Pesth. La forteresse, située sur des rocs qui s'élèvent au bord du Danube, renferme les palais de l'archiduc-palatin et de plusieurs nobles personnages, l'arsenal, le théâtre, plusieurs églises, et semble former elle-même une ville complète. Sur un rocher encore plus haut, qui les domine, et qu'on appelle *le Bloksberg*, est un observatoire. Un magnifique quai s'étend tout le long du Danube, et de belles rues, ornées d'élégantes maisons avec jardins et d'églises bien bâties, courent dans

différentes directions. Les deux villes, quand on les regarde du fleuve, produisent un effet assez imposant. Outre leurs théâtres, elles ont des cafés, des jardins publics et de jolies promenades, qui, dès que le temps est beau, se couvrent de monde.

Au lieu de partir à quatre heures, comme on l'avait annoncé, notre dampshiffe ne partit qu'à sept, tant il y eut à embarquer de carrosses, de marchandises et de voyageurs ! La matinée était superbe. Chemin faisant, nous dépassâmes plusieurs de ces curieux moulins à farine dont le Danube est encombré. Ces machines flottantes sont d'une construction fort simple. Une maison de bois est érigée dans une grande barque grossière, amarrée à l'endroit où le fleuve est le plus rapide. Distante de quelques pas et plus petite, il y en a une autre placée parallèlement à la première. Dans l'intervalle qui les sépare, est suspendue la roue que fait mouvoir la vélocité seule du courant. Ces moulins, dont dix ou douze quelquefois se suivent immédiatement, sont souvent très pittoresques et donnent de la vie aux scènes environnantes. Mais, quelque utiles qu'ils puissent être à la population des deux rives du Danube, où il n'existe pas de hauteur pour des moulins à vent, on doit reconnaître qu'ils apportent de sérieux obstacles à la navigation. Ils occupent généralement les meilleures parties du fleuve, et tendent à former ou accroître,

dans leur voisinage, des bancs de sable qui, lorsque les eaux baissent, causent, ainsi que nous l'éprouvâmes plus loin, de graves inconvéniens.

Je ne crois pas qu'aucune rivière d'Europe décrive autant de sinuosités que le Danube. Ses coudes nombreux, qui d'une certaine distance ont l'air de promontoires, ajoutent donc beaucoup aux difficultés des navigateurs, lorsqu'ils ont à lutter contre le courant. Rien ne m'amusait plus que de voir une barque du pays cherchant à doubler une de ces pointes. C'est en général une lourde et disgracieuse machine, construite de chêne, couverte d'un haut toit, et chargée jusqu'au faîte de tout ce qu'on désigne d'ordinaire dans cette contrée sous le nom de fruit, c'est-à-dire de vin, de poutres, de laine, de foin et d'autres productions de la campagne. La barque monte, remorquée par une force qui d'abord n'est pas très visible. Vous l'apercevez qui s'avance au bout d'une longue corde, sans trop savoir dans le premier moment par quoi ou par qui cette corde est tirée; mais ensuite, si vos yeux peuvent distinguer un détour du fleuve à peut-être un mille d'éloignement, vous découvrez là une douzaine de paysans hongrois qui, robustes et demi-nus, attelés comme des bêtes de somme, suent sang et eau pour traîner l'énorme masse qui les suit. Les mariniers plus riches, cependant, emploient souvent des chevaux à cette besogne, et alors la scène

est beaucoup plus animée. Vingt et quelquefois trente de ces animaux, à moitié sauvages, sont nécessaires pour produire une puissance motrice capable de vaincre la résistance terrible que le courant oppose sur certains points. Presque toutes les paires de chevaux appartiennent à des maîtres différens qui ne cèderaient pour rien au monde le droit de les fouetter eux-mêmes. Quoique paysans, ils sont très probablement nobles, et regardent comme un de leurs priviléges de conduire leurs chevaux à leur guise. Malgré un soleil brûlant, ces conducteurs gardent toujours leurs vastes manteaux, qui sont aussi essentiels à la dignité d'un noble paysan hongrois que leurs chapeaux à larges bords rabattus sur leurs visages basanés. La grande route, ou du moins le chemin qui traverse tantôt de verdoyantes prairies, tantôt des sables, et qui est le plus fréquenté dans cette direction, se rapprochait de temps en temps des bords du fleuve, et parfois nous donnait des échantillons du commerce intérieur de la contrée. Ici, une grossière charrette, chargée de toisons, au sommet desquelles était juché un grand paresseux qui fumait, et attelée par huit ou dix misérables chevaux, se mouvait avec la lenteur d'un colimaçon, l'essieu de bois produisant sans cesse une espèce de musique assez aigre pour réveiller un mort. Là, une voiture d'un genre moins imparfait, une sorte de

chariot, rempli peut-être de melons aquatiques, de blé indien ou de légumes, et se rendant à quelque marché du voisinage, apparaissait sur la scène, traîné par des chevaux de beaucoup meilleure mine dont les harnais étaient luisans. Les conducteurs de ces chariots étaient en général les cultivateurs eux-mêmes du sol qui avait produit les denrées, et rien ne montrait mieux leur aisance que la richesse de leur costume, dont un gilet à boutons de métal et une profusion de broderies de soie formaient le principal ornement. Après eux venait, soit une troupe de cavaliers galopant sur d'ardentes et belles bêtes, soit une famille entassée dans une espèce de carriole d'osier qu'on retrouve dans toutes les parties de la Hongrie.

Je trouvai un compatriote dans le capitaine du bateau à vapeur, et il fut pour moi durant toute la traversée aussi communicatif que poli. Au contraire, il rudoyait à tout propos mes compagnons de voyage, et les traitait avec une hauteur vraiment comique. Il semblait croire que personne, à moins d'avoir pour patrie l'Angleterre, n'était digne de respirer le même air que lui. A dire vrai, nous avions à bord la compagnie la plus bizarrement mélangée qui jamais peut-être se soit trouvée réunie dans un même *steamer*. C'était en premier lieu une centaine de Tyroliens qui se dirigeaient vers la principauté de Transylvanie, où ils comptaient s'é-

tablir et travailler aux mines appartenant à l'empire d'Autriche. Parmi ces gens, il y en avait de tout âge et de tout sexe. A côté de vieillards à chevelure argentée, on voyait des enfans que leurs mères allaitaient encore. Les uns étaient couchés sur le pont et dormaient; les autres se promenaient de long en large, parlaient, écoutaient, fumaient, sifflaient, chantaient, ou regardaient l'épais nuage que la cheminée du fourneau lançait vers le ciel; d'autres réunis en famille, et agenouillés en rond, se rendaient réciproquement, et sans se douter qu'un pareil spectacle pût être désagréable aux yeux des étrangers qui les entouraient, le service de se débarrasser les cheveux de leurs innombrables habitans; tous enfin, hommes et femmes, portaient les costumes les plus splendides, mais sales et fanés : des pieds à la tête, ils n'étaient que pierreries fausses, plumes, rubans, broderies et galons; mais ces ornemens de l'état le plus pitoyable ne servaient qu'à trahir avec d'autant plus d'évidence la misère des pauvres exilés qui s'en allaient au hasard chercher une patrie. Il y avait ensuite une troupe de comédiens ambulans, un charlatan français, un poète italien, un petit homme qui devait être un espion russe, puis bon nombre de ces individus qui semblent n'exister sur terre que pour convertir en chair et en sang, pendant l'espace moyen de la vie humaine, les substances animales

et végétales. A l'écart de tout ce monde qui s'agitait sur le pont, se tenaient un Juif déjà vieux, d'un extérieur très prévenant, et sa fille encore jeune, pâle, mince et intéressante personne. Ils étaient habillés à la turque. Comme je passais près d'eux, le père me souhaita le bonjour en espagnol, ce dont je fus passablement étonné. Mais, après plus intime connaissance, j'appris qu'il descendait d'une de ces familles juives qui, expulsées d'Espagne sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, avaient été autorisées à s'établir en Servie, et dont la postérité y résidait encore. Or, la langue espagnole est parlée par tous ces Juifs, de préférence même à celle du pays de leurs pères, tant ils se transmettent les uns aux autres une vive affection pour les royaumes autrefois moresques de la péninsule! Dans la cabine de l'avant, une trentaine de nobles Hongrois, groupés autour de diverses tables, jouaient aux cartes, et ils employèrent ainsi toute la matinée. Les enjeux étaient assez considérables, et parfois les gagnans les ramassaient avec des yeux pétillans de joie. Ces personnages, tous remarquables par leur air distingué et leurs bonnes manières, me témoignaient généralement beaucoup de politesse, mais par gestes plutôt qu'en paroles; car des nombreux idiomes de l'Europe ils ne parlaient que celui de leur propre pays, et nous ne pûmes un peu converser ensemble qu'en appelant

de part et d'autre à notre secours les bribes de latin qui de notre éducation classique nous étaient restées dans la mémoire. Il se trouvait aussi là une dizaine de dames, mais il me fut tout-à-fait impossible d'échanger un seul mot avec elles, tant leur instruction était nulle sous le rapport des langues.

Vers une heure on servit le dîner. J'ignore si c'était le voyage qui nous avait aiguisé l'appétit, mais tous, nous fîmes honneur aux plats nombreux qui successivement parurent sur la table. Que ne puis-je donner les mêmes éloges au vin qu'il nous fallut boire ! Il était aussi pâle de couleur qu'aigre de goût, et ne valait pas à beaucoup près la plus petite bière. La Hongrie, sans doute, produit quelques-uns des vins d'Europe les plus délicieux; mais ceux-là, je dois le dire, je n'eus jamais le bonheur de les y rencontrer, et habituellement on n'y boit que de détestable piquette. La cause en est, j'imagine, que presque toutes les vignes du pays sont possédées par les paysans, qui visent bien plus à la quantité qu'à la qualité. Néanmoins, les vignobles qui entourent la ville de Tokai sont renommés à juste titre. Ils couvrent un espace d'environ sept lieues carrées. On laisse les raisins sur les ceps, jusqu'à ce qu'ils soient à demi desséchés et pleins de sucre. On les cueille alors avec le plus grand soin, et on les dépose dans un tonneau dont le fond est percé de petits trous, de manière

à laisser échapper telle portion du jus qui veut en sortir sans qu'on les presse aucunement, et qui sous le nom d'essence de Tokai est si estimée. On vide ensuite les grappes dans un fouloir, et on les foule avec les pieds, mais légèrement. La liqueur ainsi obtenue forme ce fameux vin qui à Vienne coûte souvent 25 francs la bouteille, et que même on ne se procure pas sans peine à ce prix. Les vignes de Tokai appartiennent en majeure partie à l'empereur d'Autriche, quoique des nobles Hongrois en possèdent aussi quelques petits clos. Le vin de Meneser, au dire de certains connaisseurs, vaut celui de Tokai. Viennent ensuite les vins d'Adenbourg, de Ruszt, de Saint-Gyorgy et d'Ofen.

Le repas fini, je remontai sur le pont, et alors le mécanicien du bateau, qui était natif de Birmingham, me fit faire connaissance avec un jeune Anglais que je n'avais pas encore remarqué parmi la foule. Ce dernier était au service d'un seigneur qui possédait de vastes propriétés aux environs de Tolna (bourg que nous devions atteindre au coucher du soleil), et qui, comme la plupart des nobles du pays, mettait beaucoup d'importance à avoir un fils de la vieille Angleterre pour diriger son haras. Comme il occupait ce poste depuis quelque temps, je le trouvai à même de me donner sur la Hongrie des détails assez intéressans. Le souverain avait autrefois coutume de conférer un titre de noblesse à chaque

individu qui dans une bataille tuait un ennemi. Ces titres malheureusement devinrent héréditaires, et il en résulte qu'une moitié à peu près des Hongrois qu'on rencontre ou sont réellement nobles ou prétendent l'être. La plupart de ces espèces d'aristocrates ont à lutter contre la misère la plus profonde. Ils sont trop fiers pour travailler, et, ne possédant rien, vivent de pillage. Chose incroyable! ils se rendent en plein midi à un champ de maïs, le plus beau qu'ils peuvent trouver dans le voisinage, avec des chevaux et des charrettes qu'ils ont empruntés ou volés exprès; ils coupent autant de gerbes que bon leur semble et les emportent, sans que le pauvre cultivateur qui regarde de loin ose l'empêcher; car s'il en faisait mine, sa vie courrait de grands risques. Les lois tolèrent de tels brigandages. Bien plus, ces maraudeurs se brouillent-ils avec quelqu'un, et le cas arrive souvent, vu qu'ils sont très querelleurs, ils l'attaquent et le tuent: ce crime restera impuni; au lieu que si l'un d'eux reste sur la place dans une bataille, ils obtiennent immédiatement réparation. Ils se donnent le nom d'*Edelmen*, qui semble leur être un garant d'impunité pour toute sorte d'infamie. Il y a pire encore que ces Edelmen: ce sont des brigands plus désespérés qui errent par bandes dans tout le pays. Un beau soir ils arrivent chez vous au nombre de cinq ou six, et vivent à vos dépens aussi long-

temps qu'ils le jugent convenable. Si vous ne faites pas bon visage à ces hôtes improvisés, si du moins vous ne leur donnez pas à manger en abondance, ne buvez pas avec eux, et ne prenez ainsi part à leur conversation, et enfin ne les traitez pas tout-à-fait comme les bienvenus, probablement après avoir consommé vos provisions, ils vous roueront de coups, puis ils échapperont aux poursuites en se cachant dans les bois. Il faut reconnaître, en même temps, que les Hongrois qui n'appartiennent ni à l'une ni à l'autre de ces deux classes de pillards sont, en général, de fort braves gens. Sans doute, quand ils vendent un objet quelconque, ils attrapent l'acquéreur s'ils le peuvent; mais, du reste, ils sont polis, affables, honnêtes : presque tous s'occupent d'agriculture. Les fermiers paient en nature aux propriétaires de leurs fermes le prix du fermage, qui d'ordinaire est fixé à une moitié de toute la récolte. Tous les ouvriers que les cultivateurs emploient sont payés de même. C'est ainsi que les batteurs sur cinq mesures de grains en reçoivent une pour leur salaire. Cette méthode est fort commode. Et de fait, je ne vois guère comment on en pourrait suivre une autre, tant il y a peu d'argent monnayé en Hongrie.

Cependant nous avancions grand train. Après avoir quitté Pesth, nous avions bientôt rencontré l'île immense de Ratoykovi, qui appartient au duc de Saxe-Teschen; elle est parsemée de villages

qui de très loin me parurent dans un état d'heureuse prospérité, et couverte en partie de bois vigoureux et pittoresques. Au-delà de cette île, à droite, est le bourg d'Adony où se tient chaque semaine un important marché, et dont néanmoins les maisons n'ont que des toitures de chaume. D'Adony à Foldvar, la contrée paraît être une de ces vastes plaines, incommensurables à l'œil, qui abondent en Hongrie, et qui, en certains endroits, sont revêtues de gazon, en certains autres n'offrent que des sables, toutefois susceptibles de culture. Les pâturages qui s'étendaient ainsi à notre droite peuvent, à ce qu'il paraît, donner une idée exacte de la portion de pays appelée *le Banat,* qui se prolonge à l'est de la rivière de Theiss. Là paissaient de grands troupeaux de moutons et de bœufs, gardés par des bergers qui d'habitude se couchent à terre enveloppés dans leurs épais manteaux de laine, tandis que leurs bidets, sur lesquels ils suivent leurs bestiaux, broutent à côté d'eux. Au-dessous de Foldvar se montra une vaste étendue de terres à grains; des vignobles s'élevaient aussi de toutes parts, séparés par des haies que décorent en été les fleurs du lilas et de l'épine-vinette. Passé Patcks, le sol semble convenir parfaitement au tabac, dans les endroits du moins où il n'est pas envahi par des tourbillons de sable, car ils changent aussitôt, dès qu'ils s'y posent, la plaine en un désert.

A six heures du soir nous atteignîmes Tolna, nous y jetâmes l'ancre pour la nuit. Comme je témoignais au capitaine mon étonnement de ce que nous dussions ne pas nous remettre en route avant le lendemain, malgré la lune qui dans ce climat brille avec tant de splendeur, « Et les rocs, et les bancs, et les bas-fonds ! » me répliqua-t-il. En effet, il n'existait pas encore, en 1834, pour le Danube, de carte qui indiquât aux navigateurs ces divers obstacles; nous avions touché deux ou trois fois pendant la journée; et il avait fallu que deux hommes restassent continuellement postés à l'avant pour sonder la route avec des bâtons. Nulle part ils n'avaient trouvé plus de six à sept pieds d'eau, et je craignais bien que nous ne vinssions à nous engraver; crainte que la veille je n'eusse certes pas songé à concevoir sur le Danube. Je m'étais plutôt imaginé qu'il nous serait surtout difficile d'y éviter la dangereuse rapidité du courant, car je me représentais ce fleuve à peu près comme une magnifique inondation qui se précipitait avec fureur vers l'Euxin. Mais, à mon extrême surprise, il était beaucoup plus bas que ses bords, et souvent d'une telle lenteur qu'il ressemblait plutôt à un lac qu'à la principale rivière d'Europe. Aussi, le Danube, pour peu qu'on nettoyât son lit, et avec de l'argent on y parviendrait sans peine, serait-il admirablement propre à la navigation par la vapeur.

Dès lors, les avantages que la Hongrie en retirerait sous le point de vue commercial sont incalculables. La moindre carte de ce pays montre en effet qu'il est coupé dans presque toutes les directions par des rivières dont la plupart sont ou navigables, ou propres à le devenir aisément, et communiquent avec le Danube. Un commerce intérieur, très considérable, existe déjà en Hongrie, par suite de l'extrême différence du climat de ses provinces du nord et du midi, et à cause de la grande variété de ses productions. En outre, de Pesth, comme point central, rayonnent différentes lignes de communication vers l'Autriche, la Moravie et la Silésie moravienne, la Gallicie, la Transylvanie, la Turquie, la Croatie, Trieste et Fiume. Si donc on purgeait le Danube des obstacles qui en gênent la navigation, nul doute que la Hongrie n'acquît bientôt une vaste importance commerciale. Ainsi, seulement ses fabriques pourraient prendre quelque étendue, car aujourd'hui elles n'en ont guère. Elles ne produisent encore que de grosses toiles, de méchans calicots, du mauvais papier, de l'eau-de-vie de grains, de raisin ou d'autres fruits, et de l'huile extraite de la graine de lin, de navet, de pavot et de soleil. Mais on prépare en quantités énormes le tabac à priser et à fumer. A Édenbourg et à Fiume sont établies des raffineries de sucre. La fabrication des draps et des étoffes de laine est encore peu avan-

cée; toutefois il se fait des flanelles à Stulhweissenbourg et dans beaucoup de parties du Zips, et les Croates ainsi que les Esclavons tissent de grosses couvertures imperméables pour manteaux. On a tenté d'élever et de manufacturer la soie à Grosswardein, à Presbourg, à Altofen, à Pesth et en d'autres lieux, mais jusqu'à présent sans succès. Les orfévres ne peuvent encore suffire au besoin de bijoux et de vaisselle. Les forges pour le fer abondent dans le Gœmcer, le Zips et le Liptau; l'acier de Dios-Gyor est excellent; néanmoins presque tous ces produits se tirent de Vienne et de Styrie. Plusieurs manufactures de verre commun et de poteries sont répandues dans la contrée. Débretzin est fameux pour ses pipes, et la faïence d'Holitsch jouit d'une haute renommée; mais là se termine la liste des objets de fabrication propres à la Hongrie, et ses principales ressources, ses véritables richesses sont dans ses mines, dans ses vignobles, dans ses moissons et dans ses troupeaux. On trouve aussi du soufre en beaucoup d'endroits du pays. Des traces de charbon de terre y sont également disséminées partout; mais les veines jusqu'à présent découvertes ne sont pas de grande valeur. Enfin la tourbe abonde en Hongrie, ainsi que le sel, la soude, le salpêtre et l'alun....

Profitant de l'occasion, je descendis à terre pour passer la nuit, s'il était possible, dans un lit; mais

quand j'arrivai au village de Tolna, et que je me présentai à l'unique auberge du lieu, je reconnus n'avoir pas assez fait diligence. Presque tous mes compagnons de voyage m'avaient devancé et s'étaient si bien établis dans la maison, qu'il n'y restait plus le moindre coin pour moi. Je m'adressai à l'hôtesse elle-même pour demander une chambre; mais elle découpait avec tant d'ardeur un quartier de veau pour apaiser les cris faméliques de ses nombreux locataires, elle avait à donner tant d'ordres à ses filles, à surveiller tant de pots devant le feu et tant de casseroles sur les fourneaux, qu'après d'inutiles efforts je renonçai à obtenir son attention. Je m'en allai donc tout seul à la découverte, résolu, si je pouvais trouver un appartement vide, de m'y installer sans plus de cérémonie. Ma première tentative fut assez malheureuse; car, ouvrant une porte, je me trouvai en face d'une dame qui allait se mettre au lit et de son époux qui se déshabillait pour l'y accompagner. J'entrai ensuite dans une pièce qui me parut servir de magasin à des provisions de toute sorte, raisins, farine, fèves, ognons, vin, foin, vieux meubles, chaises cassées; puis, dans une autre occupée par une bonne avec trois ou quatre enfans qui beuglaient de toute leur force; enfin, dans une salle où des officiers autrichiens jouaient au billard, et qui était tellement remplie de fumée que je n'y pus demeurer deux

secondes. Ainsi repoussé partout, je repris, bon gré mal gré, le chemin du paquebot, où je dormis tant bien que mal sur une des banquettes de la cabine.

Tolna, avec une partie considérable du pays environnant, appartient tout entier à un seul seigneur. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un village, mais c'était autrefois une ville de quelque importance. En 1518, le roi Louis II y tint une assemblée des états. Les habitans sont allemands pour la plupart et ne s'occupent guère qu'à cultiver du tabac, le plus beau, dit-on (je présume qu'on veut par-là dire le plus fort), que la Hongrie produise. C'est peut-être pour cette raison qu'on le préfère à celui de Szegedin, d'Arad et de Débretzin. On cultive aussi du safran dans le district de Tolna, mais en quantité de beaucoup inférieure au besoin de la consommation. Le safran d'Autriche, qui est célèbre, se récolte principalement aux environs d'Ulm, de Wagram, d'Herzogenbourg et de Ravelsback : il n'y a donc aucun motif, du moins par rapport au climat, pour que ce district n'en produise que si peu.

Continuation du voyage. Engravement de notre bateau. Villes de Vuckovar et de Kamenitz; de Neusatz et Peterwardein, de Carlowitz et de Semlin. Belgrade; Semendria; magnifique largeur du Danube devant ces cités. Iles. Vipalanka et Rama. Nombreux détours du fleuve de Rama à Vidin. Moldava. Faute d'eau, nous quittons le Seamer et nous poursuivons notre route sur un simple bateau plat. Chaînes de montagnes entre lesquelles coule le Danube. Aspect pittoresque de ses rives. Rapides. Bergères valaques. Village de Swinich. Arrivée à Orsova. Précaution contre la peste.

Le lendemain, dès la pointe du jour, nous continuâmes notre route. La rive droite du fleuve était garnie d'une haute et noire forêt; sur la rive gauche, nous aperçûmes plusieurs longs villages épars, près desquels étaient de fort belles vignes. Certes, les raisins qu'on servait sur notre table étaient bien les plus délicieux dont j'eusse jamais goûté, et me confirmaient dans mon opinion qu'il faut attribuer l'infériorité du vin de Hongrie, en général, au mode défectueux de sa fabrication. Vers midi, nous fîmes une halte à Mohacs pour y prendre du bois et du charbon. Le dernier de ces deux combustibles se trouve à une courte distance du Danube, dans l'intérieur de la contrée; les grains en sont petits et pierreux; mais quand on les mêle avec le premier, il donne un feu très vif. Le bois et le charbon furent amenés au bateau dans des brouettes que manœuvrèrent de grandes et robustes filles. Des centaines d'hommes se promenaient, les bras croisés,

au bord de l'eau ; mais par fainéantise, pas un d'entre eux n'eut la galanterie d'assister les pauvres travailleuses, de manière que, leur besogne devant durer quelques heures, nous eûmes le temps de descendre à terre et d'aller nous promener dans la ville. Quand le paquebot s'arrêta, la rive fut bientôt encombrée par des groupes de paysans, hommes et femmes, qui brillaient par leur bonne mine. Les premiers étaient vêtus d'une large chemise, d'un large gilet et d'un large pantalon, le tout fait de grosse toile. Leurs pantalons, principalement, avaient une telle ampleur, que de loin ils ressemblaient à des cotillons. Leurs chapeaux étaient de la dimension usitée en Hongrie, et généralement leur chaussure ne consistait qu'en des sandales sans bas. La coiffure des femmes se bornait, pour presque toutes, à un simple mouchoir bleu noué sous le menton; elles ne portaient ni sandales ni bas. Leurs robes étaient de calicot ordinaire, bleu, rouge, vert, mal imprimé, et, je crois, de fabrication allemande. Plusieurs vingtaines de ces femmes, dont les plus jeunes étaient décorées d'une profusion de colliers de différentes couleurs en verre ou en corail, étaient assises en demi-cercle, vendant des fruits. Sur leurs corbeilles étaient entassés des noix, de magnifiques raisins, des pommes et les plus beaux melons que j'aie vus. Si insignifiant que Mohacs paraisse aujourd'hui, il fut autrefois,

en 1525, le théâtre d'une bataille très importante entre les Hongrois et les Turcs, commandés les uns par Louis II, les autres par Soliman-le-Magnifique. Les habitans l'appellent encore une ville; mais on peut, suivant moi, plus justement dire que c'est un fort village, bâti avec la plus rustique simplicité. Les maisons, généralement, consistent en des murs de terre dont la toiture est fermée par de longs roseaux, et s'élèvent chacune au milieu d'un haut palis d'osier qui enclôt un espace de terrain assez considérable, où se trouvent une base-cour, un puits et quelquefois un jardin. Des rangs de ces maisons ainsi détachées forment plusieurs rues irrégulières, de chaque côté desquelles sont plantés des arbres touffus. On entendait des coqs chanter dans toutes les directions; autrement, on aurait à peine pu croire que la place était habitée, tant il y régnait un profond silence. Les chiens mêmes étaient muets, endormis par l'excessive chaleur.

Nous ne repartîmes de Mohacs que vers les trois heures. Comme dans le courant de la soirée de ce jour j'aperçus pour la première fois quelques barques de pêche, je me flattai de l'espoir que nous commencions à entrer dans la partie la plus profonde du fleuve qui, large comme il était alors de tout un mille, ne ressemblait pas mal à une mer intérieure. Les bords, à dire vrai, étaient encore bas et sablonneux, ce qui ôtait à sa beauté;

mais le commencement d'une forêt qui se montrait à gauche, et dans le lointain à droite une montagne conique qui s'élevait au-dessus d'une chaîne de collines, indiquaient un prochain changement de scène. Tandis que je rêvais, quoiqu'en plein jour, aux spectacles nouveaux qui allaient sans doute se présenter à nos yeux, un choc soudain, peu violent toutefois, nous avertit que nous étions complétement engravés. En vain, pour nous sortir de ce mauvais pas, recourut-on à tous les expédiens ordinaires. Il fallut se résoudre à débarrasser le bateau de son chargement, dans l'espérance qu'alors il se remettrait de lui-même à flot; mais comme cette opération devait durer quelques heures et que la journée tirait à sa fin, nous fûmes obligés de demeurer immobiles toute la nuit. Les Tyroliens contribuèrent beaucoup à nous consoler de notre infortune, car ils nous chantèrent en chœur quelques-unes de leurs mélodies nationales les plus délicieuses. D'ailleurs, la soirée était magnifique. Une vive teinte d'or embrasait l'atmosphère tout autour de l'horizon, tandis que dans l'azur transparent de la voûte qui recouvrait nos têtes resplendissaient des myriades de mondes, visités de temps en temps par des météores qui passaient, comme de séraphiques messagers, d'une région des cieux à une autre. La pâle lune se leva tard, et si bas dans le firmament, qu'elle sembla une apparition

évoquée par quelque enchanteresse du sein des eaux qui nous environnaient. Dans la cabine, nous passâmes presque toute la nuit à jouer aux cartes.

Le lendemain 26, un vaste bateau à fond plat vint se ranger le long de notre steamer, et l'équipage, avec le secours de nos Tyroliens, transporta en une couple d'heures la plus grande partie de la charge de celui-ci sur celui-là. Le paquebot, se trouvant ainsi allégé, ne toucha bientôt plus au banc de sable qui l'arrêtait, et rencontra, à une distance de quelques pieds, une profondeur d'eau suffisante. On le rechargea dès lors, et à une heure de l'après-midi nous reprîmes notre marche. Les deux rives du fleuve ne nous offrirent encore, le reste du jour, rien de plus intéressant que par le passé. La contrée était toujours garnie de forêts. A droite seulement j'observai les ruines d'une vieille fortification, dont une tour ronde et la principale redoute étaient debout çà et là; du même côté, nous remarquâmes des villages bâtis dans le même style que Mohacs. D'immenses compagnies de canards sauvages partaient de temps en temps, mais il nous fut impossible d'en tuer un seul. Pendant la soirée le gaillard d'avant se transforma en une boutique de barbier, où le rasoir était tenu par une Tyrolienne; et elle s'acquittait si bien de sa besogne que nous n'hésitâmes pas, les plus nobles Hongrois et moi-même, à lui confier notre menton. Quand

cet indispensable soin de toilette fut terminé, des prières furent dites par les Tyroliens qui tous s'étaient réunis exprès; après quoi une vieille matrone les aspergea d'eau bénite, et on alla se coucher.

Les villes de Vuckovar et de Kamenitz que nous dépassâmes sur notre droite, le jour suivant, mais sans les visiter, me parurent de loin n'être pas sans quelque importance. La première se glorifie d'un beau couvent de moines et de plusieurs églises, qui, pour moi du moins, me semblèrent d'une rare magnificence. Des arbres ombrageaient les rues comme de coutume. Plusieurs bateaux chargés de poteries noires étaient dans son petit port, et des groupes de jeunes filles s'occupaient, au bord du fleuve, à puiser de l'eau. Elles l'emportaient dans des cruches suspendues à l'extrémité d'un bâton élastique qui se balançait sur leur épaule droite. Non loin de Vuckovar, sur une montagne escarpée qui domine immédiatement le Danube, est un autre monastère. Cet établissement, qui appartient aux Franciscains, est si considérable qu'on dirait presque une ville tout entière. Le pays, à mesure qu'ensuite nous approchâmes de Peterwardein, s'améliora beaucoup d'aspect. A droite, d'onduleuses montagnes boisées d'arbustes, des villages occupant des positions pittoresques sur les hauteurs et les clochers de leur église, car tous en ont une, qui s'élevaient au-dessus des bois, annonçaient

une portion de la Hongrie, plus fertile, plus populeuse et plus cultivée que nous ne l'avions encore vue depuis notre départ de Pesth.

Nous atteignîmes Neusatz, en face de Peterwardein, à deux heures. Comme le paquebot devait y faire halte jusqu'à trois, j'allai me promener dans la ville, qui consiste en de longues rues, récemment bâties et pleines de boutiques où se vendaient mille colifichets, des épiceries, des étoffes, des encensoirs, de la taillanderie, de la ferblanterie et de la poterie; des écuelles, des plats et des cuillères de bois, le tout du travail le plus grossier; enfin des bijoux de l'espèce la plus commune. J'y rencontrai plusieurs prêtres grecs, avec de longues soutanes de drap, de larges feutres et de grandes barbes. Ils étaient remarquables autant par la propreté de leur personne que par l'humilité de leur air. La principale église de la ville n'a presque rien qui mérite l'attention des étrangers, si ce n'est une série de drapeaux enlevés à l'ennemi pendant les guerres des Autrichiens contre les Turcs. Neusatz communique par un pont de bateaux avec la ville plus ancienne de Peterwardein, que défend une des plus vigoureuses forteresses qu'on rencontre le long du Danube. Les ouvrages couronnent un roc élevé, d'un accès naturellement très difficile du côté du fleuve, et protégé de celui de la terre par une longue étendue de tours et de bastions qui présentent un

formidable aspect. Un peu plus loin, et toujours à droite, nous remarquâmes la ville de Carlovitz, élégamment située sur le flanc d'un coteau et renommée pour ses vins. Les montagnes devant lesquelles nous passions augmentèrent peu à peu en hauteur, jusqu'à ce que la nuit vînt nous en dérober la vue, et alors nous jetâmes l'ancre au milieu du courant.

La matinée suivante, à neuf heures, nous commençâmes à distinguer les clochers de Semlin, et un peu plus bas, les coupoles et les minarets de Belgrade. C'est non loin de la première de ces deux villes que se livra, le 19 août 1691, la grande bataille de Salankement, qui frappa le premier coup décisif contre l'établissement de la puissance des Turcs en Europe. Nous y jetâmes l'ancre pour une heure, et aussitôt je descendis à terre pour en visiter les curiosités. Comme c'était un dimanche, les cloches des églises sonnaient dans toutes les directions, et le marché, qui était bien approvisionné en légumes et en fruits, fourmillait de gens qui, vêtus de leurs habits de fête, me donnèrent occasion de remarquer la différence des costumes hongrois, grec, turc et arménien.

Nous quittâmes Semlin à midi et passâmes devant Belgrade, en côtoyant toutefois, d'aussi près que possible, la rive hongroise du Danube, pour nous conformer aux règlemens sanitaires dont la

peste qui régnait alors à Constantinople nécessitait la plus sévère exécution. Cette cité de Belgrade, à laquelle se rattachent tant d'intéressans souvenirs de guerres entre l'Autriche et l'empire ottoman, semble n'être qu'un splendide assemblage de mosquées avec leurs blancs et hauts minarets, de palais aveo leurs dômes, leurs jardins, leurs cyprès et leurs massifs de verdure. La citadelle, qui est puissamment fortifiée, occupe le faîte d'une montagne qui domine toutes les parties de la ville et peut la protéger contre la plus terrible attaque. Le palais et le sérail du pacha de Servie me furent montrés par notre capitaine; ils couvrent un espace de terrain considérable, et offrent un aspect imposant.

La Theiss, rivière par laquelle on suppose que le choléra fut il y a quelques années amené de Russie en Hongrie, se jette un peu au-dessous de Semlin dans le Danube. Là, ce fleuve est en outre grossi par la jonction de la Save. Je m'attendais donc à lui voir déployer sur ce point quelques signes de grandeur et d'activité commerciale. Il présente, il est vrai, une magnifique nappe d'eau qui, si ce n'était la profondeur, pourrait servir de champ de manœuvres à plusieurs flottes nombreuses; mais à l'exception de quelques petits bachots, où de sales Turcs pêchaient nonchalamment au soleil, il y avait à peine un symptôme de vie autour de

nous. Belgrade même ne ressemblait de loin qu'à une ville de morts.

Le côté hongrois du Danube était triste et désolé. Des huttes de liane, çà et là construites sur des piliers qui s'élevaient à trois ou quatre pieds du sol, indiquaient la hauteur à laquelle est quelquefois portée la force des inondations. Les cabanes que nous apercevions de temps en temps du côté servien n'étaient pas moins misérables, quoique la rive fût beaucoup plus haute et couronnée à quelque distance par des montagnes bien boisées. A quatre heures du soir, Semendria apparut à nos yeux : cette ville fut jadis, entre les mains des Turcs, une importante station et une place forte de premier ordre; mais depuis beaucoup d'années on la laisse tomber en ruine. Élégamment située au bas d'une colline qui peut-être mérite le nom de montagne, elle est défendue, du côté du Danube, par des murs et des redoutes dans le vieux style de fortification, qui de loin ont l'air fort pittoresque, mais ne tiendraient pas long-temps contre l'artillerie moderne. Les redoutes semblaient servir d'habitations à de nombreuses tribus d'oiseaux. A peine eûmes-nous laissé Semendria derrière nous, que le fleuve devint encore plus large, et ressembla absolument à un vaste lac, capable, quant à l'étendue superficielle du moins, de contenir toutes les marines du monde. Là, il présentait sous tous les rapports un

spectacle vraiment magnifique. Aussi, plus je continuais à faire avec lui connaissance, plus m'étonnais-je qu'on le connût si peu en Europe, et que jusqu'alors on l'eût si rarement utilisé dans des vues commerciales.

Après avoir dépassé Kubin, autre ville de Hongrie, nous aperçûmes le commencement de plusieurs groupes d'îles qui, quoique belles en elles-mêmes, gâtèrent le caractère majestueux qu'autrement le Danube aurait toujours conservé depuis Semendria jusqu'à Moldava. Elles divisent quelquefois les eaux comme en deux ou trois rivières séparées, dont aucune cependant ne peut sembler insignifiante, et le bras principal qui longe la rive hongroise garde uniformément beaucoup de la grandeur qui, en général, est propre au fleuve lui-même. Ces îles sont boisées d'oseraies épaisses et d'arbres verts touffus qui offrent un asile sûr à des oiseaux aquatiques de toute sorte. Souvent des oies et des canards sauvages s'élevaient par longues files jusqu'aux nuages et regagnaient à tire d'aile leurs humides retraites, tandis que de temps à autre un aigle solitaire fendait l'air en se dirigeant vers les montagnes qui n'apparaissaient que bleuâtres à l'extrémité de l'horizon. Tout le temps que nous naviguâmes parmi les îles, nous ne pûmes nous lasser d'admirer en quel ordre pittoresque elles étaient disposées, et comme chaque arbre, chaque

feuille, chaque brin d'herbe y déployait une verdure printanière, au lieu que les teintes brunes des bois et des champs partout ailleurs annonçaient l'époque avancée de l'année. Lorsque le soleil se coucha, la nuit devint bientôt tellement noire, que je ne sais comment nous serions parvenus à poursuivre notre route, si quelques pièces de chaume n'eussent par bonheur pris feu sur la rive gauche. La flamme projetait au loin sa lueur sur le fleuve, et réellement aida beaucoup le pilote à nous conduire.

Le lendemain, quand je m'éveillai, vers dix heures, notre bateau était arrêté devant le village de Vipalanka, et les Tyroliens y débarquaient pour de là se rendre par terre à leur destination. Ce village était à certaine distance de la rive, et n'offrait qu'un aspect si misérable, que je ne le visitai pas. Presque en face, sont situées la petite ville et la forteresse de Rama, au faîte d'un raide et haut promontoire. Quoique ruinée en partie, la forteresse a l'air encore respectable; elle commande le Danube au point où commencent ces innombrables sinuosités qui peut-être forment le trait caractéristique le plus frappant de ce fleuve. La carte montrera, en effet, que si on ouvrait un canal en droite ligne de Rama à Vidin, il serait la corde d'un grand arc irrégulier et plein de détours qui indiquent les divers combats que ces eaux avant, et après

s'être frayé un passage au cœur des montagnes qui surgissent au-dessous de Moldava, eurent à livrer dans les premiers âges du monde pour arriver jusqu'à la mer Noire. Un tel canal vaudrait au navigateur une économie des trois jours entiers qu'il perd actuellement à suivre les plis et replis que le Danube, semblable à un serpent immense, déroule dans cette partie de son cours. Mais ce qui compensa pour moi la perte du temps, ce furent les scènes absolument neuves qui alors se présentèrent soudain à nos regards. Toujours, depuis Vipalanka, nous glissâmes avec rapidité, non pourtant sans sonder avec soin, entre deux chaînes de collines boisées jusqu'au sommet et coupées çà et là par des vallées et des ravins où de jolies cabanes blanches étaient répandues, où l'on voyait des bergers mener leurs troupeaux paître. Les coudes du fleuve étaient si brusques, que parfois nous aurions pu croire être entrés dans un vaste bassin qui nous semblait ne pas avoir d'issue, jusqu'à ce que nous atteignissions l'espèce de cap autour duquel le Danube poursuivait son cours. Dès que nous avions doublé cette pointe, la nappe que nous laissions derrière nous disparaissait aussi complétement à notre vue que si un rideau de nuages fût tombé entre elle et le paquebot. Des champs de maïs, des collines profondément dentelées par les pluies, et tantôt présentant l'apparence

de citadelles construites par des humains, tantôt se retirant à quelque distance et laissant sur le premier plan des monticules escarpés de formes les plus bizarres; des villages avec leurs églises et leurs clochers d'un côté, avec leurs mosquées et leurs minarets de l'autre; à droite, des Serviens qui pêchaient dans de si petites barques qu'on pouvait les prendre pour des coquilles de noix; à gauche, des Hongrois paissant des troupeaux de porcs; enfin des montagnes qui montraient leur cime dans le lointain, occupèrent tour à tour notre attention jusqu'à l'instant où nous arrivâmes à Moldava, où l'ancre fut jetée vers midi. Là, si le plan des entrepreneurs de la navigation sur le Danube avait reçu son entière exécution, nous aurions laissé le *steamer*, qui ne peut aller plus loin, et continué immédiatement notre route sur une barque légère, menée à la rame par quatre robustes Valaques, et ne tirant guère que six ou sept pouces d'eau. Une jolie chaloupe, destinée à ce service, était effectivement amarrée près du bord; mais nous eûmes le chagrin d'apprendre qu'entre Moldava et Orsova, dont la distance est de neuf lieues, le Danube n'avait pas en beaucoup d'endroits six pouces de profondeur, ni même trois. Les marchandises que notre dampshiffe transportait durent donc être expédiées par terre; quant à nous autres passagers, il nous fallut choisir, ou de les accompagner à pied, ou de

se décharger dans l'Euxin. Quelques blanches chaumières étaient parsemées sur les versans; et çà et là je voyais des gardiens de pourceaux qui, aux approches du soir, ramenaient vers l'étable leurs troupeaux indisciplinés. Du côté de la Valachie où j'étais, je fus précédé, quand je redescendis, par une file de chariots chargés de laine et tirés par des bœufs dont les sonnettes remplissaient l'air; mais du côté de la Servie tout était silence et désolation. Lorsque je regagnai le Danube, les toisons étaient déjà déchargées toutes sur le rivage, afin d'être embarquées, le matin suivant, sur le bateau à vapeur qui devait repartir sans délai pour Pesth. Les paysans qui étaient arrivés avec les chariots avaient, à ce que je trouvai du moins, une singulière toilette. Ils portaient une chemise de grosse toile, un pantalon de même étoffe et un bonnet de laine, sans rien de plus pour se défendre du froid ou de la pluie; quelques-uns seulement y avaient ajouté une peau de chèvre, mais qui n'avait reçu aucune espèce de préparation. Je n'aurais pu distinguer les femmes des hommes, si les cheveux des premières n'eussent été tressés et rattachés sous une petite calotte de lin qui leur prenait le haut de la tête. Comme il n'y avait à Moldava rien de semblable à une auberge, je fus encore obligé d'accepter en guise de lit un des canapés de la cabine du steamer.

Le lendemain, on eût dit un jour d'été, quoique

nous fussions déjà au 29 d'août. Malheureusement, au lieu de partir à cinq heures, suivant nos conventions, nous ne partîmes qu'à sept. Le patron de la barque que nous avions frétée était un petit vieillard hâlé, qui comptait plus de soixante-dix hivers, borgne, et même n'y voyant guère de l'autre œil. Son gouvernail, qu'il dirigeait néanmoins avec justesse, était tout simplement une longue rame qu'il faisait mouvoir au besoin à droite ou à gauche de l'arrière. Le reste de notre équipement était du genre le plus simple, pour ne pas dire le plus grossier. Les rames, absolument pareilles à des pelles de cheminée, et avec de courts manches, étaient passées dans un nœud de corde ou de peau attaché à une cheville; or, il y avait toujours un nœud, une cheville, une corde ou un bout de peau qui partait chaque quart d'heure, et il en fallait un autre pour les raccommoder. Puis, comme nous n'avions que trois rameurs, le patron était sans cesse obligé de corriger avec son aviron l'excès de vitesse imprimé à un des côtés de la barque. Enfin, nous avions affaire aux gens les plus paresseux du monde. Les quatre cinquièmes du temps, au lieu de ramer, ils laissaient au courant seul le soin de nous entraîner, et mangeaient, buvaient, fumaient ou dormaient. Du moins pûmes-nous ainsi examiner à loisir le curieux spectacle que les rives du Danube nous présentèrent bientôt.

A l'entrée de la gorge dans laquelle le fleuve s'engage ici, s'élèvent les ruines du château de Kolubatz, masse de fortifications bâties sur un rocher presque inaccessible, qui, il y a un siècle, étaient occupées par une bande de brigands valaques, sous le commandement d'un certain Borichour, dont le nom est encore répété avec une sorte de terreur traditionnelle dans tout le voisinage. Ses déprédations, il les exerçait sur une échelle princière, car il affectait de se regarder comme le légitime souverain de la contrée environnante. Ces ruines sont très pittoresques, et par leur formidable position elles rendent probables les plus terribles histoires que les pêcheurs racontent au sujet de Borichour et de sa troupe. Sur la rive opposée, un corps-de-garde autrichien faisait une bien triste figure, quand on le comparait à ces restes de chevalerie. Il était bâti de pierres sans ciment, et n'avait qu'une toiture, même qu'une cheminée de bois. Une sentinelle regardait paresseusement à travers la porte, devant laquelle était un râtelier pour les fusils, mais vide. Non loin de ce poste, un pan de vieux château atteste que ce côté du fleuve aussi eut autrefois sa forteresse, quoique moins étendue que celle de Kolubatz. Tandis que nous suivions ce défilé romantique, dans lequel le Danube était pressé par des montagnes qui de part et d'autre s'élançaient à une hauteur considérable, je remarquai dans leurs

flancs plusieurs cavernes, et j'appris que plusieurs des rocs qui dressaient vers le ciel les aiguilles les plus hardies et les plus fantastiques, étaient intérieurement creux et servaient parfois d'habitations à des pêcheurs. Dans les temps de brigandage, ils avaient servi de retraites à des pirates et à toute sorte de maraudeurs qui rendaient fort dangereuse la navigation de cette partie du Danube. De distance en distance apparaissaient au-dessus de nos têtes, des blocs immenses qui ne se soutenaient que sur de grossières colonnes, au sommet desquelles on pouvait néanmoins distinguer des chapiteaux ciselés par les mains de la nature. Il y a surtout un énorme arc-boutant de la forme d'une tour ronde, et près de son faîte se voit une vaste grotte dont l'entrée est un portail naturellement voûté dans le style gothique. Les terribles piles de rochers qui s'élevaient de plus en plus haut à mesure que nous avançions, tantôt ne présentaient pas la moindre trace de végétaux, et tantôt étaient couvertes d'épines; mais toujours elles paraissaient avoir été le jouet de nombreuses convulsions volcaniques.

Cette gorge étroite et rocailleuse, entre les parois de laquelle nous naviguâmes pendant plus de deux heures, finit par s'ouvrir peu à peu en un canal plus large que bordaient d'irrégulières collines revêtues de ronces épaisses. Les sinuosités du Danube étaient si brusques et si fréquentes, parmi

les belles montagnes qui forment ses rives au-dessous de la gorge dont il a été parlé plus haut, que souvent, en regardant derrière nous, il ne nous était pas possible de voir par quelle route nous étions venus, ni, quand nous regardions en avant, de deviner dans quelle direction nous allions passer. Nous semblions enfermés de toutes parts, comme sur un lac qui n'avait pas d'issue apparente, jusqu'à ce que, doublant un petit promontoire, nous retrouvions une seconde nappe d'eau, puis encore une troisième, et ainsi de suite. Cette succession de scènes charmantes ne cessa que quand nous approchâmes des rapides du Danube. Dès lors son lit est entièrement composé de rocs énormes, qui tantôt s'élèvent en masses presque jusqu'à la surface du fleuve, tantôt forment une muraille qui s'étend d'une rive à l'autre et produit dans le courant une chute apercevable. Nous étions toujours avertis à temps du péril qui nous attendait pour franchir un de ces mauvais passages, par le bruyant murmure des flots qui se faisait entendre d'assez loin. Les bords, d'ailleurs, ne tardèrent pas à reprendre un caractère rocailleux et sauvage, et à se resserrer tellement que, quand le fleuve est en crue, le volume d'eau qui se précipite à travers ce canal doit être terrible. Mais à cette époque, il était si bas que nous en touchions sans cesse le fond, et que nous aurions presque pu y marcher à pied

sec sur les bancs de rochers qui coupaient son lit dans tous les sens. Notre patron nous assura à plusieurs reprises que, quoique âgé de soixante-treize ans, jamais il ne l'avait vu si peu profond. Dans la muraille presque perpendiculaire qui s'élevait à notre droite, la nature avait en se jouant produit sur une échelle gigantesque quelque chose de bien bizarre; c'était la figuration d'un moulin à eau, si exacte dans tous les détails, que vous en eussiez dit un véritable qui était pétrifié, et qu'avait comme écrasé légèrement un énorme quartier de pierre tombé dessus des rochers supérieurs. Les contours de ce bloc représentaient absolument un moine prêchant du haut d'une chaire. Un peu plus loin, mais du côté opposé, nous vîmes le trait le plus parfait possible d'un immense lion couchant; la tête, les yeux, la gueule, les pattes et les griffes étaient aussi correctement dessinés par le hasard, qu'ils auraient pu l'être par la main d'un artiste; plus loin encore, un groupe de rocs offrant toute l'apparence des ruines d'une cathédrale, avec ses tours et ses murs garnis de lierre, avec ses portes et ses fenêtres gothiques.

Cependant la journée s'avançait, et comme par la paresse des gens de l'équipage nous avions perdu l'espérance d'arriver à Orsova le soir, je proposai à mes compagnons de nous faire débarquer sur la côte qu'on regarde généralement dans la contrée

comme dépendant de la Valachie, quoique sur les cartes elle soit toute hongroise jusqu'à Orsova. Les habitans, en effet, n'y diffèrent sous aucun rapport des véritables Valaques; ils en parlent la langue, ils en portent le costume, et, bien que sous la domination de l'Autriche, voient en eux des alliés, des parens et des compatriotes. Le pays devenant tout-à-fait plat dès que nous sortîmes de la dernière gorge, nous priâmes notre pilote de gouverner vers la rive, et nous y descendîmes afin de gagner en nous promenant le village de Swinich, éloigné d'une dizaine de milles, mais situé le long du Danube, où nous devions passer la nuit. Chemin faisant, nous rencontrâmes de distance en distance des bergères qui chassaient devant elles des chèvres et des moutons. Toutes, sans exception, elles avaient à la main une quenouille chargée de laine, et, tandis qu'elles marchaient, filaient avec ardeur; toutes aussi allaient nu-pieds, et en général, sur une chemise et un jupon de grosse toile, elles avaient une bande d'étoffe bigarrée par-devant et une autre par-derrière, avec de longs glands travaillés qui pendaient de dessous. Leurs cheveux étaient soigneusement tressés autour de leur tête, et quelquefois retombaient en longues nattes sur leurs épaules. Celles de ces bergères qui étaient mères, et qui nourrissaient encore, portaient leurs enfans dans de petits berceaux faits de branches flexibles,

qui étaient suspendus par une corde à leur cou. Quand il fallait allaiter ou endormir le bambin, le berceau se portait par-devant; lorsqu'il était repu ou endormi, il retournait sur le dos de la mère, qui alors reprenait son fuseau et sa quenouille. Pour rien au monde, aucune de ces femmes ne nous eût touchés, craignant que nous ne vinssions de la rive opposée du Danube où la peste régnait; et pour nous laisser le passage libre, elles entraient plutôt dans les champs qui bordaient le chemin. Après trois heures de marche, nous arrivâmes vers sept heures du soir à Swinich, village de l'aspect le plus misérable, composé d'une ou deux douzaines de huttes bâties dans le style le plus primitif. Un escalier de quelques marches, mais tout délabré, menait à ce que je dois appeler, faute de nom plus convenable, l'auberge de l'endroit, où je trouvai des gens de toute sorte. Dans le nombre étaient le gouverneur du village qui, vêtu de son uniforme bleu et assis au bout d'une table, dégustait une chopine d'un vin que, tant au goût qu'à la couleur, on aurait pu prendre pour du cidre; et le prêtre de la paroisse qui, à l'autre extrémité, buvait sans le secours d'un verre à même une petite bouteille d'une certaine eau-de-vie faible et pâle, que dans le pays on appelle *sleigovitch*. Il y avait dans l'appartement principal, où l'on m'introduisit bientôt, deux grands lits, quelques chaises

à fonds de roseaux, et quelques tabourets de bois, un poêle en pierre, et une table placée près d'un des murs sur lesquels étaient accrochées de petites statues en cire et des images grossièrement coloriées de la Vierge, du crucifiement et de divers saints. Mais à peine y étais-je installé, que je reçus la visite d'un de mes compatriotes, un jeune Anglais qui, employé comme ingénieur par le gouvernement autrichien, surveillait la construction d'une route dans le voisinage, et logeait alors à Swinich chez un des principaux habitans. Les hôtes, le mari et la femme, l'accompagnaient, et tous trois ils me pressèrent de venir souper et coucher chez eux plutôt que de rester à l'auberge. J'acceptai, et ils m'emmenèrent à leur maison, qui ne se composait que d'une pièce, à laquelle encore il fallait monter par une échelle. Cette pièce unique servait à la fois de cuisine, de salle à manger, de salon, de magasin et de dortoir. Lors donc que nous eûmes copieusement et joyeusement soupé, chacun de nous quatre, sans aucune cérémonie, se déshabilla et se coucha devant les autres. Que le pudique lecteur ne soit pas scandalisé! C'est la coutume générale, dans cette partie de la contrée, de n'avoir qu'une seule et même chambre à coucher pour toute la famille, ainsi que pour les étrangers qui surviennent; et d'ailleurs ce relâchement apparent des mœurs, dont la nécessité est cause, a donné naissance à une sorte

de sentiment chevaleresque, qui fait couvrir d'infamie toute personne se rendant coupable du moindre manque de respect envers les relations conjugales.

Pendant la soirée, notre barque était aussi arrivée à Swinich, de sorte que le lendemain nous pûmes continuer notre voyage par eau, dès la matinée. Elle était heureuse, et les montagnes avoisinantes, élevant leurs vertes cimes au-dessus des brouillards qui les entouraient, semblaient promettre un beau jour. Le village servien de Milanosch, récemment bâti sur la rive droite presque en face de Swinich, était tout-à-fait pittoresque au milieu du voile de vapeurs qui l'enveloppait. A notre gauche, un roc qui se dressait du sein des eaux était couronné par les ruines de trois tours rondes et massives qui offraient une frappante ressemblance avec autant d'énormes sacs de grain. Le Danube continuait toujours de rouler entre des chaînes de hautes montagnes boisées et enfoncées les unes derrière les autres, plusieurs encapuchonnées de nuages, tandis que les sommets et les pentes des plus élevées resplendissaient des rayons du soleil levant. A mesure que nous avançâmes, les vertes montagnes firent place à d'énormes rochers qui se dressaient perpendiculairement aux bords du fleuve, tantôt comme des remparts, tantôt comme d'immenses colonnes que des Cyclopes seuls pouvaient

avoir érigées. Une multitude de mineurs travaillaient à faire sauter ces masses, et dans toutes les directions on entendait le bruit du marteau et du ciseau, ou des détonations de mines. Le gouvernement, à ce que j'appris, voulait établir tout le long de la rive gauche du Danube une route assez large pour les voitures, et creuser des canaux parallèles aux rapides et autres passages embarrassés de rocs où le fleuve pourrait être de beaucoup réduit au-dessous de son niveau ordinaire pendant l'été et l'automne. Voulant examiner de plus près comment les ouvriers s'acquittaient de leur besogne, je me fis mettre à terre aux endroits où les rochers étaient perpendiculaires au Danube; on y creusait une galerie, haute de dix-huit ou vingt pieds, sans toucher en rien à la voûte qui se prolongeait au-dessus. Quand, au contraire, ils ne présentaient qu'une surface inclinée, même rapidement, le travail d'excavation était beaucoup moins difficile. En travers des ravins qui de distance en distance formaient des tranchées inférieures au niveau général de la route, on jetait des ponts ou des terrasses d'une architecture solide et en même temps élégante, qui rappelait celle des anciens Romains. Sur la rive opposée du fleuve, les blocs de pierre étaient aussi jetés pêle-mêle dans une affreuse confusion; les uns se hérissaient vers le ciel aussi droits qu'une flèche, les autres étaient inclinés plus

ou moins, et d'autres avaient une position horizontale. De quelque côté que je regardasse autour de moi, il me semblait être dans un coin ignoré du globe où le chaos régnait encore, et alors je frissonnais. Mais bientôt ma frayeur disparaissait à la vue de jeunes sapins qui çà et là s'élançaient d'entre les rocs, étendant en l'air leurs gracieuses branches ; çà et là aussi une fleur sauvage montrait sa clochette bleue ou rouge ; l'abeille bourdonnait tranquillement, le moineau gazouillait, de jeunes papillons voltigeaient au soleil, et l'araignée se balançait sur son mince et léger tissu.

Lorsque je remontai dans la barque, nous naviguâmes encore quelque temps parmi des scènes du caractère le plus magnifique, et formées par des rocs gigantesques qui, groupés tout-à-fait irrégulièrement, offraient une variété infinie de formes, celles-ci tellement bizarres, celles-là tellement effrayantes, qu'on se serait cru dans quelque pays à la fois infernal et enchanté. Vers trois heures de l'après-midi, il nous fallut, à notre extrême regret, dire adieu à ces magiques régions du Danube, et nous commençâmes à distinguer le village d'Orsova, qui, de loin avec ses maisons propres et blanches, son église et son clocher, présentait un fort joli aspect. Plusieurs barques de pêcheurs serviens étaient amarrées de l'autre côté du fleuve. Dès notre débarquement, l'agent de la compagnie pour la

navigation par la vapeur vint nous prévenir qu'il mettrait le surlendemain (il était désolé de ne pouvoir le faire plus tôt) des voitures à nos ordres pour gagner Gladova, où le dampshiffe du Danube inférieur attendait les passagers. J'eus donc toute la soirée et tout le jour suivant pour voir les curiosités de l'endroit. Naturellement, comme il y avait foire au village, je n'eus rien de plus empressé que de m'y rendre, mais il faillit m'en coûter cher. Sous un vaste hangar que divisait en deux parties une barrière haute de plusieurs pieds, Hongrois et Serviens se livraient à leurs transactions commerciales, sans pouvoir, aux termes des règlemens de quarantaine, se toucher les uns les autres. L'argent même qui sortait des mains serviennes était reçu au bout d'une paire de pincettes, et plongé dans un vase de vinaigre avant d'entrer dans les poches hongroises. Je sortis du marché sans avoir, pensais-je, attiré l'attention des sentinelles qui veillaient à ce que tout se passât dans l'ordre; mais quand j'eus fait environ cinq cents pas en me promenant au bord du Danube, voilà que soudain un soldat courut après moi, et prétendant, j'ignore pour quel motif, que je m'étais échappé d'entre les Serviens, me commanda de retourner sur-le-champ parmi ces pestiférés; puis, comme je réclamais sans obéir, il menaça de me piquer avec sa baïonnette. A la fin pourtant, je fis comprendre au

dur satellite qu'il se trompait fort, et ce fut heureux; car si par sa bévue il m'avait forcé à franchir le cordon sanitaire, j'aurais eu à passer dix jours au lazaret d'Orsova, avant de pouvoir continuer mon voyage. Je visitai bien cet établissement, mais comme simple curieux. C'est un assez vaste édifice, agréablement situé en bon air à un mille environ du village, et tenu avec le plus grand ordre, avec la plus stricte propreté. La femme du médecin en chef était une des plus belles créatures que j'aie jamais vues. Elle se tenait assise près d'une croisée, solitaire et aussi mélancolique que si elle eût été captive. De fait, comment aurait-elle pu se plaire dans une demeure où, privée de toute chance de société, elle vivait dans une sorte d'exil? Aussi était-elle pâle, abattue; et l'éclat extraordinaire de ses yeux noirs indiquait que sa santé était profondément dégradée par la consomption. Jeune, et naguère encore pleine d'esprit, pleine de gaîté, la solitude semblait lui avoir ôté tout.

Séjour à Orsova. Abus crians qui subsistent encore en Hongrie; efforts de quelques patriotes pour les réformer. Aperçu de la constitution hongroise. La bulle d'or. Priviléges des nobles. Prérogatives royales. Dignité de palatin. Magnats. Les villes libres. La diète. Revenus publics.

Le jour que je demeurai à Orsova, j'eus occasion d'entendre causer trois ou quatre Hongrois des plus nobles, et qui, néanmoins, initiés aux idées

libérales du siècle, travaillaient à réformer les abus qui abondent partout dans leur pays. Un des plus graves, sans contredit, est le peu de sécurité dont jouit l'acquéreur d'une propriété foncière pour la tranquille possession de son immeuble. D'après la loi actuelle, ou plutôt en l'absence de toute loi, si un individu achète un bien, il peut le posséder vingt ans, et puis si quelqu'un vient avec un vieux morceau de parchemin lui dire qu'il a plus de droit que lui-même au domaine, alors tout de suite s'entame un procès; des années se passent en plaidoiries, en instances, en appels, devant les diverses juridictions; et les deux parties dépensent sans doute en frais de procédure deux fois la valeur de l'immeuble avant qu'un jugement définitif soit rendu en faveur de l'une ou l'autre. En outre, quand une propriété est mise en vente, le voisin le plus proche est privilégié pour en devenir l'acquéreur à prix égal. Si elle est acquise par une autre personne, et qu'après un laps de trente ou même de quarante années on découvre que la formalité la plus légère a été omise dans les avertissemens qui ont dû être donnés à ce plus proche voisin au sujet de la vente projetée, son privilége subsiste toujours, et il peut encore acheter la terre, quand bien même depuis le temps de nombreuses améliorations y auraient été faites, pour la somme que l'occupant l'a payée. L'institution de la no-

blesse a aussi besoin de réforme. Les classes des nobles, qui sont à présent déjà trop nombreuses, le deviennent et le deviendront chaque jour davantage; car, si un noble avait cinquante fils, ils seraient tous aussi nobles que lui. Or, nous avons vu à quels moyens ces nobillons, qui ne peuvent être que pauvres et qui sont trop fiers pour travailler, recourent forcément pour vivre. Un troisième inconvénient fort grave est que les lois et les arrêts des cours de justice sont uniformément rédigés en latin; il y a même quelques années que tous les membres de la diète parlaient encore cette langue; ce qui a empêché celle de Hongrie, quoique très riche et très expressive, d'acquérir toute la perfection dont elle est susceptible. Ses racines, à ce qu'on croit, sont turques. Elle est on ne peut plus difficile à apprendre pour un étranger, mais en même temps elle sait aussi bien rendre les pensées nobles que se plier aux exigences de la conversation ordinaire.

Pour corriger d'abord ces abus et beaucoup d'autres qu'il est inutile d'énumérer, puis amener graduellement la Hongrie à prendre un rang honorable parmi les autres États de l'Europe, les réformateurs patriotes ne négligent de recourir à aucun de ces moyens secondaires, mais si efficaces, que la susceptibilité de l'Autriche s'en effarouche souvent. Par exemple, il s'est formé à Pesth,

sous le nom de *casino national*, un club dont tous les magnats sont membres ainsi que la plupart des députés et des gens qui méritent la dénomination de « comme il faut. » Ce club se réunit souvent et on y discute sans se gêner toutes les questions politiques. On y trouve les journaux, les revues ou magazines, enfin les publications les plus populaires d'Angleterre, d'Allemagne et de France. On y prononce aussi assez souvent des discours sur les sciences et les beaux-arts, et de la sorte, les Hongrois commencent à participer au grand mouvement intellectuel. Un journal même se publie à Pesth, et, qui plus est, en langue hongroise; innovation prodigieuse et qui promet des résultats importans, car il n'existe pas de censure en Hongrie et il n'est guère probable que la diète sanctionne jamais aucune proposition de ce genre. Enfin, Pesth possède une académie, dont la formation est assez analogue à l'Institut français, et qui publie ses travaux et ses séances dans une revue trimestrielle.

Comme la constitution de Hongrie n'est pas sans quelque ressemblance avec la nôtre, quoique infiniment plus compliquée et essentiellement aristocratique, peut-être le lecteur nous saura-t-il gré de la lui expliquer ici en peu de mots. Lorsque les Magyars s'établirent en Hongrie vers la fin du IXe siècle, ils étaient gouvernés par une oligarchie, qui reconnaissait pour chef le fameux Arpad. Ses

descendans héritèrent de son autorité, avec le titre de ducs, pendant plus d'un siècle, jusqu'à ce que Stephen, surnommé *le Saint*, gagnât par son zèle à propager le christianisme la faveur du pape, qui lui envoya en cadeau une couronne et une croix, et le proclama le roi et l'apôtre de la Hongrie. Il monta sur le trône, et après son couronnement, dirigea avec succès tous ses efforts à consolider dans ses États la religion qu'il y avait introduite. En l'année 1016, une assemblée de la noblesse et du clergé fut tenue à Gran, et rédigea un code de lois. Quand Stephen, après une longue et prospère carrière, sentit sa fin approcher, il désigna pour son successeur, car il avait perdu son fils unique, un neveu de sa femme, et foula ainsi aux pieds les droits reconnus d'autres parens plus proches, avec une autorité qui semble avoir été presque absolue.

Les Hongrois se divisaient à cette époque en deux classes principales; ceux qui servaient l'État en personne, et ceux qui s'acquittaient envers lui par des contributions en argent et en nature. Dans la première classe, il y avait des gens qui se consacraient exclusivement à servir leur pays, comme les officiers de la couronne, et de là l'origine d'un ordre de noblesse; il y en avait d'autres qui rendaient seulement au souverain des services déterminés et qui payaient aussi une part des impôts; enfin il y en avait qui, d'une classe plus inférieure, mais jouis-

sant néanmoins de priviléges non à dédaigner, constituaient une espèce de corps d'élite, lequel gardait les frontières et certaines forteresses. On retrouve encore de ces miliciens dans plusieurs parties de la Hongrie; ils portent le costume ordinaire des paysans, mais sont toujours armés d'un fusil.

Les croisades permirent aux nobles d'étendre leur pouvoir. Tandis qu'Andréas II faisait la guerre en Terre-Sainte, dans la première partie du XIII[e] siècle, ils redigèrent une charte qu'ils l'obligèrent de confirmer, lors de son retour, par un acte public généralement connu sous le nom de *Bulle d'or*, et daté de 1222. Les dispositions de cette charte étaient tout-à-fait aristocratiques. Elle dispensait la noblesse de toutes contributions en argent ou en nature, et les imposait exclusivement aux classes inférieures du peuple. Les priviléges ainsi extorqués donnèrent naissance à une longue suite de contestations entre le souverain et les nobles; ces derniers y furent presque toujours triomphans, et lorsque la maison d'Arpad s'éteignit au commencement du XIV[e] siècle, ils élevèrent au trône un prince étranger. Les deux siècles qui suivirent furent marqués par de nombreuses commotions civiles pendant lesquelles la noblesse réprima tout effort tenté par le souverain ou le peuple pour abolir ces priviléges. La descente de Soliman sur la Hongrie en 1526

amena un moment d'union parmi eux; mais la fatale bataille de Mohacs fut suivie d'une guerre intestine qui se termina par l'établissement de Ferdinand Ier d'Autriche sur le trône. Depuis cette époque, la couronne hongroise est restée à la famille autrichienne, quoique son droit à y succéder n'ait été formellement reconnu par les nobles qu'en 1687.

Les souverains d'Autriche ont tenté à plusieurs reprises d'apporter des changemens aux articles fondamentaux de la constitution octroyée à la Hongrie par la bulle d'or d'Andréas II, mais tous ces efforts ont seulement donné lieu à une longue suite de troubles qui ont décidé les nobles à se liguer contre la couronne pour la conservation de leurs priviléges. Ces priviléges, ils sont parvenus à les maintenir jusqu'aujourd'hui avec autant de jalousie que de succès. La monarchie hongroise est héréditaire, mais fort tempérée; sans doute le monarque a de grands et nombreux droits, de grandes et nombreuses prérogatives, mais les nobles en ont encore davantage, eux qui, dans la langue d'étiquette, sont seuls compris sous la dénomination de peuple hongrois. La constitution de Hongrie offre en effet tous les caractères de l'ancienne féodalité. Le peuple, dans le sens que nous attachons à ce mot, ne possède ni priviléges ni puissance d'aucune sorte. L'autorité du souverain est de tous

côtés restreinte par les lois qu'il ne peut ni abroger ni suspendre, si ce n'est du consentement des États assemblés en diète. Quoique la justice se rende en son nom et qu'il soit censé présider à tous les tribunaux, le droit de grâce est réservé à lui seul. Mais il nomme à toutes les dignités de l'église catholique, sous la sanction spirituelle du pape, et toutes les importantes affaires de l'église sont sujettes à son contrôle. C'est encore par lui que sont nommés les professeurs dans les universités et dans les écoles publiques, dont les revenus sont tous à sa disposition. Il fait la guerre et la paix, négocie les traités, reçoit les ambassadeurs, est le chef suprême de l'armée, pourvoit à la défense des frontières et peut lever des contributions extraordinaires lorsque ses troupes sont en campagne. Il peut en pareille occurrence exiger aussi les services des nobles; mais l'autorisation des États lui est préalablement nécessaire. Seul il a droit de créer des nobles, de conférer des titres, des priviléges et des immunités, ou d'accorder des chartes à des villes libres. Mais ces villes ne peuvent envoyer de députés à la diète, qu'après avoir obtenu l'assentiment de ce corps. Le roi l'assemble et le proroge, non précisément selon qu'il lui plaît, mais d'après certaines coutumes. Il le préside par son représentant, lui propose les sujets de délibération, et approuve ou rejette ce qu'il décide.

Au monarque appartient encore la nomination de tous les officiers civils et militaires, excepté celle du palatin et des deux ministres appelés les *gardiens de la couronne*. Les villes libres élisent leurs magistrats et leur conseil, mais sous l'approbation de sa majesté, qui d'autre part est tenue de prendre exclusivement parmi les nobles tous les individus qu'elle appelle aux principaux emplois de l'État. Elle bat monnaie, comme unique propriétaire de toutes les mines qui donnent les métaux précieux et qui, d'ordinaire, sont exploitées à ses frais. En quelques endroits l'administration et le revenu des postes appartiennent aux seigneurs du territoire où elles sont établies; autrement elles dépendent de la couronne. Le sel est un monopole royal; le tabac aussi, de fait, quoique non légalement. Les propriétés héréditaires de nobles qui meurent sans postérité reviennent à la couronne, ainsi que tous les biens confisqués pour trahison et pour d'autres grands crimes, excepté ceux des citoyens dans les villes libres et des paysans qui, dans le premier cas, retournent aux villes, dans le second, aux seigneurs du sol.

La charge de palatin est d'une nature particulière. Cette dignité, aussi ancienne que celle du monarque lui-même, investit le titulaire d'une puissance plus élevée que celle de vice-roi. Il est régent et protecteur du trône pendant la minorité du souverain;

il préside la chambre des magnats dans la diète et le conseil; c'est sa prérogative d'intervenir comme médiateur, lorsque l'occasion l'exige, entre le souverain et les États; il nomme un vice-palatin, qui dans les temps de grand péril commande l'armée de réserve, ou, comme on l'appelle, *l'insurrection des nobles;* enfin, il est le principal magistrat exécutif du comitat de Pesth. Cette charge était autrefois temporaire; maintenant elle se confère pour la vie. Quand elle devient vacante, le roi propose quatre candidats à la diète, dont elle est obligée de choisir un dans l'espace d'un an. Après le palatin et le vice-palatin, viennent par ordre de dignité le président de la cour royale, le gouverneur de Croatie, de Dalmatie et d'Esclavonie, et le Tavernicus qui préside le tribunal auquel on en appelle des arrêts rendus par les magistrats des villes libres royales. Ces officiers, ainsi que plusieurs autres de différentes dénominations, par exemple les conseillers d'État et les membres du conseil des Sept, qui remplissent des fonctions d'une nature principalement judiciaire, connaissant des appels de toutes les autres cours, portent le titre de barons du royaume. Viennent ensuite les magnats, ou grands nobles, et les dignitaires de l'église, qui sont individuellement convoqués à la diète; s'ils ne peuvent s'y rendre en personne, ils ont droit d'envoyer des représentans à leur place. La dignité de magnat s'ac-

quiert par héritage ou par bénéfice de la chargo qu'on occupe. Ainsi, les barons ci-dessus mentionnés sont tous magnats *ex officio;* de même les magistrats principaux qui dans les comitats ont le pouvoir exécutif, c'est-à-dire le palatin, les archevêques de Gran et d'Eslaw, les chefs de douze familles dans lesquelles la puissance exécutive est héréditaire, et les autres choisis par le roi. Les chefs des quatre familles princières de Hongrie, qui sont celles d'Esterhazy, de Batthyani, de Grassalkovitz et de Palfi, ceux de quatre-vingt-dix-neuf familles de comtes, et ceux de quatre-vingt-huit de barons, sont magnats par héritage.

Un noble hongrois ne peut être arrêté préventivement que pour haute trahison, et quand il est pris en flagrant délit de meurtre ou de vol. En tout autre cas, on lui envoie une simple sommation à comparaître, sans jamais user de force contre lui. Nul individu qui n'est pas noble ne peut obtenir directement justice d'une personne qui l'est. Cet individu est-il paysan? il ne peut la demander que par l'intermédiaire de son seigneur; citoyen d'une ville libre? que par celui de la ville où il demeure. Un plébéien qui attaque un noble peut être condamné à mort, ou à la confiscation de toutes ses propriétés personnelles et réelles; ces dernières cependant, il les peut racheter pour un dixième de leur valeur. Les nobles, ainsi que je l'ai dit, sont exempts

de toutes taxes et de tous impôts. Comme les magnats assistent en personne à la diète, on s'y fait représenter; les représentans des comitats ne sont choisis que par les nobles de rang inférieur. Les citoyens des villes libres royales ont aussi certains priviléges; leur personne est inviolable et sacrée; ils ne peuvent être cités en justice que devant leurs propres tribunaux; enfin ils ont droit d'appel à la cour du Tavernicus, au conseil des Sept et au roi. En retour de ces privilégés, ils sont obligés au logement de guerre, doivent fournir un certain nombre de recrues, faire partie de l'insurrection des nobles et contribuer aux dépenses de la commune. Ils sont, du reste exempts d'impôts, et susceptibles d'être nommés aux emplois civils et militaires. Une ville libre envoie son représentant à la diète; elle peut posséder des terres et des villages avec un droit seigneurial, et hériter des citoyens qui meurent sans héritiers ni testament. Elle choisit chaque année ses propres magistrats, qui administrent la justice et font des règlemens locaux. Outre les villes libres royales, il y a certains districts, tels que ceux de Jazyga et de Cumanio, et les six villes Haiduck, Nanas, Dorog, Hathay, Varuos-Perts, Boszormeny et Szoholso, qui, à la suite de services particuliers rendus au monarque, ont obtenu la prérogative d'envoyer à la diète leurs députés. Outre ceux-ci, il y a encore dix-huit chapitres de cathédrales qui

en envoient chacun deux. Mais quoique ces députés, aussi bien que ceux des villes libres des districts privilégiés et des villes Haiduck, aient le droit de siéger dans la chambre basse et d'émettre leur avis sur tous les sujets en discussion, les représentans des comitats ont seuls le privilége de voter. Le représentant d'un magnat ne siége pas en place de son patron dans la chambre haute, mais dans la chambre basse, où, comme le député d'une ville libre, quoiqu'il puisse parler, il n'a point droit de vote. De l'année 1298 à l'année 1526 environ, la diète se tint en plein air près de Pesth. C'était alors un concile national plutôt qu'une assemblée représentative, et on y comptait plus de quatre-vingt mille personnes. Elle fut subséquemment réduite par le système de représentation, et put siéger dans l'intérieur de la ville. Le roi suivant son bon plaisir la convoque encore à Presbourg, à Bude, ou dans toute autre ville du royaume; mais le plus ordinairement c'est à Presbourg. La loi ordonne que la diète soit assemblée tous les cinq ans. A la mort du roi, une diète doit aussi être convoquée pour le couronnement du nouveau souverain, dans l'espace de six mois après le décès de son prédécesseur. Le nombre total d'individus qui ordinairement assistent à une diète est d'environ sept cents, savoir : le palatin, deux archevêques catholiques, seize évêques diocésains, dix évêques

titulaires, un prélat bénédictin, un prélat præmonstratensien, deux cent quarante magnats, un légat de Dalmatie, de Croatie et d'Esclavonie, quinze membres de la cour royale de justice, deux députés du royaume de Croatie, trente-six députés de chapitres, sept abbés et prevôts, cent députés des cinquante comitats, quatre-vingts députés des quarante-huit villes royales libres, deux délégués des districts de Cumanio et de Jazyga, deux des six villes Haiduck, et environ cent quatre-vingt-dix représentans de magnats absens et de leurs veuves. Ces membres sont divisés en quatre états, dont le premier comprend le haut clergé catholique; le second, les barons du royaume, les simples barons et les comtes; le troisième, les représentans des comitats, et le dernier, ceux des villes libres. Les membres de la diète siégent en deux chambres séparées, celle des magnats et celle des représentans. La première est présidée par le palatin; la seconde par un représentant du roi, d'ordinaire président de la haute cour de justice qui siége en même temps que la diète. Il n'y a que deux sujets sur lesquels ce corps ne puisse innover rien; l'un est le droit de succession attribuée à la maison d'Autriche, et l'autre celui des nobles à être exemptés de toutes les taxes.

Les revenus de la couronne de Hongrie sont chaque année d'environ 75 millions de francs. Ils

proviennent d'un apanage de priviléges royaux et de contributions. Dans l'apanage n'est pas compris le domaine privé. Les priviléges du roi sont le monopole du sel, de la monnaie et des mines; les droits que paient les marchandises pour entrer en Hongrie, pour en sortir ou pour la traverser; les amendes, le rapport des évêchés vacans, les taxes auxquelles les Juifs sont imposés, une retenue de tant pour cent sur certaines pensions concédées à des fonctionnaires publics, les contributions des évêchés et des abbayes pour la réparation des forteresses, la poste, la loterie, le Mont-de-Piété, et quelques autres sources minimes de revenu. L'armée permanente de Hongrie se compose en temps de paix d'environ soixante mille hommes.

Départ d'Orsova par terre. Nous longeons le Danube en voiture jusqu'à Gladova. Aspect de la Valachie. Ruines du pont de Trajan. Nous reprenons à Gladova un autre bateau à vapeur. Nouvelles et incroyables sinuosités du fleuve. Cité de Viden. Visite à Hussein-Pacha. Autre engravement. Je suis obligé de prendre passage jusqu'à Routschouk sur une barque montée par des Zantistes qui regagnent leur île. Mes deux compagnons de route. Égards du capitaine de l'équipage. Litara-Palanka. Intérieur d'un caffiné. Beauté du soir. Khan turc. Description du nargillé. Absence complète de femmes. Pourquoi il nous faut nous rembarquer à minuit. Nicopoli. Nouvelle navigation nocturne.

Dans la matinée du 3 octobre, nous quittâmes enfin Orsova. Notre route le long du Danube était à peine praticable pour les voitures légères qui nous transportaient, car souvent nous avions à

passer sur des rocs escarpés et étroits qui, inclinant vers le fleuve, nous offraient, dans le cas très probable où nous verserions, la douce perspective d'un bain froid, sinon même de quelque bonne fracture. Après une heure de marche, nous franchîmes la frontière de Valachie, où, s'il était permis d'en juger sur les premières apparences, la misère semblait avoir placé son domicile favori. Les cabanes des pauvres habitans n'étaient construites que de claies, qui n'étaient seulement pas enduites à l'intérieur d'une couche de boue, de manière à être protégées du vent et de la pluie. Des troupes d'enfans absolument nus se montraient aux portes, en compagnie de cochons et de chèvres, de chiens, de coqs, de poules et de canards, comme s'ils ne formaient tous ensemble qu'une vaste et même famille. Plusieurs de ces misérables habitations étaient tout-à-fait sous terre.

Bientôt nous arrivâmes au commencement de la fameuse Porte-de-Fer du Danube. C'est une suite de rapides, ainsi nommée à cause de la difficulté extrême qu'ils présentent aux navigateurs; et aussi, sans doute, de la nature presque impénétrable et de la couleur ferrugineuse des rocs qui forment entièrement le lit du fleuve sur une longueur d'environ trois milles. Ces rocs, quoique incessamment lavés depuis des siècles par des eaux torrentueuses, sont encore aussi raboteux qu'ils devaient l'être

quand pour la première fois ces eaux trouvèrent ou se frayèrent un passage entre eux. Ce sont d'énormes rocs, taillés de mille formes, placés de mille façons, et tous confondus pêle-mêle, qui, alors complétement visibles par suite de la sécheresse, offraient l'aspect le plus effrayant. Lorsque le Danube, rempli par ses nombreux tributaires, est à sa hauteur accoutumée, le rugissement de ses flots qui se précipitent à travers la Porte-de-Fer est emporté sur l'aile des vents à plusieurs milles aux environs, et ressemble à des coups de tonnerre répétés.

Les rochers, qui dans cette partie obstruent le lit du fleuve, se divisent en trois bras : l'un, celui du côté de la Valachie, n'est jamais navigable ; le second, celui du milieu, a une considérable largeur ; et le troisième, qui longe la Servie, aurait à peine pu, dans l'état où je vis le Danube, porter une barque tirant un pied d'eau. Le courant est là d'une rapidité extrême, qui ne s'élève pas à moins de huit milles par heure. Les bateaux du Haut-Danube, comme est appelé le fleuve depuis sa source jusqu'à la Porte-de-Fer, sont en général du port de cinq cents tonneaux. Ces embarcations descendent quelquefois les Cherdaps, nom qui sert à désigner toute cette partie rocailleuse du Danube, par le canal du centre ; mais elles ne peuvent jamais les remonter, parce que les bras laté-

raux sont trop étroits et que celui central est trop rapide. De là vient que tous les transports entre le Haut et le Bas-Danube se font par de très petites chaloupes, qui portent rarement plus de deux cent cinquante tonneaux.

Vers midi, nous atteignîmes Gladova, et nous y trouvâmes le steamer *l'Argo* qui nous attendait. Mais comme les marchandises qui avaient été expédiées de Moldava par terre n'étaient pas encore arrivées, il me fallut mettre de nouveau à contribution ma provision de patience. Les matinées commençaient à devenir un peu froides ; le lendemain, cependant, nous déjeunâmes de bonne heure sur le pont; après quoi, emmenant avec nous un inspecteur sanitaire et franchissant le fleuve dans un petit bachot, nous débarquâmes non loin de la Gladova servienne, qui est une ville fortifiée, de quelque prétention. Nous fîmes une promenade dans les alentours; mais notre inspecteur ne nous permit pas d'entrer dans la ville même, à moins que nous ne fussions tentés, lors de notre retour, d'aller prendre domicile dans le lazaret. La contrée environnante semblait d'une extrême fertilité, mais elle était presque entièrement laissée sans culture. Ceux des habitans que nous vîmes représentaient tous la paresse personnifiée; ils portaient pour la plupart le costume turc, quoique beaucoup aussi fussent vêtus à l'européenne. Nous n'aperçûmes

qu'une femme dans le cours de nòtre excursion, et qui était rigoureusement voilée.

Il est question dans l'histoire romaine d'un pont que Trajan fit jeter sur le Danube; mais personne n'avait pu jusqu'alors découvrir la moindre trace de cet édifice, depuis long-temps détruit. Seulement on supposait, et avec raison, comme on va le voir, que c'était sur quelque point du fleuve, alors peu distant de nous, qu'il avait dû exister. Comme jamais les eaux n'avaient été si basses, il nous vint à l'idée que peut-être serions-nous, par ce motif, plus heureux dans nos recherches que tant d'autres voyageurs. Suivant donc à pied la côte valaque, nous arrivâmes, après quelque temps, aux ruines d'une ancienne tour bâtie sur une éminence qui avait été évidemment élevée par la main des hommes. Cette tour était de construction romaine, et nous figurant qu'elle avait servi à défendre la tête d'un pont, nous gravîmes l'éminence avec la curiosité la plus vive. Puis, d'en haut, abaissant nos regards vers le fleuve dont la largeur n'est pas très considérable en cet endroit, nous observâmes très distinctement que l'eau se ridait devant nous, comme si elle eût passé là par-dessus une suite d'obstacles qui s'étendaient en droite ligne d'un bord à l'autre. Aux deux extrémités de cette ligne, nous aperçûmes à terre les ruines de deux piliers carrés; et approchant de celui qui s'élevait du

côté où nous étions, nous les trouvâmes construits en blocs de pierre, avec la face qui regardait le fleuve garnie de briques romaines, et nous n'hésitâmes pas à penser qu'il ne formât l'arc-boutant de la première arche de notre pont. Dans le courant même, nous comptâmes les restes de six ou sept piliers qui manifestement avaient dû soutenir autant d'arches et établir une voie de communication entre la rive de Valachie et celle de Servie. Nul doute, en conséquence, que là doive être placé le fameux pont de Trajan, ouvrage merveilleux pour l'époque où vivait cet empereur, surtout si on songe qu'il a été bâti sur une des frontières les plus éloignées de l'empire romain. Je calculai que ces ruines intéressantes étaient à environ une lieue de Gladova.

Autour de cette ville, la contrée présente une succession pittoresque de montagnes qui, vers le Danube, par une pente insensible, inclinée, reçoivent en plein midi toute la chaleur du soleil. Elles ne sont encore que cultivées à peine, mais il ne faut pas douter qu'elles ne soient bientôt converties en vignobles; car le sol y est tout-à-fait propre. Nous fûmes invités le soir à aller prendre le thé chez le commandant militaire, ou plutôt sanitaire, de la place. Lorsque nous quittâmes notre bateau, le jour venait de finir. Il y avait une teinte d'or tout du long de l'horizon vers l'est, et la lune nouvelle

déployait sur le ciel transparent de la Servie un délicat croissant d'argent. Je n'avais encore jamais vu notre satellite à un période si peu avancé de sa course nouvelle. Il semblait n'avoir reçu qu'à l'instant même et que sur le faîte de ces montagnes les premiers rayons du soleil. Je ne m'étonnai plus dès lors que son croissant ait été adopté dans ce pays comme emblème national. Vue comme je la vis ce soir-là, la lune méritait presque qu'on l'adorât comme une divinité.

Nous continuâmes enfin notre route le 6, à midi. Comme le Danube était extrêmement bas, nous fûmes obligés d'abord de naviguer avec précaution et lenteur; mais quand nous eûmes dépassé le pont de Trajan, l'eau devint beaucoup plus profonde. Chemin faisant, on me montra les cimes des plus hautes chaînes des monts Balkans qui se montraient à une distance infinie comme une vapeur bleue. De chaque côté du fleuve, le pays semblait complétement inculte, mais il était couvert de collines en pente douce qui, lorsqu'un jour la charrue en remuera les flancs, récompenseront sans doute avec usure le cultivateur de ses peines. L'herbe était partout rôtie à cause de la prolongation inusitée de la sécheresse qui n'avait été guère interrompue depuis sept ou huit mois que par quelques averses. Au printemps, ces collines, revêtues d'une fraîche verdure, doivent être fort belles, même nues et

désolées, comme elles le paraissaient alors. Chaque détour du Danube, et ces détours étaient innombrables, ouvrait une perspective nouvelle et toujours variée. La rive valaque, exposée à tous les feux du soleil de midi, semblait particulièrement convenir à la vigne. Mais la totalité de cette province avait été si long-temps déchirée par l'anarchie, que les habitans qui avaient fui en Hongrie ne commençaient qu'alors à revenir. Leurs cabanes sont encore construites dans le style le plus simple et le plus temporaire, parce qu'ils n'osent croire à la durée de la paix domestique dont ils ont maintenant le bonheur de jouir. Le territoire servien, aussi à notre droite, paraissait produire beaucoup. Le sol avait l'air riche et mou, et la beauté d'aspect ne manquait pas à ses autres attraits.

Quelques heures après avoir quitté Orsova, le Danube, tant sont extraordinaires les sinuosités que décrit son cours, rétrograde véritablement vers Orsova, et j'aperçus de nouveau les montagnes au milieu desquelles j'avais navigué dans la barque de pêcheur. Cette chaîne se prolonge de manière à couper l'angle nord-est de la Servie, où elles forment un groupe comme les Apennins, et divise partiellement cette principauté de celle de la Bulgarie.

Nous jetâmes l'ancre pour la nuit devant le village de Verve, et le lendemain 7, de bonne heure,

nous passâmes en face de celui de Kalefat, dont le voisinage est célèbre par une sanglante bataille que les Turcs et les Russes s'y sont livrés dans la dernière guerre. Puis, bientôt nous commençâmes à distinguer l'importante cité bulgare de Vidin, qui de si loin présentait déjà un aspect très imposant. Tandis que nous approchions, je comptai vingt minarets qui dressaient leurs blanches aiguilles par-dessus les dômes des mosquées et entre les hauts cyprès qu'on trouve dans presque toutes les villes turques. Plusieurs régimens d'infanterie étaient campés dans une plaine voisine; et l'activité qui régnait parmi les tentes, les marches, les contre-marches, et plusieurs divisions en ordre de bataille, nous apprirent que le pacha de la province les passait alors en revue. Les soldats paraissaient bien équipés, et surtout s'acquittaient à merveille des manœuvres qu'on leur commandait. Plus nous avançâmes, plus la scène s'anima et devint pittoresque. De nombreuses barques montaient ou descendaient le fleuve entre la ville et le camp, ou stationnaient le long de la rive, sur laquelle un nombre prodigieux d'habitans, hommes et femmes, étaient réunis afin de voir le bateau à vapeur. Deux ou trois groupes de dames qui semblaient être des personnes de distinction, à en juger par le respect qu'on leur témoignait, aussi bien que par leurs longs voiles de mousseline d'une éblouis-

sante blancheur et par leurs pelisses de drap vert et écarlate, étaient assis à l'écart de la multitude. Ces dames n'avaient près d'elles aucun domestique, aucun surveillant mâle, et de temps en temps elles se levaient, elles se promenaient, comme pour montrer qu'elles jouissaient d'une entière liberté.

Sur le steamer se trouvait avec nous un noble personnage hongrois, un comte Széchengi, qui obtint des autorités turques la permission de débarquer à Vidin pour y rendre visite au pacha, et qui me proposa de l'accompagner comme si j'étais de sa suite, son secrétaire, je crois. J'acceptai, car ce pacha à qui nous devions présenter nos hommages était le fameux Hussein, qui avait si bravement défendu Schumla contre l'armée russe, mais qui, battu ensuite deux fois en Syrie par Ibrahim, s'était vu ôter le commandement des troupes expéditionnaires, et, rappelé à Constantinople, calomnié par ses ennemis disgraciés, avait été exilé, avec le titre honorable pourtant de feld-maréchal, dans le pachalik de Vidin, où il s'efforçait d'oublier son revers de fortune en tâchant de former quelques régimens qui pussent être des modèles de discipline pour toute l'armée ottomane.

Avant de quitter le bateau, mon honorable patron changea ses vêtemens ordinaires pour le grand costume de magnat hongrois, qui est aussi splendide qu'élégant ; il ressemble à l'uniforme d'officier

de hussards anglais, excepté que la jaquette et le court manteau sont de velours pourpre. L'épée et le ceinturon à large boucle d'or du comte étaient magnifiques. Il portait en outre la clef d'or de chambellan de l'empereur, et trois ou quatre colliers et croix d'ordres autrichiens. Dès notre débarquement, nous fûmes conduits au milieu d'une foule immense de peuple qui couvrait le quai et qui nous accueillit avec toutes les marques possibles de la politesse, vers le palais du pacha, qui est presque situé à l'entrée de la ville. Montant un escalier en plein air, on nous introduisit d'abord sur un large balcon qui commandait une belle vue du fleuve. Nous y trouvâmes le principal officier de Hussein, cérémonieusement assis à la manière des Turcs sur une estrade de bois, recouverte d'un tapis; il avait deux ou trois coussins pour s'appuyer le dos, fumait dans une longue pipe munie selon l'usage d'un bec d'ambre, et était entouré de huit ou dix domestiques presque tous misérablement vêtus à la grecque ou à l'européenne, nu-pieds, et portant sur leur tête un vilain bonnet de drap rouge avec un gland de soie bleue. Le comte avait oublié de se munir d'un interprète. On peut donc imaginer quel fut l'embarras de part et d'autre, lorsque le vice-gouverneur ne put nous demander ce que nous voulions; et quand même il nous aurait adressé quelque semblable

question, nous aurions été dans l'impossibilité d'y répondre. Nous restâmes une demi-heure à nous regarder sans dire mót; mais enfin cette situation cessa par l'arrivée du médecin de Hussein, qui, né à Florence, parlait tant bien que mal l'italien et le français. Le comte lui expliqua en cette dernière langue qu'il était venu pour présenter ses respects au pacha; sur quoi nous apprîmes que Sa Hautesse était allée avec son fils bien-aimé passer en revue les troupes campées près de la ville, mais qu'on l'attendait d'un moment à l'autre, puisque la voiture qui devait le ramener était déjà partie, et qu'on allait dépêcher un courrier pour hâter son retour. Ce qui fut fait. Le médecin s'accroupit alors à un bout du sofa, la tête couverte, comme de fait nous l'avions aussi, d'après l'usage des Turcs. Toutes les fois qu'il avait besoin de parler au vice-gouverneur, il portait successivement la main à son front, à ses lèvres et à sa poitrine : tel est le mode consacré de salut. Nous demeurâmes en cette compagnie à peu près une heure, pendant laquelle le silence fut interrompu de temps en temps par une question adressée au médecin par le vice-gouverneur, puis traduite au comte qui répondait, et dont la réponse était à son tour transmise au vice-gouverneur qui branlait la tête, avait l'air surpris, et laissait échapper une bouffée de tabac plus qu'ordinaire de ses joues gonflées.

Cependant à force d'attendre, le bruit d'un carrosse qui entrait dans la cour du palais frappa nos oreilles. On nous annonça aussitôt que le pacha était revenu, et peu après on vint nous chercher pour nous conduire en sa présence. Traversant une haie formée par vingt ou trente officiers en guenilles, dont quelques-uns seulement portaient des turbans et des pelisses en soie à fleurs, nous entrâmes dans une vaste salle dont le plancher était recouvert d'un tapis bleu, mais qui ne contenait pas d'autre meuble qu'un divan de damas jaune, espèce de siége bas qui s'étendait tout autour de la pièce près des murailles. Dans un coin obscur, assis à la manière habituelle des Turcs, était Hussein, âgé, à ce qu'il semblait, d'environ cinquante-cinq ans, mais malgré cet âge, l'œil encore rayonnant du feu de l'intelligence, la figure profondément marquée de petite vérole, basané, enfin tremblotant comme s'il faisait d'ordinaire usage d'opium. Il avait pour vêtement une pelisse de drap olive, bordée de martre zibeline, et pour coiffure le bonnet grec rouge. Il fumait quand nous arrivâmes, et continua de fumer tant que dura notre visite. A sa droite était assis, également sur ses jambes croisées, son fils chéri qu'il avait eu de sa favorite, et qui, entrant dans sa dixième année, vêtu absolument comme son père, était, sans aucune comparaison, le plus bel enfant que j'eusse jamais vu. Le ton de

voix de Hussein, naturellement dur, fut sans doute adouci par l'influence qu'exerçait sur lui la présence de cette charmante créature; car ce fut avec la plus grande affabilité que, par l'intermédiaire du médecin, il nous pria tout d'abord de nous asseoir. Quand les cérémonies de notre présentation furent ensuite terminées, le comte exposa qu'il était un noble Hongrois, désigné par l'empereur d'Autriche pour aviser à toutes les mesures qui devaient faciliter la navigation du Danube par des bateaux à vapeur qui, descendant de Presbourg à la mer Noire, pourraient de là gagner Constantinople; que cette entreprise, si elle réussissait, serait aussi avantageuse à la Turquie qu'à la Hongrie, et que, passant au bas de Vidin, il n'avait pu s'empêcher par conséquent de venir la recommander à la protection du pacha. Hussein répondit au comte qu'il était enchanté de le voir, mais ne fit aucune allusion à l'objet de sa visite, qu'il parut ne pas bien comprendre. Il y eut alors une pause d'environ un quart d'heure, pendant laquelle nous eûmes tous l'air de nous torturer l'esprit à chercher comment rompre cet ennuyeux silence. Enfin le pacha, lorsqu'il eut vidé sa pipe, demanda si l'empereur turc était beaucoup aimé en Hongrie. Le comte (c'était d'obligation) répondit affirmativement; puis tenta de continuer l'entretien par une allusion aux rapports de paix actuellement établis entre les Turcs et les Hon-

grois qui avaient été si long-temps en guerre; mais Hussein y coupa court par la maxime, qu'il valait toujours mieux pour les hommes être amis qu'ennemis. Après l'énonciation de cette vérité qui fut admise par chacun, un second quart d'heure s'écoula dans une solennelle taciturnité, réellement fort embarrassante. Lorsque le laps de temps indispensable à la génération d'une autre idée se fut encore écoulé, le pacha ouvrit de nouveau la bouche pour observer que l'empereur, son maître, avait plusieurs officiers d'un haut talent à son service. Le comte approuva la justesse de cette remarque; et nous redevînmes muets, comme si un charme nous empêchait de remuer la langue.

Dans l'intervalle, toutefois, des esclaves apportèrent de superbes pipes à becs d'ambre, et nous les présentèrent. D'autres les suivirent avec des plateaux en vernis du Japon, sur lesquels des confitures étaient servies. Mais comme pour les porter à nos lèvres il nous aurait fallu faire usage de cuillères d'argent qui étaient sur le plateau, et que ce métal est, à ce qu'on suppose, un conducteur de la peste, les officiers sanitaires qui nous accompagnaient ne souffrirent pas que nous touchassions à rien. De petites tasses à café en porcelaine de Chine furent alors apportées par ordre du pacha sur un plateau d'or; et quoique renfermées chacune dans un grillage en filigrane d'argent, nous pûmes les

en extraire sans nous mettre en contact avec les indigènes, et boire, en nous la versant nous-mêmes, l'odoriférante liqueur qui arriva dans une cafetière vernie, et qui fut avec le plateau déposée à terre. Hussein, ainsi que son fils, prit pendant ce temps-là un peu de sorbet, puis demanda soudain si les bateaux à vapeur allaient jusqu'à Stamboul. Le comte répondit que le service n'était pas encore en pleine activité, mais que, dès qu'un autre steamer qu'on attendait journellement de Trieste arriverait à Galacz, il serait possible d'accomplir dans une huitaine le voyage de Presbourg à Constantinople. Cette réponse arracha une exclamation de surprise à Hussein; ses officiers et ses domestiques en levèrent les mains au ciel; mais il était évident que lui-même n'approuvait pas trop un moyen si prompt de voyager, qui, pensait-il sans doute, ne promettait rien de bon à la Turquie. Le comte, trouvant que l'entrevue avait déjà duré assez long-temps, se leva, et les adieux s'échangèrent. Avant de sortir, il donna à un des serviteurs du pacha, pour les partager avec ses camarades, 10 ducats d'or, conformément à la coutume turque qui ne permet à aucune personne de rang d'en visiter une autre sans lui imposer cette espèce de taxe au bénéfice des domestiques. Souvent même, elle forme les seuls gages qu'ils reçoivent.

Nous eussions bien voulu nous promener dans

Vidin et faire connaissance avec les principaux monumens de cette ville importante, mais nos inspecteurs de santé ne nous le permirent pas. Bien plus, nous fûmes obligés de tremper nos bottes dans l'eau pour en ôter la poussière qui pouvait être restée aux semelles. De retour sur le bateau, il nous fallut donc nous contenter de tout ce que nous pûmes voir, au moyen d'un télescope, des fortifications et des mosquées que bornaient au loin les monts Balkans. Le harem du pacha était un édifice qui attirait principalement l'attention, mais il nous fut impossible de distinguer aucun œil brillant à travers les jalousies dont chaque fenêtre était gardée. On nous assura, il est vrai, que deux femmes vêtues de longues pelisses en drap noir et rigoureusement voilées, qui se tenaient debout au bord du Danube sous le sérail, en étaient les principales habitantes; mais notre curiosité ne devait pas être autrement satisfaite.

Après dîner, nous poursuivîmes notre route; mais l'eau était si basse, que sans cesse nous touchions. Nous marchâmes néanmoins jusqu'au soir, et fîmes halte pour la nuit devant le village d'Argugrad. Le matin suivant, nous continuâmes de descendre le fleuve; mais vers neuf heures, le bateau rencontra un banc de sable où il entra si profondément, que tous les efforts pour l'en dégager demeurèrent infructueux. En vain, pour

l'alléger et le remettre à flot, aurait-on retiré la cargaison, la chaudière, la machine; tout aurait été inutile. Que faire dans une si fâcheuse occurrence? l'abandonner à son mauvais destin, et nous tirer chacun d'affaire comme nous le pourrions. Ainsi le comte se proposait de rester à bord la fin du jour, et si nul espoir de délivrance ne se présentait alors, d'envoyer à Kalefat chercher des chevaux, pour gagner Giurgeva par terre, et de là Bukarest où il se rendait. Il m'offrit obligeamment une place dans sa voiture jusqu'à Giurgeva, d'où, disait-il, je passerais sans peine à Routchouk pour y trouver des montures qui me conduiraient à Constantinople par les monts Balkans. Bon gré mal gré, j'acceptai cette offre faute de mieux; mais, vers le soir, tandis que je me promenais sur le pont, exhalant ma mauvaise humeur contre le retard que l'emploi même de cet expédient m'allait occasioner, vint à passer une barque plate montée par des Zantiotes qui s'en retournaient vers leur île natale. Ils devaient suivre le Danube jusqu'à la mer Noire, côtoyer cette mer jusqu'au Bosphore, puis, par l'Hellespont et l'Archipel, atteindre Zante. J'avais déjà ouï dire que, passé Routchouk, les bords du fleuve étaient bas, marécageux et tout-à-fait dépourvus d'intérêt, principalement lorsque comme moi on avait vu les magnifiques scènes qui se succèdent entre Moldava et la Porte-de-Fer. J'étais d'ailleurs prévenu que si j'allais jus-

qu'à Silistria, j'aurais peu de chance d'y trouver des chevaux et courrais même le risque d'être maltraité par les Russes qui ne supposeraient pas que je vinsse sans quelque but politique rendre visite à leur garnison. Je résolus donc de descendre jusqu'à Routchouk avec ces insulaires ioniens, s'ils voulaient me le permettre, pour achever ensuite mon voyage par terre. La promesse d'une somme honnête pour prix de mon passage leva toutes ces difficultés, et bientôt ils continuèrent leur route avec moi. Je regrettai quelque temps les commodités du bateau à vapeur, les bons sofas, les excellens dîners, le vin de Champagne, et surtout l'agréable compagnie du comte; car je naviguais alors dans une barque découverte, dont l'équipage se composait de sept pauvres Grecs en guenilles. Ces gens qui se relayaient tour à tour, soit pour ramer, soit pour tenir le gouvernail, avaient cependant une mine assez prévenante, et quoiqu'ils parlassent une langue à laquelle je ne comprenais pas un mot, ils m'accablèrent de toute sorte d'égards. Au centre de l'embarcation, et tendue sur trois cerceaux, était une natte épaisse fabriquée d'herbe sèche qui servait de tente. Sous cet abri où je fus invité à m'asseoir, se trouvaient deux autres passagers, un officier tartare qui ne croyait ni à Dieu, ni au prophète, ni au diable, et un pieux pèlerin musulman, appelé *Nourreddin*, qui au contraire était

d'une dévotion fanatique. Ces deux hommes, quoique si différens l'un de l'autre, m'accueillirent avec une égale bienveillance, et même, voyant que je ne m'étais pas précautionné de vivres, partagèrent de bon cœur avec moi leur souper de pain et de fruits. Quand la nuit qui était froide arriva, un des Grecs, qui semblait être le capitaine, ouvrit une malle et en tira une large et grosse couverture dont il m'enveloppa avec soin. La lune, quoique dans son premier quartier, et les innombrables étoiles qui parsemaient le firmament, jetaient une si vive lumière que nous ne fîmes halte qu'à dix heures près d'un village turc.

Le lendemain 9, quand se leva le jour, mes nouveaux amis avaient déjà repris leurs rames, et ils les maniaient avec une ardeur bien différente de l'ennuyeuse et invincible mollesse des pêcheurs valaques. La matinée était superbe, le soleil brillait avec éclat, mais les rives du Danube ne présentaient plus rien qui fût digne de fixer l'attention. Les chaînes du Balkan s'étaient éclipsées tout-à-fait, et l'œil cherchait vainement la moindre colline, vainement la moindre éminence. Ce fut le capitaine qui fit à son tour les frais de mon déjeuner. Il plaça près de moi la moitié d'un excellent pain bis, une sébile pleine de morceaux de caillé sec, qui, comme plus tard je le remarquai souvent, tiennent lieu de fromage en Turquie et en Grèce, et une

grosse gourde de vin; puis, du regard, m'invita à faire bon usage de ces provisions. Vers midi, nous jetâmes l'ancre au bas d'un village turc que les Grecs appelaient *Zitara-Palanka*, et nous descendîmes à terre pour renouveler les vivres auxquels mon appétit n'avait pas fait la moindre brèche. L'officier tartare, qui portait sur sa tête la calotte grecque rouge, qui avait une paire de pistolets et un ataghan passés dans sa ceinture de soie rouge, et qui tenait une longue pipe à la main, me prit sous sa protection.

Le village était petit, et n'avait que des maisons de bois courant les unes après les autres, et presque toutes formant des boutiques où se vendaient du pain, de la viande, du caillé sec, des confitures, des épiceries, des fruits, du sel, des cuirs, des souliers, des bottes et des babouches. Il y avait bien une mosquée, avec son accompagnement habituel d'un minaret blanc, terminé par une aiguille de plomb; mais ce n'était qu'un misérable édifice. La rue principale était un tapis de gazon, où les allées et venues avaient seulement tracé quelques sentiers. Néanmoins, malgré ces divers indices de misère, l'abondance et le contentement paraissaient plutôt régner partout. Dirigeant nos pas vers le caffiné, ou café de l'endroit, nous y trouvâmes trois ou quatre Turcs, assis devant la porte sur une natte qui recouvrait une estrade grossière, haute

de trois ou quatre pouces au plus. Ils nous saluèrent avec une politesse qui ne manquait pas de dignité, et nous entrâmes dans l'établissement. Il ne se composait que d'une vaste salle, mais divisée par de petites balustrades en trois compartimens dans l'intérieur desquels des nattes étaient étendues. Du côté de cette pièce faisant face à la porte, était la cheminée, non pas de niveau avec le sol, mais en tout semblable à celle d'une forge, et par conséquent élevée de quelques pieds pour qu'on pût y faire manœuvrer les cafetières plus commodément. Un feu de bois flambait dans l'âtre, et à droite un large vase de fer-blanc contenait de l'eau toujours bouillante. A gauche était un pot de terre qui renfermait du café brûlé, réduit en poudre fine à l'aide d'un pilon et d'un mortier. Quand un preneur de café arrivait, on le lui préparait tasse par tasse et en deux ou trois minutes, dans une petite écuelle. Nous n'attendîmes donc pas long-temps celui que nous demandâmes, et qui nous fut servi dans des tasses de porcelaines chinoises; il était excellent, mais non sucré, luxe que des paysans turcs se permettent rarement. Mon ami l'officier remarqua tout de suite que je n'aimais pas beaucoup le café de cette manière, et demanda du sucre au garçon; mais il n'y en avait pas dans le café, et il fallut en aller chercher à la boutique voisine. Ce fut le Tartare qui paya pour tout le monde, et dont

la bourse supporta encore les frais d'un approvisionnement considérable que nous fîmes en caillé sec, pain, vin et raisin. Vainement offrîmes-nous de contribuer chacun pour notre quote-part; il refusa net, et se serait fâché si nous eussions insisté davantage.

Lorsque nous revînmes à notre barque, une légère brise soufflait en notre faveur; nous hissâmes donc une voile, et secondés aussi par le courant qui était devenu d'une extrême rapidité, nous naviguâmes avec beaucoup de vitesse. Mais les deux rives du Danube continuèrent de nous offrir le spectacle de la désolation. Dans l'après-midi, Noureddin (ainsi se nommait notre pèlerin) répéta deux fois les prières et les ablutions commandées par le prophète, toujours avec l'air de la plus sincère piété. Le capitaine de l'équipage, qui, quoique exerçant sur eux une autorité absolue pour tout ce qui touchait à la manœuvre, semblait du reste n'être que l'égal de ses compagnons, leur lut, dans un petit livre imprimé en grec, tandis que la voile gonflée par le vent leur permit de quitter leurs rames, des fables populaires qui parurent captiver l'attention de tous. De temps en temps il interrompait sa lecture pour les gratifier de quelque réflexion de son cru, qui, énoncées d'un ton goguenard, excitaient de grands éclats de rire. La journée resta chaude et belle jusqu'à la fin.

Vers six heures nous jetâmes l'ancre pour la nuit, et nous débarquâmes, éclairés par la lune, au bas d'un petit village. Un sentier que nous suivîmes nous conduisit au khan, qui était une vieille forteresse. L'hôte que nous trouvâmes dehors nous fit monter par une échelle à un balcon couvert de nattes; puis tirant une clef de sa poche, nous introduisit dans une vaste chambre divisée, selon l'usage, en plusieurs compartimens, dont un toutefois beaucoup plus élevé que les autres et garni d'une natte plus belle. Je m'assis sur le bord de cette estrade, tandis que les Grecs qui nous avaient tous accompagnés quittèrent leurs chaussures et s'accroupirent à la manière des Turcs dans un des carrés inférieurs. On nous servit bientôt du café, encore sans sucre; mais mon ami le Tartare, plus prévoyant que moi, m'en sortit de sa ceinture un morceau enveloppé de papier, dont il s'était muni la veille à Zitara-Palanka. Quant à Noureddin, il fumait gravement le hooka ou nargillé, c'est-à-dire, pour donner le nom littéral de cette dernière expression, du feu et de l'eau. L'instrument qu'on nomme ainsi ressemble à un vaste flacon de cristal taillé, dans le goulot duquel sont insérés deux petits tubes. L'un communique avec un tuyau élastique qui va jusqu'à la bouche du fumeur; l'autre se termine, au fond du flacon, dans une petite coupe appelée le *loulé*, qui contient les feuilles sèches dont il s'agit

d'extraire l'essence. Ces feuilles viennent ordinairement de Shizaz; c'est une espèce de tabac fort estimé par les Turcs, mais dont, quand on l'enflamme, la fumée est si âcre qu'ils sont obligés de la purifier et de l'adoucir en la faisant passer à travers de l'eau. Les deux tubes qui entrent dans le goulot du flacon plongent jusqu'à moitié de ce vase dont l'autre moitié est presque remplie d'eau. Ainsi, la succion au moyen du tuyau élastique et d'un des petits tubes fait sortir du loulé la fumée qui, après avoir déposé toutes ses impuretés dedans, parvient à la bouche de l'opérateur.

Dans le courant d'une heure, on nous servit notre souper qui se composait de volailles cuites à l'étuvée, accompagnées d'une sauce savoureuse, de pain tendre, de gâteaux au beurre encore chauds et de riz bouilli. Pour manger, nous n'avions ni assiettes, ni couteaux, ni fourchettes, ni cuillères, de sorte qu'il nous fallait mettre les doigts dans les plats. Heureusement que de temps en temps l'hôte nous donnait à laver, d'une main nous versant de l'eau avec une cruche, et de l'autre nous présentant une serviette. Puis, les mets que nous mangeâmes se recommandaient par leur bonté. Ils avaient été préparés par les membres féminins de la famille dans les appartemens intérieurs de la maison, qui, nous n'avons pas besoin de le dire, nous étaient inaccessibles. Même dans les plus obscurs villages de Tur-

quie, la coutume d'exclure les femmes de tout lieu fréquenté par les hommes, est fort rigidement observée. Aussi, commençais-je déjà à m'apercevoir de la couleur sombre et triste que cette loi nationale jette sur toutes les communautés turques. Partout je voyais des hommes, toujours des hommes, rien que des hommes, au point que, dégoûté, je fermais les yeux; et cette absence systématique du beau sexe parmi les groupes que je rencontrais dans les bazars, dans les boutiques et dans les cafés, répandait souvent un nuage sur les jouissances que la nouveauté des scènes m'eût sans cela procurées. Ce n'est cependant pas, comme quelques voyageurs l'ont prétendu, une coutume particulière aux mœurs musulmanes; elle existait jadis en Grèce et y existe encore aujourd'hui. De même elle règne en Valachie où la religion du prophète n'a jamais acquis aucune influence. De fait, dans tout l'Orient, à ce qu'il paraît, on regarde comme une violation des idées naturelles de pudeur, plutôt que l'observation d'une loi du Koran, qu'une femme, surtout avant d'être mariée, se montre en public à moins d'une nécessité absolue, et encore doit-elle dans ce cas être sévèrement voilée.

Après le repas, nous causâmes quelque temps avec les Turcs du village qui vinrent nous rendre visite; puis nous songeâmes à prendre un peu de repos. Mes compagnons s'étendirent à terre sur les

nattes. Moi, on me fit l'honneur de m'apporter un lit de plume; mais nous ne pûmes ni les uns ni les autres nous endormir. A peine, en effet, la lumière fut-elle éteinte, des nuées de vermine, poux, puces, punaises, nous assaillirent de si belle façon, que vers minuit, perdant courage, nous regagnâmes notre barque. Là, couché sur mon manteau avec mon sac de nuit pour oreiller, je tombai bientôt dans un profond sommeil, dont je ne m'éveillai que le lendemain à six heures. Comme les Grecs avaient repris leurs rames dès notre fuite du village, nous avions fait bonne route pendant la nuit. Les bords du fleuve étaient toujours plats et absolument dépourvus d'intérêt. Nous n'apercevions pas même le moindre bachot de pêcheur qui vînt interrompre la monotonie de la scène. De temps en temps seulement, de longues files de canards sauvages traversaient l'air, et nous rencontrions de gros serpents d'un vert foncé qui nageaient contre le courant, en remuant la queue comme des anguilles, et qui tenaient avec soin leur tête hors de l'eau. Si nous essayions de les frapper avec une rame, ils plongeaient aussitôt, et réapparaissaient au bout de quelques minutes à une distance considérable.

Vers cinq heures du soir, nous vînmes en vue de Nicopoli, ville turque considérable, avantageusement située sur une chaîne de collines qui décrit un demi-cercle autour d'une petite baie que forme

le fleuve. La côte valaque paraissait marécageuse et triste; mais, à notre droite, les collines, je devrais plutôt dire les montagnes, étaient escarpées et fort pittoresques; elles avaient de loin l'air d'une ligne de fortification, chaque groupe de rochers figurant des redoutes et des tours capables d'une résistance invincible. La ville est d'ailleurs ceinte de remparts en bon état, que garnissent de nombreux canons. Nous débarquâmes. L'officier tartare, que des affaires obligeaient de s'arrêter à Nicopoli, me fit ses adieux et me recommanda aux bons soins du pèlerin. L'équipage s'en alla renouveler l'approvisionnement de vivres, et Noureddin m'emmena dans un caffiné qui était encombré de Turcs et où l'on n'entendait que le frémissement de leurs nombreux hookas. Comme en effet c'était un vendredi, jour consacré au culte par les Mahométans, toutes les boutiques, excepté celles des bouchers, des boulangers et des fruitiers, étaient fermées sur la place du marché, et les marchands se livraient à leur plaisir favori. Noureddin demanda pour nous du café et une saucisse. Quand cette dernière nous fut apportée à demi réduite en charbon, la vue n'en était pas déjà trop prévenante; mais ce qui me dégoûta encore plus, c'est que pour m'en donner ma part, le pèlerin fut obligé de la déchirer avec ses doigts déjà sales, et je n'en mangeai pas. Je ne pus prendre du café, car il n'y avait pas de sucre, et

toutes les portes des épiciers étaient closes. J'allai donc me promener seul dans l'intérieur de la ville pour me distraire de mon appétit, et bientôt je rencontrai notre capitaine qui me cherchait afin de me dire qu'il ne pourrait pas, tant le fleuve était peu profond, repartir de Nicopoli avant le matin suivant. Comme ce retard ne me souriait guère, j'insistai pour que nous continuassions notre voyage à l'instant même. Quant au manque d'eau, ajoutai-je, nous n'en tirons que deux ou trois pouces; il était donc probable que nous en aurions toujours assez. Si nous ne trouvions pas même cette profondeur, nous traînerions la barque jusqu'à ce que nous eussions franchi les bas-fonds, qui d'ailleurs ne s'étendaient pas très loin. Pour toute réponse, le Grec me montra huit ou dix bateaux mouillés dans la baie qui ne pouvaient bouger. Néanmoins il céda à mes désirs, et nous repartîmes à sept heures et demie par un magnifique clair de lune. Pendant une heure environ après notre départ, nous touchâmes sans cesse au lit rocailleux du Danube; mais l'eau devint ensuite plus profonde, et comme il ne se présentait plus d'obstacles qui m'obligeassent de mettre la main à l'œuvre pour dégager l'embarcation, je m'abandonnai au sommeil. Je m'éveillai toutefois vers minuit, et ce fut pour m'apercevoir que le gouvernail et les rames étaient abandonnées, que le capitaine et les matelots dor-

maient, et que nous n'avancions plus qu'au gré du courant. Je gouvernai moi-même environ vingt minutes; mais un brouillard assez épais obscurcissait alors la lune, et tout paraissait si endormi dans la nature, que je retournai au bout de ce temps m'étendre à ma place, et que, m'enveloppant de mon manteau et de ma couverture, je suivis sans scrupule l'exemple général.

Sistow. Routschouk; bel aspect de cette ville vue de loin; sa laideur et sa tristesse quand on la voit de près. Mon ami Marcello. Détails sur le caractère, les mœurs, le genre de vie et le costume des Valaques. Préparatifs pour gagner Constantinople par terre. Départ. Disposition momentanée de mon guide. Jeunes filles bulgares. Schumla. Les monts Balkans. Beauté des forêts qui les couvrent. Rencontre de Bohémiens. Arrivée à Karnabat.

Notre équipage se remit au travail à la pointe du jour, c'était le 17 octobre, et vers neuf heures nous commençâmes à distinguer Sistow que des vapeurs blanchâtres entouraient encore. Çà et là les rayons du soleil perçaient le brouillard et brillaient sur les flèches des minarets. A une ou deux lieues de la ville, du côté de l'ouest, commence une chaîne de superbes collines qui s'étend à une énorme distance le long de la rive droite du Danube. La ville elle-même, prenant naissance au bord de l'eau, se faufile à travers les ondulations de ces monticules, qui semblent destinés par la nature à recevoir des groupes d'habitations humaines. Après avoir grimpé

pendant quelque temps, les maisons se perdent, puis elles réapparaissent plus haut, protégées toutes par une citadelle qui couronne le faîte. Les collines sont bien boisées et de l'aspect le plus pittoresque. En outre, le Danube présente devant Sistow une nappe d'eau si belle et si profonde, que cinq ou six navires marchands le remontaient sans difficulté.

A trois heures et demie du soir, ce qui me causa une joie extrême, nous vînmes en vue de Routschouk; mais deux heures s'écoulèrent encore avant que nous jetassions l'ancre parmi une multitude de vaisseaux, russes, turcs et grecs, les uns de commerce, les autres de pêche et de toute taille, qui donnaient au fleuve un air de vie que je ne lui avais vu nulle part. Le capitaine du steamer, que j'avais laissé près d'Argugrad, m'avait remis une lettre de recommandation pour un habitant de Routschouk qui, selon lui, pouvait me faciliter les moyens de continuer mon voyage. Le pilote de la barque qui m'avait amené m'offrit ses services pour m'aider à découvrir la demeure de cet individu: j'acceptai, mais nous errâmes long-temps par la ville sans parvenir au but de nos recherches, sans même rencontrer personne qui nous donnât le moindre renseignement. Lorsque j'avais vu de loin Routschouk avec ses mosquées et ses minarets innombrables qui brillaient au soleil s'élever sur un

noble promontoire au bord même du vaste bassin que formait le Danube, je m'étais figuré que c'était une riche, une populeuse, une propre et belle cité, et que j'aurais grand plaisir à l'examiner en détail; mais quelle n'était pas mon erreur! Il n'existe pas, je crois, même en Turquie, de ville plus misérable, plus déserte, plus triste, plus sale et plus mal bâtie. Toutes les habitations, si on excepte les boutiques, sont, à la lettre, sens devant derrière; c'est-à-dire que les rues ne présentent de chaque côté qu'une ligne de sombres murailles, sans une seule fenêtre. Ces rues, sauf que çà et là les portes interrompaient la fatigante monotonie de la pierre et du ciment, ressemblaient tout-à-fait aux passages de l'intérieur d'une citadelle. Ce fut alors, pour la première fois, que je compris combien il était juste de dire que les Turcs étaient seulement campés en Europe. Cette expression est exactement vraie. Presque toutes les villes que j'ai ensuite visitées en Bulgarie, aussi bien qu'en Romanie, étaient construites dans le même genre, de manière à pouvoir soutenir des siéges, car chaque maison séparément était une citadelle.

A la fin le hasard nous fit rencontrer un Grec, que mon guide salua dans sa langue natale. Cet homme, quand nous lui montrâmes la suscription de ma lettre, nous dit connaître fort bien la personne à qui elle était adressée; mais comme sa de-

meure était à quelque distance de l'endroit où nous étions alors, il refusa de nous y conduire avant le lendemain matin. Tant de paresse était trop remarquable pour ne pas cacher un secret motif. Je tirai donc de ma poche une piastre dont la vue, sans plus ample pour-parler, dégourdit aussitôt les jambes du guide récalcitrant, et il nous mena par une ou deux rues jusqu'à une porte qu'il ouvrit sans se gêner. Nous entrâmes dans une assez vaste cour, de chaque côté de laquelle étaient des maisons appartenant à différentes familles, et aussi une auberge dont le balcon était couvert de Turcs et de Grecs qui fumaient tous ou prenaient du café. Un de ceux-ci, drôle à figure fine et qui portait le costume européen, ne m'eut pas plus tôt aperçu qu'il me souhaita le bonjour en excellent français et m'offrit ses services du ton le plus bienveillant. Cette bienveillance n'avait sans doute pour mobile que l'espoir de me soutirer quelques piastres; mais, n'importe, j'en profitai. Je montrai donc ma lettre à mon nouvel ami, en lui disant qu'il m'obligerait fort de m'indiquer où demeurait l'individu dont elle portait l'adresse. Il me répondit en me montrant un autre Grec qui, également vêtu à l'européenne, était assis en face de lui. Ce dernier lut immédiatement la missive, et promit de faire pour moi tout ce qui serait en son pouvoir. « Au reste, ajouta-t-il, le meilleur conseil que je puisse

vous donner est de mettre votre confiance en notre compatriote Marcello, que voilà; entendez-vous donc ensemble.» Ce Marcello, c'était celui qui m'avait tout d'abord salué. La conversation s'engagea donc entre nous; il m'apprit qu'il était arrivé de Constantinople depuis deux jours seulement, et m'assura que si je me dirigeais vers cette capitale, il serait heureux de m'en faciliter les moyens. Je lui expliquai qu'en effet le plus ardent de mes vœux était de continuer sans délai mon voyage; que j'avais besoin de louer un guide tartare et le nombre voulu de chevaux, et que, s'il était possible, je désirerais me mettre en route dès le soir même. «Quant à cela, répliqua-t-il, vous n'y devez pas songer. Nul Tartare ne vous fournira de chevaux sans un firman du pacha; or le pacha est déjà enfermé pour la nuit dans son harem avec sa famille et ne sera accessible que demain à huit heures, au plus tôt. Demain donc, dès qu'il en sera sept, je viendrai vous prendre pour vous diriger dans tous vos préparatifs. En attendant, vivent la pipe et le café!»

Quand cet entretien fut fini, le Grec à qui j'étais recommandé me déclara qu'il voulait être mon hôte, et m'emmena à sa maison où il me fit souper avec des parens, des amis, et quatre ou cinq marchands valaques de Bukarest. Lorsque nous sortîmes de table la nuit était venue, mais je crois

n'en avoir jamais vu de plus belle. Aussi, les convives demeurèrent-ils assez tard à se promener de long en large dans la cour, à causer, à chanter des chansons grecques, à jouer de la flûte, et à pincer de la guitare, tandis que je les regardai du haut du balcon. Mais, avant qu'on allât se coucher, tout le monde se réunit dans la pièce principale, et la conversation vint à rouler sur l'histoire de la Valachie et de la Moldavie. A ce qu'il paraît, ces provinces, ainsi que la Transylvanie, dépendaient de la Dacie, qui fut ajoutée à l'empire romain par Trajan. Elles furent principalement peuplées par des colonies de Latins. Adrien, cependant, ne jugea pas utile de conserver des conquêtes si éloignées, et pour les détacher de l'empire, il détruisit le pont que Trajan avait bâti sur le Danube. Ainsi retranchées, elles refusèrent d'obéir à Commode; puis, tout-à-fait abandonnées par Aurélien, elles furent successivement envahies par les Goths et par d'autres tribus septentrionales, avec qui leurs habitans se sont tellement mélangés qu'il est difficile de dire à quelle race ils appartiennent aujourd'hui. Mais leur langue est encore une espèce de patois du latin; ainsi, ils ont *apa*, pour *agra*, eau; *annel*, pour *angelus*, ange; *buna*, pour *bona*, bonne; *caemp*, pour *campus*, champ; *frat*, pour *frater*, frère; etc., etc.

Les Valaques sont petits, mais robustes. La vie sauvage dont ils contractent l'habitude dès leur en-

fance, les rend capables de tout souffrir avec courage. La chaleur et le froid, la faim et la soif, rien ne les effraie; leurs traits sont fortement dessinés et pleins d'expression, leurs cheveux noirs et crépus. En somme, leur physionomie n'est pas désagréable, et on rencontre souvent parmi eux des hommes et des femmes d'une grande beauté. Ils arrivent de bonne heure à l'âge mûr, et néanmoins parviennent fréquemment à une extrême vieillesse. A seize ou dix-huit ans, un Valaque épouse une jeune fille qui n'en a guère que treize, et avant la trentaine il est grand-père. Quant au naturel, les Valaques sont froids, fourbes, vindicatifs et indolens. Malgré leur air d'innocence et de simplicité, ils savent fort bien comment s'y prendre pour attraper leurs voisins. De leur fourberie et de leur amour de la vengeance, il s'en présente des exemples chaque jour. La paresse, comme chez les autres nations incivilisées, prévaut chez eux; c'est toutefois plutôt le défaut des hommes que celui des femmes, car elles s'acquittent de tous les devoirs de ménage, fabriquent des étoffes pour toute la famille, et aident encore souvent leurs maris dans les travaux agricoles; au lieu que les hommes, après avoir donné les soins les plus indispensables à leurs champs de maïs et à leurs vignes, passent le reste du temps à ne rien faire. Leurs quelques besoins sont aisément satisfaits, et alors ils ne demandent rien

de plus. Leur indolence naturelle est admirablement secondée d'ailleurs par les fêtes fréquentes que célèbre l'église grecque, et qu'ils ont coutume d'employer à prier, à boire, et à fainéanter. Travailler ces jours-là serait regardé comme un crime, car ils sont très dévots, très superstitieux même, ce qui ne les empêche pas de semer sans scrupule leur conversation des plus abominables juremens. Il leur faut aussi reprocher l'amour de la boisson, car il leur arrive maintes fois de dépenser dans le cours d'une heure en vin et en eau-de-vie le gain de toute une semaine. Puis, quand ils sont ivres, d'ordinaire les querelles et les coups ne se font pas long-temps attendre.

Les habitations des Valaques sont étroites et mesquines. Leurs villes sont en général bâties de terre et de bois, fort rarement de pierre. Le plus souvent leurs maisons ne se composent que d'une seule pièce, outre une petite cuisine et un four. Les écuries, les étables et les autres bâtisses qui forment la cour d'un villageois sont universellement mal construites, basses et sales. Ils conservent leurs grains dans des fosses, et quelquefois, surtout le maïs, dans des corbeilles d'osier suspendues au moyen d'une gaule à quelques pieds du sol, et protégées par un couvercle en paille. Ils ne s'occupent guère de jardinage, et à l'exception de quelques légumes plantés irrégulièrement, on ne

trouve dans leurs jardins que des arbres à fruit, abandonnés aux seuls soins de la nature. La décoration intérieure de leurs maisons est fort simple. Le mobilier se compose d'abord du lit de famille, que forment une paillasse, quelques sacs de balle, et des couvertures, ou, si le propriétaire est plus riche, des matelas de plume, et des oreillers recouverts d'une courte-pointe piquée en fils de couleur qui est le *nec plus ultra* du luxe. En outre, il y a communément une table rustique, des bancs rangés autour de la chambre, et un ou deux coffres de bois, ornés de fleurs grossièrement peintes, dans lesquels on serre les beaux habits et le trésor. Des cruches, des assiettes, et des plats sont accrochés le long des murailles, en même temps que des images de saints grecs, devant lesquelles sont quelquefois suspendues des lampes à verres de couleur. Les croisées sont fort petites, et le jour n'y pénètre qu'à travers un morceau de vessie.

La fainéantise des Valaques, qui ne saurait à rien mieux trouver son compte qu'à élever et à mener paître des bestiaux, est le motif qui leur fait préférer cette occupation à toute autre. Les intempéries de l'air et les privations, auxquelles leur vie errante expose sans cesse les bergers dans les pays lointains et déserts qu'il leur faut explorer pour découvrir de bons pâturages, sont de petits malheurs que leur constitution robuste, endurcie dès l'enfance,

leur permet de supporter aisément, et que l'exemption de travail dont ils jouissent tandis qu'ils suivent leurs troupeaux leur rend encore beaucoup plus légers. Ce sont surtout des brebis que les Valaques élèvent, et un seul individu en possède souvent plus de mille. Le profit qu'ils en retirent est basé sur la vente des jeunes béliers, des diverses espèces de fromage qu'ils fabriquent avec le lait des mères, et aussi de la laine. Ils ne tuent les vieilles que lorsqu'elles ne peuvent plus porter. Ils ont encore sur les montagnes couvertes de forêts des multitudes de chèvres soit mêlées aux brebis, soit en troupeaux séparés, dont ils vendent avantageusement la peau et la graisse. Enfin ils élèvent une quantité prodigieuse de chevaux, de bêtes à cornes, de porcs et de volailles. La culture des céréales et de la vigne est une occupation qui plaît beaucoup moins que toute autre au Valaque. Aussi l'embrasse-t-il seulement lorsque le climat ou d'autres circonstances l'empêchent de se livrer à l'éducation des bestiaux. Alors il cultive principalement le maïs, parce que c'est celui de tous les grains qui rapporte davantage comparativement à la semence, et dont il se consomme le plus dans le pays. Les habitans le réduisent en farine et en font un potage épais, appelé par eux *mamaliga*, qu'on trouve toujours sur leurs tables. Ils s'en servent aussi pour faire du pain, ou plutôt une espèce de gâteau, qui est fort

bon quand il est tendre, mais qui bientôt devient dur et peut à peine se manger. Ils se nourrissent en outre de lait, de fromage, de graisse, d'ognons, d'ail, de fruits, et de légumes qu'ils accommodent de la manière la plus simple. Ils mangent peu de viande, observant avec la dernière rigueur tous les jeûnes ordonnés par l'église grecque. A ces époques même, ils ne préparent en général leurs alimens qu'avec de l'eau et du sel; ce qui ne les empêche pas de toujours boire beaucoup de vin et d'eau-de-vie. C'est principalement avec du grain qu'ils confectionnent cette liqueur, et ils en emploient tant à cet usage, qu'il a été défendu par trois ou quatre lois de le faire servir à la distillation.

Le costume des Valaques varie en plusieurs points, suivant les diverses localités; voici néanmoins comment il se porte le plus communément. L'été, la toilette des hommes consiste en une courte et grosse chemise à larges manches, qui descend par-dessus le pantalon presque jusqu'au bas des cuisses. Le pantalon, de grossière étoffe blanche, a une extrême ampleur, tombe jusqu'aux chevilles; et l'hiver, au lieu d'être de fil, il est quelquefois de laine. Pour chaussure, ils s'entourent les pieds de vieux chiffons, et les recouvrent d'une pièce de cuir cru que tiennent des courroies: à cette espèce de sandales ils donnent le nom d'*opintschen*. Les plus riches portent de préférence des bottines qui

montent jusqu'au gras de la jambe. Autour du milieu du corps, la chemise est attachée par une ceinture de peau, généralement ornée de boutons en cuivre, dans laquelle ils portent un couteau, une pierre à feu, un briquet et une pipe. Par-dessus leur chemise, ils jettent quelquefois une jaquette de laine brune. Ils coupent leurs cheveux, mais à une certaine longueur, et les laissent pendre en boucles naturelles. Il n'y a que les vieillards et les gens qui par leur position sociale ou par leurs charges ont particulièrement droit au respect, comme les membres du clergé ou *dorfrichters*, qui laissent croître leur barbe. Les simples bourgeois se permettent d'ordinaire cette distinction à quarante ans, et alors ils prennent le titre de *motchule* ou grand-père. La coiffure habituelle est un bonnet blanc, de drap ou de laine, ou un chapeau rond et plat. Lorsqu'un Valaque est en deuil d'un parent, il ne se couvre jamais la tête, quelque temps qu'il fasse. S'il est berger, il a toujours un havresac sur l'épaule contenant des provisions et un fort bâton dans la main.

Les femmes portent une longue chemise, qui leur tombe jusqu'aux genoux et qui est ornée sur la poitrine et les bras de points de couleur. A un petit corsage, souvent de peau, qui leur serre la taille, sont suspendus, l'un par-devant, l'autre par-derrière, deux tabliers un peu plus courts que la

chemise et faits d'une étoffe de laine rayée, que borde une frange par en bas. Elles portent aussi, principalement l'hiver, une ample et longue culotte sous leur chemise, et dans les districts de montagnes, elles chaussent l'opintschen; mais dans les plaines, c'est plutôt de bottes qu'elles font usage. Les jeunes filles n'ont absolument pour coiffure que leurs cheveux, qu'elles tressent avec soin et qu'elles disposent en forme de croix sur le sommet de leur tête au moyen d'épingles. Les femmes mariées se coiffent avec une pièce de toile blanche, et de mousseline si leur richesse le leur permet. Toutes elles sont folles de parures et d'ornemens. Ainsi elles se peignent les joues en rouge, et cet enluminage est regardé, même parmi les plus pauvres, comme essentiel à la beauté. Elles se colorient souvent les sourcils en noir, et portent des pendans d'oreilles de différens genres; mais leur principal objet de luxe est un nombre infini de colliers qui, pour les riches, sont faits de pièces d'argent et quelquefois d'or, enfilées les unes au bout des autres; pour les pauvres, de pièces plus communes, etc., de grains de verre, et qui fréquemment leur descendent jusqu'à la ceinture. Les broderies sur leurs chemises et sur leurs tabliers à raies sont aussi estimées par elles, comme formant une partie indispensable de leur toilette. Les enfans ne portent en été qu'une longue chemise qui leur pend sur les talons, et rien

ne distingue les garçons des filles. En hiver, ils sont rarement mieux vêtus, et on les voit néanmoins sauter et jouer sur la neige. Quand ils atteignent six ou sept ans, ils prennent alors le costume distinctif des hommes ou des femmes.

Lorsque le froid arrive, les Valaques ajoutent à leur costume ordinaire un manteau en peau de mouton avec la laine tournée intérieurement et un bonnet de fourrure, ou bien ils jettent sur leur dos une longue pelisse de drap bleu qui descend jusqu'aux genoux, et qui est munie, en cas de mauvais temps, d'un capuchon qu'on relève sur la tête. En pareille saison les femmes endossent une espèce de redingote en peau dont le dedans est garni de laine, le dehors décoré de broderies, et qui ferme par-devant au moyen de boutons et de brandebourgs.

Le 12 mon Grec vint me prendre à l'heure dont nous étions convenu, et me conduisit auprès du chef des Tartares afin que je m'entendisse avec lui sur les moyens de gagner Constantinople. Après de longs débats, il fut enfin arrêté entre nous que moyennant 2,500 piastres (environ 600 francs), somme dont Marcello devait sans doute avoir sa part, il me serait fourni, sans que j'eusse aucune autre dépense à payer le long de la route, un guide et cinq chevaux : le premier pour moi, le second pour mon guide, le troisième pour le postillon qui devait les ramener de relais en relais, le quatrième pour mes

bagages et le cinquième de rechange. Je devais en outre avoir atteint le terme de mon voyage après trois jours de marche. Pendant que Marcello s'occupait à remplir les formalités nécessaires pour la délivrance de mon firman, j'allai de mon côté déjeuner d'abord, ensuite acheter une selle, une bride, un fouet, des cordes et une solide paire de bottes, choses qui m'étaient indispensables; puis, à dix heures sonnant, je montai en selle et traversai la ville au pas, suivi de ma petite caravane. Toutes les boutiques étaient alors ouvertes et déployaient un riche étalage de marchandises diverses : carabines damasquinées, pistolets à crosses d'ivoire et d'argent, ataghans brillans et poudrières de toute sorte; tapis de Perse, châles de Cachemire, écharpes, parasols, pipes de mille façons, bonnets grecs, jaquettes rouges, babouches jaunes pointues, cannes à tête d'or, draps magnifiques, bas de laine ou de coton; et encore des bijoux, des épices, des fruits. des légumes, des volailles, du pain, du poisson et des poteries. Les planchers de ces boutiques avaient en général une certaine élévation au-dessus du niveau des rues, et on y voyait dans l'intérieur les maîtres et leurs apprentis qui travaillaient assis à terre. Cependant je remarquai plusieurs magasins, et des mieux fournis, où il n'y avait personne. Ils étaient ouverts sur toute la devanture, car une fois les volets ôtés aux fenêtres et à la porte, il ne reste

pas derrière de carreaux qui empêchent le premier individu qui passe d'entrer si bon lui semble. J'en avais déjà fait l'observation à mon ami Marcello, et il m'avait répondu que telle était la coutume dans toute la Turquie, où il n'est jamais question de ces petits larcins si communs dans les autres contrées: il ajouta même que, à l'exception peut-être des forêts du Balkan, je pourrais parcourir seul tout l'empire turc, mon porte-manteau rempli d'or, et que, ne fût-il pas fermé, on ne me tirerait pas seulement un ducat. Marcello ne disait là que l'exacte vérité. Les Turcs en effet, quand ils débattent un marché avec des étrangers ou entre eux, le font autant que possible à leur avantage; mais ils ne songent jamais à voler ni l'argent ni le bien d'autrui, quel qu'il soit.

Dès que nous eûmes dépassé la porte de Routschouk nous piquâmes nos montures, et jusqu'à une heure après midi nous ne décessâmes presque pas d'aller successivement au grand trot et au galop. Nous cherchâmes alors un refuge contre l'accablante chaleur du jour dans une vallée qui offrait un spectacle très pittoresque. Elle était d'une étendue considérable, traversée par un joli ruisseau et entourée de tous côtés par d'immenses rocs à pics qui la remplissaient d'une ombre propice aux voyageurs. Aussi y trouvâmes-nous une caravane de vingt-cinq à trente chariots chargés de tous les pro-

duits de la campagne, avec autant de familles (hommes, femmes, enfans) qui se reposaient et prenaient leur repas. Quand nos propres bêtes se furent suffisamment rafraîchies nous poursuivîmes notre voyage avec la même célérité qu'avant. Notre route, qui n'était indiquée à travers la pleine campagne que par des traces de roues et les pas des bœufs et des chevaux, franchissait de basses collines et des vallées çà et là garnies de broussailles. Vers trois heures, nous fîmes halte pour dîner à un khan solitaire. L'hôte, qui était un Bulgare, nous accabla de politesses, étendit pour nous une natte sur un balcon grossier qu'un toit de roseaux abritait du soleil, et mit à notre disposition les nombreuses volailles qui remplissaient sa basse-cour. Mais mon guide, sur qui, d'après nos conventions, retombaient toutes les dépenses, prétendit que nous n'avions pas le temps d'attendre qu'on accommodât un poulet ou un canard, et nous fit simplement servir du pain, des œufs durs, des ognons et du sel. Tandis que nous mangions le frugal repas, d'un aussi bon appétit pourtant que s'il se fût agi des mets les plus délicieux, quelques paysans tout déguenillés qui buvaient du rum et de l'eau sous un hangar, voulurent s'approcher de nous et entrer en conversation; mais mon Tartare prit son fouet et leur en distribua sans se gêner de bons coups qui les firent docilement se retirer. Lorsque notre

faim fut apaisée, nous recommençâmes notre course. L'après-midi était vraiment charmante, ni chaude ni fraîche, mais de cette température moyenne qui, aidée par l'exercice, communique au sang une agréable vitesse de circulation. Mon cheval aussi, malgré qu'il eût tout l'air d'une misérable rosse, galopait, après l'heure de repos et la bonne nourriture qu'il avait prises, avec un renouvellement d'ardeur. En repartant, je devançai mon guide et le postillon, croyant bien que ma bête devait connaître aussi bien qu'eux la route de Schumla. Pendant quelque temps je les entendis marcher derrière moi; mais le son cessant de parvenir à mon oreille, je me retournai, et, à mon extrême frayeur, ne vis absolument personne à l'horizon. En vain attendis-je quinze ou vingt minutes; puis je revins deux ou trois milles sur mes pas, mais toujours sans apercevoir une seule créature errante. Ne sachant alors que penser, craignant d'avoir été trahi, me demandant si je ne m'étais pas égaré, je crus que le meilleur parti à prendre était de mettre à mon cheval la bride sur le cou et de m'abandonner à son instinct, car les localités semblaient ne pas lui être inconnues. Peu à peu la contrée devint montagneuse, d'où je conclus que les monts Balkans ne tarderaient pas à surgir devant moi. Bientôt je rencontrai des bergers qui gardaient des chèvres, et en leur criant le mot

Schumla, je leur montrai du doigt la direction dans laquelle je marchais pour savoir si c'était la bonne; tous parurent me répondre affirmativement, ce qui d'une part allégea mes inquiétudes; mais, de l'autre, le soleil qui se couchait déjà menaçait de rendre mon aventure assez romantique, lorsque, descendant dans une vallée, j'atteignis une fontaine autour de laquelle de jeunes filles bulgares étaient réunies avec des cruches. Elles eurent l'air fort étonnées de mon apparition, et je ne pus, malgré ma situation critique, me refuser au plaisir d'admirer leurs grands yeux noirs et leur belle chevelure brune, ornée de pièces d'argent, qui retombait en nattes sur leurs épaules. Quelques-unes portaient à leurs oreilles de semblables ornemens, espacés par des grains de corail. Elles avaient pour vêtement des tuniques de toile ou de flanelle marquées d'une croix rouge sur le sein gauche, afin de montrer, je présume, qu'elles étaient chrétiennes, et à ce titre pouvaient ne pas porter voile. Elles semblaient néanmoins extrêmement timides, quoique la curiosité qui dans tous les pays caractérise le beau sexe leur fît de temps à autre jeter un regard en dessous au solitaire étranger. J'obtins d'une de ces demoiselles qu'elle me laissât boire dans sa cruche; mais aussitôt qu'elles eurent rempli leurs vases, et elles se hâtèrent le plus possible, elles prirent la fuite comme une volée d'oiseaux. J'allais

me mettre à les poursuivre, pensant qu'elles demeuraient à quelque hameau voisin où je pourrais passer la nuit, quand je fus alarmé par deux détonations d'armes à feu qui retentirent à peu de distance. Levant les yeux vers une hauteur que je venais moi-même de descendre, je vis, à travers le crépuscule qui s'épaississait, un cavalier accourir comme s'il avait toute une bande de brigands à ses trousses. C'était mon Tartare! Sa figure était tellement bouleversée que j'eus peine à le reconnaître. Arrivé près de moi, il se laissa glisser de cheval, et resta plusieurs minutes parfaitement immobile et muet, la peur et la fatigue lui ôtant l'usage de toutes ses facultés. Peu après, parut le postillon qui menait le cheval aux bagages; mais le cinquième manquait. Quand ils eurent retrouvé leur voix, ils m'expliquèrent que cet animal qui avait été monté tout le jour était tombé sur la route non loin de l'endroit où nous avions dîné, qu'ils avaient tout tenté pour le remettre sur ses jambes, mais qu'après avoir perdu beaucoup de temps il avait fallu y renoncer pour courir sur mes traces; car il y allait de leur vie si, ne pouvant me rattraper, il était, en leur absence, arrivé malheur à un seul cheveu de ma tête.

Lorsque nous eûmes tous, hommes et bêtes, pris un peu de repos, nous remontâmes en selle par un brillant clair de lune, et nous atteignîmes vers huit

heures du soir la ville forte de Rasgrad; nous y changeâmes de chevaux, et après avoir bu quelques tasses de café, nous poursuivîmes notre route. Quatre heures de galop presque sans interruption nous amenèrent, à plus de minuit, près d'une hutte solitaire d'où s'échappait une vive clarté. Mon Tartare ne pouvait guère, au bout d'une telle course, se passer de dormir quelques instans, ou du moins de fumer une pipe; nous mîmes donc pied à terre. Comme la porte n'était fermée qu'au loquet, nous entrâmes. Une énorme poutre brûlait à terre au milieu de la chambre, et quatre ou cinq paysans dormaient à l'entour, car la nuit était froide; nous prîmes place près du foyer, et nous chauffant en silence, nous n'éveillâmes aucun des dormeurs. Mais lorsque le guide, au moment de repartir, commanda à l'enfant de nous donner à boire, sa voix un peu rauque troubla le sommeil d'un des maîtres du logis, et les autres eurent bientôt les yeux ouverts. Je ne saurais dépeindre quelle fut leur épouvante à tous, quand ils nous virent ainsi campés chez eux; car nous étions enveloppés des pieds à la tête dans nos manteaux, nos bonnets étaient rabattus sur nos visages, et la flamme se reflétait sur nos sabres, nos carabines et nos pistolets, déposés près de nous; et assurément ils nous prirent pour des bandits qui au moindre mot les eussent assassinés. Aussi n'ouvrirent-ils pas la bouche, ne remuè-

rent-ils pas; mais quand nous repartîmes, un éclair de joie illumina leurs yeux.

Nous galopâmes encore deux heures; puis la nuit devint tellement noire, que nous ne pouvions plus nous voir les uns les autres, quoique marchant côte à côte. Apercevant alors quelques feux parmi des broussailles peu distantes de la route, et y dirigeant nos chevaux, nous trouvâmes là des hommes et des femmes qui dormaient près de bûchers bien entretenus, à l'abri des buissons et des ronces. Sur le second plan, était rangé un nombreux convoi de chariots, avec des bœufs qui en dépendaient. Nous fûmes accueillis avec bienveillance par ces voyageurs, qui même nous donnèrent pour souper quelques tranches d'un excellent pain bis. Nous ne fîmes cependant qu'une courte halte parmi eux, car nous étions au pied des monts Balkans, et nous commençâmes à les gravir dès que les nuages qui obscurcissaient le ciel eurent, en se dispersant, laissé reparaître quelques pâles étoiles. La route était raide et tortueuse; mais nos montures y étaient habituées, et les lumières lointaines de Schumla, qui tantôt brillaient sur les hauteurs comme une torche solitaire, tantôt étaient disséminées dans différentes directions, ranimaient notre courage. Nous atteignîmes cette célèbre cité à quatre heures du matin, parmi les aboiemens de plusieurs milliers de chiens que les pas de nos che-

vaux éveillèrent, et cherchant aussitôt une auberge, nous y goûtâmes avec délices, mais, hélas! pour peu de temps, les douceurs du sommeil.

Dès sept heures, en effet, nous gravissions de nouveau les montagnes. Je ne pus voir les fortifications qu'Hussein-Pacha avait, disait-on, construites du côté de la ville par lequel nous y étions entrés; mais de celui du Balkan, je n'aperçus absolument aucun vestige de travaux militaires, quoique les rocs escarpés qui dominent une certaine partie de notre chemin présentent les points les plus avantageux pour l'érection de redoutes qu'on pourrait, je crois, rendre presque imprenables; car, d'après la nature des lieux, il serait fort difficile d'établir des batteries qui les renversassent. Arrivant à une région plus découverte, nous la trouvâmes encore bien cultivée; les habitans y faisaient les vendanges de toute part, en sorte que tout le jour, pour obtenir de magnifiques raisins, nous n'eûmes que la peine de les demander. J'avais les membres un peu endoloris d'avoir si long-temps chevauché au grand trot; mais comme alors nous montions constamment, nous fûmes obligés de ralentir notre pas, et j'éprouvai moins de fatigue que je ne l'avais craint. D'ailleurs mon Tartare me donnait à espérer que nous atteindrions Stamboul dans la soirée du jour suivant, pourvu que nous trouvassions de bons chevaux; puis, ce qui me faisait encore oublier ma las-

situde, rien au monde n'est aussi beau, surtout vers la fin de l'automne, que la variété des teintes qui colorent les arbres et les arbustes dont se composent les forêts du Balkan. D'un côté, le bord du torrent dont le lit nous servait de route, et qui par un escarpement insensible s'élevait jusqu'au ciel, était du bas en haut revêtu des plus magnifiques buissons sur lesquels se jouaient toutes les nuances imaginables de l'or, du brun, de l'argent, du vert, de l'écarlate, de l'orangé et du bleu, tandis que le convolvulus et mille autres plantes grimpantes suspendaient, parmi ces buissons, leurs festons de clochettes qui rivalisaient avec la blancheur mate du lis ou le rouge tendre de la rose sauvage: vous eussiez dit une décoration de théâtre. De l'autre côté, au contraire, c'étaient d'épaisses forêts qui tantôt s'enfonçaient à une énorme profondeur, tantôt menaçaient de s'écrouler sur nous de leur terrible élévation, et qui, rendues impénétrables par l'abondance des lianes, des fougères et des ronces, par l'entrelacement des branches les unes dans les autres et par la multitude des vieux troncs couchés dans tous les sens et sillonnés par la foudre, semblaient admirablement propres à servir de retraite aux bandits dont elles sont en effet infestées. Aussi mon guide et le postillon eurent-ils la fièvre de peur tout le temps que nous gravîmes ces défilés.

Enfin, nous parvînmes au sommet de la chaîne

immense le long des flancs de laquelle nous avions grimpé tout le jour, et nous pûmes nous y reposer dans une hutte formée de planches perpendiculairement enfoncées en terre, et recouverte de toiles, qu'habitait un vieillard solitaire qui nous servit du café. Le soir, nous descendîmes vers les rameaux intérieurs du Balkan qui se succèdent les uns aux autres comme autant d'ondulations de hauteurs diverses, et qui sont presque tous dépourvus d'arbres, çà et là parsemés de ronces, quelquefois couverts de bruyères, mais absolument impropres à la culture. Mes deux camarades ne conservèrent donc plus aucune crainte. Nous rencontrâmes bien de temps en temps, au fond des gorges, des camps considérables de Bohémiens; car en quel pays ne se trouvent-ils pas? mais ces gens ne leur causaient aucune frayeur. De fait, ils semblaient partout songer bien plutôt à se livrer aux plaisirs de la musique et de la danse, ou à préparer leurs repas aux feux allumés près de leurs tentes, qu'à méditer des attaques contre les voyageurs. Les vallées septentrionales des monts Balkans paraissent être la demeure favorite de ce peuple vagabond qui les occupe sans craindre qu'on vienne l'y troubler. Mais comment leurs tribus qui jamais ne filent, jamais ne tissent d'étoffes, jamais ne cultivent la terre, pouvaient-elles toujours, comme je l'ai cent fois remarqué, être vêtues si bien, et avoir en si grande

abondance des légumes, de la viande, des volailles et du rum? C'est pour moi un mystère aussi inexplicable que leur origine et cet instinct qui les pousse à errer sans cesse, comme pour défier toute la puissance de la civilisation.

Quand vint la nuit, nos montures, qui avaient marché presque tout le jour, furent si fatiguées qu'elles s'arrêtèrent à chaque minute, et qu'au lieu d'arriver à Karnabat vers neuf heures, comme nous l'avions compté, nous n'y arrivâmes qu'à onze, quoique nous eussions vu toute la soirée les lumières de la ville. Je me flattais du moins d'y trouver un bon gîte; car Karnabat est situé en Romanie, et la plupart des villes de cette province, habitées principalement par des Turcs, ne sont pas aussi misérables que celles de Bulgarie jusqu'alors visitées par moi. Le nombre des musulmans est au contraire peu considérable dans cette dernière contrée, et se partage entre Vidin, Nicopoli, Routschouk et Schumla. La grande masse des habitans appartient à la race esclavonne, et professe le christianisme, mais paraît n'avoir que peu d'édifices consacrés à ce culte.

Mon guide m'arrêta bientôt devant une auberge; mais elle était de fort mauvaise mine, et quand la porte nous en fut ouverte, je vis qu'elle ne se composait que d'une seule chambre dans laquelle huit ou dix personnes étaient déjà couchées, outre

qu'un immense feu flamblait dans un four qui allait recevoir du pain. Si les renseignemens qu'on m'avait donnés en Valachie au sujet du froid qui règne sur le Balkan eussent été exacts, je n'aurais pas sans doute accepté avec trop de répugnance le voisinage de ce four. Mais comme en franchissant ces montagnes non-seulement je n'avais vu ni neige ni glace, mais qu'encore il m'avait été impossible de supporter mon manteau, à cause de l'extrême chaleur, qui même à cette heure de la nuit était peu diminuée, je refusai net de m'exposer d'une part au péril de cuire, de l'autre à celui d'être empoisonné par l'atmosphère d'un grand nombre de compagnons. De plus, rien ne semblait me promettre un dîner tel que celui dont j'avais réellement besoin. Mais, de son côté, mon Tartare refusa d'abord de me conduire ailleurs, sous prétexte que nulle autre hôtellerie n'était alors ouverte, tandis qu'en réalité c'était crainte qu'il ne lui fallût faire plus de dépense pour ma nourriture. A la fin, cependant, lorsqu'il me vit décidé à m'en aller seul chercher un meilleur gîte, et surtout que je le menaçai d'instruire son chef de son inconvenante conduite à mon égard, il céda, et sut me mener à un khan de premier ordre, encombré aussi de voyageurs, mais où du moins je ne manquai de rien. Après avoir copieusement satisfait mon appétit, je m'étendis sur un divan où dormaient déjà quatre

ou cinq Turcs; et je dormis moi-même d'un profond sommeil jusqu'à sept heures du matin.

Mes compagnons de nuit. La volaille dédaignée. Andrinople. Burgas. Sylivria. Avarice de mon guide. Approches de Constantinople; les ponts et la chaussée. Vue de Stamboul au soleil levant. Entrée dans cette capitale. La peste. Convois d'un Arménien et d'un Grec. Tolérance religieuse des autorités musulmanes.

Quand je m'éveillai et que je sortis de dessous mon manteau, j'eus l'honneur de voir tous les vénérables Turcs dont j'avais partagé la chambre et le coucher, fixer curieusement leurs regards sur moi. Bientôt l'un d'eux me présenta sa pipe, et parut fort surpris de ce qu'en ouvrant les yeux je ne me conformais pas à l'usage universel de fumer. En place, cependant, d'un chibouke, je demandai une serviette et de l'eau; on m'en apporta dans un plat d'étain, et après avoir fait ma toilette de mon mieux, puis déjeuné, je poursuivis mon voyage avec mes deux compagnons ordinaires.

Nous continuâmes presque tout le jour à descendre les chaînes inférieures du Balkan, par les routes les plus périlleuses. Ces montagnes et les vallées qu'elles renferment, sont pour ainsi dire absolument désertes. Les quelques huttes que nous rencontrâmes chemin faisant offraient l'aspect le plus misérable. C'est une contrée partout si nue que les habitans, qui sont disséminés çà et là, n'y

trouvent qu'à peine de quoi vivre, malgré leur petit nombre. Nous galopâmes jusqu'à une heure avancée de l'après-midi sans pouvoir, non plus que nos chevaux, prendre la moindre nourriture. Bien plus, toutes les sources étaient desséchées, de façon que nous n'eûmes pas d'eau pour étancher de temps en temps notre soif qui était brûlante, car il faisait une horrible chaleur. A la fin, pourtant, nous rencontrâmes une petite rivière au bord de laquelle nous fûmes enchantés de nous asseoir. En y arrivant, mon guide, quoique ruisselant de sueur, n'eut rien de plus pressé que de se jeter à plat ventre pour se désaltérer au même courant. Comme je n'osais pas imiter tout de suite son exemple, il me proposa du rum; mais au lieu de le boire pur, j'obtins de lui et du postillon qu'ils vidassent la moitié du flacon qui était entier, et je remplis le vide au moyen du liquide élément, d'où résulte un mélange aussi salutaire que délicieux. Hélas! l'effet qu'il produisit aiguisa de plus belle mon appétit, qu'un long jeûne et une course rapide rendaient déjà si vif; mais où trouver des vivres? Tandis que je regardais tristement autour de moi, comme pour voir si une fée bienveillante ne m'envoyait rien à manger, le Tartare qui devait me fournir des alimens tout le long de la route, et à qui je n'osais alors rappeler cet article de nos conventions, lut, à ce qu'il paraît, dans mes yeux;

et, souriant de l'air satisfait d'un homme qui n'est pas en défaut, quoiqu'on l'y ait cru, il me tira de son havre-sac une volaille froide, un bon morceau de pain et un cornet de sel. A dire vrai, la volaille n'était qu'un vieux coq bouilli que j'avais fièrement dédaigné l'avant-veille; mais la faim qui me creusait l'estomac rabattit à tel point ma fierté, qu'en moins d'une demi-heure j'eus entièrement dévoré l'animal. Mon guide, quant à lui, se contenta d'œufs durs. Pour le postillon, ce n'était pas mon affaire de m'enquérir s'il avait de quoi dîner. Je le vis à l'écart, qui mâchait quelque chose. En tout cas, il avait de l'eau en abondance, de même que nos chevaux, qui parurent fort se régaler de ronces.

Après cette halte si nécessaire, nous remontâmes en selle, et relayant vers neuf heures à un misérable hameau, nous pûmes poursuivre rapidement notre voyage toute la nuit. La lune nous éclaira jusqu'au matin, et alors nous vîmes Andrinople se dessiner à l'horizon. D'après les différentes descriptions que j'ai lues de cette cité, qui n'était inférieure qu'à Stamboul [1] même, je m'attendais à la trouver environnée d'une éblouissante splendeur. Les coupoles et les minarets de ses nombreuses mosquées offrent sans doute au voyageur, lorsqu'il est encore à quelque distance des murs, ample matière à croire qu'il va visiter une ville considéra-

[1] Nom que les Turcs donnent à Constantinople.

ble, bien peuplée, en un mot florissante; mais sans être absolument désappointé dans son attente, il comprend qu'elle était fort exagérée, lorsqu'il arrive à son khan après avoir traversé les principales rues qui, à part la variété ordinaire des boutiques, ne présentent rien à l'admiration. Le Tartare voulait passer outre sans s'arrêter un seul instant; mais, bon gré mal gré, j'obtins de lui qu'il me laissât dormir une couple d'heures.

Nous repartîmes vers midi, et dans la soirée nous arrivâmes à Bourgâz, qui de loin m'offrit plus l'air d'une ville européenne qu'aucune des cités que j'eusse encore visitées en Turquie. Plusieurs mosquées et d'autres bâtimens publics de vastes dimensions lui donnent une apparence de grandeur; mais en me promenant par les rues, je les trouvai presque entièrement désertes. Les édifices que je m'étais attendu à voir habités comme palais ou consacrés à d'utiles institutions, étaient abandonnés au vent et à la pluie. Les fontaines, qui à une époque plus ancienne avaient été élégamment décorées de marbre, étaient alors renversées, desséchées. Les cloîtres des lieux saints, dont plus d'un était bâti sur une magnifique échelle, servaient de retraite sûre à des chats et des chiens sauvages, à des hiboux et des corbeaux, dont les cris divers n'ajoutaient pas peu à la désolation de la scène. Enfin aucune des mosquées n'était entretenue le

moins du monde. Comme je me trouvais passer devant un de ces temples, un jeune enfant, du haut d'un des minarets, annonça aux fidèles l'office du soir dans les formes sacramentelles : « Dieu seul est Dieu, et Mahomet est son prophète! » La porte s'ouvrit aussitôt. Huit ou dix vrais-croyans tout déguenillés arrivèrent par des chemins différens, se lavèrent les pieds à une fontaine en ruine, et, laissant leurs babouches sur le seuil, pénétrèrent pieds nus dans l'intérieur. Je ne jugeai pas prudent de les y suivre, car j'étais seul; mais je me tins, sans qu'on en fût scandalisé, à la porte qui demeura ouverte. Des lampes suspendues à la voûte, qui descendaient assez bas pour toucher à la tête d'un homme debout, et ressemblaient à celles dont il est fait usage dans les illuminations, étaient allumées. La maigre congrégation se rangea en demi-cercle, et récita la prière en chœur sur un ton de psalmodie analogue à celle des juifs mais moins bruyante, sinon avec une dévotion véritable, mais avec l'air de la plus profonde piété.

Nous dînâmes assez bien, quoique dans une auberge de très pauvre mine; et l'hôte me procura, sans aucune sollicitation de ma part, le meilleur cheval qu'il y eût dans la ville. Nous remettant en marche à la tombée de la nuit qui ne cessa d'être belle et claire, nous cheminâmes huit heures durant sans aucune interruption, et nous atteignîmes

le bourg de Chorlu aux premiers rayons de l'aurore. Pour mon compte, tandis que mes compagnons fumèrent et burent du café, j'y dormis profondément jusqu'à sept heures. Nous fîmes alors un frugal déjeuner de pain bis et de raisin, et nous continuâmes notre route avec des montures fraîches, mais de beaucoup inférieures à celles qui nous avaient portés pendant la nuit. La matinée était brumeuse, mais le soleil perça bientôt le brouillard, et mon cœur battit de joie lorsque, gravissant au galop un petit monticule, je vis reluire dans le lointain sur ma droite les eaux de la mer de Marmara. Cette mer, en effet, communiquait avec la Méditerranée, et la Méditerranée avec l'Atlantique qui baignait les côtes de ma terre natale! Malheureusement nos chevaux étaient de si pitoyables rosses, que nous fûmes obligés au bout d'une heure ou deux de ne plus aller qu'au pas. Aussi, tout le jour, vîmes-nous Sylivria se dresser à notre horizon avec son château pittoresque et ses hautes fortifications, reposant au bord du vaste lac bleu de Marmara; mais nous n'y arrivâmes qu'assez tard dans l'après-midi. La ville était encombrée de soldats qui portaient le nouvel uniforme de l'armée turque; veste, jaquette et culotte de drap bleu foncé, bonnet grec rouge avec un gland de soie bleu clair, gros souliers à bouts carrés et bas de coton blanc. Ainsi accoutrés, ils n'avaient nulle-

ment l'air militaire. Pour gagner un caravanserai qui nous fut indiqué, il nous fallut parcourir la moitié d'une des rues principales. On ne saurait imaginer le misérable aspect qu'elle offrait; d'une part, elle était ombragée par quelques grands arbres; de l'autre, elle avait un pavage tel, qu'elle semblait avoir été exprès dépavée; puis au milieu coulait une eau bourbeuse, qui dans son cours formait une mare près d'un fumier au sommet duquel se carrait un vieux pélican. Une nombreuse troupe de chiens jouaient à s'entre-mordre. Çà et là de fiers coqs grattaient la terre pour en éviter la peine à leurs compagnes, et chantaient de temps à autre comme pour rappeler au monde leur importance. Les oies et les canards abondaient aussi. Un peu plus loin était un tombeau de saint, édifice circulaire, protégé par un toit de bois et entouré d'un palis; sur une estrade intérieure reposait le pieux personnage, toujours vêtu des habits dans lesquels il était mort un siècle auparavant. Il ne présentait aucun signe extérieur de décomposition; preuve, disait-on, qu'il méritait bien d'être canonisé!

Lorsque, me sentant faim, je demandai à mon Tartare s'il ne nous ferait pas faire quelque repas meilleur que depuis deux ou trois jours, « Hélas! répondit-il avec une effronterie sans pareille, je n'ai encore pu me procurer aujourd'hui que des œufs

durs. » C'était son mets favori, comme coûtant moins cher que tout autre. « Quoi! répliquai-je en lui montrant plusieurs étaux de bouchers qui étaient fort bien garnis; mais, et ces pièces de bœuf, et ces éclanches de veau, et ces quartiers de mouton que voilà? — Bah! reprit-il avec le plus grand sang-froid, tout a été retenu d'avance par les troupes qui remplissent la ville. Impossible, monsieur, de trouver le plus petit morceau de viande à acheter. » Je ne me tins cependant pas pour battu, et j'eus raison; car allant moi-même demander un gigot dans la boutique la plus proche, on me le délivra sur-le-champ. À cette vue, la mine de mon Tartare s'allongea d'une aune; mais pour se venger sans doute, il m'accommoda si mal mon innocent gigot, que je n'en pus manger deux tranches.

Nous eûmes ensuite beaucoup de peine à nous procurer quatre chevaux. A la fin pourtant nous en trouvâmes, mais de pauvres haridelles qui, arrivant d'un long voyage, n'avaient presque pas eu le temps de se reposer. Il était environ sept heures du soir, et la lune jetait déjà une vive clarté quand nous remontâmes en selle. Au bout d'une lieue nous atteignîmes un très beau khan où nous bûmes du café; puis nous côtoyâmes la mer de Marmara, dont les vagues légèrement agitées confiaient un délicieux murmure à la brise rafraîchissante du soir. Vers minuit nous parvînmes au commence-

ment de cette ligne jadis magnifique de ponts qui furent, à une époque reculée, établis sur un large bras de la mer Blanche, et qui abrégent considérablement la route de Constantinople. Mais alors le ciel se couvrit de nuages, le tonnerre gronda, et bientôt il vint à pleuvoir avec tant de violence que nous fûmes forcés de chercher un abri sous le portail d'une auberge, à la tête du pont principal, et d'y demeurer jusqu'à trois ou quatre heures du matin. Une chaussée, d'après le plan des anciennes voies romaines, a été construite de l'extrémité de ces ponts à Constantinople; mais, comme ces ponts eux-mêmes, on l'a laissée tomber en un tel état de dégradation, qu'elle est devenue infiniment plus périlleuse que commode pour les voyageurs. Elle est aussi mauvaise que toutes les plus mauvaises parties de la route par laquelle on franchit les monts Balkan. Si le sultan eût entrepris de rendre sa capitale inaccessible à la cavalerie du côté de Sylivria, nul ingénieur assurément n'aurait réussi à rompre la chaussée, qui en quelques endroits est l'unique passage, avec plus d'habileté et de manière à la rendre dangereuse, que le temps et une honteuse négligence ne l'ont fait sur toute la ligne. Sept ou huit cents ouvriers, travaillant une quinzaine de jours, pourraient néanmoins, sans d'énormes dépenses, la rétablir dans son état primitif de solidité et de beauté. Mais le génie de la décadence paraît avoir

dans ces derniers temps paralysé toute l'énergie du peuple turc.

Le sol que cette chaussée traverse est en général une argile molle, mais revêtue d'une couche de glaise plus compacte qui n'absorbe pas rapidement l'atmosphère humide des eaux environnantes. Il en résulte que, quand de grosses pluies sont tombées, la terre devient si glissante qu'il faut le plus grand soin de la part du cavalier pour empêcher son cheval de s'abattre à chaque pas, lorsqu'on n'est plus sur la chaussée dont la majeure partie est absolument impraticable. Aussi ne saurais-je dire combien nous fatiguâmes, nous et nos rosses. Enfin nous atteignîmes une région plus sablonneuse, et nous marchâmes avec moins de peine jusqu'au jour. Alors, du sommet de la plus haute éminence que nous eûmes à gravir, nous découvrîmes à trois lieues en bas de nous la capitale de l'empire ottoman, que le crépuscule du matin enveloppait encore de ses lueurs douteuses. Peu après, l'orient commença à rougir, et le soleil se leva dans toute sa gloire asiatique de derrière les hautes montagnes auxquelles est adossée Scutari, cette ville qui forme presque un faubourg de Constantinople. Bientôt les vastes plateaux qui couronnent les sommets de ces montagnes se couvrirent comme de drap d'or, tandis que des nuages d'une poussière de feu roulaient autour de leurs versans, soulevés, à ce qu'on

aurait dit, par les pas d'une armée innombrable qui s'en allait camper sur les splendides plaines de leurs faîtes. Puis, les croissans et les aiguilles des minarets blancs, les hauts cyprès verts, ces minarets de la nature qui l'emportent tant sur les autres par le genre solennel et grave de leur beauté, reçurent les rayons obliques de l'astre roi. Enfin, nous vîmes s'illuminer successivement les mille dômes des mosquées, les vieilles tours et les créneaux des remparts, les caravanserais, les bazars et les palais qui s'étendaient en longue ligne jusqu'aux bords de la mer de Marmara. Vue ainsi, à ce moment d'enchantement, Constantinople, qui se distingue de toutes les autres capitales européennes par son architecture orientale dont les arabesques de dentelle devinrent de plus en plus transparens avec le jour; Constantinople qui s'élance du milieu de groupes d'arbres, de cimetières et de jardins, qu'ornaient encore et le feuillage et les fleurs de l'été, ressemblait moins à une réalité qu'à la vision de quelque conte persan. Mon Tartare n'eut pas besoin d'étendre la main et de me dire : « Voilà Stamboul ! » La capitale des Constantins n'a dans l'univers aucune rivale, du moins pour la beauté de son extérieur et pour les avantages propres à sa position. Toujours maîtresse de communiquer par l'Hellespont avec la Méditerranée, elle peut très facilement se défendre aux

Dardanelles contre des forces navales, et, fermant ses portes sur ce point, se retrancher dans la mer de Marmara, dans le Bosphore ou dans l'Euxin, y réparer ses vaisseaux, construire de nouvelles flottes, les équiper et les approvisionner abondamment, ce qu'un territoire populeux et fertile lui permet de faire, puis se précipiter derechef sur ses ennemis avec une puissance irrésistible. Ou si le monarque qui a Stamboul en sa possession aime mieux ne pas courir davantage les risques d'une guerre maritime, eh bien! qu'il mette dans sa poche la clef de sa porte des Dardanelles, qu'il fasse de ses soldats de marine des matelots de navires marchands, et qu'il les envoie commercer le long des côtes de la Turquie, de l'Asie-Mineure, et de tous les rivages de la mer Noire, où les soies de Brousse, les tapis et les brocarts de Perse, le riz, les fruits, et le blé de tout ce territoire, enfin les richesses de la Russie centrale et méridionale arrivent sans cesse. S'il trouve l'Euxin un champ trop peu vaste, il peut par le Danube, et sans avoir besoin de convois, étendre son commerce à la Valachie, la Bulgarie, la Hongrie, la Servie, et l'Autriche, emportant en échange des productions de l'Orient toutes les dépouilles de l'Allemagne. Bien plus, lorsque le Danube sera uni au Rhin par un canal qui doit être incessamment construit, le sultan, quoique en guerre avec la Syrie, les États barbaresques, l'É-

gypte, la Grèce, la France, l'Espagne, l'Angleterre, et les deux Amériques, peut non-seulement vivre en sûreté dans ses châteaux, mais porter son négoce jusqu'à l'entrée de la Manche, sans redouter aucune des puissances maritimes du monde.

Tandis que je me livrais à ces réflexions, nous atteignîmes une des portes de la ville vers dix heures et demie; j'exhibai mon firman, et nous passâmes. Nous eûmes alors à franchir de vastes cimetières, plantés de cyprès et encombrés de pierres sépulcrales, qui sont ordinairement de petites colonnes rondes sculptées par le haut en forme de turban. Je suivais mon Tartare le plus vite qu'il m'était possible à travers ces tristes allées, lorsqu'un superbe Turc m'arrêta, brisa une noix dans sa main et m'en offrit la moitié; c'était une manière de me souhaiter la bienvenue au lieu de ma destination. Quittant à la fin ces champs de mort, qui étaient fort étendus, et où d'innombrables tombes fraîches ne prouvaient que trop évidemment les affreux ravages exercés depuis quelques mois par la peste à Constantinople, nous entrâmes dans les rues, et aussitôt nous fûmes entourés par la vie et le vacarme d'une grande cité. Parvenu à cheval au bord de la Corne-d'Or (ainsi s'appelle le havre intérieur), ce fut avec une indicible joie que je mis pied à terre, et que je descendis, tant j'étais fatigué, dans une barque où mes bagages et

mon guide prirent aussi place promptement. En quelques minutes nous débarquâmes au faubourg de Galata, d'où nous gagnâmes à pied celui de Péra qui est principalement habité par les Européens. Nous y avisâmes un jeune commissionnaire français, qui, moyennant une légère récompense, nous conduisit à l'hôtel de Guisepino, où je désirais loger, sur la strada ou place Santa-Maria, et non loin de l'église de la Sainte-Trinité. Cet hôtel était plein d'étrangers, et je n'y pus obtenir une chambre que dans les combles de la maison; mais j'eus de là une des plus magnifiques vues de Constantinople.

Après avoir pris un peu de repos, payé et congédié mon Tartare, déjeuné, puis réparé le désordre de ma toilette, je sortis sans plus de cérémonie que je l'aurais pu faire si j'avais été à Londres, pour aller rendre visite au consul d'Angleterre. Mais au bout d'une dizaine de pas, je m'entendis rappeler à grands cris; c'était l'hôtelier qui courait après moi pour me blâmer de mon imprudence et me remettre une grosse canne avec laquelle je devais écarter toutes les personnes, sans exception, dont les vêtemens menaceraient de frotter les miens. Je trouvai d'abord assez incommode d'avoir à me frayer ainsi, c'est-à-dire en bourrant les gens, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, un passage dans les rues de Péra qui sont fort étroites, et surtout pen-

dant les heures où elles étaient le plus passagères; mais je remarquai que tous les passans faisaient de même : c'était donc le résultat d'une nécessité généralement comprise, non un manque d'usage, et je m'aperçus bientôt que je n'étais pas plus soigneux d'éviter le contact des autres, qu'ils ne l'étaient eux-mêmes d'éviter le mien.

Chemin faisant, je rencontrai un convoi arménien. Le corps, que suivait un grand nombre de parens et d'amis rangés deux par deux, était précédé de plusieurs prêtres en étoles, en soutanes, en surplis et en bonnets pointus, qui chantaient l'office des morts en latin d'après le rituel de l'Église catholique romaine, et de cinq ou six enfans de chœur qui portaient, l'un une grande croix d'argent, l'autre un bénitier, celui-ci une boîte pleine d'encens, celui-là un encensoir qui fumait, le reste, des cierges. Tout ce cortége marchait avec autant d'ordre et de liberté que j'en eusse jamais vu dans aucune province de l'Espagne. Un drap mortuaire de velours noir était jeté sur le cercueil que six hommes soutenaient sur leurs épaules. J'accompagnai le convoi jusqu'au cimetière des Francs, qui était à peu près éloigné d'un mille en remontant le Bosphore. Quand on y fut arrivé et que la bière eut été descendue dans la fosse, les dernières prières, terminées par le *De profundis*, la plus touchante de toutes, furent alternativement récitées par l'of-

ficiant principal et par la foule, d'un ton si convenable, que dix minutes après je me demandais encore si je ne rêvais pas et si j'étais bien dans un pays musulman. De fait, pouvais-je m'attendre à cette célébration manifeste et autorisée des rites chrétiens dans les rues et dans les cimetières publics de la vraie capitale du Koran? Mais j'eus par la suite maintes occasions de me convaincre qu'en nulle autre partie de l'Europe l'exercice de tous les cultes n'est plus libéralement permis et même protégé que dans l'enceinte des murs de Constantinople. Ce fut, je crois, le jour suivant que je rencontrai un pareil cortége de Grecs catholiques, dont les hymnes et les prières différaient pour la langue et la rédaction de celles des Arméniens. Le cérémonial aussi n'était pas le même sur quelques points : par exemple, on portait sur un brancard le mort, entièrement vêtu du costume des vivans; la tête était ornée d'une couronne de fleurs, les yeux étaient encore ouverts, et l'âme semblait ne s'être envolée que peu avant qu'on portât son enveloppe au cimetière, où celle-ci eut à attendre que sa place fût creusée. Dans chacune de ces deux occasions, Turcs, Grecs, Arméniens et Francs, je les vis tous se ranger en cercle autour de la tombe et écouter avec silence, avec respect, avec dévotion même, les prières qui furent prononcées par les ministres de Dieu.

Excursion par mer à Térapia. Chaloupes du Bosphore. Retour à Constantinople. Cause de l'insalubrité de cette ville. Améliorations sanitaires indispensables. Déclin du fanatisme. Égalité de droits civils sans égard de religions. Moniteur ottoman. Départ pour regagner l'Angleterre.

Le 28 octobre, lendemain de mon arrivée, je me rendis au village de Térapia, où réside maintenant l'ambassade britannique; car le superbe palais qu'elle occupait autrefois dans Péra est devenu la proie des flammes, lors du vaste incendie qui ravagea ce faubourg il y a quelques années. Par terre, la distance de Constantinople à Térapia est, m'a-t-on dit, de cinq lieues; par le Bosphore, route qu'on suit le plus ordinairement, elle m'a semblé n'être que de neuf ou dix milles; mais on en parcourt quelquefois quinze ou vingt, à cause des louvoiemens auxquels on est obligé pour prendre les vents qui sans cesse changent dans ce canal. Les barques qui vous transportent sont assez larges et très profondes; mais la coupe de la quille en est si mauvaise, qu'il faut que passagers et rameurs s'y établissent soigneusement selon les lois de l'équilibre avant de partir; sans quoi ils courent risque de chavirer bientôt. Pour cette raison, les voyageurs sont obligés, pendant le trajet, de se convertir en lest, et de s'asseoir à fond de cale où ils trouvent habituellement soit une natte, soit un tapis destinés à cet usage. Si le vent est favorable,

on étend la voile, et alors rien de plus incommode que les changemens de place qui, lorsqu'on ne peut courir droit devant la brise, deviennent nécessaires de temps en temps, afin de faire une nouvelle distribution du salon entre le côté droit et le côté gauche chaque fois qu'on vient à naviguer dans une direction nouvelle. L'inconvénient est encore beaucoup plus terrible quand il n'y a dans la barque qu'un seul passager, car incessamment on le prie d'avancer ou de reculer d'une ligne sans qu'il puisse imaginer pourquoi. C'est par expérience que j'en parle.

Mais à cet ennui quelle compensation! J'avais, certes, entendu vanter en termes bien pompeux les beautés que déploient et la rive asiatique et la rive européenne du Bosphore : eh bien! je dois dire qu'elles m'ont encore paru surpasser infiniment toutes les descriptions que j'en avais lues, toutes les peintures qui m'en étaient tombées sous les yeux et toutes les idées que je m'en étais faites. Le caractère toujours différent des montagnes qui s'élèvent de chaque côté; les magiques variations de lumière qu'y produisent la marche du soleil et leurs propres ombres; les bouquets d'arbres et les jardins dont elles sont parsemées; les châteaux et les fortifications du moyen-âge; la vieille architecture mauresque des maisons et des palais qui s'étendent à cinq ou six milles de ces montagnes, jusqu'auprès

des eaux azurées; ces nouvelles résidences si splendides, bâties sur les deux bords par le sultan actuel ou par ses ministres, avec leurs légers frontons à l'orientale, leurs fenêtres à vitraux de couleur, leurs portes de bronze et leurs escaliers de marbre aussi blanc que la neige; les énormes vaisseaux de guerre turcs, mouillés devant l'arsenal; les bricks marchands qui montent ou descendent; les innombrables chaloupes qu'un but d'utilité ou de plaisir, que l'impulsion de la rame et du vent poussent en tout sens; le costume des Francs qui se mêle à ceux des Turcs, des Albanais, des Grecs, des Tartares, des sauvages montagnards du Caucase, des esclaves de la Circassie, des maquignons arabes, des marchands de soie et de tapis de la Perse, ou des derviches de l'Inde; enfin les formes de femmes voilées qu'on aperçoit çà et là, tout se réunissait pour offrir à mes regards un tableau si animé de l'industrie des hommes, et un spectacle si imposant des merveilles de la nature, que vainement leur chercherais-je des pendans à travers le reste du monde.

Je fus retenu à Térapia toute la journée suivante du 19 par de grosses pluies et une affreuse tempête qui durèrent, sans un moment d'interruption, depuis le matin jusqu'au soir. Pendant la nuit, des éclairs éblouissans et d'horribles coups de foudre furent accompagnés sans relâche des sifflemens d'un

vent impétueux qui soufflait de la mer Noire, et s'engouffrait entre les montagnes dont le Bosphore est bordé comme dans un entonnoir. Les eaux étaient encore très agitées le 20, quand je regagnai Péra; mais comme la direction du vent m'était favorable, je fis la traversée en une heure, et j'employai ce jour, ainsi que la semaine suivante, à explorer les nombreuses curiosités de Constantinople. Que le lecteur se rassure, cependant! Elles ont déjà été si souvent, si longuement et si bien décrites dans des extraits d'autres ouvrages, que je ne lui en donnerai pas une description nouvelle.

Une ou deux réflexions générales sur l'état actuel de cette métropole peuvent néanmoins ne pas sembler superflues. Elle est bâtie sur un groupe de collines qui offrent toutes les facilités désirables pour purifier les rues et conduire à la mer Noire, au moyen d'égouts construits avec art, toutes les immondices qu'engendre nécessairement une vaste population. Par malheur, tout ce qui existe d'égouts est engorgé ou n'aboutit qu'à la Corne-d'Or, havre intérieur où de nombreux navires de commerce sont mouillés à toutes les époques de l'année. Il en résulte que ce havre, où le courant du Bosphore se fait si peu sentir, ne vaut guère mieux qu'une mare croupissante qui reçoit toutes les ordures, non-seulement du quartier le plus populeux de la ville, mais encore de tous les vaisseaux qui

attendent le vent, et qu'on charge ou qu'on décharge. Je ne doute nullement que la Corne-d'Or, ainsi appelée comme emblème de l'abondance commerciale, ne soit la véritable source de la peste qui ravage si souvent, pour ne pas dire toujours, cette métropole, et la rend le séjour le plus désagréable et le plus dangereux de l'univers.

Il n'y a, et même il ne peut y avoir aucune espèce de sociabilité dans une capitale où il faut que chacun observe en quelque sorte une quarantaine contre son voisin. « N'avez-vous touché personne aujourd'hui ? » est la première question par laquelle on accueille un visiteur, pour peu qu'on le suppose inexpérimenté dans l'art d'éviter le contact d'autrui. Toute l'année s'écoule sans que jamais, riches ou pauvres, les habitans se réunissent le soir pour se livrer au plaisir. De spectacles, de bals, de concerts, inutile de dire que jamais il n'en est question. Bien plus, personne ne songe à mettre le nez dehors quand la fin du jour arrive, car les bazars se ferment tous au coucher du soleil, et les rues ne sont pas éclairées. Il est donc, je crois, impossible qu'on fasse de Constantinople un lieu qui soit vraiment habitable dans le sens européen du mot, une résidence qui joigne aux avantages de la salubrité les jouissances de la société et de la civilisation, tant que le havre intérieur ne sera point comblé entièrement, et la mer reculée à cette ligne de démarcation où

le courant du Bosphore agit sur la masse des eaux. Puis de nouveaux égouts, menant principalement à la mer de Marmara, devraient être construits. Les bazars, qui de fait ne sont que des rues principales garnies d'une toiture, devraient être découverts tous de façon que l'air y circulât librement. Les portes qui existent dans différentes parties de la ville, afin qu'en cas d'insurrection les insurgés ne puissent communiquer d'un quartier dans un autre, devraient être supprimées. Il faudrait encore que les vieux remparts et les vieilles tours, qui ne peuvent opposer aucune résistance à l'artillerie, fussent rasés; et qu'on usât de pareille rigueur envers les épaisses et hautes murailles qui entourent les hôtels du gouverneur de Constantinople et d'autres officiers publics. Surtout, il faudrait qu'en place des maisons de bois dont la plus grande partie de la capitale est formée, on construisît en pierre ou en brique des rues d'architecture mauresque. Si ces divers changemens et d'autres que suggèreraient le bon goût, le soin de la salubrité et une sage administration de la police, s'exécutaient un jour, Constantinople serait sans rivale pour la beauté et les avantages commerciaux de sa situation.

Mais s'exécuteront-ils? Dieu seul, et l'autocrate de Russie peut-être, le savent. Une chose du moins certaine, c'est que si l'extérieur de la cité demeure presque immuablement le même depuis des siècles,

l'esprit des habitans subit peu à peu d'importantes réformes. Ainsi que je l'ai déjà indiqué, le fanatisme religieux semble avoir tout-à-fait disparu en Turquie. La plupart des édifices consacrés à la religion musulmane, sous quelque titre que ce soit, tombent en ruines, et les fidèles ont entièrement cessé (ce qui autrefois témoignait de leur fervente dévotion au Koran) d'assiéger en foule les mosquées. Les fréquens retours de la peste parmi eux, sa longue durée chaque fois qu'elle revient, et les affreux ravages qu'elle exerce sans distinction de rang ni de fortune, comme si elle obéissait à quelque puissance surnaturelle, sont, à mon avis, les éclairs livides de l'aile d'un ange destructeur qui vient annoncer la chute de l'empire qu'avaient obtenu, on ne sait dans quel mystérieux dessein, les doctrines du faux prophète. Voici, en effet, plusieurs années que les Turcs qui habitent Constantinople, au lieu de s'exposer imprudemment à l'épidémie, comme ils le faisaient jadis, dominés par leur absurde doctrine du fatalisme, ont enfin commencé à comprendre qu'ils peuvent l'éviter par de légères précautions. De là, quand la contagion les environne, ils fuient l'atmosphère pestilentielle des mosquées. D'autre part, ils se conforment de plus en plus à l'interdiction lancée contre l'usage de l'opium; ils aèrent et blanchissent leurs maisons; ils aiment leur chez-soi, s'abandonnent aux bons

sentimens qui leur sont naturels, et s'occupent de l'éducation de leurs familles. C'est, comme on voit, une complète révolution de mœurs, et rien, à ce qu'il me semble, ne pourrait mieux présager des changemens prochains qui seront autrement graves.

Déjà, un fait d'autant plus digne de remarque qu'on ne le soupçonne guère en Europe, les différences de religion n'entraînent après elles en Turquie aucune différence de droits et de priviléges politiques; une parfaite égalité y règne sous ce rapport, et les Juifs eux-mêmes ne sont pas moins favorisés que les véritables croyans. Par exemple, les enfans des uns et des autres, ainsi que ceux des chrétiens de toutes les sectes, sont indistinctement admis dans les nombreuses écoles que le divan fait ouvrir chaque jour. Déjà aussi, une gazette officielle, portant le titre de *Moniteur ottoman*, se publie à Constantinople en deux langues, en turc et en français. L'édition turque, imprimée en beaux caractères, paraît d'abord et est suivie, au bout de quelques jours, par l'édition française, dont le style et la typographie ne laissent absolument rien à désirer. Je visitai l'établissement où ces deux feuilles s'impriment, et ce ne fut pas sans surprise que j'y trouvai tout disposé avec autant d'ordre qu'on en peut voir dans les bureaux et dans les ateliers des journaux les plus florissans de France et d'Angleterre. La liste des principaux fonctionnaires de l'empire est pu-

bliée à époques fixes par le Moniteur, et le but d'une telle publication est de leur rappeler qu'ils sont responsables de tous leurs actes. Leur conduite est ouvertement commentée par cet organe, qui leur distribue avec une égale impartialité l'éloge ou le blâme, suivant que leurs mérites ou leurs malversations justifient l'un ou l'autre. Ainsi, les gouverneurs provinciaux ne peuvent plus commettre aucun outrage sérieux envers les droits de leurs administrés. Des règles ont été établies pour guider ces satrapes dans toutes les attributions de leur charge, et la moindre déviation de ces règles, qui rendent le plus éclatant hommage aux éternels préceptes de l'humanité et de l'équité, est punie de la façon la plus exemplaire. Enfin, le divan s'occupe sans cesse à réviser les sources des dépenses publiques, et supprime sans pitié toutes celles qui ne sont pas absolument indispensables au service de l'État.

Quant aux institutions judiciaires de la Turquie, elles sont fondées toutes sur des principes de simplicité, de justice, de gros bon sens et d'économie. Nul changement essentiel n'est donc nécessaire dans les bases de sa jurisprudence; mais les officiers qui l'administrent sont souvent incapables de remplir leurs devoirs, tant ils sont ignorans et accessibles à la corruption. De même, on ne saurait vanter assez les anciennes institutions municipales de la

Turquie; mais elles tombent en désuétude. Il ne faudrait cependant que des hommes probes et honnêtes pour leur redonner la vie; il ne faudrait peut-être que quelques années pour corriger tous les abus, si le sultan était libre d'agir à son gré. Mais, sans vouloir entrer dans aucune discussion politique sur ce sujet, on sait que la Russie lui tient les mains liées.

Je m'embarque pour Smyrne. L'Hellespont. Changement de climat. Le sirocco. Mitylène. Ville de Smyrne. Vourla. Escadre anglaise. Iles de l'Archipel. Montagnes de Morée. Napoli. Grecs modernes. Nouvelles monnaies grecques de mêmes dénominations que les anciennes. Départ pour Athènes.

Après avoir demeuré une quinzaine de jours à Constantinople, et terminé les affaires qui m'y avaient amené, je songeai à regagner l'Angleterre. Je pris donc passage pour Smyrne à bord du paquebot *le Spitfire,* qui, heureusement pour moi, avait été retenu par le vent contraire au-delà du terme fixé pour son départ. Le 26 octobre, lendemain du jour où je fis marché avec le capitaine, le vent tourna enfin du sud au nord, vers le soir. Comme tout était préparé depuis une semaine, nous levâmes bientôt l'ancre, et voguant à pleines voiles, nous traversâmes avec une incroyable rapidité la mer de Marmara. Lorsqu'en effet je m'éveillai le matin suivant, je m'aperçus avec plaisir que nous n'étions plus très éloignés de l'Hellespont. L'atmosphère était

brumeuse; mais quand nous eûmes dépassé Gallipoli et que nous entrâmes dans le fameux détroit, le soleil, perçant le brouillard, nous laissa voir illuminés des plus brillantes couleurs les châteaux d'Abydos et de Sestos. Chemin faisant, les matelots me montrèrent l'endroit où lord Byron avait traversé le canal en nageant d'une rive à l'autre. Mon cœur battit à ce souvenir; mais les beautés de l'Hellespont ne peuvent être comparées à celles du Bosphore. Les montagnes qui le bordent sont des deux côtés basses et monotones; çà et là, néanmoins, une cabane occupant un site pittoresque, un jardin cultivé avec soin, un ruisseau qu'on eût pris pour une mouvante écharpe d'argent, me ramenaient par la pensée à ces heureux jours de mon enfance, où j'avais Homère entre les mains. Le barde grec, soit dit en passant, qui maintes fois mentionne l'Hellespont, lui donne toujours l'épithète de *large* qu'on serait bien tenté de croire fausse, lorsqu'on y entre pour la première fois par la mer de Marmara. Effectivement, il est presque aussi étroit que le Bosphore jusqu'aux Dardanelles; mais là il s'ouvre en une magnifique nappe d'eau que sans doute le poète avait souvent contemplée du rivage troyen.

Avant midi nous côtoyâmes lentement la plaine, aujourd'hui tout-à-fait nue, où les géographes modernes placent la Troie qu'Alexandre fonda, à ce qu'il pensait, sur les ruines de la Troie d'Homère.

Puis, quand les montagnes d'Ipsara, de Ténédos et de Mitylène se montrèrent à nos yeux, nous reconnûmes tous que nous avions atteint un climat nouveau dont la température était celle de la fin du printemps. L'atmosphère était pure et chaude. Le ciel, les eaux, les chaînes lointaines, tout autour de nous était comme recouvert d'une transparente gaze d'azur. De distance en distance cependant, à travers cette gaze nous distinguions des barques grecques qui, avec leurs voiles rayées si pittoresques, passaient de l'une à l'autre rive, ou longeaient les côtes dont le paysage était animé par des troupeaux de moutons et de chèvres. Il y a dans ces mers une miraculeuse beauté qu'on ne peut bien comprendre sans l'avoir vue. Les flots sont si limpides, que je distinguais parfaitement les poissons qui allaient et venaient à une certaine profondeur. L'air est si clair et la voûte céleste si sereine, que tout ce qui s'agitait sur les eaux ou apparaissait sur la terre se dessinait à nos yeux avec cette netteté de formes qui caractérise le pinceau d'un peintre habile. Le soleil se coucha derrière le pic de Ténédos, et nous n'avançâmes qu'avec des brises incertaines jusqu'à ce que nous eussions dépassé le cap Baba. Dès lors ce fut bien pire, car nous rencontrâmes le sirocco, ou vent du sud, avec qui j'eus l'honneur de faire connaissance pour la première fois, et que je trouvai fort incommode. Les étoiles ne tardèrent pas à

briller dans tout leur éclat, et comme nulle vapeur ne traversait l'immense firmament, les montagnes et les divers promontoires qui nous entouraient ne cessèrent de se révéler distinctement à l'horizon.

Nous ne fîmes guère de chemin pendant la nuit, car le vent nous était absolument contraire. Nous parvînmes néanmoins à entrer le lendemain 28, à la pointe du jour, dans l'excellent petit havre de Sigri, qui est situé sur la côte occidentale de l'île de Mitylène. Mais à peine avions-nous jeté l'ancre, il s'éleva un ouragan qui souffla avec violence la plus grande partie de la journée. Trois ou quatre bricks marchands arrivèrent peu après nous, s'estimant heureux d'avoir échappé à la furie de la tempête. Les eaux mêmes du havre furent long-temps si agitées que nous ne pûmes aller à terre avant le soir. Le village était encombré de pèlerins turcs qui avaient débarqué d'un des bricks, lequel se rendait à Alexandrie. Du reste, ce n'était qu'un misérable amas de pauvres chaumières protégées par une vieille forteresse où je voulus pénétrer, mais la sentinelle me refusa la permission d'en dépasser la porte. On me laissa au contraire entrer librement dans la mosquée qui était fort ancienne, et dont le minaret s'était déjà écroulé, tout l'édifice menaçant de suivre bientôt cet exemple. Après avoir fait emplette de melons et de raisins qui étaient excel-

lens, je retournai à bord. La mer était redevenue parfaitement calme; nous vîmes une belle tortue nager à la surface de l'eau, mais elle prit la fuite avant qu'on pût s'en saisir. Le soleil se coucha avec une splendeur plus qu'accoutumée, derrière la petite île d'Istrate, à certaine distance de nous; mais ses derniers rayons illuminèrent encore quelque temps les hauteurs variées et sourcilleuses de Mitylène. De derrière l'île qui est fort élevée, s'élançait une vaste gerbe de lumière d'or, tandis que tout à l'entour le ciel était teint d'une nuance rosée. Quand vint la nuit, des éclairs jouèrent sur les montagnes lesbiennes, et les poissons, qui de temps en temps montaient à la surface des vagues, étincelèrent, comme des mouches à feu, de toutes les riches couleurs de l'arc-en-ciel. Pas une étoile ne se montra dans les régions supérieures du firmament qui resta aussi noir que la face d'un Éthiopien.

Le 29, à huit heures du matin, nous levâmes l'ancre et poursuivîmes notre route vers Smyrne. Ipsara ne tarda guère à se montrer, mais disparut bientôt parmi des vapeurs qu'amena une bourrasque. Au bout d'une heure, toutefois, nous revîmes le soleil aussi brillant que jamais, et nous distinguâmes au sud les magnifiques chaînes des montagnes de Chios, tandis que celles de Mitylène dressaient encore à notre gauche leurs cimes sourcilleuses. Nous passâmes lentement à l'entrée du havre

de Caloni, lequel s'enfonce dans le milieu de l'île; car le temps demeura orageux et variable jusqu'au soir; mais le vent du nord, triomphant enfin de tous ses ennemis, nous favorisa de nouveau, et nous naviguâmes alors en droite ligne vers le golfe de Smyrne. De celui de Sandarlick se précipitait une mer houleuse contre laquelle nous eûmes quelque temps à lutter; nous parvînmes cependant à gagner les eaux tranquilles de l'autre golfe, et quoique la pluie tombât par torrens, quoique l'atmosphère fût chargée de brouillards, nous continuâmes notre route, tant que le vent nous le permit. Mais il nous abandonna encore une fois vers dix heures, et il nous fallut jeter l'ancre jusqu'au lendemain.

Le 30, dès l'aurore, *le Spitfire* s'était remis en marche et voguait à pleines voiles. Malheureusement, les côtes de la baie de Smyrne étaient couvertes de nuages épais; de temps en temps néanmoins, ils s'éclaircirent par places et nous laissèrent admirer des vues qui, lorsqu'on les contemple dans toute leur étendue et toute leur beauté, ne sont guère inférieures, dit-on, à celles de la baie de Naples. La baie de Smyrne est entièrement ceinte par des montagnes dont quelques-unes offrent les pics les plus curieux; et à leurs pieds, s'étendant vers la mer, sont des plantations d'oliviers, des jardins, des bois, des villes, des mosquées et des minarets disséminés d'une manière tout-à-fait pit-

toresque. La ville elle-même se présenta bientôt à nos regards, et vers dix heures nous mouillâmes dans son port parmi des centaines de vaisseaux de toutes les nations; mais la mer était tellement agitée que nous débarquâmes seulement à midi.

Smyrne, ou Umir, capitale de l'Anatolie, est une cité belle, grande et riche, qui ne renferme pas moins de quatre-vingt mille habitans. On y rencontre un concours prodigieux de marchands du pays, qui apportent par caravanes, coton, soie et tapis de Perse, fil de chanvre, éponges, laines de chevreaux et térébenthine. Elle fait en outre un commerce considérable de noix de galle que produit son territoire, de storax, de savon, de diamans, de perles, de cochenille, de tartre, de verdet, d'indigo, d'étain, de bois de teinture, d'épiceries et de sucre. De Smyrne, mon dessein était de passer en Grèce, si la chose était possible.

J'appris, en descendant à terre, qu'un petit paquebot faisait régulièrement le service entre ce port et Napoli; mais il était parti l'avant-veille pour cette destination, et trois semaines s'écoulaient toujours entre chacun de ces départs. Je me désolais donc d'un contre-temps si fâcheux, lorsque j'entrai par hasard dans un café où se trouvaient cinq ou six de mes compatriotes, officiers de marine. Ils m'informèrent, quand je leur eus confié l'embarras de ma position, qu'une escadre anglaise, dont faisaient

partie les vaisseaux sur lesquels ils commandaient, était mouillée devant Dourlach, village situé non loin de l'embouchure du golfe sur la côte septentrionale; qu'un des navires de l'escadre, *le Portland*, devait s'en détacher le soir ou le matin suivant pour aller à Napoli; qu'eux-mêmes retourneraient le lendemain de bonne heure à leurs bords respectifs; et qu'en conséquence ils m'offraient une place sur le cutter qui les emmènerait, pour que je profitasse de l'occasion, s'il en était encore temps; car ils ne doutaient pas que leur amiral ne consentît à m'y autoriser. On pense bien que j'acceptai sur-le-champ une aussi aimable proposition.

Le lendemain, dès le lever du soleil, nous partîmes pour Dourlach, et comme nous venions à portée, vers neuf heures, de distinguer l'escadre au moyen du télescope, un aspirant, qui était en vigie, s'écria qu'il voyait un navire se mettre en route. Nul doute que ce ne fût celui sur lequel je comptais! Aussi le capitaine du cutter, en même temps qu'il donnait ordre de déployer toutes voiles au vent, fit-il tirer un coup de canon, signal convenu dans le cas où, revenant assez tôt de Smyrne, il aurait soit des lettres, soit quelque passager pour *le Portland*. Ce vaisseau comprit notre signal, et après y avoir répondu, ralentit sa marche, tandis que de notre côté nous accélérions la nôtre par tous les moyens possibles. On devine sans peine combien

grande devait être ma préoccupation en un pareil moment; arriverais-je? n'arriverais-je pas? Il aurait néanmoins fallu que je fusse insensible à tout ce qui est grand est beau pour ne pas admirer le superbe spectacle qui se présentait alors sous mes regards. Dourlaeh est un village à environ cinq lieues sud-ouest de Smyrne. La baie est une des meilleures de toute la côte d'Asie, où se puisse établir une station navale. Elle est abritée des vents qui soufflent de la mer Égée dans le golfe par un haut promontoire, et de ceux qui soufflent de la terre par un demi-cercle de montagnes qui bordent tout le rivage. Dans cette baie était mouillée une flotte entière sous pavillon britannique; car l'escadre se composait d'une dizaine de vaisseaux, dont le moindre était une frégate de cinquante.

J'eus bientôt obtenu de l'amiral qui la commandait l'autorisation de m'embarquer pour la Grèce à bord du *Portland*, et un quart d'heure après je montai sur le pont de ce navire qui continua immédiatement sa route; mais nous n'étions poussés que par une faible brise, et nous restâmes presque tout le jour en vue de l'escadre. Vers le soir, ces navires s'effacèrent les uns après les autres de notre horizon; un vent impétueux s'éleva, et doublant enfin le cap Burnu, nous gouvernâmes vers le Bocca-Silota. Le jour suivant, 1er novembre, lorsque je m'éveillai, à sept heures du matin, nous avions déjà

franchi ce passage; bien plus, nous laissions derrière nous et les montagnes de Négrepont et l'île d'Andra. Peu après, Tyno se montra au loin à notre gauche, et par-delà, nous crûmes pouvoir, tant la matinée était belle et claire, distinguer avec des lorgnettes même Myconi et une des deux Sdili, l'ancienne Délos. Syra se voyait distinctement. Nous passâmes assez vite entre Macronisi et Zéa, n'apercevant Thermia qu'à peine. Mais un calme presque plat nous surprit à l'entrée du golfe d'Athènes.

Je ne sais pourtant s'il ne faut pas plutôt regarder comme une bonne fortune que comme un contretemps fâcheux, d'être retenus par une circonstance quelconque parmi des lieux si pleins d'immortels souvenirs! Puis, quel climat que celui de la Grèce! J'en avais entendu souvent parler; j'en avais lu de nombreuses descriptions; mais combien tout ce que j'imaginais dans mes rêves était encore au-dessous de la réalité! Je ne sache pas qu'il existe aucune règle dans la science, d'après laquelle on puisse définir le caractère et les limites d'un climat aussi nettement que la nature paraît les avoir définis dans ces mers. Et en effet, un diagramme irrégulier, renfermant Argos, Corinthe, toute l'Attique, l'Hellespont, Lemnos et Lesbos, Chios, Samos, Patmos et la Crète, enfin tout cet archipel dont les innombrables îles, aperçues de plus ou moins loin, nous semblaient absolument flotter sur les eaux comme au-

tant de nuages sur le ciel, comprendrait, à en juger par ce que j'avais vu moi-même ou appris de notre pilote, une portion non-seulement de la surface du globe, mais aussi de la voûte céleste et de l'atmosphère, tout-à-fait propre à charmer les sens; car toujours des teintes d'or illuminent le firmament, toujours un calme délicieux sourit partout sur la terre, toujours un admirable azur est répandu sur les vagues. Pendant les nuits même, lorsque le temps est pur, ces merveilleuses beautés ne disparaissent qu'à peine de la scène. Mais c'est quand l'astre du jour vient de se coucher, ou quand les rideaux de l'orient s'entr'ouvrent de nouveau pour qu'il recommence sa carrière, qu'elles brillent de leur splendeur la plus éclatante.

Le manque de vent nous retint dans les parages d'Hydra presque toute la journée du 2. La matinée suivante, je vis avec admiration le soleil se lever sur les montagnes de la Morée. Les pics les plus hauts étaient encapuchonnés de neige, et à mesure que le disque de feu s'éleva dans le ciel, de nouvelles cimes pareillement coiffées semblaient à chaque instant surgir des entrailles de la terre. Puis incessamment, malgré que nous pénétrassions dans le golfe avec une telle lenteur qu'à peine sentions-nous le vaisseau se mouvoir le long du rivage de ces classiques et délicieuses régions, les montagnes nous offraient une différente combinaison d'aspect,

comme si la main de quelque enchanteur invisible les changeait sans cesse de place. Bientôt le Palamède de Napoli, comme s'appelle l'acropolis ou château-fort de cette ancienne ville, nous apparut surmonté du drapeau national des Grecs modernes; mais nous ne pûmes atteindre notre ancrage qu'à trois heures du soir.

Quand, après deux jours de quarantaine qui me parurent deux siècles, je mis enfin le pied sur le sol de cette Grèce si fameuse, je laisse à penser quelle émotion vint agiter mon cœur! A peine osais-je marcher! il me semblait que mes pieds à chaque pas foulaient quelque chose de vénérable, profanaient quelque chose de saint! C'était pendant la matinée. Avant de me familiariser avec les rues de Napoli, je voulus d'abord gravir la montagne sur laquelle la forteresse est construite. Quoique excessivement raide et presque entièrement couverte de rochers, on n'y voyait nulle part une poignée de terre qui ne produisît quelque espèce de végétaux; et tous ces végétaux, quoique maigres et chétifs, étaient parfumés de cette odeur de thym sauvage qui, comme je m'en suis aperçu plus tard, est particulière à toutes les hauteurs rocailleuses de la Grèce. Parvenu au sommet, j'abaissai mes regards sur la ville qui s'étendait devant moi comme une carte, et ce ne fut pas sans une vive sensation de plaisir que je vis des groupes nombreux et ani-

més se mouvoir sur les places et dans les rues. Deux vaisseaux de ligne anglais étaient mouillés à certaine distance de la côte; non loin de ceux-ci il y en avait deux français, et presque à l'entrée du port deux autres sous pavillon russe. En outre, plusieurs navires marchands et une multitude de petites embarcations donnaient à la baie un air de vie. Argos, avec sa fameuse plaine à l'ouest, et les montagnes qui de son acropolis s'étendent en demi-cercle par Mycène et par Tirynthe autour du fond du golfe, étaient plongés dans les flots de lumière d'or que répandait déjà le soleil. Sur les flancs des coteaux erraient çà et là quelques troupeaux de chèvres, ne négligeant pas le moindre des brins de verdure qu'elles pouvaient découvrir parmi des rocs qui eussent été inaccessibles à la plupart des autres animaux.

Accoutumé à la solitude et à l'air morne des villes turques où j'avais passé naguère, je fus enchanté de voir qu'on rencontrait partout du monde à Napoli, et que l'industrie, l'aisance y semblaient régner dans presque toutes les habitations. Français, Anglais, Bavarois, Grecs de toutes les provinces avec leurs beaux et gais costumes, allaient, venaient, se croisaient en tout sens. Depuis que j'étais parti de Vienne, je n'avais aperçu que deux boutiques de libraire, l'une à Péra, l'autre dans un des bazars de Constantinople; et depuis que j'avais quitté

la France, rien absolument qui ressemblât à un cabinet de lecture. J'en comptai, au contraire, sept ou huit à Napoli, et ces établissemens paraissaient fort fréquentés. Dans l'après-midi, la promenade publique qui avoisine la ville offre le plus charmant coup d'œil, car elle est le rendez-vous habituel des dames, qui s'y montrent les unes à pied, les autres à cheval, d'autres en voiture, toutes en grande toilette. On y trouve d'ailleurs, comme sur les boulevards de Paris ou sur les quais de Londres, un concours qui sans cesse se renouvelle, d'officiers en uniforme, de bourgeois, de marchands, d'étrangers, de marins, de simples soldats, et même de bonnes d'enfans, et tous ces individus paraissent jouir de la plus complète sécurité.

Quand on ne jugerait que par un tel spectacle des heureux changemens qui ont été déjà introduits en Grèce par la dernière révolution, ne devrait-on pas s'en applaudir? On dira, il est vrai, que sous ces mines joyeuses ou insouciantes les Grecs cachent les haines, les jalousies, les ambitions les plus honteuses; on ne craindra même pas d'ajouter qu'ils ne font tous qu'une race de lâches, de brigands, de bandits et d'assassins desquels on ne devait rien espérer de bon. Je répondrai d'abord que, pour moi, les Hellènes ne m'ont paru, en ce qui concerne le caractère, ni plus ni moins parfaits qu'aucune autre nation. Et ensuite est-il juste d'exiger,

dès à présent, la perfection d'un peuple qui n'est sorti que d'hier des ténèbres de la tyrannie, et qui a encore sur ses membres les meurtrissures de ses chaînes, encore dans son esprit l'habitude de toutes ces mille petites ruses auxquelles l'esclave est forcé de recourir contre son maître? Accordez-leur donc, à ces Grecs que vous calomniez tant, seulement quelques années pour qu'ils relèvent leurs villes et pour qu'ils s'habituent aux institutions nouvelles implantées chez eux. L'œuvre de leur réforme sociale ne peut être longue à s'accomplir; car combien n'ont-ils pas d'avantages sur toutes les nations qui jamais secoueront le joug de la barbarie? N'est-ce rien que le souvenir et l'exemple de leurs ancêtres? n'est-ce rien non plus que la presse, les journaux, les chemins de fer et les bateaux à vapeur qu'ils ont déjà? Puis, la nature ne leur donne-t-elle pas des membres robustes et une vigoureuse constitution qui leur permettent de supporter toutes les fatigues? Ne sont-ils pas également propres aux occupations agricoles et commerciales? n'est-il pas facile d'en faire d'excellens soldats et les meilleurs marins de la Méditerranée? Enfin ne cultivent-ils pas une terre où, quoique de stériles montagnes y abondent, les plaines compensent cette stérilité par leurs doubles moissons, pour peu qu'on les arrose? On voit, à ce qu'il me semble, d'après toutes ces considérations, que l'avenir des Grecs

modernes est plein d'espérance, car il leur faut bien plutôt rétablir qu'inventer pour tout ce qui concerne le gouvernement, les lois, les coutumes, les mœurs, l'art de la navigation, la science de la guerre, les divers genres d'industrie, la commodité ou l'amusement, les besoins ou les plaisirs de l'existence sociale.

Le surlendemain de mon arrivée à Napoli, j'allai passer un jour à Argos, et en revenant, je visitai les célèbres murailles de Tirynthe, qu'on regardait, du temps même d'Homère, comme les restes d'une des plus vieilles cités du monde. Je ne voulais pas non plus être venu en Grèce sans avoir vu le lac de Lerne, si fameux chez les anciens. Je traversai donc la plaine près d'Argos où il est situé; mais il ne consiste maintenant qu'en une petite mare, à peine plus large que la source d'une fontaine ordinaire. Toutefois le sol est à l'entour si marécageux, qu'un voyageur ne doit pas s'y aventurer sans guide; car quoique j'en eusse un, mon cheval enfonça jusqu'au ventre en plus d'un endroit.

Napoli à l'époque de mon voyage était encore le siége du gouvernement, et, par cette raison, la résidence la plus agréable pour un étranger. Aussi trouvai-je que le temps y passait avec une surprenante vitesse; mais il me fallait l'économiser, car je désirais atteindre Corfou de manière à profiter du bateau à vapeur d'Ancône, pour repasser de cette

ville en Angleterre. Cependant, quitter la Grèce sans faire un pèlerinage à Athènes, aurait été une espèce de haute trahison classique. Je louai donc une paire de chevaux moyennant 5 drachmes par jour, et je partis le 8 novembre pour Épidaure. Une des premières mesures de la régence a été de rétablir toutes les dénominations des anciennes monnaies grecques: on a donc fait fabriquer à Munich des pièces d'or de 20 drachmes; des pièces d'argent de 5 drachmes, d'une drachme, d'une moitié et d'un quart de drachme, ainsi que des pièces de cuivre de 10, de 5, de 2 et d'un leptas. Le leptas vaut à peu près 2 liards, tandis que la drachme équivaut à environ 90 centimes.

Manière de voyager en Grèce. Ruines d'Hiéron. Rencontre d'un mystérieux compagnon de route. Épidaure; les environs. Départ pour Athènes. Traversée. Pirée. Athènes. Mégare. Corinthe. Vostizza; platane immense. Patras; ma chambre au-dessus d'un caffiné; mariage d'un Grec. Départ pour Corfou à bord d'un paquebot autrichien.

Je m'aperçus promptement que voyager en Grèce était une affaire fort différente de voyager en Turquie. Un tout petit trot, ou mieux une promenade à pas de colimaçon, voilà du moins comment on voyage à travers la Morée. De fait, les sentiers pour les chevaux et les bêtes de somme (qu'on appelle les grandes routes) sont si rudes, qu'il serait impossible, si ce n'est à un Tartare peut-être, d'y par-

courir plus de trois milles à l'heure. Les mêmes montures vous servent souvent trois ou quatre jours de suite, ce qui toutefois ne les exténue pas, car elles ne font guère journellement que six ou sept lieues. Le guide a l'habitude de marcher derrière le voyageur, chassant le cheval qui porte le bagage devant lui; ou si le drôle est un paresseux et un lâche, comme il arrive d'ordinaire, il se perche sur le cou du malheureux animal entre le porte-manteau et le sac de nuit, aussi bien qu'il peut, s'endort, chante ou siffle par intervalle, selon que l'idée lui en vient, sans que ni lui ni son camarade en fainéantise paraissent rien avoir autre chose à cœur sur cette terre qu'à se donner la plus petite quantité de mal et le plus grand espace de temps possible.

Nous partîmes de Napoli à midi, et à trois heures faisant halte au bord d'une fontaine solitaire, nous dînâmes d'un poulet froid dont heureusement je m'étais pourvu. Près de Ligurio, je m'écartai de la route principale pour aller à droite visiter les fameuses ruines d'Hiéron; ruines en effet, car, excepté cinq ou six fragmens des gradins du théâtre, à peine reste-t-il quelque chose à voir. Mais je ne doute pas que des fouilles entreprises sur ce lieu ne missent au jour d'abondantes et de précieuses antiquités. D'ailleurs, le bois sacré lui-même récompense amplement de la peine qu'on peut avoir pour le découvrir. On l'appelle encore *sacré*, parce

qu'il était jadis dédié à Esculape, et contenu tout entier comme il l'est dans une vallée, il devait offrir la plus délicieuse retraite contre les ardeurs du soleil d'été et d'automne aux voluptueux habitans d'Argos, d'Hermione et d'Épidaure, et même d'Athènes, lorsque ces cités florissaient.

La vallée se prolonge à une distance considérable entre deux hautes chaînes de montagnes, dont les versans de part et d'autre sont garnis de toutes les espèces d'arbres, d'arbustes et de buissons qui peuvent non-seulement donner de l'ombre, mais encore contribuer à la beauté de la scène. Cette végétation, partout très touffue, règne depuis les sommets des monts jusqu'aux rives d'un torrent qui se précipite au plus profond du ravin, et donne encore aujourd'hui même à ces lieux un caractère de sainteté. Tandis que nous chevauchions à travers cette forêt par des sentiers tortueux qui nous conduisaient, tantôt près du lit du torrent où il nous semblait être perdus dans les ténèbres, tantôt sur les pentes les plus hautes d'où nous pouvions à peine voir l'écume blanchir par des jours qui çà et là perçaient le rideau de verdure et pénétraient jusqu'à l'abîme, nous fûmes tout à coup joints par un autre voyageur, enveloppé d'un manteau, dont l'air fin et les manières froides ne me prévinrent nullement en sa faveur. J'avouerai même que soit à tort, soit à bon escient,

je regardai cette jonction, accidentelle en apparence, comme une affaire arrangée entre mon guide et le capitaine d'une troupe de bandits; car je me souvins aussitôt d'avoir cru remarquer, comme nous franchissions la porte de Napoli, que mon camarade avait échangé un mystérieux coup d'œil avec un personnage d'un aspect assez militaire qui faisait route dans la même direction que nous. Or, examinant le visage de l'étranger qui venait de nous joindre, je reconnus, à n'en pas douter, que c'était le même individu. Néanmoins, sauf les formules ordinaires de salutation, nul signe de reconnaissance n'échappa aux deux amis. Nous avancions en silence. Le chemin était si étroit que nous étions obligés de nous suivre les uns les autres; le guide allait devant, je venais après lui, et l'homme que je prenais pour un brigand fermait la marche. Plusieurs fois, tournant la tête, je le vis se hâter de remettre dans sa ceinture un pistolet qu'il en avait tiré. Dès lors mes craintes n'étaient-elles pas bien légitimes? Et ne durent-elles pas redoubler, quand il nous fallut descendre de cheval? Nous cheminions depuis quelque temps sur des rocs, mais couverts de bois si épais que nous étions sans cesse obligés de baisser la tête pour éviter des branches qui nous barraient le passage. A la fin nous fûmes forcés, tant ces obstacles revenaient fréquemment, de mettre pied à terre et de laisser

nos montures chercher seules leur route. J'acquis en ce moment la certitude morale que ce sentier, tout-à-fait impraticable pour des cavaliers, avait été exprès choisi par mon guide comme le plus propre à l'exécution d'un complot tramé contre ma personne et ma bourse; et je n'avais pas d'armes, pas même une canne pour me défendre!

Lorsque les rayons du soleil ne dorèrent plus les rocs qui surgissaient du sein de la vallée, elle prit d'instans en instans un aspect de plus sombre horreur qui glaça presque le sang dans mes veines. Nous avions jusqu'alors côtoyé la rive méridionale du torrent; mais nos montures, qui toujours étaient libres, tournant soudain à angle droit, descendirent vers le fond du noir ravin, et suivies par mes deux compagnons, disparurent avec eux dans l'ombre. Ceux-ci n'osaient-ils plus exécuter leur crime, ou ne m'avaient-ils quitté que pour aller avertir leurs complices que j'approchais? Tout en m'adressant cette double question, je continuais à marcher dans la même direction qu'auparavant, car la route m'était indiquée d'une manière suffisante par le luisant du beau marbre vert qui, comme chacun sait, abonde dans ces montagnes, et que les pieds des voyageurs avaient poli; seulement, je marchais vite et je remplissais mes poches et mes mains de pierres, pour au besoin en repousser mes agresseurs, lorsqu'au bout de quelque temps, des

voix assez nombreuses qui retentissaient au-dessous de moi vinrent frapper mon oreille. Quoique en proie aux plus violens soupçons, un certain instinct m'entraîna vers l'endroit d'où elles partaient. Qu'on juge donc de ma surprise et de ma joie quand, au lieu d'une bande d'assassins, j'aperçus de l'autre côté du torrent toute une famille, le père, la mère, et trois ou quatre de leurs enfans, à cheval, qui m'attendaient avec mon guide. Ce dernier, qui m'appelait de toutes ses forces depuis un quart d'heure, tenait ma rossinante, et m'invita sur-le-champ à passer l'eau pour y remonter. J'obéis sans hésitation, car la lune qui se levait me laissa voir au premier coup d'œil que cette fois j'avais affaire à d'honnêtes gens. Ils m'apprirent qu'ils se rendaient aussi à Athènes, et nous continuâmes gaîment notre chemin. Quant à mon premier compagnon, comme il avait disparu, je supposai qu'il n'avait pas jugé prudent de poursuivre plus loin sa victime.

Après une demi-heure de marche, le tic-tac de plusieurs moulins qui faisaient tourner des ruisseaux qui descendaient de la montagne nous annonça que nous n'étions plus très éloignés de l'endroit où nous devions passer la nuit. Cette agréable circonstance nous fut bientôt confirmée par des aboiemens de chiens nombreux. Enfin, la vue de quelques habitations éparses d'où s'échappaient

des rayons de lumière m'ôta toute incertitude, lorsque mon guide, trottant vers le bord de la mer, m'introduisit, moi et mon bagage, dans une misérable maison, où les seuls indices d'une hôtellerie étaient un feu près duquel bouillait une vieille cafetière, et une estrade de bois placée en guise de divan le long de la muraille. Je sortis pour voir s'il n'y avait pas dans le havre quelque vaisseau en partance pour Égine ou pour le Pirée, mais je ne pus rien découvrir de semblable. Les flots étaient tellement tranquilles, que si j'avais pu fréter une petite chaloupe et obtenir du propriétaire qu'il me conduisît à rame sur la rive opposée du golfe Salonique, j'eusse aisément préféré passer la nuit en mer que dans l'abominable hutte où mon guide m'avait installé. Mais, de quelque côté que je portasse mes regards, ils ne rencontrèrent pas même une barque de la grandeur d'une coquille de noix.

Dès que je m'éveillai le lendemain, vers sept heures, mon premier soin fut de retourner au bord de la mer. Le soleil était déjà levé sur Égine ; mais pas une seule voile ne se montrait à l'horizon. Il paraît que tous les navires qui dépendaient d'Épidaure avaient été retenus depuis trois ou quatre jours par des calmes sur la côte athénienne du golfe, et pouvaient l'être encore une semaine et plus s'il ne s'élevait pas en notre faveur quelques zéphyrs qui les ramenassent de notre côté. Et alors,

ne fallait-il pas craindre que ces zéphyrs, continuant de souffler dans la même direction, ne nous permissent pas pendant toute une autre semaine de quitter la baie? La délicieuse perspective pour un homme qui comme moi était pressé! Oh! quand je vis la mer si complétement calme, la mer que ne ridait pas le moindre souffle et qui resplendissait aux rayons du soleil matinal comme un lac d'or en fusion; quand je vis les splendides hauteurs du promontoire de Méthone à ma droite; Égine, comme un nuage, devant moi; sur la gauche, Salamine à peine visible même comme un nuage; puis le Parthénon, juste au-dessous de l'horizon; et que je me sentis néanmoins enchaîné pour ainsi dire au roc sur lequel reposaient mes pieds, je ne pus retenir mes larmes. Je gravissais donc en pleurant la montagne qui s'élève au nord d'Épidaure, lorsque je découvris une voile solitaire qui doublait Égine d'aussi près que possible afin de profiter des brises terrestres, car il n'y avait pas sur la mer le plus léger soupçon de vent. Mais au moment où elle devenait plus grosse à mes yeux, et où je croyais voir l'avant du navire tourné vers Épidaure, peu à peu elle diminua de nouveau et disparut vers le cap Colonne. Une autre tache apparut bientôt dans la direction de Salamine, et je ne la perdis pas de vue jusqu'à ce qu'elle eût pris de la grandeur et de la forme en approchant de la petite île de Cécry-

phalos, où elle demeura quelque temps immobile. Enfin je distinguai une chaloupe; mais elle était trop rapprochée d'Égine, et gouvernait, pensais-je, du même côté que le navire qui peu avant s'était en allé vers la haute mer. Par bonheur, je me trompais. Au bout de cinq minutes je vis l'eau briller autour de l'embarcation, ce qui indiquait qu'elle ne cheminait qu'à force de rames. Or, il eût été inutile que l'équipage ramât, si elle avait réellement suivi la première voile qui avait attiré mes regards, et j'en conclus que notre havre était sa destination. Un vieux matelot que je rencontrai en retournant déjeuner à mon *hôtel* me confirma dans cette espérance, et ajouta que la chaloupe arriverait vers midi. Mais on ne pouvait pas compter avant la nuit sur la brise de terre dont elle avait besoin pour repartir; j'eus donc à tuer de mon mieux le reste de la journée.

Comme j'avais déjà fait connaissance avec la partie septentrionale de la côte, je dirigeai alors mes pas au sud, à travers quelques oseraies marécageuses, et gravis une montagne escarpée qui commande au loin la mer. Je m'y trouvai bientôt au milieu d'un vaste amas de ruines dont la plus grande partie cependant était ensevelie sous des murailles écroulées, sous des mauvaises herbes, sous des ronces et des épines. Là devait, sans doute, être situé le magnifique temple d'Esculape, qui a

rendu la ville d'Épidaure si célèbre dans l'histoire ancienne. Les pierres employées dans les fondations m'ont semblé presque aussi grosses que celles qui forment les murs de Tirynthe, avec cette différence que les premières sont taillées en cubes parfaits et réunies entre elles au moyen de ciment. Quoique fort rongées par les vents et par les pluies de beaucoup d'hivers, leurs formes artificielles sont très visibles.

Après avoir exploré ces ruines en détail, je continuai à gravir de roc en roc, et parvenant enfin au sommet de la montagne, je vis avec surprise la partie méridionale de la côte, qui n'était plus rocailleuse, former soudain un enfoncement considérable dans la direction de l'ouest et en fer à cheval. C'était un amphithéâtre complet qui, du bord de l'eau, s'élevait insensiblement à une hauteur immense, et qui, séparé de tout le monde d'alentour, était revêtu de la plus riche verdure. On ne saurait imaginer une scène plus arcadienne. Des moutons gardés par des bergers paissaient le long des coteaux verdoyans. Dans le vallon s'élevaient deux ou trois chaumières d'une propreté ravissante, et près d'elles étaient des bois d'oliviers. Les fleurs des collines offraient mille groupes de fleurs dont les ondulations de l'atmosphère emportaient les parfums. Plusieurs ruisseaux descendaient vers la mer, aussi brillans, aussi agiles que du vif-argent; et au

bord de l'un d'eux, une troupe de jeunes filles était occupée à laver du linge, qu'elles étendaient ensuite sur les buissons ou sur l'herbe pour qu'il séchât. Les bergères, comme d'habitude, filaient à la quenouille tout en marchant; un gamin qui accompagnait quelques chèvres jouait sur un chalumeau un air sauvage que malheureusement je n'ai pu me rappeler; et pendant que leur linge séchait, cinq ou six des laveuses chantaient, couraient, se baignaient les pieds, ou peignaient leurs longues chevelures qu'elles rattachaient ensuite avec soin, sans se douter qu'il y avait derrière elles un curieux qui les observait.

Tandis que j'errais ainsi à l'aventure, la chaloupe en question était arrivée, et de retour au village j'appris avec infiniment de plaisir qu'elle repartirait le soir pour Athènes. Je convins aussitôt avec le capitaine du prix de mon passage, et vers huit heures je me transportai à bord avec mes effets. Peu à peu j'y fus joint par une multitude d'individus de tout âge, de tout sexe et de toute classe; et quand l'embarcation eut presque reçu autant de passagers qu'elle en pouvait contenir, nous levâmes l'ancre avec une assez bonne brise, qui cependant ne tarda guère à tomber. La nuit était odoriférante, et si claire, que la contemplation de la voûte azurée des cieux toute parsemée de brillantes étoiles, et l'idée que le Parthénon allait

bientôt s'offrir à ma vue, m'empêchèrent de songer au sommeil un seul instant. Aussi, dès les premiers rayons du matin et pendant que nous dépassions Égine, pus-je distinguer ce monument encore si glorieux du génie de toute l'antiquité. J'avais lu, je ne sais dans quel récit de voyageur, que si les progrès de sa dégradation continuaient à être aussi rapides qu'ils l'avaient été depuis un siècle, il n'y aurait plus, au bout de quelques années, pierre sur pierre à la place où avait existé ce temple de Minerve. Je craignais fort de trouver cette prédiction accomplie, car il est connu que les Turcs, avant de quitter Athènes, ont stupidement détruit tous les restes de son antique splendeur sur lesquels ils ont pu porter leurs mains sacriléges. Quelle ne fut donc pas ma surprise de voir une si grande réunion de colonnes encore debout, pour attester les miracles dont l'architecture est capable!

Mais, d'autre part, quel fâcheux contre-temps! Il nous fallut ramer tout le jour, sans que le plus léger soupir de l'atmosphère vînt à notre aide. Il était plus de quatre heures du soir lorsque nous entrâmes enfin dans le Pirée, où régnait, ce qui du moins me fit plaisir à voir, beaucoup de mouvement et de vie. Dans la rade un bâtiment de guerre français se balançait sur ses ancres; dans le havre étaient mouillés plusieurs vaisseaux grecs; et des navires marchands de quelques centaines de

tonneaux livraient où recevaient leurs cargaisons dans l'ordre le plus systématique. Sur le rivage un grand nombre de chevaux et de chameaux attendait de l'occupation; car, quoique la route qui du Pirée conduit à Athènes et qui n'a qu'environ cinq milles de longueur ne soit nullement impraticable pour les voitures, presque tous les transports se faisaient encore au moyen de bêtes de somme. Sans perdre de temps, je me procurai une monture; et après avoir chevauché pendant une heure et quart à travers les bois d'oliviers qui s'étendent d'Athènes à la mer, où, soit dit en passant, des compagnies de soldats bavarois qui travaillaient à élargir et à réparer la route étaient campés dans des huttes de bois, je descendis à l'hôtel Casali et fus immédiatement installé dans une excellente chambre.

Un dîner capital, arrosé d'une bouteille de vieux et pur vin de Madère, me fit oublier la triste chère d'Épidaure; je me couchai ensuite, non plus sur un divan de bois, mais dans un très bon lit; enfin, tout dans l'hôtel où le hasard m'avait conduit était irréprochable. Mais quand je sortis le lendemain pour explorer les merveilles d'Athènes, hélas! je les cherchai vainement des yeux. Cette cité de marbre, autrefois si fière, n'était plus, sans aucune exagération, qu'un amas de ruines, même d'ignobles ruines de maisons en terre et de misérables mosquées, qui formaient sur tous les points des monceaux si

méconnaissables que, chemin faisant, il m'était tout-à-fait impossible de rien reconnaître, ni rues, ni constructions, au moyen de quoi je pusse m'orienter d'un quartier dans un autre. A l'exception des restes de la place publique, du temple de Thésée qui est encore dans un état de conservation, des célèbres colonnes de celui de Jupiter Olympien et du Parthénon, il ne subsiste plus maintenant à Athènes rien de tous les splendides édifices dont elle était décorée avec tant de profusion au temps de sa gloire. Je consacrai donc la journée entière à l'acropolis, examinant avec un degré d'admiration que chaque minute rendait de plus en plus intense les colonnes et les chapiteaux, mais surtout les entablemens, que les siècles avaient épargnés, ou que le vandalisme avait encore laissés intacts sur cette montagne sainte. « Qu'avaient épargné les siècles ! » ai-je dit ; mais cette phrase n'a ici aucun sens. Tel est en effet l'attribut singulier du beau ciel de l'Attique, qu'il conserve dans une pureté parfaitement analogue à la sienne les contours les plus suaves, les traits les plus fins et les plus légers sourires de la beauté, même la fleur la plus délicate, même le moindre pli et la moindre rainure de feuille, que le sculpteur prend la peine de faire jaillir, avec son ciseau, d'un bloc de marbre du Penthélique. Non ! ce n'est pas le temps, mais bien l'animal stupide qu'on appelle homme, mais bien sa

haine impie contre la divinité du talent, mais bien ces folles passions qui l'excitent à la guerre contre ses semblables, et un sacrilége besoin de détruire en pure perte, qu'il faut accuser de toutes ces dévastations déplorables que les monumens d'Athènes ont subies.

L'emplacement de l'aréopage; le roc noir et poli d'où les orateurs athéniens haranguaient ordinairement le peuple; l'endroit où s'élevait la tribune; les échancrures du précipice où se promulguaient les lois et les actes de l'autorité; la caverne qui fut, dit-on, la prison de Socrate; la fameuse pierre qui est toujours aussi glissante et toujours brille presque autant que de la glace, le long de laquelle on rapporte que les femmes stériles avaient autrefois coutume de se laisser choir pour devenir fécondes; et quelques autres curiosités d'un intérêt moindre, me firent encore passer une matinée agréable. Je me persuadai en outre qu'une longue rue étroite, remplie de boutiques de toute sorte, qui avait échappé à la main destructrice des Turcs, conservait un air antique, et que la variété d'aspect qu'offrait chaque maison aux passans, ici un marchand de fruits ou un épicier, là un débitant de vin et d'eau-de-vie ou un mercier, plus loin des tailleurs, des bottiers, des forgerons, des tisserands ou des fabricans de glands et de galons d'or, pouvait avoir souvent servi à distraire Démosthène

des agitations de la place publique, Euripide des intrigues du théâtre, et Aristide des piqûres de la calomnie. J'eusse fait beaucoup de rêves pareils, si j'étais resté plus long-temps à Athènes; mais après avoir visité la ville moderne, qui semble devoir occuper la partie occidentale de l'ancienne, et où de nouvelles rues étaient déjà tracées parmi les décombres, où de fort jolies maisons complétement achevées s'élevaient déjà sur plusieurs points, où partout résonnaient la scie et le marteau, je louai une paire de chevaux avec un guide et je pris la route de Corinthe.

Cette route n'en était pas une, à parler proprement; car ce n'était qu'un sentier tortueux tout juste praticable pour les montures et les bêtes de somme. Mais elle traverse d'abord des montagnes qu'embaumait cette espèce particulière de thym qui permet aux abeilles des chaînes voisines de l'Hymette de produire le miel le plus délicieux du monde; miel dont je me régalais chaque matin, comme un dieu du paganisme. Quand nous quittâmes ces hauteurs, ce fut pour descendre au bord de la mer qui baigne Salamine, de cette glorieuse mer où les armées du grand roi des Perses furent anéanties par une poignée d'hommes libres. Chemin faisant, nous passâmes au milieu des ruines d'Éleusis, et ne nous arrêtâmes pour la nuit qu'au misérable village de Lyssa, dans une espèce d'au-

berge où, bêtes et gens, nous dormîmes tous pêle-mêle sous le même toit.

Le lendemain 13, dès deux heures du matin mon guide m'éveilla pour remonter à cheval, et je suivis gaîment avec lui le chemin de Mégare. Le Sagittaire et son entourage de mondes jetaient sur le ciel un lustre brillant, qui ne commença guère à pâlir que quand nous entendîmes les coqs de cette ville saluer de leurs voix enrouées le retour de l'aurore. Nous entrâmes bientôt après sur l'isthme de Corinthe, sans nous éloigner du bord de la mer; l'île de Salamine se montrait à notre gauche; le soleil se levait sur Égine; Négrepont apparaissait comme un nuage dans le lointain; les montagnes d'Épidaure se dressaient comme des géans de vapeurs; les flots, au-dessous de nous, ressemblaient à un lac de cristal, et nous cheminions sur des rocs confusément entassés qui présentaient tous les formes les plus bizarres. Nous y étions sans cesse arrêtés, soit par des racines d'arbres, soit par des troncs abattus dans quelque ouragan; tantôt menacés d'être réduits en poudre par les masses suspendues sur nos têtes; tantôt exposés, pour peu que nos bêtes fissent un faux pas, à une transition par trop brusque des rocs qui dominaient le beau miroir des flots au lit de cailloux brillans qui en formaient le fond, quoiqu'ils fussent disposés en d'élégantes mosaïques par les mains des néréides.

Mais tous ces dangers, que d'ailleurs nous évitions souvent en nous abandonnant à l'instinct de nos chevaux, avaient quelquefois aussi leur compensation; car de distance en distance, nous rencontrions dans la forêt qui couvrait les rochers de notre route des échappées de vue à travers lesquelles nous distinguions la mer Égée, et nulle description, nulle peinture, ne sauraient retracer combien elles étaient belles. Vers midi l'acropolis de Corinthe vint tout d'un coup s'offrir à nos regards, et quelques heures après, nous entrâmes dans cette ville où je passai la nuit. Dieu tout-puissant, quelle nuit! Jamais, nulle part, je n'avais ni entendu retentir des coups de foudre, ni vu briller des éclairs comme ceux qui en cet endroit se succédèrent sans interruption à mes oreilles et devant mes yeux, depuis le soir presque jusqu'au retour de l'aurore; et tant que dura l'orage, la pluie ne cessa de tomber par torrens. La matinée suivante, quand je gravis la montagne, les collines inférieures et les plaines d'alentour étaient toutes fumantes des vapeurs que le soleil enlevait à l'eau dont elles étaient saturées. Néanmoins je pus voir, même à moitié route du sommet, le golfe de Lépante et l'Archipel qui, se touchant presque, invitent les spéculateurs à terminer le canal déjà en partie creusé par lequel ces deux mers seraient unies. Je ne sache pas qu'on puisse imaginer, dans l'intérêt

de la Grèce, rien qui semble devoir mieux développer les richesses naturelles, exciter parmi les habitans un esprit général d'industrie, et assurer d'amples bénéfices à leur entreprise commerciale, que ce projet, dont l'idée du reste n'est pas neuve, de couper l'isthme. On établirait ainsi une voie de communication directe, au moyen de laquelle toutes les parties de la Grèce, aujourd'hui séparées les unes des autres par le prolongement de la Morée et par les obstacles que les caps nombreux de cette province apportent à la navigation, se mettraient facilement en rapport. Avec des bateaux à vapeur, Missolonghi et Lépante, Patras et même Gastuni ne seraient plus qu'à quelques heures du Pirée. Le golfe, où maintenant se voit à peine une voile, deviendrait un autre Bosphore, incessamment sillonné par des paquebots et des navires de commerce qui se rendraient des îles Ioniennes vers Athènes et les Cyclades. Toute la côte de l'Albanie profiterait à ce changement, dont l'influence s'étendrait jusqu'à Naples, Ancône, Venise, et surtout Trieste, qui serait dès lors une très importante station commerciale. Puis Athènes, qui un beau jour va être rapprochée du rivage par un chemin de fer, verrait se former dans son sein un vaste entrepôt d'échange pour les productions du sol d'orient contre celles des manufactures d'occident. Corinthe atteindrait à un degré de splendeur

qu'elle n'a encore jamais connu. Enfin, les eaux stagnantes du golfe de Lépante seraient réveillées de leur léthargie; les côtes, qui de part et d'autre sont si malsaines en été et en automne à cause de la végétation sauvage qui les couvre, seraient défrichées et cultivées; la fièvre tierce, qui exerce de si grands ravages parmi les Grecs, disparaîtrait; la population augmenterait rapidement, et le coton, les raisins secs, le blé, l'huile, qu'on peut obtenir dans toutes les parties de la Morée et de la Grèce occidentale, où les rocs ne sont nulle part absolument dépourvus de terre, assureraient aux cultivateurs, aux marchands et aux armateurs de navires les gains les plus avantageux. Les célèbres colonnes antiques formées chacune d'un seul bloc de pierre, que tous les voyageurs ont mentionnées, sont à Corinthe, outre la citadelle, les seuls objets qui, comme curiosités, soient dignes d'attention. La ville n'est presque qu'un monceau de ruines, aussi informes qu'Athènes même. Mais, là aussi, la restauration de la Grèce commençait à se montrer, car on y construisait de toutes parts des maisons neuves.

La route de Corinthe à Patras longe dans presque toute son étendue la côte méridionale du golfe, et doit être délicieuse au printemps et aux premiers jours de l'été, car elle traverse des collines et des vallons couverts d'une épaisse forêt d'arbustes à

fleur. Jusque sous vos pas poussent des milliers de racines bulbeuses, lis, jacinthes, tulipes et jonquilles, qui, à l'époque de leur floraison, doivent donner au pays un aspect enchanteur. Malheureusement, tandis que nous gagnions Vostizza pour y passer la nuit, nous eûmes presque sans interruption de la pluie et des nuages; ce qui fut d'autant plus remarquable que les montagnes de la rive opposée nous parurent tout le jour illuminées par les rayons du soleil, et que le soir les cieux s'étendirent sereins au-dessus de leurs cimes. Je ne sais quel voyageur a fait déjà cette observation, mais j'en peux garantir la justesse. Lorsqu'on vient d'Attique, on s'aperçoit aussitôt d'une différence très notable entre la température de la Morée et celle qu'on a éprouvée naguère au-delà de l'isthme.

Vostizza est une ville qui depuis quelques années, et même avant la fin de la révolution, a pris beaucoup d'importance. Elle est bâtie sur l'emplacement de l'ancien Ægium, où les états d'Achaïe avaient coutume de tenir leur assemblée générale. Comme c'est principalement là que se vendent ces fameux raisins secs que produit la Morée et qui ont emprunté leur nom à Corinthe, où ce commerce était établi dans l'origine, elle déploie un degré d'activité et un air de richesse qu'on ne trouve encore nulle autre part en Grèce, si ce n'est à Napoli et à Patras. Elle occupe un plateau fort élevé au-

dessus de la mer, à laquelle toutefois on descend par une espèce de galerie souterraine. Cette galerie semble, au premier coup d'œil, n'être que l'œuvre de la nature, mais on reconnaît ensuite que l'art n'a dû rester étranger ni à l'excavation même, ni aux marches qui sont formées dans le roc. La ville renferme un grand nombre de jolies maisons bourgeoises avec d'élégans jardins remplis des plus beaux de tous les arbres, ceux qui donnent le citron et l'orange. Sur une de leurs places publiques, les habitans vous font remarquer avec orgueil un énorme platane qui passe, je ne saurais dire si cette réputation est méritée, pour être au moins vieux de deux mille ans. Il est assurément fort âgé, et jamais je n'ai vu dans tout le règne végétal rien de plus merveilleux. Une corde, pour faire le tour du tronc, devrait avoir trente pieds et plus de longueur. Ses branches sont chacune aussi grosses qu'un arbre ordinaire; elles atteignent à une grande élévation, et étendent leurs bras à une telle distance de l'air qu'on ajoute facilement foi aux traditions qui racontent que de nombreuses armées ont souvent campé sous son large ombrage. Le tronc est creux, et si vaste que, pendant les vicissitudes de la révolution, il a plus d'une fois servi de prison d'état pour d'importans captifs. Une famille de cinq ou six personnes y pourrait demeurer à l'aise. Les autorités du lieu, par une prévoyance

digne d'éloge, ont fait entourer ce superbe platane d'un solide mur d'appui en pierre, crainte qu'on injuriât un objet qu'ils regardent comme le principal ornement de leur ville.

La route de Vostizza à Patras est absolument du même genre que la plus grande partie de celle de Corinthe à Vostizza. Ce sont sans cesse des montées d'une hauteur considérable parmi de rocailleuses collines revêtues d'une forêt d'arbrisseaux élégans, puis des descentes soudaines, qui toujours me paraissaient si périlleuses que, mettant pied à terre, je laissais mon cheval se tirer d'affaire tout seul et marchais derrière lui. En outre, le sentier était souvent fort étroit, ce qui doublait le péril, mais n'empêchait cependant pas mon guide, dont je ne pouvais admirer assez l'insouciance, de poursuivre son chemin, assis qu'il était au faîte de mon bagage et fredonnant ses mélancoliques airs grecs, aussi tranquillement que s'il eût chevauché à travers la prairie la plus unie. Pour ma part, l'aspect toujours changeant des collines qu'il nous fallait franchir; la diversité des arbustes qui les couvraient et qui étaient bien les plus gros, et les plus riches en fleurs, en fruits, et en feuillage que j'eusse jamais vus; la mer, dont en toute circonstance l'odeur marécageuse, le continuel murmure et les flots ondoyans parlent délicieusement à mon cœur; le Parnasse et ses hautes cimes, le Parnasse où habi-

tent les muses et où la fontaine de Castalie prend sa source; tout enfin dans ces régions me causait de si vives jouissances, que je n'eusse, je crois, éprouvé aucune fatigue, quand même il m'eût fallu faire entièrement la route à pied. Je trouvais encore beaucoup de satisfaction à pouvoir me dire que si ces raides montagnes, ces collines boisées et ces sentiers tortueux n'avaient été, à des époques de troubles et durant les jours de l'oppression turque, que trop favorables au métier de brigand, je n'avais plus maintenant le moindre motif de crainte sous ce rapport. Effectivement, presque de deux heures en deux heures nous étions interpellés par des patrouilles qui non-seulement s'acquittaient avec vigilance de leurs devoirs, mais encore mettaient à s'en acquitter beaucoup de politesse et de respect. Or, le sentiment de sa sûreté ne double-t-il pas les jouissances du voyageur?

En arrivant à Patras le 16, j'appris, à mon extrême désappointement, qu'il n'était pas présumable que j'en pusse repartir avant une semaine; que le bateau à vapeur anglais qui d'ordinaire couchait à ce port en se rendant de Malte à Corfou, n'arriverait probablement que le 23; que le paquebot autrichien qui fait un service régulier entre Patras, Corfou et Trieste n'était pas encore arrivé, quoiqu'on l'attendît à chaque instant, et que, aurais je été alors à Corfou, il ne m'eût pas été possible

d'y prendre le steamer d'Ancône, car il ne venait qu'une fois par mois et était parti de la veille! Je me résignai donc, bon gré mal gré, à attendre une huitaine. L'hôtel de l'Europe où je logeai était heureusement irréprochable à presque tous les égards. Je dis presque, car en vérité je crus, le premier et le second jour, que je n'y pourrais tenir; mais à quelle contrariété ne s'habitue-t-on pas quand on n'y peut porter remède? Ma chambre était donc au-dessus d'un caffiné, et comme de simples planches formaient le plafond intermédiaire, le moindre mot qui se disait au-dessous de moi, le moindre bruit de tasses, le moindre cliquetis de verres, le moindre choc de billes montaient retentir à mes oreilles. Dans tous les coins de la salle, et de quelque manière que les différens groupes fussent occupés, soit à jouer aux cartes ou au billard, soit à boire du café ou du vin, c'était pendant toute la sainte journée, depuis le lever du soleil jusqu'à dix ou onze heures du soir, un vacarme inouï de clameurs, de rires et de conversations à hautes voix. J'avais eu jusqu'alors, sur la foi des livres, une très haute opinion de l'éloquence des Grecs; mais il faut les entendre, il faut les voir parler pour s'en faire une idée exacte, par rapport du moins à la volubilité de leur débit, à la quantité de mots qu'ils prononcent dans un espace de temps donné, à la force de leurs intonations, à la violence de leurs

gestes, et à leur puissance irrésistible de brouiller ainsi tout dans l'esprit d'un auditeur désintéressé, ou qui ne comprend pas leur langue. Ma première sensation fut de m'étonner que ce caffiné commençât de si bonne heure à se remplir, qu'il restât plein tout le jour, et que tant de beaux parleurs pussent se trouver réunis à Patras. Mais ensuite j'appris que l'établissement avait la vogue, que c'était regardé comme une bonne fortune d'y être en possession d'une place, qu'en conséquence on s'emparait des tables le plus tôt possible, et que le reste de la journée on ne les cédait à d'autres qu'à condition qu'ils vous les rendraient à telle ou telle heure. Toutes les mains qui ne tenaient pas des queues de billard tenaient des cartes ; et tous les gens qui ne buvaient pas de café buvaient du vin ; mais la grande, la principale affaire était de parler, de parler vite et fort. Si on ne s'assassinait pas, ce qui me surprenait, au moins chacun paraissait-il en guerre avec son voisin. Ce tintamarre me parut intolérable les deux premiers jours ; après quoi, je m'y accoutumai, comme on s'accoutume au sifflement du vent, au rugissement des flots.

Mais si je parvenais à m'endormir malgré la fâcheuse position de ma chambre, c'était souvent pour ne pas jouir d'un long repos. Une nuit entre autres, vers trois heures du matin, je fus presque jeté en bas de mon lit par un de ces orages furieux

qui fréquentent les parties hautes de la Grèce. On peut dire que les chaînes du Parnasse, quelques noms locaux qu'elles portent, s'étendent en Albanie tout le long du golfe de Lépante. Les montagnes qui les composent ont les formes les plus sauvages et semblent aimer à se jouer non-seulement avec les rayons du soleil, les nuages qui interceptent ces rayons, les vapeurs nocturnes et leurs propres ombres fantastiques, mais encore avec les éclairs et les coups de foudre qui les suivent. Je contemplai de ma fenêtre l'indifférence avec laquelle ces masses énormes, par intervalle, découvraient leurs flancs aux éclairs, puis drapaient de nouveau leurs linceuls autour d'elles, faisaient comme par dérision écho aux grondemens de la foudre, ou conservaient sur leurs cimes des couronnes de feu. Mais, en une demi-heure, tout passa comme la vision d'un fiévreux en délire. Le ciel se couvrit d'une obscurité profonde, et une pluie rafraîchissante tomba sur la terre. Je retournai alors me coucher, espérant qu'il me restait encore quelques heures de bon repos. A peine néanmoins eus-je refermé les yeux, un autre vacarme horrible éclata tout d'un coup, mais accompagné par des sons de guitares et de tambourins, par un bruit de pieds nombreux qui s'agitaient en cadence, et de temps en temps par des cris aigus ou par un chœur d'une sauvage harmonie. A mesure qu'avança le jour, le

nombre des danseurs, des chanteurs et des musiciens augmenta; et alors, quand le vacarme fut à son comble, un nouvel orage, mais plus lointain que le premier, se fit entendre, de sorte que les murmures du tonnerre servirent dignement de basse à l'infernale musique qui retentissait sous moi dans le caffiné. L'astre des nuits sortait par momens de derrière son rideau de nuages. La mer était tranquille, et une corvette grecque mouillée dans le havre, plusieurs barques de pêcheurs déployant leurs voiles, quelques chaloupes donnant déjà des signes de vie, réfléchissaient tantôt la pâle lumière de la lune, tantôt la lueur rouge des éclairs qui frappaient les montagnes. A toute espèce de bruit succéda enfin un profond silence, et je ne me réveillai plus que fort tard. Quand on servit le déjeuner, je demandai au garçon la cause de l'effroyable tapage que j'avais entendu de si bonne heure, et il me répondit qu'on venait de célébrer un mariage; que les deux familles des parties contractantes s'étaient réunies dans le caffiné avant d'aller à l'église; que d'après l'antique coutume de la Grèce, la cérémonie avait commencé par des danses et par le chant de l'hymne nuptial, et qu'ensuite les fiancés, leurs parens, leurs amis, s'étaient rendus en procession au lieu saint où le couple avait été uni. Quoique j'eusse passablement souffert du charivari, je dois dire que je pardonnai

de bon cœur à ses auteurs, parce qu'ils avaient ainsi donné une preuve manifeste de leur attachement aux vénérables usages de leurs ancêtres.

Les quatre ou cinq premiers jours que je demeurai à Patras furent pluvieux. Lorsque le temps se remit, j'explorai les curiosités du voisinage, dont la plus remarquable sans contredit est l'ancienne église de Saint-André. Le plancher du célèbre temple de Cérès, près duquel l'église a été bâtie, conserve encore ses belles mosaïques. Un peu à l'ouest de ces deux monumens, est la source mentionnée par Pausanias, à laquelle me conduisit un escalier de marbre précisément du nombre de degrés que compta cet excellent topographe, lorsqu'il visita lui-même cette fontaine. L'eau en est délicieuse, et j'en bus un plein verre à l'honneur du génie du lieu. Le 21, le paquebot de Trieste, après avoir été retardé d'une quinzaine environ par les vents contraires, arriva enfin. Il devait repartir le lendemain dès la pointe du jour pour Corfou; mais comme le bateau à vapeur de Malte était attendu d'heure en heure, je différai jusqu'au dernier moment d'y arrêter mon passage. Je passai toute la matinée au château de Patras, espèce d'acropolis qui commande au loin la mer, dans l'espérance que je parviendrais à découvrir la fumée du steamer. De la tour d'observation, la vue est magnifiquement belle, car elle embrasse les deux sommets fourchus du

Parnasse, ces sommets si fameux, qui venaient de se couvrir des premières neiges de l'année et qui se dressaient dans la direction du nord-est au-dessus des chaînes inférieures; la superbe baie de Patras, qui ressemble à un vaste lac et qui est presque entièrement entourée de montagnes; puis à l'ouest, dans le lointain, les hauteurs bleuâtres de Céphalonie. Deux ou trois fois, je crus apercevoir de la fumée aux limites de l'horizon, mais ce n'étaient que des nuages qui passaient. En conséquence, après avoir visité les ruines d'un ancien aqueduc en partie bien conservé qui subsistent encore non loin du château, et qui, toutes couvertes de lierres et d'autres plantes grimpantes, sont fort pittoresques, j'allai me faire inscrire sur la liste des passagers que le paquebot devait conduire à Corfou.

Iles Ioniennes. Corfou. Raguse. Vents contraires. Trombes. Grossa. Le grand et le petit Quarnero. Pola. Côte istrienne. Trieste. Venise. Rome. La grand'messe dans l'église Saint-Pierre. Saint-Jean-de-Latran. Diverses curiosités. Naples. Retour en Angleterre par la Suisse et la France.

Je me rendis à bord dans la soirée du 22; mais le vent nous était si contraire, que nous ne pûmes lever l'ancre qu'à trois heures du matin, et encore pour ne sortir du golfe qu'avec une extrême lenteur. Nous restâmes même tout le jour en vue de Patras, et par suite de différentes manœuvres, il nous fallut approcher tellement de Missolonghi,

que nous vîmes les habitans de la ville aller et venir sur le rivage.

La matinée suivante, quand je montai sur le pont à mon réveil, j'eus le plaisir de reconnaître que nous avions fait bonne route pendant la nuit, et que déjà nous longions la côte septentrionale d'Ithaque qui était à notre gauche, ainsi que le cap Nisardo en Céphalonie, tandis qu'à notre droite s'élevait l'île de Santa-Maura. Le ciel était nuagé, et il ne soufflait plus qu'une légère brise du sud; mais elle fit bientôt place à un fort vent de terre qui s'éleva de l'est, et qui, quoique couchant presque notre navire sur le côté, nous permit de courir neuf ou dix nœuds à l'heure. Peu après, nous dépassâmes les petites îles de Paxo et d'Antipaxo, puis sur la côte albanaise la fameuse ville de Parga, qui offrait de loin un magnifique aspect. Vers quatre heures du soir le vent retourna au sud, et comme dès lors nous l'eûmes absolument arrière, nous lui ouvrîmes toutes nos voiles et nous avançâmes avec une grande rapidité. Le cap Bianco, à hauteur de Corfou, nous apparut avant le coucher du soleil, et le même soir nous jetâmes l'ancre devant cette ville.

Le lendemain, dès le jour, j'allai à terre, et vainement me présentai-je aux deux principaux hôtels pour y obtenir une chambre; ils étaient l'un et l'autre remplis d'étrangers. Comme j'en cher-

chais un troisième, je fus accosté par un prêtre grec qui m'offrit un logement dans sa propre maison. J'acceptai aussitôt son offre, et il me conduisit à une habitation d'un extérieur respectable, où il me donna la meilleure pièce dont il put disposer; elle n'était pas fort élégante, mais il n'y manquait rien; et après avoir lestement fait ma toilette, je sortis pour faire connaissance avec la ville. Tout de suite je m'y trouvai à mon aise, car des uniformes rouges, des artilleurs anglais, et le beau dialecte de l'Irlande [1] qui résonna à mes oreilles, m'apprirent sans périphrases que j'étais sous la protection d'une puissante garnison britannique. Dans quelques années Corfou sera un second Gibraltar. Les fortifications déjà construites, et celles qui ne sont que commencées, devront, à ce qu'il me semble, quand le tout sera fini, rendre cette position imprenable. D'autre part, la situation de Corfou est d'une beauté presque sans pareille. Je trouve, quant à moi, que son vaste havre, que l'île fortifiée qui la protége au sud-est, que sa libre échappée de vue vers l'Adriatique, que son acropolis avec un phare qui paraît la nuit comme un lustre suspendu au ciel, enfin que sa distance par rapport aux chaînes du Pinde, du Bucintro et du Tépelène sur la côte d'Albanie, lui donnent une variété et une grandeur d'aspect peu inférieures à celles qui valent tant

[1] Le voyageur est Irlandais.

d'admiration au golfe de Naples. J'aurais donc avec beaucoup de plaisir séjourné plusieurs semaines à Corfou, mais le paquebot ne pouvait y faire qu'une halte de quarante-huit heures, et il me fallut retourner à bord dans la soirée du 26.

Nous levâmes l'ancre le lendemain dès les premières lueurs du crépuscule, mais avec un vent si léger que nous ne parvînmes pas même à sortir du canal. Nous fûmes complétement stationnaires le 28; il ne souffla pas la moindre brise d'aucun des points de l'horizon, et la journée entière fut sombre, triste et pluvieuse. La matinée suivante nous fit concevoir des espérances meilleures, car le soleil se leva radieux et chaud sous un ciel sans nuages. Bientôt, en effet, s'élevèrent de petites rafales qui nous firent enfin perdre Corfou de vue. Chemin faisant le long du canal, nous tirâmes en vain deux cormorans qui étaient perchés à quelque distance sur un roc, et qui pêchaient, tandis que, selon l'usage, une mouette leur faisait sentinelle, avec espoir probablement d'être bien payée de sa peine. Pendant la nuit, nous parcourûmes une soixantaine de milles, et le 30 nous n'avançâmes pas avec moins de rapidité jusqu'à midi; mais le vent tourna alors du sud au nord-ouest, et nous devint le plus contraire possible. Comme de coutume, la première matinée de décembre fut assez froide; le vent se tenait encore au nord-ouest,

et ne changea que pour passer au nord-est, ce qui ne nous était pas moins défavorable. Nous gouvernions vers Raguse, mais sans aucune chance d'avancer; et effectivement en toute la journée, en toute la nuit suivante, nous n'avançâmes pas d'un quart de mille. Au contraire, nous eûmes l'avantage de reconnaître le matin que nous avions reculé, et le calme le plus plat nous tint immobiles le reste du jour.

Dans la soirée du 3 nous atteignîmes pourtant le petit port de Gravose près de Raguse; mais on ne nous permit pas de débarquer, parce que nous avions une quarantaine à subir avant de pouvoir mettre le pied sur le sol de l'Italie. Heureusement le paquebot avait le privilége de prendre à bord sur ce point de la côté un officier de santé; et du moment où ce personnage monta sur le pont, commencèrent à courir les deux semaines qu'il nous aurait fallu passer au lazaret, si nous avions été déjà arrivés à Trieste. Après deux jours de relâche, que le capitaine employa à renouveler ses provisions de toutes sortes, car il prévoyait bien que nous resterions en route plus long-temps que de coutume, nous remîmes à la voile dans la matinée du 6. Nous avançâmes un peu, poussés par une légère brise du sud; mais nous n'étions encore le 7, à midi, qu'à cinq lieues de Raguse, quand le vent tourna complétement à l'ouest. Nous lou-

voyâmes donc le reste de la journée qui fut chaude et belle. Le 8, nous atteignîmes vers le soir l'île de Cazza dont la distance de Raguse peut s'évaluer à cent vingt milles; mais le temps fut si chaud qu'on ne pouvait se tenir dans la cabine. Le soir surtout, la chaleur devint si accablante, que nous restâmes fort tard sur le pont à regarder les effets de lumière que la lune produisait sur les flots. Ceux qu'elle faisait briller près de nous perdaient bientôt leur éclat; mais les vagues plus éloignées ressemblaient à un long sillon d'argent qui ne bougeait pas. Dans la nuit nous ne parcourûmes qu'une vingtaine de milles; toutefois nous dépassâmes la grande île de Lissa, et dans la matinée du 9 vint à notre secours une brise du sud-est qui nous permit de filer six nœuds par heure. D'épais nuages étaient suspendus sur l'île de Lésina lorsque nous la laissâmes derrière nous; et tandis que nous les examinions pour chercher à découvrir quelle influence ils allaient avoir sur le temps, ils se déchargèrent d'une masse d'eau énorme, par le moyen de deux trombes, dont chacune nous parut de loin (car heureusement nous en étions éloignés) ressembler à un gros câble suspendu au ciel et ballotté par le vent. Nous vîmes très bien la mer s'élever pour aller, en quelque sorte, à la rencontre du torrent qui descendait, et qui tomba des nuages comme versé par un tuyau. Puis, ce qui est assez

l'ordinaire, ces phénomènes furent suivis d'une tempête violente qui dura plus de trois heures et qui nous déchira en vingt morceaux notre voile de perroquet.

Le matin du 10, après une nuit plus calme, nous arrivâmes fort à propos en face de la longue et haute île de Grossa, car les rocs élevés qui l'entourent nous abritèrent presque d'une forte bourrasque qui souffla du nord-est. Le voisinage immédiat de cette île présente ce que les marins appellent un port avec voilure déployée, c'est-à-dire que ses eaux sont trop profondes pour qu'un navire y mouille, mais qu'il peut sans aucun péril y louvoyer à l'abri de ses montagnes, quand les vents du nord et de l'est soufflent avec trop d'impétuosité. Nous eûmes d'autant plus à nous applaudir de nous être mis sous son influence protectrice, que notre grande voile aussi s'était déchirée en plusieurs endroits, et que la mer ne paraissait au loin vers la côte italienne qu'une vaste nappe d'écume. Nous louvoyâmes donc tout le jour devant l'île, de même que le lendemain et le surlendemain, car le vent resta au nord-est et ne cessa de souffler avec fureur. Vouloir dans ces parages continuer notre route en dépit de la tempête eût été le comble de l'imprudence, puisque nous étions alors près du Petivo Quarnero, c'est-à-dire du Petit Dévorateur d'hommes, et que même le

Quarnero Magno n'était pas fort éloigné. Ces dénominations ne sonnent pas très agréablement aux oreilles d'un voyageur. Les matelots de l'Adriatique néanmoins n'ont nullement exagéré les périls des deux parages qu'ils ont baptisés ainsi, car il ne se passe guère d'années sans que le Grand Quarnero ne soit fatal à huit ou dix de leurs grossières chaloupes, et le petit à peut-être moitié de ce nombre. Ces deux endroits si périlleux sont des golfes, dont l'un, le moindre, s'étend de la haute mer vers la côte de Dalmatie, et est formé par une multitude de petites îles autour desquelles, pour peu que le vent souffle du nord-est, les vagues sont toujours fort grosses, toujours agitées avec une horrible violence.

Nous osâmes le 12, un peu avant minuit, nous aventurer à quitter notre île, et malgré un roulis affreux, nous dépassâmes en deux heures l'entrée de ce golfe; après quoi nous poursuivîmes tranquillement notre route sous la protection des nombreuses îles qui sont répandues le long de la côte croate, et nous passâmes dans la matinée devant le Grand Quarnero, vaste golfe que forment la côte nord-ouest de la Croatie et la côte orientale de l'Istrie. Le vent soufflait tout-à-fait nord et était presque frais, de sorte que nous devons avoir affronté les périls du lieu sous leur forme la plus terrible. Les vagues qui s'élançaient en roulant de

l'intérieur du golfe étaient immenses, mais régulières, mais complétement arrondies, et les plus pittoresques que j'eusse jamais vues. Notre navire, qui gouvernait en droite ligne vers le cap d'Istrie afin de le doubler, et qui recevait de côté le vent du nord, inclinait donç tellement sur le flanc opposé, que les sabords et partie du bastingage étaient sous l'eau; même, deux ou trois lames courroucées montèrent jusque sur le pont; mais à midi, nous avions doublé sans peine le promontoire, et ensuite nous continuâmes rapidement notre route le long de la rive istrienne, vers le golfe de Trieste.

Lorsque nous passâmes devant Pola (Julia Pietas des Romains), nous pûmes distinguer avec nos lorgnettes, je ne dirai pas les ruines, mais la coquille entière d'un ancien amphithéâtre qui montre que le luxe et les goûts de Rome s'étaient étendus jusque dans cette contrée. Il semblait être en fort état de conservation. Les villes et les villages répandus sur la côte occupent tous les plus jolis sites. Comme le vent se tenait encore au nord quand nous approchâmes de Rovigo, nous fûmes obligés de jeter l'ancre dans ce port à quatre heures du soir. La ville couvre un emplacement considérable, et, de la mer, ses magnifiques et nombreuses églises lui donnent l'aspect le plus imposant. Elle possède en outre un monastère qui paraît assez vaste pour con-

tenir trois ou quatre mille moines. Derrière la ville, le pays s'élève insensiblement; ce sont d'abord de vertes collines bien cultivées, puis de hautes montagnes dont les chaînes étaient alors couvertes de neige.

Le lendemain 14, nous remîmes à la voile vers sept heures du matin, et nous longeâmes avec un léger vent la côte d'Istrie, dont le coup d'œil ressemble beaucoup à celui de la campagne de Rome. C'étaient encore dans le lointain des montagnes couronnées de frimas, qui descendaient en ondulations insensibles vers la mer; et les pentes, toutes recouvertes de la plus belle verdure, étaient çà et là occupées par des villages et des hameaux, ou parsemés de cabanes et de villas solitaires. Tout le jour, le soleil brilla sur un ciel sans nuages. A midi, nous distinguâmes les Alpes du Frioul et la côte italienne par-delà la tête du golfe jusqu'à Venise. Nous n'avançâmes néanmoins qu'avec beaucoup de lenteur, car il nous fallut louvoyer, et nous mouillâmes pour la nuit à Omango. Le jour suivant, nous dépassâmes la pointe du Salvori, mais le vent nous était si contraire que nous allâmes dès midi relâcher à Pirano. Le 16, pour atteindre Trieste, qui cependant n'était plus éloigné que d'une douzaine de milles, nous louvoyâmes durant à peu près sept heures; et quand nous eûmes enfin jeté l'ancre, vainement avions-nous le droit, puisque notre qua-

rantaine avait été vidée en mer, d'entrer sur-le-champ en libre pratique : nous ne pûmes, parce que les officiers de santé n'étaient pas le soir à leur poste, débarquer que le lendemain matin. Trieste avait tout l'air d'un port très florissant. Les symptômes d'un commerce actif et prospère se voyaient dans chaque partie de la ville. Beaucoup de magnifiques maisons et de vastes magasins y ont été récemment construits, et il ne faut pas douter que quand la navigation par la vapeur deviendra plus familière aux côtes de la Méditerranée, cette place ne prenne une importance égale à celle qui jadis appartint à Gênes. Les boutiques et les marchés étaient abondamment garnis de toute espèce de marchandises, de fruits, de légumes, et encombrés de chalands. La vente du pain semble se faire principalement dans une rue, où des paysannes étaient assises par terre, au milieu de quatre ou cinq corbeilles remplies de flûtes et de couronnes appétissantes, qu'elles avaient boulangées aux champs pour la consommation des citadins. J'aurais avec plaisir passé plusieurs jours à Trieste; mais il me fallut le soir même aller à bord du steamer pour Venise, qui partait dans la nuit.

Quand on leva l'ancre à une heure du matin, je dormais profondément; mais les premiers rayons me trouvèrent sur le pont. Comme nous avions le vent tout-à-fait arrière, on avait hissé une voile,

et déjà les clochers, déjà les tours de la ville des doges se montraient au-dessus des vagues. Tandis que nous approchions rapidement, ce n'est pas une métaphore poétique de dire que nous la vîmes sortir des flots, car telle fut à la lettre le spectacle qu'elle offrit à nos yeux. A huit heures nous entrâmes dans le port, après n'en avoir mis que sept à parcourir une distance de soixante-deux milles.

Les premières vues de Venise ne me parurent cependant pas, de la mer, aussi importantes que je l'avais imaginé. Sans doute elle se présenta à mes regards avec toute la magie que pouvait lui prêter la lumière graduellement croissante du soleil levant; mais comme cette lumière venait de derrière moi, et ne révélait que les édifices les plus saillans du premier plan, elle laissait les aiguilles, les flèches et les monumens du second encore cachés dans les vapeurs de la nuit; le coup d'œil n'avait pas ces caractères de perspective et de grandeur que j'avais tant admirés dans celui de Constantinople. Mais lorsque j'entrai dans le grand canal, et que le soleil illumina ces longues lignes d'églises et de palais; surtout, lorsque nous approchâmes de Saint-Marc, lorsque nous commençâmes à nous mêler aux gondoles et à ressentir l'effet singulier que produisent ces sombres embarcations et des milliers d'autres chaloupes, qui se meuvent en tout

sens à travers des canaux innombrables, où elles se perdent bientôt à l'œil et ne sont jamais présentes à l'oreille; alors toutes les idées de gloire, d'honneur, de puissance et aussi de crime, qui se rattachent à la Venise d'autrefois, se présentèrent en foule à mon esprit; alors, le contraste de l'abaissement et de la misère actuels de cette reine des mers avec l'orgueil et l'opulence qu'elle déployait encore à une époque peu reculée éveilla dans mon cœur ces deux sentimens de tristesse et de pitié, qui rendent presque impossible le retour des anciens souvenirs sans exciter l'émotion la plus profonde à son aspect désolé. Dès que j'eus mis pied à terre, je déjeunai en toute hâte; et prenant aussitôt ma course, je traversai la place Saint-Marc; je passai entre les colonnes de granit volées à la Grèce; je contemplai le Campanile et les chevaux corinthiens; j'explorai la si fameuse église de Saint-Marc et le palais Ducal, sa riche bibliothèque et sa splendide galerie de peinture; ses appartemens, autrefois témoins de la tyrannie des oligarques les plus despotes dont l'espèce humaine eut jamais à souffrir; ses prisons, ses cachots et le pont des Soupirs; je parcourus les portiques de la Grande-Place et ne m'arrêtai que sur le Rialto.

J'employai le jour suivant à visiter les principales églises, où se faisaient déjà des préparatifs pour célébrer avec pompe la grande fête de la

Nativité. Tout se dégrade, tout tombe en ruine à Venise, excepté les édifices consacrés au culte; et ceux-là seraient indubitablement sans rivaux, même à Rome, si Saint-Pierre et Saint-Jean-de-Latran n'existaient pas. Les tableaux, les fresques, les autels, colonnes et piliers de marbre, les mosaïques, les statues et les monumens funéraires, qui distinguent à Venise tous les saints lieux, ne sauraient être suffisamment appréciés que par le voyageur qui peut à loisir en méditer les mérites. Pour moi, devant qui toutes ces merveilles passèrent comme dans un panorama, elles ne sont qu'un songe; mais un songe plein de lumineux souvenirs auxquels je ne retourne jamais un instant sans souhaiter d'être encore à Venise. Le temps était extrêmement froid; mais comme la lune était dans son plein, j'éprouvai cependant une singulière jouissance à me promener la nuit dans les rues, observant les effets pittoresques de la lumière et de l'obscurité dans lesquelles se montraient les canaux et les gondoles qui les sillonnaient en silence, les clochers, les palais et les places publiques. La plus belle ombre qu'on puisse, je crois, voir au monde est celle que le Campanile projette, quand la lune se trouve tout-à-fait à l'extrémité de la place Saint-Marc.

L'académie de peinture m'occupa nécessairement la plus grande partie de la troisième journée. Il est à peine besoin de dire que je montai ensuite,

comme font tous les étrangers, au faîte du Campanile, car la plate-forme de cette tour commande une des plus magnifiques vues de l'univers, vue qui embrasse les lagunes, les îles et les mers dont est entourée Venise, et les Alpes tyroliennes. Mais trois fois vingt-quatre heures furent, hélas! bientôt écoulées; et le 20, à minuit, je roulais dans un *veturino* sur la route de Rome, où j'espérais arriver à temps pour assister le jour de Noël à la grand'-messe dans l'église de Saint-Pierre. Padoue, les montagnes Euganées, Albano, célèbre par ses eaux thermales, l'Adige et le Pô, Ferrare et Bologne, me conduisirent successivement au pied des Apennins.

A Bologne, j'eus le bonheur de trouver une place dans le courrier pour la ville éternelle. Nous voyageâmes rapidement par la route de Pesaro, et comme il n'y avait ni neige ni glace sur les Apennins, le passage de ces monts ne nous retarda nullement. De grand matin, le 25, nous arrivâmes en vue des hauteurs sabines; bientôt nous aperçûmes le dôme de Saint-Pierre, et à sept heures et demie nous entrâmes au galop dans Rome par la porte del Popolo. Il en était dix à peine que, après avoir seulement arrêté une chambre à l'hôtel d'Allemagne et pris une tasse de chocolat, je montais, parmi des flots de gens qui parlaient toutes les langues et appartenaient à toutes les nations du monde, les de-

grés du temple le plus splendide qui ait été jamais dédié au culte du vrai Dieu.

Je n'avais encore éprouvé nulle part, même en Angleterre, un froid comme celui que jusqu'alors je rencontrai partout en Italie. A Rome il était de la dernière rigueur. Néanmoins, lorsque j'entrai dans Saint-Pierre je me sentis soudain comme transporté dans un climat très doux. Je supposai donc, pour me rendre compte d'un changement si subit, qu'on échauffait cet immense édifice par des moyens artificiels, car le nombre des personnes déjà rassemblées dans cette enceinte, quoique réellement fort considérable, semblait cependant beaucoup trop petit pour influer en aucune manière sur la température. Mais j'appris plus tard, à mon extrême surprise, qu'il n'existait ni poêles ni tuyaux de quelque façon que ce fût pour produire dans Saint-Pierre la chaleur que j'y avais ressentie. Son atmosphère intérieure, par suite du vaste espace compris sous son dôme merveilleux et sous sa haute toiture, ne varie jamais en aucune saison de l'année. Comme l'Océan, elle est chaude l'hiver, froide l'été, fraîche au printemps et à l'automne. Mais ces changemens ne sont sensibles que par rapport à l'air du dehors.

La première chose qui frappa mes yeux d'une surprise sans pareille, quand je me trouvai sous la voûte de ce grand temple, fut l'insignifiance ap-

parente des figures humaines qui de toutes les contrées se dirigeaient vers le maître-autel. Nous semblions une race de pygmées, d'enfans, d'insectes, qui tachetaient çà et là les dalles de marbre, mais qui à peine y formaient saillie. Pensée humiliante, mais bien propre, suivant moi, à faire comprendre toute la petitesse de l'homme en présence de l'immensité du Créateur!

Bientôt le pape arriva. Il fut porté dans son fauteuil des grandes cérémonies jusqu'aux degrés du maître-autel, parmi une multitude de cardinaux et d'évêques, les représentans et beaucoup de membres de tous les ordres réguliers de l'église. La variété, l'élégance et la splendeur des costumes ecclésiastiques réunis en cette circonstance produisaient l'effet le plus imposant. Les magnifiques habits de Sa Sainteté et sa tiare toute étincelante de pierreries, les mitres et les manteaux des évêques, les robes des cardinaux, formaient un contraste remarquable avec le vêtement de laine blanche et les grossières sandales du pauvre carmélite. Puis, la garde papale avec son antique uniforme, avec une cuirasse d'acier sur la poitrine et sur le dos, avec un chapeau à larges bords relevé d'un côté, et de l'autre décoré d'une plume rouge tombante, me rappelèrent l'époque des croisades; tandis que les modes les plus nouvelles de Paris et de Londres qui encombraient certaines tribunes donnaient

un charme différent à la scène, substituant, lorsque l'œil quittait la voûte pour regarder plus bas, la réalité de la beauté aux visions de la tradition. La grande nef de l'église était à droite et à gauche bordée d'une haie de soldats qui maintenaient un passage libre au centre; derrière eux, le saint édifice était rempli d'une innombrable multitude qui appartenait aux classes inférieures des habitans de Rome, et je dois dire que je n'ai jamais vu un si vaste rassemblement de peuple se conduire avec une plus parfaite décence. Mais, hélas! il n'en était pas de même des groupes mieux vêtus qui occupaient les places privilégiées. Sans cesse ils attiraient les regards de la foule par leurs conversations à haute voix et le sans-gêne de leurs manières. Ils paraissaient regarder Saint-Pierre comme un théâtre, et la célébration de la messe comme un opéra, où ils venaient déployer leur bon goût pour la musique. L'idée qu'ils assistaient au service divin ne semblait pas pouvoir se glisser un seul instant dans leur tête. Pourtant la pompe, le faste, la magnificence qui furent déployés pendant toute la durée de la cérémonie, et dont aucune description n'est possible, auraient dû, pensais-je, inspirer dans tous les cœurs, même passagèrement, le plus profond respect pour une religion qui était ainsi honorée. Surtout, pour peu qu'on eût réfléchi que le temple auguste où cette religion triomphait maintenant

s'élevait aux lieux que couvraient jadis les jardins de Néron, et à la place de ce cirque où il fit périr tant de chrétiens dans les tortures, n'aurait-on pas dû comprendre mieux toute la majesté du christianisme!

Je reviens encore au froid qui régna à Rome pendant la quinzaine que j'y passai, et qui était extrêmement rigoureux. De midi à deux ou trois heures, alors que le soleil brillait dans toute sa force, il faisait aussi chaud qu'en Angleterre au printemps; mais le reste du jour et la nuit on aurait imaginé un hiver sibérien, et c'était d'autant plus désagréable que les bonnes gens qui ont bâti la plupart des maisons de la capitale chrétienne ne semblent guère en avoir conçu les plans que par rapport à l'été, et ne s'être nullement souvenu qu'une saison telle que l'hiver entrât jamais dans la composition d'une année romaine. Il n'y a de cheminées que dans très peu d'appartemens, et lorsqu'on en trouve une quelque part, elle est toujours si large qu'elle laisse passage à un courant d'air capable de vous glacer jusqu'au fond de l'âme. Néanmoins mon temps s'écoula avec une rapidité étonnante. Après avoir passé un jour ou deux à flâner sur le Pincio et le Quirinal, le long des bords du Tibre et dans les divers lieux qui gardent le souvenir des grands hommes d'autrefois, je fis la ronde des églises, dont Saint-Jean-de-Latran et Santa-

Maria-Maggiore sont, je crois, après Saint-Pierre, les plus splendides. Les décorations de Saint-Jean surtout sont d'une magnificence tout-à-fait merveilleuse; ajoutez qu'on y conserve avec un grand soin un nombre prodigieux d'antiques curiosités saintes; par exemple, la table sur laquelle fut, dit-on, célébrée la Cène. Dans la chapelle Corsini, qui est d'une architecture très élégante, outre les tombeaux de la famille de ce nom, est un superbe sarcophage de porphyre qui a été trouvé dans le Panthéon, et qu'on suppose avoir renfermé la dépouille mortelle d'Agrippa. Aux environs de Saint-Jean, beaucoup d'objets méritent aussi l'attention du voyageur. En revenant de ce quartier, je visitai encore l'arc triomphal de Constantin, le Colisée, la place de Trajan, et j'épuisai ainsi un jour qui est noté dans ma mémoire comme un des plus délicieux de ma vie.

Je consacrais ordinairement quelques heures tous les matins soit au Colisée, soit à Saint-Pierre, et je remarquai que, dès l'instant où j'entrai dans le premier de ces monumens, je le pus apprécier à son juste mérite; mais que, chaque nouvelle fois qu'il m'arrivait de franchir le porche du second, celui-ci parut découvrir à mes yeux des traits de grandeur dont je ne m'étais pas encore aperçu. La première fois au contraire que je pénétrai sous ses voûtes si gracieuses, je fus mécontent, non de l'é-

difice, mais de moi-même. Je reconnus bien que le génie, l'art et le goût poussés à la dernière limite possible de leur développement avaient concouru à l'exécution du chef-d'œuvre le plus parfait qui ait été jamais offert à la contemplation humaine; mais j'avais vu naguère le Parthénon, et en une minute j'en avais compris toute la beauté comme celle d'une médaille antique ou d'un délicieux visage de femme; au lieu que, quand je me trouvai dans Saint-Pierre, tout était si vaste et pourtant si harmonieux, que mon esprit ne put se fixer aucun centre auquel il ramenât pour former un tableau unique des innombrables merveilles qui m'environnaient. Mais je m'aperçus que ce défaut d'unité devenait moins sensible à mesure que, par de fréquentes visites, je me familiarisai davantage avec les détails de cette sculpture magnifique ; à mesure que je trouvai de certaines places, des points de vue d'où il était évident que toutes les lignes individuelles concouraient à un effet général, qu'ainsi pas à pas je montai l'escalier aérien qui mène au dôme, et qu'alors mon imagination ravie put voir, selon l'expression mystique, « les anges de Dieu monter et descendre. » L'ordre parfait où chaque chose est tenue dans le temple, l'exquise propreté des autels et de leurs ornemens, la beauté des peintures, la taille gigantesque des statues, le silence et le décorum qu'observent les fidèles qui assistent

chaque jour au service divin, tout contribue pour sa part au merveilleux de l'ensemble.

Le cénotaphe de Paul III est le seul objet qu'un goût pieux voudrait peut-être bannir de Saint-Pierre. Dans tout édifice séculier il serait moins susceptible de critique; mais, lors de son érection, on l'orna de deux statues, l'une de la Justice, représentée par une jeune fille d'une ravissante beauté; l'autre de la Prudence, sous les traits de la plus repoussante laideur. Or le contraste de ces deux figures produisit sur les ministres de Dieu, gens qui, comme on sait, n'ont pas coutume de voir dans une femme l'idée du beau, une telle fascination qu'on jugea bientôt absolument nécessaire de cacher les formes gracieuses de la Justice sous un vêtement de bronze. Dès lors l'allégorie n'eut plus de sens, et le monument paraît aujourd'hui avoir quelque chose de prude ou même de grotesque qui est tout-à-fait déplacé en pareil lieu. Quand même un groupe qui nous montre la Prudence sous l'air de la difformité, et une des plus importantes vertus sous l'aspect le moins attrayant, me paraît, je l'avoue, indigne de figurer dans une cathédrale chrétienne. Je ne puis non plus admirer la statue de saint Pierre assise dans un fauteuil qui, assure-t-on, a autrefois appartenu à l'apôtre lui-même. Sans disputer sur l'authenticité de cette assertion, j'aimerais mieux qu'on plaçât ledit fauteuil comme une curiosité

dans le Vatican, que de le voir offert parmi tant d'autres reliques précieuses à la vénération des fidèles. Je puis dire aussi que je fus un peu désappointé quand je ne vis dans Saint-Pierre ni vitraux de couleur ni même rien qui ressemble à des fenêtres. Je sais bien que ces ornemens-là tiennent essentiellement du gothique, et que par conséquent il ne fallait pas m'attendre à les rencontrer dans un édifice dans le plan duquel cet ordre d'architecture a été entièrement banni. Mais encore il me semble qu'en dépit de toutes ses perfections, Saint-Pierre laisse quelque chose à désirer sous ce rapport.

Les rues de Rome, malgré les joyeux groupes qui chaque après-midi se pressent vers le Corso, ont toujours un air d'ascétisme et de tristesse. Il faut peut-être jusqu'à un certain point l'attribuer au grand nombre d'ecclésiastiques qu'on voit partout aller et venir à toutes les heures de la journée. Mais, outre l'effet qui provient de la présence de tant d'habits religieux, il y a dans la physionomie de Rome même une sévérité qui vraiment est frappante. Je ne m'en plains pas, au contraire; la ville éternelle paraît ainsi plus romaine, et il me semble, idée folle sans doute, qu'on trouve dans l'aspect grave des Sabines et des autres montagnes qui l'environnent, une explication du style austère de Tacite et de Salluste. Veut-on obtenir une vue pa-

noramique de Rome et de ses environs ? Il faut monter à la tour du Capitole : de là, comme d'un point presque central, on peut apercevoir les montagnes lointaines d'Albano, de Frascati, de Preneste, de Terracine, de Tivoli, de Soracte, de Mario et du Janicule; les sept éminences sur lesquelles Rome était autrefois bâtie, le Quirinal, le Viminal, l'Esquilin, le Celius, le Palatin, l'Aventin et le Capitole; enfin tous les nobles monumens antiques encore subsistans, aussi bien que les superbes édifices nouveaux qui rivalisent de faste et de grandeur avec les premiers, et même les surpassent. Aussi quand je songeais aux chétifs revenus des États du pape, et que je promenais ensuite mes yeux sur les magnifiques églises, sur les collections sans pareilles d'ouvrages d'art, sur les édifices où ils sont conservés, et sur les pieuses institutions d'utilité publique dont la Rome moderne abonde dans tous ses quartiers, il me fallait reconnaître que dans le cours de mon voyage je n'avais pas rencontré de pays où les impôts fussent si libéralement employés par le chef du pouvoir dans l'intérêt de ceux qui les payaient. Les papes n'ont levé sur leurs sujets aucune taxe dont quelque monument n'indique et n'atteste encore aujourd'hui la destination. C'est une nouvelle galerie ajoutée au Vatican, c'est une voûte antique sauvée de la destruction, c'est un aquéduc réparé; ce sont des statues du

travail le plus parfait arrachées à l'oubli; ce sont des marais desséchés et mis en culture; ce sont des routes, infiniment supérieures aux voies Appienne et Flavienne, construites ou réparées. Les débris de Rome impériale ont été si soigneusement conservés par les mêmes mains qui ont élevé les plus beaux édifices chrétiens du monde, qu'un étranger qui arrive à Rome pour la première fois ne sait ce qu'il doit admirer le plus, la Rome des Césars ou la Rome des pontifes. Il est, au contraire, certain que si l'ancienne reine du monde était tombée au pouvoir d'un souverain du genre ordinaire, qui aurait eu d'insatiables courtisans à gorger d'or, de coûteuses guerres à soutenir et de nombreux enfans à doter, Rome serait maintenant aussi malsaine et aussi délabrée que Constantinople, probablement aussi désolée que Palmyre!

Je regrettai beaucoup d'être obligé de quitter Rome le jour de l'Epiphanie, car ce jour-là les messes sont dites dans l'église de la Propagande par des prêtres de toutes les parties du monde; et c'est le spectacle le plus extraordinaire, aussi bien que le plus touchant qu'on puisse souhaiter de voir. Mais, chose inouïe! il n'y a aucune diligence régulière entre Rome et Naples, et le seul moyen expéditif de voyager sur cette route, quand on ne possède pas une voiture à soi, est de recourir à la chaise de poste d'un certain signor Angrisani, qui ne part que quand

il trouve à remplir ses quatre places. Elle était retenue pour le 6 janvier par trois de mes compatriotes, et je m'estimai heureux de faire leur quatrième. Le soir suivant je couchai à l'albergo delle Crocelle, hôtel excellent, quoique assez éloigné de ce qui est à Naples le point principal d'attraction, je veux dire le Muséum.

La grande rue du Toledo me présenta le lendemain la scène la plus variée et la plus divertissante que j'eusse jamais vue. Presque tous les gens que j'y rencontrai, hommes et femmes, portaient un costume différent, comme si c'eût été alors un carnaval. C'étaient des musiciens ambulans qui jouaient de sept ou huit instrumens à la fois; des marchands de légumes qui cheminaient lentement avec leur mulet surchargé de choux, de salade et de céleri; puis de pieux mendians agenouillés en face des madones, devant lesquelles brûle toujours une lampe. C'étaient des marchands de châtaignes rôties, des marchands de melons, des marchands de bouteilles ou des pêcheurs qui criaient les plus délicieux harengs frais du monde. C'étaient de distance en distance des *secretarii* ou écrivains publics, gravement assis devant une petite table, leur plume à la main, leurs lunettes sur le nez, en un mot, tout prêts à satisfaire la pratique qui se présentera. C'étaient à chaque pas des femmes qui faisaient frire des poissons, ou qui vendaient des œufs, ou qui rem-

paillaient des chaises. C'étaient encore des portefaix, seuls représentans actuels des lazzaronis qui se voient à Naples, et qui nonchalamment couchés dans leurs corbeilles dormaient, fumaient ou regardaient les passans avec un air d'ineffable mépris. Je remarquai aussi dans le Toledo un nombre prodigieux de boutiques de changeurs ou de bureaux de loterie, sans parler des porteurs d'eau et des débitans de glaces qui s'y croisent et s'y heurtent. Enfin tout le monde semble se donner rendez-vous dans cette rue. C'est là que sont tous les beaux magasins, là que toutes les jolies femmes viennent se montrer, là que se promènent les flâneurs, là que les gens d'affaire se rencontrent, là que les militaires se pavanent à pied ou à cheval dans leurs brillans uniformes. C'est là que l'industrie est la plus active. Passez devant une boutique de boulanger, elle est tellement ouverte que tous les mystères de son art s'accomplissent en public, et vous le voyez toujours qui pétrit, qui enfourne ou qui défourne. Il en est de même du ferblantier, dont le marteau ne cesse jamais de battre; de même du forgeron, dont le soufflet souffle toujours, dont le feu est toujours allumé quelque chaleur qu'il fasse, et dont l'enclume n'a aucun instant de repos du soir au matin. Enfin à tous les carrefours, comme au reste à ceux de toutes les autres rues de la ville, sont des baraques où du matin au soir se confectionne du

macaroni. Quand un gourmet passe et en désire, on le lui sert sur une assiette de terre, aussi brûlant que du feu; mais sans se gêner, et, ce qui est plus étonnant, sans le trouver trop chaud, il l'empoigne à pleine main, en insère trois ou quatre bouts dans son gosier, élève le reste le plus haut qu'il peut en l'air, et toute la poignée a disparu au bout d'un moment.

Mais seul, le Musée, avec ses merveilleuses et presque innombrables statues, soit extraites des ruines de Pompéi et d'Herculanum, soit recueillies à d'autres sources; ses salles remplies d'ornemens et d'ustensiles des temps passés, provenant de ces cités splendides qui sont restées pendant tant de siècles comme embaumées par la lave et les cendres du Vésuve pour servir à l'instruction de l'âge présent; ses riches galeries de tableaux; ses marbres, ses bronzes, ses bibliothèques et ses manuscrits qui ont échappé aux flammes durant plus de deux mille ans; oh! toutes ces merveilles, et une variété infinie d'autres objets qui méritent examen, doivent retenir des mois entiers, et occuper constamment le voyageur à Naples, la ville en général la plus agréable que je connaisse. Il règne dans toutes ses rues une gaîté de fête, et l'air qu'on y respire est plus pur que partout ailleurs, ce qu'on doit sans doute à la proximité de la plus belle baie du monde. Puis vous avez à peu de distance les uns

des autres le Vésuve, Herculanum, Pompéi, ce qu'il y a peut-être de plus intéressant sur la terre. Vous avez encore Pozzuoli, Bayes, Cumes, Castellamare, Sorrento, Salerne, Pœstum, les îles de Capri, de Procida et d'Ischia, qui vous fourniront des journées, que dis-je? des années d'inépuisable plaisir. Pour moi, je ne visitai, hélas! qu'un petit nombre de ces curiosités, le volcan, ses victimes qu'on arrache maintenant à leurs cendres, les demeures des anciens Romains, et l'asile sacré des sibylles. Il me fallut m'embarquer pour Gênes le 19 janvier; de Gênes, j'atteignis Genève par le Mont-Cenis, ensuite Dijon, Paris, et enfin je me retrouvai le 5 février 1835 à Londres, au sein de ma famille.

FIN DU VOYAGE DE QUIN.

LYALL.

VOYAGE EN RUSSIE.

(1822.)

Départ de Moscou. Podolsk. Lapasna. Marché du dimanche. Coutumes curieuses. Tula. Mzensk. Petite Russie ou Marlo-Russie. Le Dnieper. Première vue de Kief.

En 1822, trois voyageurs, qui se préparaient à quitter Moscou pour parcourir les provinces méridionales de la Russie, m'adjoignirent à eux en qualité de médecin. Nous partîmes donc le 10 avril, après avoir fait enregistrer à la maison de poste notre *podorodjné* (ordre pour prendre des chevaux de poste), et avoir, suivant l'usage, donné au *smotritel* (maître de poste) une gratification pour ses peines. Quand nous fûmes arrivés à la barrière de Serputchof, la sentinelle fit descendre le *schlagbaum* qui nous barra le passage, et il ne fut relevé que quand notre podorodjné fut enregistré sur un livre spécialement tenu à cet effet; alors nous laissâmes Moscou derrière nous.

Le village Danilovskoyé, qui se trouve immédiatement en dehors de la barrière, avertit le voyageur qu'il est tout à coup transporté de la capitale dans la campagne. Comme la neige n'était que tout ré-

cemment fondue, nous trouvâmes la route très mauvaise sur plusieurs points et quelquefois extrêmement sinueuse. Nous vîmes, à la longueur de trois verstes et ensuite de six, et du haut de deux montagnes, de magnifiques vues à vol d'oiseau de l'immense et fastueuse capitale des anciens czars. Là le spectateur a toute la ville étendue devant lui en forme de croissant, avec le monastère de Donskoï à l'ouest, tandis qu'au centre s'élève le Kremlin avec le palais impérial, le haut Ivan Velikii, une foule de monastères et d'églises que surmontent de nombreux dômes resplendissans, peints ou dorés, et à droite est le monastère Seméonovskoyé; puis c'est la rivière Moskva ou Moskova qui traverse la cité, et d'innombrables tours, clochers, flèches ou dômes où brillent les peintures et les dorures. Au-dessus c'est une immensité d'édifices grands ou petits, avec leurs murailles blanches, jaunes, bleues, vertes ou pourpres, et leurs toits rouges et verts, bleus et noirs, entremêlés de petites maisons de bois, à l'aspect sombre et entourées d'espaces libres, arbres, jardins et parcs. Cet ensemble est enveloppé du feuillage et de la verdure des environs, qui sont très variés. C'est, on le voit, un panorama enchanteur.

Kolomenskoyé, avec ses vieilles églises et ses tours pyramidales, qui occupe une situation charmante parmi des jardins et des arbres au bord de la

Moskva, est à gauche. Nous traversâmes la route qui mène à Tsaritsin, et bientôt après les sombres pavillons de cette belle retraite impériale nous apparurent à une distance considérable. Nous remarquâmes sur la droite et sur la gauche plusieurs résidences de grands seigneurs, et traversâmes nombre de villages, comme Trubetskoyé et Molotsi avant d'arriver au premier relais. La route était alors sillonnée de creux profonds et très sinueuse. Près de Podolsk, et à trente-trois milles environ de l'ancienne capitale de la Russie, est une forte colonne carrée qui indique les limites des districts de Moscou et de Podolsk. Ici les bords de la Pachra sont boisés et pittoresques. Comme le pont flottant que l'on trouve dans ce village en été n'avait pas encore été rétabli, nous traversâmes la rivière sur un radeau et débarquâmes vis-à-vis la poste.

Podole ou Podolsk fut primitivement réputé *Selo* ou village à église; mais sous le règne de Catherine II on en fit une ville de district. La Pachra, rivière considérable, au printemps du moins, coupe Podolsk en deux parties entre lesquelles les communications ont lieu, en hiver au moyen de la glace, et en été par un pont flottant.

Bien que cette ville de district ne soit qu'à trente-trois verstes de Moscou et dans le voisinage d'une grande population, elle ne consiste guère qu'en une seule rue qui ne renferme pas plus de cent mai-

sons, dont un petit nombre est bâti en pierre, et qui ont toutes une pauvre apparence. Le grand édifice consacré aux tribunaux du district, une église dédiée à la résurrection et un autre beau temple que l'on construit en ce moment attirent principalement l'attention. Je suppose que le nombre de ses habitans est exagéré quand on le porte à mille.

En conséquence de l'attention que j'apportais à examiner tout ce qui avait rapport à la religion des Russes et surtout au culte qu'ils rendent aux images gravées, non aux peintures, aux petites chapelles, me frappèrent particulièrement; un de ces édifices (Tchasovnya) est situé sur la rive nord-ouest de la Pachra et renferme une représentation exacte du crucifiement, entourée de petites statues de la Vierge Marie et des saints; l'autre chapelle, au sud-ouest de la rivière, contenait un bas-relief représentant saint Nicolas. Le tombeau du Christ, entouré de saints, et le cachot dans lequel il est assis tristement avec un manteau noir sur le dos, entre deux gardes armés, forme une espèce *d'ikonostas* qui n'appelle l'attention que parce que toutes les figures, qui paraissent avoir un pied de haut, semblent de bois ou de quelque autre matière solide, et reçoivent des paysans qui passent un *hommage*, et, tout au moins une *révérence* des nobles et du clergé. Cette dernière classe est souvent d'une

notoire ignorance. J'ai causé avec quelques prêtres qui avaient des idées fort confuses relativement au respect et au culte que l'on rend aux saintes images, tandis que quelques autres avaient la franchise de m'avouer que les paysans faisaient de ces représentations leurs divinités. Après avoir quitté Podolsk, nous passâmes devant le beau et immense domaine du comte Momonof, que l'on nomme *Dubrovitsi.*

A dix-sept verstes au-delà de Podolsk est Molodi-Selo, ou *le village à église Molodi.* Cette église est remarquable à une certaine distance par ses peintures en couleurs éclatantes, et son architecture qui n'est pas sans élégance. La maison à deux étages du propriétaire, les jardins fantastiques et les nombreux piliers qui bordent la route de chaque côté et entre lesquels nous passâmes en quittant le village, quoique en assez mauvais état, forment avec les sombres demeures en bois des paysans un contraste qui délasse l'œil, ne fût-ce que par la variété. Au-delà de ce lieu, la route continue d'être aussi mauvaise et toujours tellement sinueuse que la distance de la station prochaine est fort doublée et même triplée. A treize verstes environ de Saphonava, une des voitures fut entièrement arrêtée dans un de ces bourbiers presque infranchissables qui empêchent les progrès du voyageur au printemps, surtout sur la route de

Moscou à Serputchof. De tous les équipages, le *téléga* est le mieux adapté aux chemins de la Russie. La rapidité avec laquelle les courriers voyagent au moyen de ce simple mode de transport est vraiment surprenante.

Après une route ennuyeuse, nous arrivâmes dans la nuit à Lapasna, village situé sur les deux bords de la rivière de ce nom : elle est très peu profonde et très étroite en été, et bien qu'elle soit sur le grand chemin de Moscou à l'Ukraine, il ne s'y trouve pas même un pont flottant : on la traverse dans le printemps sur un radeau et sur la glace en hiver. Lapasna est un très grand village composé d'une longue rangée de maisons de chaque côté de la route, outre des rues de derrière où il y a un seul rang de maisons. Elles sont principalement de bois, quoique nous en ayons vu quelques-unes bâties en briques, et entre autres le *kabak* ou cabaret qui existe actuellement dans le moindre village de l'empire.

Là je fus présent, en été, à un marché du dimanche, et je m'arrêtai pour examiner cette scène de bruit et de confusion. Des groupes de paysans, grossièrement vêtus, hommes et femmes, étaient occupés à acheter et à vendre toutes sortes de provisions pour les hommes et les animaux. Du gros drap, des *schoubs* de peau de mouton, de la laine, de la viande de boucherie, du sel, des fruits, des légumes, des gâteaux d'épices, des confitures et

des melons d'eau y étaient en abondance. Des plats de terre, des fenêtres toutes faites, la quincaillerie, les plats de bois, les *lapti* ou souliers faits de l'écorce de tilleul et les animaux vivans, étaient tous entassés pêle-mêle dans la plus grande confusion; mais ce qui était d'un effet assez désagréable, c'est qu'un certain nombre de cercueils peints ou non, étalés sur une charrette, s'y vendaient rapidement. Ce tableau donne une idée assez exacte des marchés de toutes les villes de Russie.

A sept verstes au-delà de Lapasna, le village de Saphonava est remarquable seulement par une petite colonne qui s'élève à son extrémité septentrionale pour indiquer au voyageur la route de Seméonovskoyé, l'un des plus délicieux domaines que j'aie vus. A douze verstes de Serputchof, et précisément au-delà du village Moskovka, apparaissent l'élégante église et les tours de cette belle ville : le village de Seméonovskoyé a deux sources d'eaux minérales.

A gauche est le domaine de la famille Gurief, qui présente à la vue un tableau riant : c'est l'élégante église, la maison du seigneur, et le village enveloppé d'arbres vigoureux et de champs verdoyans où mugissent les troupeaux et où s'agitent les actifs paysans. Un trajet de dix verstes, à travers des bois qu'entrecoupent des plaines découvertes et onduleuses, nous amena à Serputchof.

Cette ville est la capitale d'un district du même nom dans le gouvernement de Moscou, qui n'en est éloigné que de quatre-vingt-treize verstes; son site est élevé et pittoresque, et commande une vue étendue sur un très beau pays que traverse l'Oka pour aller se jeter dans le Volga. La ville est principalement sur le penchant d'une colline, ou plutôt, ce semble, de plusieurs collines séparées par de profonds ravins, ce qui lui donne une apparence singulière. La Nara, petite rivière, passe à travers la ville, et tombe dans l'Oka, à quatre verstes de là. Les nombreux clochers que nous avions remarqués de loin en approchant de Serputchof nous avaient autorisés à espérer une ville plus peuplée et plus belle que celle que nous trouvâmes en réalité. Cependant c'est une des plus jolies petites villes de la Russie. Elle est de forme oblongue, nullement régulière, et la Nara, ainsi que le ruisseau de Serpeika en font trois quartiers. La plupart des maisons sont de bois, et les autres en pierre.

Les églises qui sont au nombre de dix-huit, toutes situées d'une manière pittoresque, peintes en couleurs éclatantes et ayant le dôme doré, ajoutent beaucoup à la beauté de la ville. La *Plostchad* (place du marché) est un immense carré oblong, entouré de boutiques où se vendent des marchandises de toute espèce. Le vaste édifice qui

renferme tous les tribunaux et les bureaux publics du district mérite l'attention du voyageur. L'ancienne forteresse située sur une éminence isolée, bien qu'elle tombe en ruines, a un aspect vénérable et varie le paysage.

La population de Serputchof, ville active et industrieuse, est de cinq à six mille habitans, sans compter les troupes qui y tiennent toujours garnison. Un pont de bois sert en été de communication entre les deux rives de la Nava; mais au printemps, avant la débâcle, on le charge de charretées de pierres pour empêcher qu'il ne soit emporté par l'eau qui grossit au point de l'inonder entièrement. Alors on établit un radeau, et il est très amusant de voir hommes, femmes et chevaux, allant à gué jusqu'aux genoux dans la vase avant de rejoindre et après avoir quitté ce train de bois.

En me promenant dans les rues de Serputchof je remarquai des images, telles que des peintures du Christ, de la Vierge ou des saints, plusieurs dans des cadres au-dessus des portes de la plupart des maisons, coutume qui n'est pas, que je sache, aussi commune dans les villes. Un autre usage curieux existe, au moins chez les marchands et les bourgeois : les femmes ne vont à l'église ni les jours de la semaine, ni même le dimanche, excepté quand il y a grande fête, avant d'être mariées. Je n'en pus apprendre la raison.

Ayant déjeuné le 11 à Serputchof, nous continuâmes notre chemin. Bientôt après avoir passé la *Zastava*, ou barrière, nous vîmes un pilier de pierre dont nous trouvâmes le pendant sur la rive méridionale de l'Oka. Cette rivière forme la limite respective du gouvernement de Moscou et de Tula, et est une des plus grandes qui arrosent la Russie d'Europe. Après l'avoir traversée nous suivîmes ses bords pendant quelques verstes, admirant les vastes et riches prairies qu'engraissent les débordemens du printemps. Tournant ensuite au sud, nous traversâmes le village de Lipetski, et nous dirigeâmes vers Zavodi, le relais de poste, par un pays riant et onduleux, bien que dépourvu de bois et montrant un sol d'argile blanchâtre.

Zavodi est un village d'une étendue considérable avec des maisons couvertes en paille, et situé dans un fond. Depuis que nous avions traversé l'Oka, la route étant bonne, nous allâmes rapidement de là à Voschan, et de Voschan à Volotya, où nous arrivâmes le soir, et après y avoir pris des chevaux nous allâmes coucher à Tula.

Nous y passâmes deux jours qui furent très activement employés, car, après les deux capitales, Tula est une des villes les plus intéressantes de l'empire Russe. Elle est la capitale d'un gouvernement de ce nom, et s'étend sur les deux rives de l'Upa à neuf cents verstes de Pétersbourg, et à cent

quatre-vingt-cinq de Moscou. On la regarde comme étant une très ancienne ville fondée par les premiers habitans des régions voisines, les Sarmates et les Tchouds. Une citadelle construite en 1514 y existe encore : c'est un carré oblong d'une grande dimension, avec des tours aux angles et des portes au milieu des murailles. Dans l'intérieur nous y remarquâmes la cathédrale de l'Assomption, une salle d'exercices en bois, et quelques magasins à sel.

Tula est en partie basse, en partie un peu élevée, et est formée de trois grandes divisions. La première sur la rive gauche de la rivière et autour de la citadelle se nomme *Posadskaya-Sorona;* le second quartier qui s'étend sur la rive droite est le *Zaretskaya-Storona*, et le troisième du même côté, vis-à-vis la forteresse, s'appelle *Tchulkova-Sloboda.* Il y a en outre deux faubourgs habités par les paysans de poste.

La population permanente est évaluée à trente ou trente-cinq mille âmes, pour laquelle s'élèvent vingt-six églises, toutes de pierre, un monastère et un couvent de femmes. Les édifices les plus remarquables sont la manufacture d'armes, le gymnase du gouvernement de Tula, l'école d'Alexandre, l'hospice des Enfans-Trouvés, la maison de correction, l'*Ostrog* ou prison, l'arsenal et les boutiques ou bazars qui sont au nombre de sept ou huit mille. La fabrique d'armes, la coutellerie

et la quincaillerie de Tula sont célèbres. Pour l'exploitation de ces diverses industries on emploie le charbon des mines qui avoisinent la ville.

L'arsenal se compose d'un bel et grand édifice central, flanqué de bâtimens étendus qui renferment une cour immense. Cet édifice est capable de contenir des armes à feu et des armes blanches pour cent mille hommes. On garde dans une armoire des fusils que l'on dit avoir été fabriqués *pendant les visites* des membres de la famille impériale à la manufacture d'armes et leur avoir été présentés avant leur sortie de l'arsenal. Ils sont si parfaitement exécutés que l'on est porté à suspecter la sincérité de ce fait.

Le 13 avril, dans la soirée, nous quittâmes Tula, et arrivés à la barrière, nous eûmes une belle vue de la ville. Une église, dans une situation élevée, au milieu du cimetière, était devant nous. Elle est ronde, ornée de colonnes, surmontée d'un dôme, et présente un étrange modèle d'architecture ecclésiastique. Elle ressemble beaucoup plus au palais d'un grand qu'à un lieu de culte.

Bientôt après avoir quitté Tula, nous fûmes frappés de la qualité noire du sol et de l'aspect de nudité de la campagne. Au bout de douze verstes cependant, nous la trouvâmes onduleuse et boisée. Au sud de Tula on ne remarque point dans la construction des maisons des paysans ce prodigue em-

ploi de la charpente que l'on observe plus près de Saint-Pétersbourg, par la raison qu'elle est ici beaucoup plus chère. La plupart de ces maisons, au lieu d'être bâties avec d'énormes poutres ou de véritables troncs d'arbres, se composent d'un treillis d'osier entremêlé de lattes. Les habitations, ou pour mieux dire les huttes des paysans qui règnent des deux côtés de la route, sont plus chétives dans leur aspect et plus simples de construction que celles qui séparent les capitales. En effet, plus nous allons au sud, plus nous les trouvons misérables, jusqu'au pays où la pierre est abondante.

Yasnaya-Polyana est qualifié de *Seltzo*, ou petit village à église. De cette station à Solova le paysage est de la même nature, le sol plus noir encore, et les champs de blé étendus au point de paraître sans limites. Tel est, à peu de variations près, l'aspect de la contrée jusqu'à Mzensk. Sur cette route on rencontre beaucoup de superbes villas et de magnifiques domaines.

A seize verstes de Mzensk nous entrâmes dans le gouvernement d'Orel, comme nous l'annonça une massive colonne carrée. Mzensk est la ville principale d'un des districts de ce gouvernement, et s'étend sur les deux rives de la Zuscha, et à l'embouchure de la Mzena d'où elle tire son nom. Elle est située dans une plaine bordée de chaque côté par des montagnes. Son voisinage est riche en prai-

ries et en terres labourables, mais nullement en bois : comme la plupart des villes de Russie, elle promet plus en apparence qu'elle ne tient, et cet effet provient du nombre d'églises et de monastères qui y déploient leurs peintures vives et leurs dômes dorés. On porte la population de trois mille cinq cents à cinq mille âmes, et pour cette population il y a douze églises et un monastère où se célèbre chaque jour le service divin. Le principal commerce de cette ville consiste en blé et en chanvre que l'on embarque sur la Zuscha, et qu'au moyen de l'Oka, où tombe cette rivière, on transporte au centre de l'empire.

Après avoir quitté Mzensk, nous avançâmes rapidement par un pays sans ornement, mais fertile, vers Orel, où nous entrâmes dans l'après-midi. C'est la principale ville du gouvernement de ce nom; elle est située sur les bords de l'Oka et de l'Orlik, qui se confondent dans la ville, à la distance de trois cent soixante-sept verstes de Moscou. Elle s'étend sur une vaste plaine, entre de petites éminences qui, étant entièrement dépourvues de bois, ont un triste aspect de nudité. La terrasse formée par le palais du gouverneur, la maison du sous-gouverneur, le bureau de poste, la demeure du général commandant, et l'*Ostrog* ou prison avec ses tours et ses murs blancs qui la font ressembler à une petite ville, c'est là le principal ornement d'Orel,

qui compte en outre dix-huit églises et douze couvens pour une population de quinze mille habitans.

Le sol qui environne la ville est noir, et produit de très abondantes récoltes. Cette ville peut être regardée comme le foyer du commerce entre la Russie, la petite Russie et la Crimée, et elle est le dépôt des blés qui proviennent tant de son propre territoire que des fertiles gouvernemens adjacens.

Nous quittâmes le soir Orel, et le lendemain nous arrivâmes dîner à Sevsk, après avoir tout le jour vu le même sol noir et quantité de villages, mais nous n'avions rencontré de remarquable que Kromy, ville de district du gouvernement d'Orel, située au confluent de la Medna et de la Kroma. Sa population s'élève à cinq mille âmes environ. Dmitrvsk est également une ville de district du même gouvernement, et est située sur le ruisseau Obstcheritsa.

Sevsk est une autre ville de district du gouverment d'Orel, située sur la rive gauche de la Seva. On évalue sa population à quatre mille cinq cents âmes. Nous y vîmes avec étonnement qu'un forgeron, que l'on avait envoyé chercher, ne voulut pas entreprendre quelques légères réparations à une de nos voitures, attendu qu'il était six heures du samedi soir, et que c'est à cette heure que commence le dimanche russe. En effet le samedi soir est souvent observé avec autant de sévérité que le dimanche, et même plus.

Nous quittâmes Sevsk dans la soirée, et voyageâmes toute la nuit, puis le 16 au matin, à une verste au-delà de Tolstudubova et à cent quatre-vingt-quinze d'Orel, nous remarquâmes un pilier de bois portant les armes impériales, qui nous annonçait l'entrée de l'Ukraine ou petite Russie et du gouvernement de Tchernigof.

La plupart des villages du pays que nous quittions ont une apparence très misérable, et ne sont composés que de cabanes couvertes en paille où l'on trouve des poêles sans cheminées, et qui sont complétement remplies de fumée toute la nuit, parce qu'elle n'a pour s'échapper que la porte et un trou dans la muraille que l'on ferme le soir. Les toits et la partie supérieure des murs sont donc couverts de suie. Toute la saleté des paysans russes se montre à nu sur les frontières de l'Ukraine. La première station est Yerman, et bien que ce lieu ne soit qu'à dix-neuf verstes au-delà du pilier dont je viens de parler, il semblait que nous fussions dans une autre région. Les maisons, au lieu de présenter à la route leur partie postérieure, comme dans la Russie propre, y font face et sont blanchies à l'extérieur. Quant à l'intérieur, il est divisé en cuisine, chambre à coucher et une autre chambre, même dans les plus petites maisons. Les chambres sont meublées de tables, de chaises et de couchettes de bois de sapin blanc, et nous remarquâmes des

couvertures blanches sur les lits. Ici tout est propre, et l'on ne peut attribuer une différence si frappante entre les habitans de la Russie et ceux de la petite Russie, séparés par quelques milles seulement, qu'à leur indépendance et aux immunités dont ils jouissent.

Il nous fallut un peu plus de douze heures pour nous transporter à Gluchof, petite ville très riante et très animée, qui occupe un site élevé sur le Yerman et à côté d'un petit lac. Ses rues sont régulières, et la principale, qui n'est pas longue, a à chacune de ses extrémités une porte en arc qui d'un côté conduit à Moscou, de l'autre à Kief. Cette ville compte sept ou huit églises et deux couvens. De Gluchof à Tuligoliva, la route est plus unie et le pays mieux boisé. Nous fûmes frappés de l'habileté avec laquelle les paysans couvrent leurs maisons, en nous rappelant les toitures de la Russie : les habitans de la petite Russie y mettaient un peu d'art et de soins, tandis que les Russes se bornent à entasser sur leurs toits des masses de paille qu'ils y assujettissent au moyen de jeunes bouleaux qu'ils y placent dans tous les sens. Les conséquences en sont terribles, surtout dans les nuits de tempête de l'hiver. Des villages entiers sont alors découverts et les matériaux emportés çà et là; mais l'expérience n'enseigne rien aux Russes, et ils recouvrent de nouveau leurs huttes de la même façon.

De Tuligova à Krolovets la route est sablonneuse et difficile, et bordée des deux côtés de hauts et vieux saules. Krolovets est situé sur le ruisseau *Debroyé vodi*, c'est-à-dire les *Bonnes eaux*. On dit qu'avec quelques villages ottomans, celui-ci contient dix mille habitans, mais il a un très pauvre aspect. De Krolovets à Altinovka, la route qui traverse les bois est sablonneuse et difficile : elle est également, sur certains points, bordée de saules. Nous remarquâmes dans ce trajet beaucoup de bois, d'immenses champs de blé entremêlés, quantité de petits lacs et d'étangs; et à trois verstes de la première station, au sortir d'une forêt de hauts pins, Balurin nous apparut.

Le palais du dernier hetman de l'Ukraine, situé sur le sommet d'une hauteur, une élégante église y attenante, et les nombreuses maisons des paysans, avec la Seima, qui à cette époque de l'année ressemble plus à un lac parsemé d'îles qu'à une rivière, formaient un ensemble imposant. Balurin se trouve dans le district de Nedjin qui fait partie du gouvernement de Tchernigof. Ce n'est qu'un village irrégulièrement bâti, qui cependant renferme un couvent et quatre paroisses. La population peut être portée à quinze cents âmes. Le palais est un bel édifice dont la façade est ornée de colonnes doriques et dont les ailes sont détachées. Il semble tomber en ruines à défaut de réparations.

Nous quittâmes Balurin dans la soirée, changeâmes de chevaux à Borzna, petite ville remplie d'églises, et entrâmes dans le grand village de Komarovka, avec les vaches, les veaux, les moutons, les chèvres et surtout les porcs des habitans qui y revenaient pêle-mêle. Il était très divertissant de voir les femmes malo-russes se précipitant hors de leurs maisons, séparant, à force de cris et de coups, chacune leur part du troupeau commun, et la conduisant au logis, tandis que le pasteur se reposait, indolemment couché, parce que son devoir était accompli.

Nous arrivâmes par une très riante campagne à Nedjin, qui passe pour la plus jolie ville de la petite Russie. Elle est à soixante-quatorze verstes au sud-est de Tchernigof, et occupe la rive gauche de l'Oster. Son site est à peu près uni, et ses nombreuses rues sont coupées de grands jardins où les arbres fruitiers étaient alors en pleine fleur. Sa rue principale, qui fait partie de la route que nous suivions, est extrêmement étroite, et a tout-à-fait l'aspect européen, car elle est bordée de boutiques et est très populeuse. Nedjin est entourée d'un rempart de terre, et la rivière est très proprement encaissée avec du bois. Elle contient environ mille maisons, deux couvens et seize églises. Outre les Russes et les Cosaques, plusieurs familles grecques qui y jouissent de grands priviléges, ainsi que des Armé-

niens, composent la population de la ville que l'on estime être de douze mille âmes. Les Grecs et les Arméniens, qui sont en possession de la plus grande partie du commerce florissant de Nedjin, ont des rapports avec la Turquie, la Pologne et la Silésie.

De tous les édifices de Nedjin, le plus remarquable est le gymnase de Bozborodko, fondé, il y a quelques années, pour l'éducation des jeunes nobles et des bourgeois. C'est un très grand bâtiment orné d'une colonne d'ordre ionique et entouré de hauts arbres.

La route de Nedjin à Nosovka est plate, sur quelques points sablonneuse et bordée d'énormes champs de blé ou de vastes pâturages qu'entrecoupent des bois. Comme cela arrive fréquemment dans le sud de la Russie, nous traversâmes plusieurs ruisseaux et marécages sur des ponts de bois, et quelquefois à gué, tandis que l'on avait peine à faire avancer les voitures.

De Mosovka, village cosaque, nous allâmes à Kosari, station cosaque, à dix milles de distance. La maison du maître de poste était très propre, et les écuries, on ne peut mieux tenues, renfermaient une douzaine de très forts chevaux en bon état; ils appartenaient au maître. D'après l'avis qui nous fut donné, nous en prîmes six pour chaque voiture, et nous nous en félicitâmes, car avant d'arriver à Kozelets, nous eûmes douze verstes à faire dans

un sable profond, à travers de nombreux marécages et sur de mauvais ponts. Kozelets est une ville de district du gouvernement de Tchernigof et qui n'a de remarquable que son église qui est très belle. Puis nous arrivâmes à Semipolki par une route tracée et découverte de seize milles de longueur. C'est un petit village où notre route se croisa avec celle de Saint-Pétersbourg. C'est à travers le même paysage que nous gagnâmes Brovari. Notre intention avait été d'arriver à Kief dans la soirée, et à cet effet nous avions mis six chevaux à chaque voiture pour pouvoir traverser le Dniéper avant qu'il fît nuit, mais on nous détourna de ce projet en nous en représentant l'exécution comme dangereuse, et le lendemain matin nous reconnûmes que l'avis était bon, car la route était très difficile. Nous traversâmes plusieurs bois épais et beaux. En effet, autrefois le pays que nous traversâmes n'était qu'une immense forêt, repaire de brigands qui attaquaient et pillaient les voyageurs. Pour obvier à ces inconvéniens, le gouvernement a fait abattre une partie de cette forêt, surtout sur les bords de la route, de façon qu'il n'y a pas moyen de se mettre en embuscade.

Le Dniéper n'était pas encore rentré dans son lit après les débordemens du printemps, et il nous fallut traverser plusieurs lacs, pour ainsi dire, entre des îles, jusqu'au ventre de nos chevaux,

avant d'arriver au lieu d'embarcation sur la véritable rivière que nous passâmes sur un train. A deux verstes environ de Brovari, un des clochers de Kief, et bientôt la ville entière, nous apparurent. Les aspects de Kief, quand on en approche, sont extrêmement variés et beaux. Celui dont l'on jouit, quand on traverse la rivière, est particulièment pittoresque. La ville s'élève à une grande hauteur sur la cime des collines qui forment, pour ainsi dire, un magnifique amphithéâtre au-dessus du bassin du Dniéper, dont les bords sont coupés de ravins couverts de bois qui descendent par de douces pentes jusqu'au bord de l'eau; les coteaux aussi bien que les sommets sont couverts de nombreuses maisons, de monastères et d'églises, dont les dômes d'or, réfléchissant à plein les rayons d'un soleil radieux, formaient devant nous un ensemble enchanteur. Cette splendeur extérieure ne fait que rendre plus complet le désappointement que l'on éprouve en entrant dans la ville.

Kief, l'ancienne capitale du grand-duché de Russie, et maintenant capitale du gouvernement du même nom, s'étend sur la rive occidentale du Dniéper par le 30e degré 27 minutes de longitude est, et le 50e degré 27 minutes de latitude nord. Elle est à soixante-dix-huit verstes de Moscou et à douze cent quatre-vingt-six de Pétersbourg. Les voyageurs de goûts divers peuvent se satisfaire éga-

lement àKief. L'amateur du beau paysage et le peintre se rendront à la forteresse et sur les bords du Dniéper. Le dévot et le moun se claquemureront dans les cavernes bénies avec les *restes incorruptibles* des saints et dans les églises. Pour le militaire, il y a le château et les arsenaux. Quant à l'antiquaire, il trouvera de quoi lui plaire dans le vieux Kief et les environs.

Pour nous, nous commençâmes, en arrivant à Kief, par nous établir dans une très petite maison fastueusement appelée *Hôtel de Londres*, où nous fûmes bien traités.

Description de Kief. Vassilkof. Singulier usage des Juifs. Uman. Boghopola. Colonies militaires. Arrivée à Odessa.

Le matin qui suivit notre arrivée à Kief, nous apprîmes que quelques malfaiteurs allaient recevoir le *knout* dans une place qui faisait face à l'auberge, et une foule immense y était assemblée. Un cercle avait été formé par les militaires, et le chef de la police, voyant que nous étions étrangers, nous invita poliment à entrer. Quand les prisonniers eurent entendu la lecture de leurs sentences, le châtiment leur fut infligé. Un homme reçut vingt coups, et une femme quinze de ce terrible knout. Quand l'homme eut reçu sa part, on lui présenta un *schtopto* (bouteille carrée); il la porta alors à sa bouche; mais tout aussitôt il la jeta à terre avec

une extrême indignation, et s'écriant que ce n'était que de l'eau. On le marqua ensuite au fer brûlant sur le front et les joues; tandis que le sang coulait de ses blessures, on les couvrit de poudre à canon, afin de rendre les marques circulaires presque aussi grandes qu'un sou, entièrement indélébiles, à moins d'incision.

La femme poussa des cris et de terribles gémissemens pendant le supplice, et quand on la détacha, elle parut tomber en défaillance; on la coucha à terre, puis on la couvrit d'un *schoub* ou pelisse de peau de mouton.

Ensuite deux jeunes garçons et une femme reçurent le fouet ou le *pleti*; on leur découvrit une partie du corps, et pendant que de nombreux aides les tenaient la face contre terre, l'exécuteur appliqua d'abord un nombre de coups sur le côté droit, puis autant sur le côté gauche. Ce supplice est très cruel.

Kief est, à bien dire, composée de trois grandes divisions, la forteresse de Petchersk avec son faubourg, l'ancienne Kief et le Podôle. Chacune de ces sections a sa propre fortification, et le tout est entouré d'un rempart de terre, et a une garnison sous les ordres du commandant de la ville. La forteresse occupe une belle et haute colline sur la rive occidentale du Dniéper qui roule son majestueux courant à trois cents pieds au-dessous du spectateur.

Ce château est une des nombreuses traces qu'a laissées Pierre-le-Grand.

L'arsenal renfermé dans les limites de la forteresse a été fondé par Catherine II, et est incontestablement le plus bel édifice de Kief. Il est bâti en carré, avec des briques blanchâtres, et est élevé de deux immenses étages avec des fenêtres cintrées. Au centre de chaque façade est une haute et belle porte. Une promenade d'une demi-verste entoure cet édifice. L'intérieur est très beau, et le plafond du premier étage est très élevé. Cet arsenal peut contenir un matériel immense. Nous visitâmes ensuite l'*Institution pour les orphelins des soldats*, qui touche à l'arsenal et contient dix-huit cents enfans. On les y élève pour être sous-officiers, secrétaires, etc., dans l'armée régulière.

Dans l'enceinte de la forteresse, outre les maisons des agens militaires, les casernes et les magasins, on voit quelques églises et le célèbre couvent de Petchersk. Parmi les églises, la plus remarquable est celle de Saint-Nicolas, bâtie sur une colline près des bords du Dniéper, et où fut enterré Oskold, par l'ordre de la princesse Olga, lors de la réception du christianisme. Il y a aussi celle de la Transfiguration élevée par saint Wladimir, mais on ignore quand et à quelle occasion.

Le monastère de Petcherskoï, avec la cathédrale de l'Assomption, quelques autres églises, un bu-

reau d'imprimerie, la maison des métropolitains de Kief et celles des moines, sont entourés d'une haute muraille de pierre avec des tours à ses angles, comme une forteresse. Les sept dômes d'or de la cathédrale, avec ceux des autres églises et celui du beffroi qui s'élance à environ trois cents pieds au-dessus de la montagne, et à cinq cent quatre-vingt-six au-dessus du Dniéper, produisent un effet magnifique. Les Russes regardent le beffroi comme un chef-d'œuvre d'architecture : c'est l'ouvrage d'un architecte italien. A la cathédrale appartient une bibliothèque que l'on dit riche surtout en manuscrits grecs.

Ce monastère se nomme *Petcherskoï*, parce que les moines habitaient primitivement deux cavernes (*pestchera*). Elles sont actuellement derrière le monastère, séparées par un ravin profond, et s'étendent vers le Dniéper. Ce sont des labyrinthes souterrains, voûtés, avec différentes branches des chapelles et des cellules où reposent les reliques incorrompues des saints, des martyrs et des hommes pieux. L'une de ces cavernes est celle d'Antonius, le premier abbé, mort en 1073 ; l'autre celle de Théodosius, le second abbé.

Conduits par un moine, nous visitâmes ces catacombes de Kief où les dévots passent des heures, des journées et même des semaines. Les corps, ou plutôt les formes des corps, ressemblent aux momies

d'Égypte, et sont rangés des deux côtés des cavernes. A en juger par les échantillons que nous vîmes là, presque tous les saints sont de petite taille. Leurs noms sont indiqués par des légendes au-dessus des cellules ou attachés aux tombes. Leur nombre monte à environ cent cinquante. J'ai résumé dans une courte nomenclature l'état de la société mélangée qui se trouve dans ces cavernes. Elles renferment des restes d'archevêques, d'évêques, d'archimandrites, de hégumins, de moines, d'anachorètes, de diacres, de faiseurs de miracles, de saints, de martyrs, de princes, de princesses, de médecins, d'historiens, de dévots, de soldats, de boulangers de pains pour la consécration, de fabricans de pains à chanter, d'enlumineurs d'images, de jeûneurs et de fossoyeurs. Je ne compte pas les obéissans, les silencieux, les patiens, les pénitens, les illettrés, les intelligens, les spirituels, les vénérables, les généreux, les actifs et les laborieux, plus douze maçons qui construisirent la cathédrale. On nous y montra aussi plusieurs *têtes odoriférantes*, et celle d'un des enfans qu'Hérode fit mourir. On conserve aussi dans la cathédrale la tête du grand-duc Wladimir.

Le faubourg de la forteresse, ainsi qu'on le nomme, est d'une étendue considérable, et l'on y trouve, outre de beaux édifices, un délicieux boulevard et les jardins impériaux qui font la promenade

élégante du soir. L'Hôpital militaire est à quelque distance du monastère.

Un petit édifice qui est à ce point où se joignent les routes du vieux Kief et du Podole sert de théâtre temporaire, et une troupe russe y vient jouer pendant l'hiver.

La prison ou *ostrog* et l'hôtel des Invalides, édifices situés près de la barrière du sud, méritent une visite.

Le vieux Kief est situé sur une autre colline entre le quartier de Petchersk et le Podole, mais plus à l'est; ses fortifications sont maintenant en ruines. On peut à peine dire qu'il s'y trouve une rue régulière; et quant à ses églises et à ses couvens, leur splendeur si vantée est tout-à-fait éteinte.

Du quartier Petcherskoï au Podole la route descend la pente d'une colline très rapide; sur la droite s'élève la haute colonne surmontée d'une croix, nommée *Krestchatik :* c'est là qu'était la fontaine où les enfans du grand-duc Wladimir furent baptisés.

Les rues du Podole ne sont pas très régulières, et il est peu de maisons en bon état; l'encaissement de bois de la rivière va se délabrant, et le tout a une chétive apparence. Ce quartier est en partie inondé par les débordemens du Dniéper au printemps. Le quai est le seul lieu animé de Kief, et le Podole contient aussi, outre l'Académie, l'École ecclésiastique

et le bureau de poste, une foule d'églises et de couvens.

En résumé, on peut dire de Kief que ses rues sont extrêmement irrégulières, et pour la plupart non pavées ou planchéiées. Il en est quelques-unes qui ont des trottoirs de bois. On y compte trente-deux églises, outre celles des couvens; et comme il existe douze de ces derniers établissemens, dont chacun possède deux, trois églises et plus, on peut sans crainte d'exagération porter le nombre des lieux du culte à quatre-vingts pour une population de vingt mille habitans, parmi lesquels beaucoup de Juifs, quelques Polonais, et quelques Malo-Russes, mais la masse des habitans est russe réellement.

Nous quittâmes Kief le 21 avril. Le pays jusqu'à Véta et de là à Vassilkof est montueux, aride et couvert de broussailles. On y voit peu de champs de blé, et le sol est argileux et sablonneux; mais dans le voisinage de Vassilkof la terre devient noire et excellente. Vassilkof est une petite ville, sur le ruisseau de Stujna, à trente-cinq verstes de Kief, et elle est en partie dans une belle situation et pittoresque. C'est la capitale d'un district de ce nom, mais ce n'est réellement qu'un grand village de deux mille cinq cents âmes.

De là nous voyageâmes toute la nuit. La route à partir de Karapischi est montagneuse, avec d'im-

menses champs de blé de chaque côté. Le sol est en terreau noir excellent. Des bois nombreux et çà et là de hauts arbres rendent le paysage très riant. Boghorlavle est une petite ville de district qui a toujours appartenu à la principauté de Kief, et dont la population est surtout juive. Elle est entourée de bois qui s'élèvent en amphithéâtre et de champs cultivés. La rivière Rossa, dont le courant est encombré de nombreuses masses de granit, la traverse, et les rives en sont très pittoresques. Au-delà de Moskalenski le paysage est varié, et il devient très beau à Korsun, petit village dans une situation magnifique et entouré d'un pays délicieux. Entre Korsun et Olchana, le sol est extrêmement fertile. Les pâturages, les champs de blé, les bois et les petits lacs, semés de villages, se succédaient. La route est large et excellente, et nos voitures allaient au grand galop. Il fallait, dans ces terres, six bœufs et trois hommes pour chaque charrue. Olchana est un village d'une dimension considérable, et son aspect animé est grandement déparé par le voisinage de deux églises de bois à l'aspect sombre, comme elles abondent dans l'Ukraine.

Nous étions arrivés à cette partie de l'empire russe, peuplée principalement de Juifs et de Polonais, qui les uns et les autres parlent le russe très rudement et d'une manière très incorrecte. Les Juifs ont un jargon composé de polonais, de russe

et d'allemand qu'ils emploient avec les étrangers de tous les pays.

Nos chevaux nous conduisirent rapidement à Zvenigorodka, petite ville misérable du gouvernement de Kief, qui est sur le ruisseau de Gniloi-Tikitch. En voyageant dans la Russie méridionale on remarque un singulier usage qui existe entre les Juifs. Des cordes attachées à de hautes perches et traversant les rues dans toutes les directions, mettent pour ainsi dire les maisons en rapport les unes avec les autres. Tant que l'on voit ces cordes ainsi étendues entre les perches, c'est que les relations entre voisins sont permises; mais dès qu'elles sont détachées (le jour du sabbat, par exemple) il est défendu à un Juif, s'il quitte sa maison, de rien porter à la main, ou qui ne tienne pas à sa personne; il ne faut pas non plus qu'il ait dans sa poche de tabatière ni de mouchoir. On dit que cette étrange coutume s'appuie sur le Talmud.

Nous traversâmes pendant toute la nuit de beaux et fertiles districts que n'animaient toutefois ni belles maisons de campagne ni villages florissans. Nous passâmes par Yekaterinopole, petite ville sur les bords de la Gnilaya, et le 23 avril à huit heures du matin, nous gagnâmes Uman par une route unie et excellente. Cette ville tire son nom de la rivière sur laquelle elle est située, et est la capitale d'un district du gouvernement de Kief,

dont elle est éloignée de trois cents deux verstes. Elle est petite et mesquine, malgré le nombre de ses églises presque toutes en mauvais état. Un officier nous fit remarquer que les habitans ne bâtissaient pas de bonnes maisons, parce qu'elles étaient prises par eux, militaires, et tel est le cas dans plusieurs autres villes de l'empire. Uman peut avoir trois à cinq cents habitans, surtout Juifs mêlés de quelques Polonais et de quelques Russes. Le comte Polosky y a fondé, pour les enfans des nobles Polonais pauvres, un gymnase où ils sont élevés, nourris et vêtus : trois cent soixante autres y reçoivent l'éducation gratuitement.

Nous allâmes visiter Sophievka, principal objet qui fixe l'attention sur Uman, et le voisinage de cette ville est tellement dépourvu de bois et de toute beauté pittoresque que nous ne pouvions d'abord concevoir où ce lieu était situé. Cependant en approchant, nous vîmes un vallon boisé s'ouvrir devant nous, et bientôt nous y trouvâmes des jardins à larges allées, des terrasses, des pavillons d'été, des parterres et des statues avec un canal entre des collines, où l'on a apporté d'immenses masses de roc, sur lesquelles l'eau roule quelquefois en cascades écumantes. Quoique ce lieu ne puisse atteindre à la beauté d'un paysage naturel, cependant il est agréable et charmant, surtout par le contraste qui l'environne.

Le 24 avril nous arrivâmes à Kholovinska, à quarante verstes de distance : ce misérable village est peuplé de Juifs dont les haillons attestent la pauvreté, et en le quittant, nous entrâmes dans une plaine où l'on voyait à peine un village, un arbre, un animal, un être humain ; après quarante verstes à travers cette steppe [1], nous arrivâmes à Boghopole. C'est une petite ville de très chétive apparence, dans le gouvernement de Podolie : elle occupe l'angle qui est formé par le confluent de la Sinyoucha et du Boug, et des Polonais, des Russes et des Juifs l'habitent. Olviopole, situé sur l'autre bord du Boug, est une ville de district dans le gouvernement de Kherson, et qui paraît par l'importance et la population être au niveau de Boghopole. Après avoir quitté cette ville, nous traversâmes la Sinyoucha sur un bon bac, et nous allâmes à Kholte, village insignifiant. La route est montagneuse et traverse des steppes dont l'aspect est morne et désolé, et l'on voit peu de villages, parce qu'ils se trouvent surtout dans les fonds et sur les

[1] Steppe est un mot d'une signification très vaste, mais il donne le plus souvent l'idée d'une immense étendue de terre inculte et sans habitans ni arbres ; on voit beaucoup de ces steppes dans le sud de la Russie et le Kouban. Elles sont généralement unies, et paraissent illimitées, mais ce ne sont point cependant des déserts. Il en est beaucoup dont le riche sol produit de très abondantes récoltes d'herbes qu'émaillent de leurs plus belles nuances des fleurs sauvages en quantité, et qui se renouvellent de leurs graines et sans le secours de la main de l'homme.

bords des rivières. Nous passâmes par Romanovska et Zverniva, deux petits villages, et retrouvâmes le Boug que nous traversâmes au moyen d'un bac. Au-delà d'une colline, nous vîmes avec plaisir le cours de la rivière animé par un paysage de montagnes, puis nous arrivâmes à Konstantinovka, la première des colonies militaires dans cette direction. C'était autrefois un village misérable, mais ses rues, ses maisons et ses jardins ont été réparés, améliorés, et l'on a construit beaucoup de nouveaux édifices, tels que des écuries commodes pour les chevaux de tout un régiment, un manége assez grand pour dresser la cavalerie, des magasins et des logemens pour les officiers. Nous partîmes de Konstantinovka en poste militaire, c'est-à-dire avec les chevaux appartenant à la colonie, des soldats en uniforme pour conducteurs et d'autres pour postillons. La route étant unie comme un jeu de boule, nos six chevaux nous eurent bientôt transportés à Alexandrovna, autre station militaire, et nous avions à peine eu le temps de l'examiner, que les voitures étaient prêtes. Alexandrovna est un petit village qui a fait les mêmes progrès que Konstantinovka. Il a une apparence assez agréable et est animé par une place verte au milieu de laquelle est une petite église.

Nous arrivâmes le soir à Vosnesensk, ville sur le Boug, qui est le chef-lieu des Cosaques de ce pays. « Cette petite tribu guerrière, de six ou sept mille

hommes, forme plusieurs régimens. Ce sont les restes des Moldaves et des Arnoutes qui prirent les armes pour la Russie dans ses guerres contre les Turcs. » Vosnesensk est maintenant une des plus grandes colonies militaires du sud, et est le quartier-général du premier régiment des Hulans du Boug. En effet, deux escadrons y sont colonisés. Cette ville contient beaucoup de belles et larges rues, toutes de nouvelle construction. Toutes les vieilles maisons ont été réparées et recrépies. Plusieurs beaux manéges, une école mutuelle pour les jeunes soldats *cantonistes*, une autre pour les filles, des magasins militaires, de nombreuses maisons pour les officiers, et un hôpital militaire entouré d'un vaste jardin, attirent tour à tour l'attention. Plusieurs de ces édifices sont bâtis avec cette pierre à chaux, pleine de coquillages, que nous vîmes ensuite à Odessa, et qui abonde dans ce voisinage et sur une vaste étendue du pays. La date de la conversion de Vosnesensk en colonie militaire est gravée sur un pilier de l'école : c'est le 24 décembre 1817, jour que les habitans commémorent avec un regret profond et des plaintes amères.

Le principal trait du système de colonies militaires est l'organisation des paysans de la couronne en une armée immense qui, en temps de paix, se livre aux travaux de l'agriculture, et compose en temps de guerre presque entièrement les forces de

terre de l'empire. Il ne s'agit, en fait, d'autre chose que d'avoir un soldat-agriculteur qui se nourrit et s'entretient, ou du moins ne coûte que peu de chose à la couronne une fois qu'il a ses armes.

Le 26 avril, à une heure du matin, nous quittâmes Vosnesensk pour aller à Odessa qui en est éloignée de cent vingt-cinq verstes. La route était excellente, et nous allâmes très rapidement entre les relais; mais à chaque station nous étions retardés par la nécessité de ramener les chevaux qui paissaient à quelque distance dans la steppe, usage très commun dans le midi de la Russie. A l'arrivée d'un équipage, on envoie un homme à cheval à une demi-verste, une verste ou quelquefois deux de distance, qui amène à la maison de poste le nombre de chevaux demandé. Le délai est ainsi d'une heure, quelquefois de deux; néanmoins, comme on l'a dit, *on court la poste en France et en Angleterre, on la vole en Russie*; et malgré les haltes à chaque relais et les retards occasionés par les fréquens rajustemens à faire aux harnais des chevaux, on parcourt au moins deux cents milles en vingt-quatre heures; mais pour parcourir ce trajet et regagner le temps perdu, il faut toujours être au grand galop.

La contrée qui sépare Vosnesensk d'Odessa a peu d'intérêt. Le pays est généralement plat et animé par peu de villages. A vingt-cinq verstes d'Odessa

les champs de blé et les maisons de campagne attirèrent notre attention; et plus nous approchions, plus s'accroissaient les signes de population et de culture. A dix verstes de distance, nous vîmes, pour la première fois, la ville et la mer Noire avec un petit *Liman* ou lac salé sur la droite. Sur une vaste étendue de cette route, nous remarquâmes de chaque côté et à de courts intervalles de grands cônes de terre gazonnée. De semblables cônes, mais un peu enduits de plâtre et blanchis, se voient près d'Odessa. Worms, petite colonie allemande, et Maloi-Bujalok, que l'on dit renfermer beaucoup de Bulgares, mais que nous trouvâmes habitée par des Juifs, ne méritent aucune attention.

Notre route était par des roches nues et du sable profond autour de la baie, puis nous entrâmes dans les faubourgs d'Odessa, à travers un rang de colonnes qui forme la barrière. Ensuite le faubourg *Perrip* nous conduisit à une colline assez raide que nous montâmes entre deux colonnes que l'on nomme *la barrière de Kherson*, et nous entrâmes alors dans la ville d'Odessa.

Odessa. Description. Commerce. Nicolaïf. Description. Kherson. Costumes des Tartares. Village et café tartares. Arrivée à Bagthiseraï.

Odessa, ville qui s'est élevée comme par enchantement du sein d'un désert sur le bout de la mer

Noire, occupe le site d'un petit village tartare nommé *Hadji-Bey*, dont la rade ou le port était de temps immémorial un refuge en hiver ou en tourmente pour les vaisseaux naviguant sur l'Euxin. En 1796, l'impératrice nomma ce lieu *Odessa*, et lui conféra quantité de priviléges. Une colonie de Grecs s'y établit et l'on y institua un maire. On dépensa ensuite plusieurs millions de roubles à la construction des casernes, d'une forteresse et d'autres établissemens publics; mais ces dépenses restèrent presque sans fruit, et nul n'osait y bâtir sa demeure, de peur de voir le projet de ville abandonné. Odessa était alors peuplé du rebut des pays adjacens. Ce n'est qu'à la suite du traité d'Amiens, qui ouvrit la mer Noire à tous les navires européens, qu'Odessa devint le rendez-vous de toutes les nations commerçantes : alors, et dès 1802, la situation de la ville fut magnifique, et son importance croissante décida l'empereur Alexandre à y placer, comme gouverneur général, le duc de Richelieu, avec des pouvoirs très étendus : le duc changea la face des affaires, fixa la confiance publique, et par lui se réalisèrent les plans dressés depuis long-temps avec une rapidité merveilleuse.

Odessa est située daus le gouvernement de Kherson, par le 29e degré 24 minutes de longitude est, et le 46e degré 28 minutes de latitude nord. Sa distance de Pétersbourg est de dix-huit cent

soixante-seize verstes et de quatorze cent deux de Moscou. Les rues sont toutes régulières, droites, spacieuses et se coupent à angles droits; il en est qui ont un mille de long, et quelques-unes bordées par des rangées d'arbres; elles ne sont cependant point pavées, ce qui les rend horriblement boueuses au printemps et en automne. Les trottoirs ne sont pas bons. Tantôt les maisons se tiennent, tantôt elles sont séparées par des jardins et des cours. Les édifices sont en général de pierre enduite de plâtre, que l'on peint de diverses couleurs. Les toits sont de bois ou de feuilles de fer peintes d'une manière éclatante; quelquefois ce sont des tuiles ou des ardoises de Crimée. Comparativement parlant, il est peu de maisons basses. Odessa est bâtie sur cette même roche calcaire dont sont construites ses maisons, matière que l'on peut réellement appeler un amas de coquillages qui bientôt se divise.

Les jardins publics, grâce à leur position centrale, sont un grand ornement pour la ville et une source de plaisirs pour les habitans d'Odessa. Le dimanche soir, pendant la belle saison, l'on y voit les costumes de tous les pays, on y entend toutes les langues, et une musique militaire anime le tout. Les hôtels d'Odessa sont tous très chers. Le *Lycée Richelieu* contient cent trois pensionnaires, et l'*Institut des demoiselles*, de *madame Chef d'Œuvre*, est

parfaitement tenu. Il y a en outre l'*École des demoiselles* au rang des écoles de district, où cent filles externes viennent recevoir une bonne éducation de femme.

Le *Gradskoi goshpitâl*, hôpital civil, l'un des objets les plus remarquables d'Odessa, occupe une position élevée, aérée, près de la barrière de Kherson; c'est un bel édifice, haut de deux étages, et ayant pour façade une colonnade; mais il est étrangement défiguré par les ventilateurs ouverts dans les murs.

La prison est élégante et fraîche à l'extérieur; mais entrez-y et vous y trouverez une saleté repoussante. Quant au théâtre, ce n'est qu'une construction temporaire. Il y a quelques années que des *salles d'assemblées* ont été ouvertes, et la plus grande, qui est ovale et entourée d'une galerie, sert de lieu de bals et de bourse.

La cathédrale, dédiée, je crois, à saint Nicolas, est au centre de la ville et dans une place carrée immense; elle est entourée d'arbres et d'une balustrade, dans laquelle s'ouvrent quatre portes qui correspondent à chacun des points cardinaux. Cette église est d'une dimension considérable, bâtie en croix et surmontée d'une vaste coupole. Deux de ses façades présentent de beaux portiques, chacun avec un rang de colonnes. L'intérieur en est très orné, spacieux et élégant. Quant au pavé, il est

de marbre blanc et gris. Nous remarquâmes quelques autres églises grecques, aussi bien que des églises catholiques romaines, celle des raskolniks ou schismatiques; et la synagogue. Le lazaret dans la forteresse est un établissement considérable et parfaitement entretenu. L'*établissement impérial d'agriculture*, qui est à une courte distance de la ville, est réellement une pépinière de beaux arbres fruitiers et forestiers.

De tous les peuples qui entrent dans la population d'Odessa, les Grecs sont les plus nombreux, et forment principalement le commerce de détail. Il s'y trouve peu de Russes marchands, mais beaucoup sont charretiers, conducteurs de voitures (*isvostchik*), et ouvriers. Les Polonais y occupent des positions serviles. Les Italiens ont établi plusieurs maisons de commerce, et quelques-uns sont détaillans et artisans. Les Français, les Allemands, les Espagnols et les Anglais ne sont pas nombreux, mais à coup sûr ils sont les plus riches et les plus influens de la ville. Les Juifs y sont en abondance, mais il en est peu qui soient dans une position opulente; quelques-uns sont cabaretiers, artisans, boulangers ou usuriers. La population d'Odessa et de ses dépendances, que l'on porte à quarante mille âmes, renferme aussi quelques Arméniens, quelques Juifs karaïtes, quelques Tartares et quelques Moldaves. Les environs sont rians, et l'aride steppe qui s'é-

tendait naguère inhabitée, est couverte de trente ou quarante villages dans un rayon de cent verstes d'Odessa.

Le 4 mai nous quittâmes Odessa avec le gouverneur général qui allait à Phédorovka, et nous examinâmes en détail avec lui cette colonie militaire. Un régiment de la cavalerie de Boug s'exerçait avec une célérité et une précision remarquables. Un autre régiment manœuvrait à pied avec une précision surprenante; la manière d'employer la pique ou lance cosaque, en chargeant ou en poursuivant au galop, leur est une occasion de montrer beaucoup d'habileté, surtout quand ils la lancent en l'air en la faisant tourner et la rattrapant comme ferait de sa canne un tambour-major. Nous apprîmes alors avec étonnement que ces paysans n'étaient quelques instans auparavant que des garçons de charrue. Nous partîmes ensuite, et après avoir traversé l'Ingul sur un pont flottant, nous montâmes une éminence et entrâmes dans Nicolaïf, où nous logeâmes chez un marchand grec dont la maison avait été désignée par la police pour nous recevoir: tel est l'usage dans le sud de la Russie, dans le Kouban et la Géorgie. Les habitans qui donnent ainsi leurs maisons pour y accueillir les voyageurs, sont dégrevés de quelques charges publiques, et de plus reçoivent ordinairement des présens de leurs hôtes, des étrangers du moins, car

les Russes les quittent souvent sans la moindre marque de gratitude.

La ville de Nikolaïf est construite dans une belle plaine située sur le bord méridional de l'Ingul près de son confluent avec le Boug, par le 30ᵉ degré 46 minutes de longitude est, et le 46ᵉ degré 58 minutes de latitude nord; à soixante-dix-sept milles environ d'Odessa, quarante milles de Kherson, huit cent soixante-dix-sept milles de Moscou, et treize cent soixante-deux milles de Pétersbourg. A considérer le nombre de ses édifices, elle couvre un vaste territoire. Toutes ses rues sont très larges et très régulières, et un grand nombre plantées d'arbres des deux côtés. Presque toutes les maisons, construites en pierre, sont séparées par des cours et des jardins. Les principaux objets qui méritent l'attention sont la nouvelle église bâtie dans la place publique, l'hôtel-de-ville orné de colonnades, les chantiers, le port, le dépôt de cartes, la douane, les casernes de marins, l'immense hôpital naval, l'école des pilotes et un observatoire pour le *spaskii*.

Il y a beaucoup de vaisseaux dans le port de l'Ingul. Nous vîmes sur les vastes chantiers une frégate de soixante-quatre, et une autre de quarante-quatre canons. Le *spaskii,* maison de campagne de l'amiral, est délicieusement situé sur le Boug, qui est en cet endroit très majestueux. Comme celui-ci est presque caché par le feuillage d'arbres élevés

et à larges branches, il faut en être près pour le voir apparaître. Dans un pays si désolé, il a l'air d'un enchantement. Le dimanche soir, on va s'y promener, et un corps de musique navale, placé dans un des bâtimens qui sont sur le Boug, égaie les promeneurs.

En entrant dans la ville, et non loin de la barrière, nous vîmes une source d'excellente eau qui est maintenant amenée à Nikolaïf. Cette source est inappréciable, puisque ici, comme à Odessa, on ne peut avoir de bonne eau dans les puits. Nikolaïf contient six mille habitans, dont quatre mille matelots.

Nous en partîmes le 7 mai. Le pays qui le sépare de Kherson et qui l'embrasse environ quarante milles est principalement une steppe, et çà et là quelques petites éminences ou *tumuli*, que l'on dit être des tombeaux tartares. Les environs de Nikolaïf abondent en bons pâturages, et il en est de même de ceux de Kherson.

Kherson est une des principales villes de la Russie méridionale, dont la position est par le 31[e] degré 26 minutes de longitude est, et le 44[e] degré 27 minutes de latitude nord. Elle est sur la rive droite du *Liman* ou immense embouchure du Dniéper qui est ici large de six verstes quand ses nombreux bas-fonds sont couverts d'eau, comme il arrive souvent, car autrement sa largeur réelle n'excède pas une verste.

Kherson a été fondée en 1778 et fortifiée en 1780. La forteresse est entourée de fossés et de remparts, et contient l'arsenal, beau et grand édifice, les tribunaux, la maison des gouverneurs tant civils que militaires. Une élégante église, quoique petite et neuve, qui est au milieu d'un cimetière fermé, fait partie du quartier de la forteresse.

Le second quartier de la ville, qui sert de citadelle à la forteresse, *l'amirauté*, ne contient que des *docks* et des magasins.

Le faubourg grec est habité par les bourgeois, et renferme trois églises, une grecque, une catholique romaine et une grecque russe; puis un grand marché et quelques auberges que l'on ne peut guère qualifier que de cabarets.

Le faubourg militaire n'a que trois rues et une église, et est principalement habité par des matelots et des artisans. Il n'y a d'activité et d'animation à Kherson que sur le port et les chantiers.

Nous traversâmes le Dniéper à Bérislaf et fûmes rapidement transportés vers une des portes d'Ingulets, ainsi nommée d'une belle rivière sur les bords de laquelle elle se trouvait. Ses bords sont couverts, ainsi que tout l'espace au-delà, d'abondans roseaux panachés; c'est ce qui explique l'usage très commun chez les charretiers et paysans russes, de décorer leurs fourgons, leurs charrettes, leurs chevaux avec de nombreuses touffes de ce

roseau qui couvre les champs de la nouvelle Russie, du Kouban, et même de la Géorgie. Les sauvages solitudes de Kherson étaient animées par quelques rians aspects des rives de l'Ingulets, et ensuite par les vues beaucoup plus pittoresques qui bordent le Dniéper. Deux Tartares que nous rencontrâmes à cheval, et dont l'un portait un *burcha* noir, l'autre un blanc, excitèrent notre surprise par l'étrange nouveauté de leur accoutrement. Par *burcha*, on ne peut entendre qu'un manteau de feutre, épais en général d'un demi-pouce, couvert souvent d'un long poil, et dont la couleur est brune ou blanche. C'est le vêtement inséparable de voyage du Tartare et du montagnard en Crimée ou Géorgie, dans le Caucase et même en Perse. Il sert de lit, de toit et garantit également de la chaleur et du froid.

Bérislaf ou Bérislarl est situé sur le bord élevé et en pente du Dniéper, au milieu de bonnes terres cultivées et de beaucoup de moulins à vent. C'est une pauvre et laide ville de deux mille quatre cents habitans. L'aspect du Dniéper et de ses îles en approchant de Bérislaf est grand et beau. Cette ville a surtout de l'importance comme étant un des passages du Dniéper, par lequel le blé passe en Crimée, et qui sert à ramener le sel tiré par des bœufs dans des télégas. On voit continuellement dans cette contrée des caravanes immenses de cette espèce.

Après avoir traversé le Dniéper sur un bac,

nous montâmes une colline sur laquelle est située Kachowka, où nous prîmes des chevaux; et le 9 mai, à trois heures du matin, nous nous dirigeâmes grand train, par des plaines désolées, vers Pérékop, située sur une plaine qui est la principale route d'entrée et de sortie pour la Russie et la Crimée; car, en été, le passage de Ycnitche, par le détroit de Sévach et une langue de terre longue de soixante-treize milles, n'est fréquentée que par les charrettes des paysans. Cette ville se compose de deux rangées de maisons qui bordent la grande route d'une énorme largeur sur ce point. A l'exception de quelques maisons blanchies, le reste est dans une sombre harmonie avec cette région nue et stérile. Cette ville de district ne compte que trente-huit maisons; mais en été elle est un passage immense, et on peut le concevoir, en apprenant que vingt mille charretées de sel passent annuellement ses portes pour aller approvisionner le midi de la Russie.

La population de Pérékop est composée de Russes, de Grecs, d'Arméniens et de Tartares, auxquels s'adjoignaient, à l'époque de notre visite, un campement de Tsingaris ou Bohémiens que les Tartares soutiennent beaucoup.

A quatre verstes de Pérékop nous entrâmes dans *Armianskoi-Bazar* (le bazar des Arméniens), très grand village qui contient beaucoup de ruelles

étroites, au milieu desquelles s'élève des mosquées à minarets de bois, un temple grec et une église russo-grecque. Les maisons sont en pierre ou en terre enduite de plâtre : leur apparence est très mesquine, et les murailles qui les entourent forment les façades des rues. Le village annonce partout une extrême saleté. La conduite des habitans nous annonçait que nous étions chez un nouveau peuple. Les hommes, les femmes et les enfans, du moment où ils nous apercevaient, se retiraient dans leurs cours et fermaient leurs portes. Quelques hommes se hasardèrent enfin à nous parler, mais nous ne pouvions entrevoir les femmes qu'en entrant à l'improviste dans quelque chemin où les habitans ne nous attendaient pas; et comme leurs traits généraux, leurs manières et leur habillement déguenillé, sale, indécent même, nous dégoûtaient, nous ne fûmes pas tentés de pousser plus avant nos relations.

Entre les bazars des boutiques qui bordent la route, il s'y trouve un bazar oriental, ou carré planté d'arbres et entouré de petites boutiques. Sur le chemin de poste nous remarquâmes plusieurs belles colonnes de pierre qui indiquent les verstes, et qui furent construites lors du voyage de Catherine II en Crimée, dans l'année 1787. Ce fut un des moyens qu'employa le favori d'alors, Potemkin, pour faire croire à sa souveraine que, même

tandis qu'elle traversait d'arides solitudes, elle voyait un pays fertile, peuplé, florissant et heureux.

Nous fîmes exprès un détour pour visiter les lacs salés, qui sont à douze milles environ de Pérékop, et portant divers noms tels que *Krasnoyé ozero*, le lac rouge; *Staroyé ozero*, le vieux lac, etc. Comme l'un de ces lacs n'était pas suffisamment évaporé, nous n'eûmes pas l'occasion de les voir couverts de leur abondante récolte de sel. L'eau de Staroyé ozero, saturée de cette matière, était extrêmement forte et piquante à la langue. On peut regarder le produit des lacs de la Crimée en sel comme inépuisable, si le *pristaf*, surintendant, nous a dit vrai en affirmant que plus leurs parties solides en sont retirées, plus ils en acquièrent de nouvelles.

Près de Staroyé ozero est le village de Guzla, qui contient soixante-dix maisons ou cabanes. C'est le premier village tartare où nous entrâmes, au grand effroi des hommes, des femmes et des enfans. L'influence du *pristaf* nous fit admettre chez un habitant, et bientôt, grâce à quelques libéralités, les voisins nous invitèrent à l'envi à les visiter. Nous saisîmes avec empressement cette occasion, et vîmes dans plusieurs maisons leurs femmes jeunes et vieilles, mariées ou non. J'appris d'un homme marié que, bien que chaque Tartare pût avoir quatre femmes, il ne lui était permis de cou-

cher qu'avec une dans une nuit. Il me dit aussi que jusqu'à ses quarante ans, il pouvait se raser la barbe; mais que, plus tard, une telle action était expressément condamnée. Nous remarquâmes que les Tartares avaient la tête rasée entièrement, même les jeunes gens, à l'exception d'une touffe de cheveux sur le sommet. Un des Russes ayant fait remarquer que c'était par cette touffe que Mahomet prendrait le musulman après sa mort pour l'emporter au paradis; « et vous, Russes, répondit-il, vous laissez croître vos cheveux épais et longs pour que votre prophète ait plus de prise afin de vous traîner au ciel. »

Après un repas de crème et de pain, servi sur une table assez basse pour que, accroupis sur des coussins comme les Tartares, nous pussions en prendre notre part, nous partîmes pour arriver à travers de longues et arides steppes à Dyurmen où nous reposâmes jusqu'à quatre heures du matin, et allâmes ensuite déjeuner à Serabouze. La route, aussi triste que possible, est presque plate. Après avoir quitté Aibar, le Tchatirdagh, la montagne la plus haute de la Crimée, nous apparut, et bientôt après ce fut la chaîne entière des montagnes de cette péninsule, qui anime la perspective et redonne du ton au paysage. Là, nous rencontrâmes une troupe de Bohémiens que transportaient des charrettes d'osier traînées chacune par deux petits

chevaux. Les villages sont à cinq ou six verstes de chaque côté dans les terres, car le Tartare aime la retraite; il veut être isolé et regarde les visites d'un étranger comme un empiétement sur son repos, sa propriété et son bonheur.

Ayant atteint Serabouze par une douce descente, nous fûmes enchantés du changement de paysage. Derrière nous était une monotone plaine de cent milles d'étendue, et devant nous s'élevait, dans une majestueuse grandeur, une vaste chaîne de montagnes, tandis que le pays qui nous en séparait était varié par des collines, des bois, des villages et coupé de ruisseaux et de rivières. L'auberge de Serabouze se faisait remarquer par la propreté et l'ordre. Un Tartare monté sur un misérable cheval, s'étant présenté à la porte, je lui donnai un grivnik, petite monnaie, qu'il mit dans son sein. Je lui dis en russe qu'il la perdrait. « Non pas, » répondit-il dans sa langue, et autant que je pus le comprendre à ses gestes, comme il touchait une de ses dents de devant : « Je perdrais plutôt ceci. » Cette réponse nous rappelle la descendance orientale des Tartares.

Nous descendîmes de Serabouze par une douce déclivité, passâmes entre des maisons de campagne entourées d'arbres, de jardins et de terres cultivées, traversâmes un cimetière couvert en monumens funéraires des Tartares, puis nous entrâmes dans Symphéropole où je trouvai ma vieille connais-

sance, le sultan Katti-Gherry Krim-Gherry, descendant des khans de Tartarie, et très connu en Angleterre pour s'être fait chrétien et avoir épousé une Écossaise qui est très aimable, et qui lui a donné deux ou trois enfans.

Symphéropole est une appellation grecque; les Tartares ont toujours nommé et nomment encore cette ville *Akmetchet* (la Mosquée blanche): c'est la capitale de la Crimée et la résidence du gouverneur civil. Elle se trouve dans une belle vallée, à la base des montagnes tauridiennes, et sur le Salghir, petite rivière qui est fortement imprégnée de chaux, hormis dans le printemps ou après les grosses pluies. Cette ville est à neuf cent soixante-trois milles de Moscou et à quatorze cent cinquante-huit de Pétersbourg. Elle consiste en deux parties: la partie européenne, bâtie par les Russes depuis la prise de possession de la Crimée en 1783, et la partie tartare ou asiatique. De nombreux jardins, des groupes d'arbres et de vastes champs donnent à Symphéropole un aspect riant en été; mais je sais que c'est une triste résidence en hiver. La ville neuve a des rues larges, et, outre les édifices publics, contient beaucoup de maisons particulières. Il n'y a pas toutefois d'autres constructions remarquables que la cathédrale, fondée sur le terrain où Suvarof gagna une victoire. Elle est de forme oblongue et d'une hauteur proportionnée; ses façades nord et sud et

son extrémité ouest, sont ornées d'un portique, et à l'est est une forme semi-circulaire pour l'autel, qui présente un péristyle avec de nombreuses colonnes. C'est le plus bel édifice religieux que j'aie vu en Russie.

Comme tous les villages tartares de la Crimée, la portion tartare d'*Akmetchet* a un aspect très chétif et très dégoûtant, et les rues sont pour la plupart étroites et irrégulières; cependant l'uniformité sombre d'une ville tartare est partout rompue par des constructions européennes, et à Symphéropole l'étranger ne peut plus se faire une idée exacte d'une ville ou d'un village tartare.

Dans ce quartier est le Gostinnoi-Dvore ou boutiques à marchands, que tiennent les naturels, des Grecs, des Arméniens ou des Russes. Nous y achetâmes des bottes brodées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel : cette ville est dans un état de prospérité croissante, et le luxe des Russes commence à y pénétrer. Nous avons appris que les habitans distingués se servent de chaises au lieu de divans peu élevés, et mangent avec des fourchettes et des couteaux. Outre quatre mosquées aux minarets élancés, Akmetchet contient une église grecque, une arménienne, un temple catholique romain, et une synagogue.

Tandis qu'un soir nous errions dans les rues de la partie tartare d'Akmetchet, les sons retentis-

sans mais rudes de la musique dans un café nous attirèrent et nous décidèrent à y monter par un étroit escalier; là une scène toute nouvelle se présenta à nous. Une seule grande chambre était divisée, par de basses cloisons de bois surmontées de balustrades pour ornemens, en quatre compartimens, dont les planches formaient des estrades élevées de quelques pouces au-dessus du niveau du passage qui les séparait. Dans chacune de ces divisions était une table basse portant un immense plat rempli de charbons ardens, entourée de groupes de Tartares et de Grecs revêtus de leurs costumes, et qui, les jambes croisées sur le plancher, buvaient le café et fumaient avec leur gravité et leur taciturnité habituelles, aussi peu touchés en apparence du tonnerre des musiciens que s'ils avaient été dans le désert le plus reculé.

Ils portaient tous des bottes lâches, de couleur jaune ou rouge, à la mode orientale, et avaient laissé leurs pantoufles à la porte. Ils étaient tous coiffés de petits bonnets, à l'exception des *Hadgis,* pèlerins de la Mecque ou de Médine, dont en signe d'honneur la tête était surmontée de hauts turbans blancs. Après avoir regardé autour de nous, tandis qu'on nous contemplait avec ébahissement, nous nous installâmes à la mode tartare, bûmes le café et fumâmes notre pipe. Nous essayâmes tous du *kalioun* dont nous trouvâmes l'usage fort difficile,

sans aucun doute par le défaut d'habitude, car les Tartares et les Grecs en émettaient des masses de fumée avec autant de facilité apparente que d'une pipe ordinaire.

Nous acceptâmes avec joie l'offre que nous fit le sultan Hatti-Gherri Krim-Gherri de nous accompagner dans le voyage que nous nous proposions autour de la côte sud de la Crimée. Comme nous avions résolu d'aller en voiture jusqu'à Sévastopole, nous nous procurâmes un firman.

Nous étions à peine hors de Symphéropole qu'à notre grand regret nous nous retrouvâmes dans le pays des steppes couvertes d'asphodèles de Tauride (*tauricus asphodelus*), qui s'élevaient comme des plumets au-dessus d'une herbe courte. Toutefois ce paysage désolé fut bientôt remplacé par des prairies, des arbres, des ruisseaux, et surtout le Bulghanak qui animait la perspective. La route était assez bonne et couverte de grandes pierres, puis bientôt elle devint coupée de montées et de descentes. Nous dînâmes dans le château de Sebla, habitation charmante, près de la rivière du même nom qui à peu de distance de là se décharge dans l'Alma. Il est un point extrêmement pittoresque où ces deux rivières serpentent entre des montagnes, des rochers, des vallons, des ravins et des plaines, le tout magnifiquement revêtu de haute futaie et de taillis.

Après avoir traversé l'Alma, nous arrivâmes sur la lisière de la vallée étroite où se trouve Bagtchi-seraï. Nous avions marché lentement, et l'obscurité qui nous avait surpris contribuait beaucoup à l'effet brillant des minarets illuminés de la ville. Les Tartares de service dans les mosquées ou *metchets*, une suite de foyers flambans où des forgerons basanés travaillaient dans leurs boutiques ouvertes, et une foule d'habitans errans dans les lieux de marché fixèrent notre attention, ainsi qu'un arc de triomphe élevé pour l'entrée de Catherine II en 1787. Bientôt nous atteignîmes le palais des anciens khans de Crimée dont la sombre solitude n'est interrompue que par les étrangers qui y habitent en passant les plus beaux appartemens, car il n'y a pas une auberge commode dans la ville. Ayant traversé un petit pont, nous entrâmes par un grand portail et arrivâmes par une vaste cour à la partie qui nous était destinée pour logement. Il s'y trouvait tant de lumières que nous nous rappelâmes les contes arabes qui étonnaient notre jeunesse, et ils semblaient se réaliser pendant que nous montions de vastes escaliers, parcourions de hautes salles où nous couchions sur les verts divans et les oreillers d'écarlate qui entourent le grand salon des anciens khans de Crimée.

Description de Bagtchiseraï. Tchift-Kalé. Costume des Juifs. Cavernes d'Inkerman. Sévastopole; sa description. Vallée de Balaklava-Baidar. Villages tartares. Amusemens. Galta-Ouskout.

La matinée qui suivit notre arrivée à Bagtchiseraï fut employée à l'examen du palais. Le parterre, le jardin fruitier, de nombreuses fontaines et des bassins de marbre, le kiosque où le khan entretenait ses faucons, le harem, la grande et fastueuse salle de justice, et surtout le magnifique appartement où nous avions passé la nuit, fixèrent tous notre attention.

Bagtchiseraï signifie littéralement *jardin du palais*, et était autrefois la capitale de la Crimée. Cette ville est singulièrement située dans une vallée étroite, et occupe les flancs escarpés d'un prodigieux fossé naturel entre deux hautes montagnes. La rivière *Tchourouk-Dou* (eau puante) traverse la ville, dont les maisons s'élèvent en terrasses l'une au-dessus de l'autre et sont entremêlées de jardins, de vignes, de bouquets d'arbres, et surtout de peupliers de Lombardie qu'arrosent quantité de sources et de canaux qui descendent des montagnes environnantes. Les nombreux minarets des mosquées, l'ancien palais avec les dômes des mausolées adjacens, et une profusion de cheminées blanches qui s'élèvent au milieu du plus riche feuillage, produisent un effet pittoresque des plus remarquables. Quant

à l'intérieur, la ville est misérable, coupée de rues étroites, tortueuses et sales; les maisons sont petites en général, et les Tartares regardent sans doute comme un grand ornement l'abondance de leurs cheminées blanchies, car il y en a la moitié au moins d'inutiles. Les boutiques qui bordent chaque côté de la rue principale ont une très chétive apparence.

Catherine II ayant entièrement abandonné Bagtchiseraï aux Tartares, il ne s'y trouve point de bourgeoisie russe. Ce pays n'y envoie que des agens salariés ou des fonctionnaires retraités, qui ont choisi cette résidence comme étant une retraite agréable. Les Tartares et les Juifs y ont leurs magistrats respectifs. La population peut s'élever à douze mille âmes.

Quoique la distance qui sépare Tchift-Kalé de Bagtchiseraï ne soit que de quatre verstes, nous louâmes des chevaux pour aller visiter ce village remarquable. Aux portes de Bagtchiseraï nous nous arrêtâmes pour jeter un regard sur la scène sauvage qui nous entourait: ce n'étaient que précipices escarpés et menaçans, masses de rocs détachés et de ravins profonds. La route, qui était d'abord une pente assez douce, devint de plus en plus rapide aux approches de Tchift-Kalé. Ce lieu, quoique de pauvre apparence, est singulier et pittoresque et un peu en harmonie avec la grandeur du paysage qui l'environne. Il occupe un rocher triangulaire

qui s'avance brusquement entre deux ravins profonds qui sont en quelque sorte des murailles que la nature lui a données de chaque côté pour fortifications, et la base de ce rocher se joint à une montagne voisine au nord. Les rues sont étroites et irrégulières, mais propres, et le roc nu en forme le pavé. Les maisons, au nombre de deux cents, sont entourées de hauts murs construits de masses grossières de pierre calcaire, cimentées avec de l'argile. La population est de mille habitans. Nous avions une lettre pour un rabbin juif, qui nous régala d'une goutte de *vodtki,* de pain et de conserve de roses, tandis que nous étions assis sur un divan dans une petite chambre où le vent avait un libre accès, parce que nous étions en été, par les fenêtres que l'on couvre en hiver de papier huilé. Les filles et la femme du rabbin s'enfuirent à notre arrivée dans un coin de la chambre : l'un de nous ayant touché un des ornemens que portait la fille aînée, bien que ce fût avec la permission de sa mère, elle en parut saisie à un tel point que nous craignîmes de la voir tomber dans une crise hystérique. Leur costume n'était pas fait pour donner du relief à leurs traits : elles avaient la tête coiffée d'un petit bonnet rouge qui laisait tomber leurs cheveux nattés le long du dos ; leurs vêtemens extérieurs étaient de belles pelisses de soie qui cachaient à peu près une sorte de jupon court porté par-dessus leurs pantalons ; sous

leurs pelisses étaient de larges ceinturons de cuir dont les bouts se joignaient en devant au moyen de plaques de cuivre en guise de serrure; cette ceinture passait, non pas autour de la taille, mais immédiatement au-dessus des hanches, ce qui détruisait toute la symétrie de leurs formes.

Le trajet de Bagtchiseraï à Sévastopole est réellement délicieux par un beau temps. A six verstes de la première ville nous traversâmes la Katcha, qui coule dans une vallée délicieuse, et bientôt après nous entrâmes dans une belle et vaste vallée où la route suit le cours du Belbek ou Kabarsa, jusqu'à trois ou quatre verstes de la baie de Sévastopole. Nous marchions au milieu d'un contraste étonnant: à droite des montagnes calcaires et des rocs escarpés et nus à gauche, à une plaine de la plus riche verdure, bornée de montagnes et de collines boisées. Au sortir de cette délicieuse vallée, nous eûmes la vue d'une belle baie de la mer Noire, et du haut d'une colline nous aperçûmes Sévastopole et son célèbre port. Après nous y être installés dans une auberge, nous partîmes dans un bateau à quatre rames pour examiner les cavernes bien connues d'Inkerman, et ayant ensuite traversé la baie, puis un petit pont sur le Bijuk-Ouzen, nous arrivâmes à une montagne que couronne un vieux château, et qui est tellement remplie de grottes ouvertes et arrangées en étages l'une au-dessus de

l'autre, qu'on l'a comparée à une immense ruche. Le roc, dont la base est minée par de profondes cavernes, se dresse perpendiculairement, paraît suspendu et sur le point de tomber. Deux grottes qui ont des escaliers correspondans forment l'entrée d'une petite chapelle. A travers une succession de cavernes et de passages étroits, nous arrivâmes au sommet de la montagne, d'où nous eûmes une belle vue de la Crimée, et examinâmes l'ancien château d'Inkerman dont les murailles épaisses et les tours paraissent cimentées avec une espèce de marne.

Nous traversâmes une magnifique baie pour nous rendre à Sévastopole, que l'on appelle souvent *Akhtiar*, du nom d'un village tartare qui était sur la rive droite de la baie, à la distance de trois verstes d'Inkerman. La baie de Sévastopole, avec ses ports divers, est un des plus beaux havres de l'Europe, ou pour mieux dire du monde.

De l'auberge que nous occupions, Sévastopole nous paraissait être tout-à-fait en amphithéâtre sur le rivage sud du port, et avait une très riante apparence par l'effet de ses murs blancs et de ses dômes peints de couleurs éclatantes qui s'élancent du milieu des arbres verdoyans avec cette majestueuse nappe d'eau, couverte de vaisseaux nombreux sur le premier plan.

Les rues sont toutes larges, régulières, et se coupent à angles droits, mais il n'y en a aucune de

pavée. Les maisons sont très solides, et dans le style moderne de l'architecture italienne. Un jardin public, avec diverses terrasses qui s'élèvent l'une au-dessus de l'autre, a été récemment planté au milieu de la ville : l'effet en est très riant, et il domine tous les environs. Les édifices les plus dignes de remarque sont trois églises, l'amirauté, l'arsenal, l'hôpital, les magasins, les casernes de la marine et des troupes de terre. Cette ville contient dix-sept cent cinquante maisons, et en 1822 on portait la population à vingt-deux mille âmes.

Bientôt après avoir quitté Sévastopole, nous arrivâmes au lazaret, bien situé sur une petite baie, et nous fîmes ensuite un détour de la route pour aller visiter le site de l'ancienne Chersonèse, d'où nous allâmes au monastère de Saint-Georges sur le bord de la mer. Le supérieur nous traita plus élégamment que nous ne l'eussions espéré dans cet ermitage. Au-dessus du couvent et sur la cime élevée d'une montagne est une petite chapelle où est le groupe de Saint-Georges et le dragon taillés dans la pierre.

En sortant du monastère nous tournâmes au nord-est, nous traversâmes une plaine, ayant à notre droite une chaîne de montagnes, et ensuite nous passâmes par la vallée de Balaklava. Cette vallée est en général entourée de montagnes arides et d'un paysage triste. La forteresse de Balaklava, avec

ses nombreuses tours, s'élève sur un roc presque inaccessible; l'aspect en devient de plus en plus pittoresque et sublime, par suite de la chute fréquente de quelques-uns des créneaux ou de fragmens de murailles. Deux phares construits au milieu des ruines de chaque côté de l'entrée de la baie ont le même destin. Le port est entièrement abrité par de hautes montagnes escarpées, et le goulet étant étroit, ses eaux sont unies comme celles d'un lac quand la mer est grosse au dehors. Il n'a pas plus d'un mille de long et deux cents brasses de large.

Prenant la direction de Muchalatka, nous montâmes par un riant vallon et traversâmes des bois. Des chênes, des frênes, des merisiers abondaient sur les flancs et au sommet des montagnes. La route était quelquefois découverte, quelquefois c'étaient d'immenses avenues ombragées par le riche feuillage des arbres, et partout nous pouvions aller au galop. Ayant atteint la plus haute qui fût sur notre chemin, la belle et souriante vallée de Varnutka se présenta à nous, formant en quelque sorte le commencement de la célèbre vallée de Baïdar, dont elle est séparée par une chaîne de rochers.

Cette dernière vallée a environ dix milles de longueur, et varie de cinq à six en largeur. Elle est bornée au sud par les montagnes boisées qui s'étendent le long de la mer à l'est, par la rapide

pente du Djale, de Usundhi au nord, par une chaîne de rochers qui la séparent de la vallée où prend sa source la rivière Usenbach, ainsi que par les montagnes de Kokulos et de Aïtheodov couvertes de forêts; à l'ouest enfin elle a pour limite les rochers de Varnutka. Sur cette vallée sont répandus des bois, des bosquets, des jardins, des vignobles, des champs cultivés et des pâturages qui sont abondamment arrosés par quantité de ruisseaux et de rivières. Le feuillage est si abondant que des rangées de maisons tartares sur le flanc des collines et éparses dans la plaine sont à peu près cachées à la vue, ou que l'on n'en aperçoit que les faîtes rustiques au milieu des masses de verdure. Les beaux chênes et les énormes châtaigniers sont, par-dessus toutes choses, remarquables pour le voyageur. L'un de ces derniers arbres est cité comme ayant produit de quatre-vingts à cent mille châtaignes.

Nous passâmes la nuit du 16 mai dans le village de Baidar, qui est à cinq verstes de la côte, et dont les maisons ont la plupart deux étages. Nous logeâmes dans la chambre supérieure d'une de ces maisons qui était entourée d'un balcon de bois, et nous couchâmes, pour la première fois, sur les divans des paysans tartares. Le 17 mai nous partîmes après avoir pris d'excellent lait des vaches qui paissent les pâturages de cette riche vallée. Nous eûmes une charmante route jusqu'à la passe de Mirdvin, qui

est assez difficile à descendre ; deux hautes montagnes escarpées forment pour ainsi dire les murailles de cette passe alpine, et entre elles est une énorme masse de rocs éboulés, et qui est suspendue sur le précipice qui se creuse au-dessous. Nous nous reposâmes une demi-heure sur ce rocher, jouissant là d'une des perspectives naturelles les plus frappantes. Mirdvin en tartare signifie *escalier*, en effet, on descendait autrefois par des degrés pratiqués dans le roc, à présent on descend par de nombreuses sinuosités.

De Balaklava, jusqu'à Kaffa ou Théodosia, la chaîne tauridienne forme une immense terrasse qui est quelquefois à pic, et quelquefois surplombe sur la mer, ou bien descend par de douces pentes aux vallées et aux belles baies qui s'ouvrent fréquemment dans la côte. La distance entre les montagnes et la mer varie de deux et trois à six ou huit milles, et l'intervalle est rempli par de belles vallées qui vont de Laspi à Sudak. L'imposante limite est nue çà et là, mais en général elle est couverte de bois ou d'arbres clair-semés, et plusieurs rivières transparentes sortent d'entre les rochers, et parfois se gonflent en cascades et vont rouler vers l'Océan, arrosant dans leurs cours les terres basses.

Le village de Mouchalakta ne mérite aucune mention particulière. De ce lieu la route tourne le long du pied des montagnes à une distance considérable

du niveau de la mer. Nous entrâmes dans Koutchouk-Koï, à l'ombre de châtaigniers, de figuiers et de grenadiers qui nous entouraient; puis nous arrivâmes à Kikenis par une route semblable. Ce village est plus grand, mais il est agréablement situé entre des châtaigniers, des pommiers, des cerisiers et des vignes. Il domine une très belle perspective. Là nous eûmes le spectacle d'une lutte de Tartares. Au lieu de se saisir à bras-le-corps, ils se prenaient tranquillement les uns les autres par les pantalons, au-dessous des hanches, et alors la lutte commençait. Tantôt ils renversaient leurs antagonistes en tirant par saccades de côté et d'autre, tantôt en les soulevant de terre. Ils chantaient en s'accompagnant d'une espèce de guitare, dont ils jouaient sans beaucoup de grâce et d'harmonie. Leur danse n'était guère plus que des sauts et des bonds. Les femmes, entassées sur les toits plats de leurs maisons, regardaient ces divertissemens. Elles n'avaient rien d'engageant dans leur mine ou leur costume.

Un chemin tournant nous conduisit à Siméus qui est à six milles de Kikenis. Entre ces deux villages, nous remarquâmes, ce qui n'est pas rare sur la côte sud de Crimée, des masses énormes de rochers ayant un peu la forme d'un navire, et qui, à une époque reculée, ont roulé du haut du promontoire dans la mer. L'aspect formidable des

rocs à pic et escarpés au nord, et la vue d'un bleu foncé et calme au sud, avec la souriante vallée de Siméus au milieu, étaient un tableau ravissant.

Le chemin de Siméus à Alinpka continuait de serpenter à travers le plus charmant paysage, une véritable terre de féerie; et nous entrâmes au soleil couchant à Alinpka, un des plus délicieux villages de la côte sud. Je vis la vigne sauvage grimper, comme le lierre, le long des murailles, et couvrir les arbres au point de ne laisser à nu sur les branches ou le tronc que ce qu'il faut pour trahir la présence de la plante parasite.

Alinpka n'a que trente maisons, comme nous l'annonça une inscription placée à l'entrée sur un poteau de bois. C'est l'usage qui existe dans la Russie propre. Chaque hameau doit avoir son inscription qui indique le nom du propriétaire, s'il appartient à un individu, le nom du lieu et sa population.

Les villages tartares de la côte sont en général bâtis sur le penchant des montagnes, et les maisons sont disposées comme des terrasses s'élevant l'une au-dessus de l'autre, quelquefois régulièrement comme les marches d'un escalier, quelquefois sans aucune régularité çà et là. Il est quelques lieux où ces maisons ne sont autre chose que les creux d'un roc, et il n'est besoin alors que d'une façade et d'un toit plat fait de fortes planches recouvertes de terre

argileuse qui durcit au soleil et devient impénétrable à l'eau : les habitans se promènent, fument et couchent sur ces toits tout-à-fait à l'orientale. Il n'est même pas rare d'y voir des vaches, des moutons et des chèvres. L'intérieur est, en général, un carré parfait de huit, douze ou quinze pieds en tous sens. Deux petites fenêtres, sans vitres ni volets, éclairent ces cabanes. Quand vient l'hiver ou dans les mauvais temps, des planches ou des lattes bouchent ces ouvertures ; car il est peu d'habitans qui prennent la peine d'employer du papier huilé au lieu de verre. D'un côté de l'appartement est un grand foyer, et au bout opposé est une espèce de niche ou de plate-forme sur laquelle sont entassés des coussins de couleurs voyantes qui servent pour la parade, ou sont pendant le jour des siéges, et des lits pendant la nuit. La plupart des maisons n'ont qu'une chambre. Nous passâmes la nuit à Alinpka, que plusieurs regardent comme un des plus charmans sites de la Crimée ; et, en effet, nulle plume ne saurait faire concevoir l'idée de la beauté et de la grandeur du paysage qui l'entoure.

Avant d'arriver à Galta, nous nous baignâmes dans une belle baie dont les eaux en cet endroit sont peu saumâtres, puis nous traversâmes Derekoi, et à une courte distance de Nikita, nous vîmes les ruines d'un petit monastère grec. Bientôt au-delà de ces ruines, la régularité des jardins et

un petit temple, outre nombre de maisons adjacentes, indiquent la situation de Nikita sur le bord de la mer. On y descend par une pente très rapide, et ce village renferme vingt-cinq maisons.

Bientôt après avoir quitté Nikita, nous jouîmes d'une vue superbe. La majestueuse baie, bornée par le promontoire Nikita-Bouroun d'un côté, et la montagne Aiu-Dagh de l'autre; deux rocs isolés qui s'élancent brusquement de la mer comme des ruines de châteaux; le village pittoresque de Yoursouf, et l'Euxin d'un bleu foncé qui baigne le pied de la montagne, tout se joint pour former un beau panorama.

Nous passâmes Aiu-Dagh qui s'élevait sur notre droite entre nous et la mer, et nous arrivâmes par un beau clair de lune à Koutchek-Lambat, situé à peu près au milieu d'une baie mi-ovale; le lendemain matin, après nous être remis en route, nous trouvâmes bientôt le petit ruisseau de Lambat, appelé *Bidjouk-Lambat*, près duquel sont quelques maisons et un petit moulin à vent tartare. En traversant la côte, l'attention des géologistes est fortement fixée par les couches de schiste qui la composent; elles sont horizontales, onduleuses et se croisent souvent en serpentant, ou sont presque perpendiculaires, allant de l'est à l'ouest; elles forment aussi toutes sortes de demi-cercles, de demi-ovales et de zigzags. En supposant que

ces couches aient été détachées à quelques époques reculées d'une haute montagne au nord, il est difficile de concevoir comment elles ont pu acquérir l'apparence actuelle; car si on devait attribuer l'événement à quelque soudaine convulsion de la terre, elles ne présenteraient par la régularité qu'on y observe.

A quatre verstes environ d'Aluchta, nous vîmes une belle vue du paysage alpestre de la Tauride. Celui-ci est situé sur une colline isolée entre Temerdschi et Mesorlik. Les restes de trois tours et une haute muraille datent de l'époque de Justinien. Cette forteresse contient la plus grande partie des maisons du village, qui manque entièrement d'arbres.

Nous eûmes ici une vue complète de la vallée d'Aluchta, à travers laquelle une route conduit à Symphéropole, seule passe des montagnes réellement praticable que nous eussions vue depuis notre départ de Balaklava. Quand nous quittâmes Koutchek-Lambat, nous avions fait nos dispositions pour gravir le Tchadir-Dagh, montagne la plus élevée de la Crimée, car elle a de douze à treize cents pieds au-dessus du niveau de la mer; à cause de sa forme, on l'a nommée le *mont Trapesus*; mais quand nous arrivâmes à Aluchta, cette montagne était voilée de nuages, et comme alors il pleuvait, il nous fallut renoncer à notre projet. Nous

prîmes donc le parti de continuer notre route le long de la côte. Entre Aluchta et Kourou-Ouzen, nous vîmes encore des couches schisteuses comme celles dont il a été parlé.

Kourou-Ouzen est un petit village tartare de très faible importance sur une éminence qui avance sur le bord de la mer; puis de là nous allâmes dîner à Koutchek-Ouzen, chez un Allemand retiré du service de Russie, et qui connaissait le sultan.

Le chemin de Koutchek-Ouzen à Ouskout quitte bientôt le bord de la mer et conduit aux montagnes. A Ouskout on nous servit du thé et du lait chaud, et il me parut que tout le village se réunissait autour de notre demeure. De tous les Tartares que la chambre put recevoir, nous fîmes une troupe musicale et dansante. L'instrument dont ils se servaient ressemblait à une guitare et avait cinq cordes de métal, sur lesquelles on jouait avec un morceau d'écorce de cerisier polie, ayant la forme d'un ongle, et que l'on tient entre le pouce et le doigt. Les naturels nomment cet instrument un *zas*, et nous dirent qu'il venait de Constantinople. La musique instrumentale ne possédait ni régularité ni harmonie. Quant à la musique vocale, ce n'étaient que de forts accens du nez qui nous affligeaient cruellement l'oreille. La danse était semblable à celle des Kikenis.

Dans la soirée, j'allai avec un de mes compagnons

de voyage visiter une mosquée tartare où nous avions vu des lumières. Le silence, l'attention extrême des Tartares et leurs mouvemens d'adoration nous frappèrent. Un de ces mouvemens était surtout remarquable. Ils se tenaient sur leurs pieds, non sur leurs genoux, et leur tête touchait presque le plancher.

Ouskout est, comparativement, un grand village, car il renferme soixante-dix maisons, et est situé dans un vallon au fond duquel coule le ruisseau d'Ouskout et que ferment de tous les côtés de hautes montagnes.

En quittant Ouskout, nous montâmes par des paysages alpestres; puis ayant descendu dans une vallée, nous approchâmes du château ou de la tour de Tchoubankalé, situé sur un roc à demi isolé qui s'élève sur la côte. La vue est bornée par l'Aiu-Dagh et un autre promontoire au-delà de Soudah. La tour est très haute et ronde; ses murailles sont épaisses, et son toit est un peu voûté en forme de coupole.

La montagne stérile et le voisinage nu de Tchoubankalé formaient un contraste frappant avec le délicieux paysage que nous étions habitués à voir depuis quelques jours. En allant de Tchoubankalé à Kapsochor, il semblait que nous fussions dans un autre pays. Bientôt, en nous éloignant de la côte, nous entrâmes dans le village de Kapsochor,

et dans la vallée de ce nom qui est couverte de jardins et de vignobles, et entourée de montagnes à pentes douces; puis nous allâmes changer de chevaux à Kutlak.

Vallée de Soudak. Vignes impériales. Littérature des Tartares. Poésie. Géographie. Médecine. Kaunssou-Bazar, cimetière tartare. Kaffa. Description. Kertch. Ykaterinodar. Princes circassiens. Cosaques. Georgievsk.

Du village de Kutlak nous entrâmes dans la célèbre vallée de Soudak que nous traversâmes en admirant plusieurs vues charmantes. Ici le sol est blanchâtre et argileux. Des vignobles et des bosquets d'arbres abondent de toutes parts entremêlés de beaux peupliers. A quatre verstes du château de Soudak sont les vignes impériales dont le revenu est d'environ 200,000 roubles. La principale tour est carrée et le toit est de forme gothique. A notre retour nous vîmes quelques fontaines, sur l'une desquelles est la curieuse figure d'une déité tutélaire, qui ressemble un peu à une chauve-souris étendue et à un serpent enlacés. Les maisons sont misérables et plusieurs n'ont point de toits plats.

La population de la Crimée, qui a toujours été en décroissant, est actuellement de cent cinquante-sept mille âmes. Les traits les plus remarquables du caractère tartare sont la sobriété et la chasteté. La loi tartare, m'a-t-on dit, condamne, dans le cas

d'infidélité, le coupable à se placer dans une fosse creusée à cet effet, et alors tout le voisinage étant assemblé de plusieurs verstes à la ronde, chaque personne présente lance une pierre, et le délinquant est ainsi sacrifié. Les Tartares de Crimée, actuellement soumis au gouvernement russe et à ses lois, ont été obligés de renoncer à leurs usages, aussi tombent-ils en désuétude.

Il est très ordinaire de voir les Tartares fendre du bois la pipe à la bouche, et s'acquitter de cette double opération avec le surcroît de vêtement d'une pesante pelisse.

Quant à la littérature, il n'en faut point parler, et la pensée n'est rien autre chose qu'un cliquetis de rimes. Ils ont beaucoup de chansons d'amour et quelques-unes très licencieuses. Ils sont déplorablement ignorans en géographie; et dans l'opinion qui leur est commune avec tous les peuples ignorans que la terre n'est qu'une vaste plaine, ils supposent qu'elle est portée sur la corne d'un bœuf, et que quand il est fatigué de soutenir le monde sur l'une, il le passe sur l'autre. C'est par ce mouvement qu'ils expliquent les tremblemens de terre.

Les Tartares n'ont d'autres médicamens que quelques simples, et l'art de guérir est pratiqué par de vieilles femmes, *hari hakim*, ou femmes-docteurs, qui sont en grande réputation de sagacité. On compte trois écoles mahométanes attachées à au-

tant de mosquées, et que l'on suit dans les mois d'hiver. Il y a encore plusieurs écoles inférieures nommées *mectoub*, dont deux, tenues par des femmes, sont consacrées aux enfans de ce sexe.

Nous changeâmes de chevaux au-delà de Soudak à Taraktasch, dont la vallée a plusieurs verstes de longueur et est traversée par un ruisseau du même nom. C'est un de ces sites charmans dont la description ne saurait donner qu'une faible idée. De douces éminences, rondes ou coniques, et des chaînes de montagnes couvertes de bois jusqu'à leurs sommets, décorent les côtés de cette vallée, dont les extrémités sont bornées par de hautes collines derrière lesquelles s'élèvent de superbes pins. Le soir nous couchâmes au misérable village de Snouksou.

Le lendemain nous continuâmes notre route par une belle vallée et au milieu d'une nature plutôt belle que grande et sublime. Nous remarquâmes sur un point une chaîne de rochers dans la direction de la route, dont les flancs sont perpendiculaires comme les côtés d'un mur, et dont le sommet est brisé, irrégulier, dentelé de façon que l'ensemble rappelle une crête de coq. Nous traversâmes le village d'Elbouzli, qui n'est remarquable que par sa mosquée et son minaret; et bientôt après avoir quitté Elbouzli, nous sortîmes de la vallée, et en même temps des paysages boisés et alpestres

de la Crimée. Une plaine étendue était devant nous; on voyait des rochers à pic à quelques distances sur la droite, et à gauche, direction que nous prîmes, la route formait pour ainsi dire la limite entre une campagne découverte et de nombreux vallons boisés, bornés par les montagnes de Crimée.

Plus nous approchions de Karassou-Bazar, situé sur une plaine, plus sa belle apparence nous portait à croire que cette ville était beaucoup plus importante qu'elle ne l'est en réalité. De nombreuses mosquées avec leurs gracieux minarets, et une surtout avec un balcon double, les églises chrétiennes, les maisons avec leurs blanches cheminées pyramidales, un immense *khan* semblable à un château; le tout, semé de jardins et de peupliers élégans, pouvait faire naître cette illusion. Nous n'eûmes pas plus tôt passé à gué la *Karassou* (rivière noire), que nous entrâmes dans des rues étroites, tournantes, irrégulières et sales, tout-à-fait défigurées par les murailles basses qui entouraient les maisons.

Karassou-Bazar occupe une position centrale en Crimée, et est sur la route de poste de Bagtchiseraï à Kaffa et à Kertch. C'est le grand marché de la Crimée pour les vins, et surtout les fruits. Les cafés abondent à Karassou-Bazar et l'on y prépare le café à l'orientale, c'est-à-dire qu'on le sert tout-à-fait épais et sans crème. Sa population totale peut être

portée à trois mille âmes. C'est le dimanche de la Trinité que nous entrâmes pour la première fois dans Karassou-Bazar, et suivant l'usage russe, les rues et les maisons étaient ornées d'arbres et de fleurs. La coutume du conquérant était imposée au vaincu.

En Crimée, comme dans tout l'empire russe, chaque gouvernement a un *uprava*, que l'on peut appeler son état-major civil médical, et qui se compose d'un inspecteur, d'un opérateur et d'un accoucheur, et chaque district a son chirurgien. Tous ces chirurgiens sont dans la dépendance des *upravas*, lesquels sont subordonnés aux chefs du département civil médical de Pétersbourg.

Les cimetières des Tartares à Karassou-Bazar, comme en beaucoup d'autres lieux, sont dilapidés par les Russes, qui depuis leur entrée en possession de la Crimée ont pris les pierres mortuaires accumulées sur leurs sépultures pour bâtir des édifices publics et des maisons. Cette profanation a surtout eu pour but la construction de Karassou-Bazar.

Comme il n'y a pas de bonne auberge à Karassou-Bazar, nous nous arrangeâmes de quelques chambres dans une maison particulière, mais personne ne voulait se charger de nous faire à dîner, et cette circonstance nous surprit beaucoup. Enfin une personne à laquelle nous nous étions adressés répondit que, si nous n'étions pas Russes, il nous ferait un bon dîner. L'affaire s'arrangea alors facilement

à la suite de l'explication que cette réponse amenait, et qui nous apprit que souvent les Russes s'impatronisent dans les chambres, dînent, prennent le café et le thé, demandent du vin, etc., à discrétion, puis au lieu de payer leur écot, ils donnent la bagatelle qu'il leur plaît, et partent. Cette pratique existe dans toutes les dépendances de l'empire russe.

Au lieu de continuer notre route à cheval, en sortant de Karassou-Bazar nous voulûmes essayer du plus rapide moyen de transport qui existe, le *téléga*, qui est un petit chariot à quatre roues; nous partîmes donc portés par trois de ces voitures, à raison de vingt verstes (treize milles) par heure, à Symphéropole. Nous avions avant de partir arrangé de la paille et des coussins pour amortir les cahots, et disposé des courroies pour nous y retenir. La route était en général unie et excellente, de façon que nous quittions rarement le grand galop. Les conducteurs russes s'étaient possédés d'un esprit d'émulation et une course de *téléga* s'établit en règle. Peu leur importait le danger. Après avoir descendu une montagne près de Zuiskaya aussi rapidement que possible, nous plongeâmes dans un ruisseau, et le traversâmes tout aussi rapidement. La vue de cette eau nous avait inspiré des craintes; car il était impossible de retenir les chevaux. Nous nous cramponnâmes aux courroies,

mais malgré tous nos efforts, les cahots nous jetèrent en l'air pour aller tomber sur le bord de la rivière. Nous restâmes deux jours à Symphéropole d'où nous espérions monter sur le Tchadir-Dagh, mais le mauvais temps et un orage de grêle nous en empêchèrent encore. Nous revînmes donc prendre nos voitures, dans la soirée du 23, à Karassou-Bazar, d'où nous nous dirigeâmes vers Kaffa par le chemin de poste, qui est partout uni et bordé de collines à droite et à gauche.

Quelques anciennes tours carrées dans le lointain nous annoncèrent Kaffa, et comme nous entrions dans la ville une pyramide entourée d'arbres et d'une balustrade basse fixa notre attention. Nous apprîmes que c'était une fontaine, mais une fontaine sans eau, car on en cherchait alors.

En suivant le contour d'une belle baie nous passâmes par un boulevard vis-à-vis duquel sont deux édifices remarquables, les tribunaux et le bureau de poste. Dans la place où était notre auberge nous vîmes une ancienne mosquée qui est devenue église catholique, malgré les croissants qui s'y montrent encore, et le clocher qui n'est autre chose que le minaret. Cette ville si vantée, l'ancienne Théodosia, la petite Constantinople, occupe maintenant un petit espace entre la baie et un demi-cercle de montagnes. Il n'y a que quelques rues, et à peine une de régulière. On n'y voit que ruines d'anciens monu-

mens, et les édifices publics de la couronne ne font d'autre effet que celui de quelques rayons de soleil dans un nuage noir, et qui servent seulement à faire ressortir l'humiliant contraste que la Kaffa d'à présent présente avec celle d'autrefois. A peine si l'on voit dans son enceinte un arbre, une feuille verte. Le gazon et les fleurs des champs étaient déjà fanés et desséchés, tandis que les montagnes, stériles comme l'imagination peut se les figurer, s'élevant en amphithéâtre, semblaient réfléchir sur toute la ville une majestueuse tristesse que ne contribuaient pas peu à accroître les murailles ruinées et les tours des anciennes fortifications. Le regard se reportait avec plaisir sur la belle baie de Théodosia, dont les eaux à peine troublées maintenant étaient autrefois couvertes de flottes, à l'époque où la ville renfermait trente-six mille habitans et ses faubourgs quarante-quatre mille environ. La population actuelle peut être de trois mille âmes pour sept cent vingt-huit maisons. Taganrok et Odessa sont deux formidables rivaux de commerce pour Kaffa.

Le lendemain matin nous arrivâmes à Kertch, où le nom de Mithridate s'associe à nombre d'objets. On nous montra sa tombe, sa montagne, son siége; la montagne de Mithridate s'avance sur la ville, et au sommet est taillé dans le roc un siége immense, nommé le *fauteuil de Mithridate*.

On nous avait fait des rapports tellement extraordinaires sur la difficulté ou la facilité du passage du Bosphore, que nous étions tout-à-fait à nous demander si nous devions le tenter ou aller de Kerteh à Taganrok et de là au Caucase. Nous nous décidâmes cependant à traverser le Bosphore, et le maître du port fit embarquer nos voitures sur une chaloupe qui partit dans la nuit, bien que le vent fût contraire.

Quant à nous, nous partîmes par Yenikalé, misérable ville qui se compose d'un rang de boutiques du côté de la mer, et qui est presque entièrement peuplée de Grecs. Sa population n'excède pas le nombre de trois ou quatre cents; quelques très belles femmes, aux yeux et aux cheveux noirs, sortirent sur leurs portes pour nous regarder d'un air étonné. Quant aux hommes, ils ont l'air robuste de la santé; ils sont obligés de transporter tous les voyageurs et les soldats à Taman. Cette charge les exempte de toutes autres taxes; en effet, un bateau à six rames et dirigé par un pilote nous débarqua au bout de deux heures et demie à Taman, où nous trouvâmes nos domestiques et nos voitures.

Taman, bien que quelques auteurs la qualifient de péninsule, est décidément une île, les remarques suivantes le prouvent : le Kouban (l'Hypanis des Grecs), une des plus grandes rivières du Caucase,

prend sa source dans la plus haute montagne de cette partie du globe, le *Chat* ou Elbourz, et trace la limite entre l'empire russe et la chaîne caucasienne. Après un long cours, le Kouban se divise en une branche près de Kopil ; elle porte le nom de *Tchernoï-Protok,* et va tomber dans la mer d'Azoph, tandis que le Kouban se décharge dans la mer Noire. Taman est donc complétement isolée entre le fleuve principal et sa branche : l'inspection seule d'une bonne carte l'indique.

Nous allâmes d'abord visiter la forteresse de Phanagorie, qui est à un mille environ de la ville de Taman. Cette forteresse fut bâtie par Souvarow ; elle couvre un espace immense, et est entourée d'un fossé ainsi que d'un rempart de terre plus élevé sur lequel sont montés de nombreux canons. Elle renferme environ vingt édifices qui servent de casernes, de logemens d'officiers, de magasins, d'hôpitaux, etc., c'est le quartier général de l'île de Taman.

Après le dîner nous allâmes visiter l'église grecque de Taman, qui est un véritable musée d'antiquités : tout ce que l'on a pu trouver de marbre et d'inscriptions antiques y est réuni. Taman qui était, dit-on, autrefois une très grande ville, ne contient plus que cent dix-sept maisons. Un régiment de Cosaques Tcherno-Morski y est établi.

Le 20 mai nous quittâmes la ville de Taman pour

aller à Bughas, où est une petite baie demi-circulaire qui forme une partie du *Liman* ou de l'embouchure de la rivière Kouban. Cette baie communique par le détroit de Bughas avec la Circassie et la mer Noire. Sur la côte opposée les pêcheurs circassiens trouvent beaucoup de poisson dans le golfe, d'autres de ces hommes apportent du grain et du mil à Bughas pour prendre du sel en échange. Nous vîmes plusieurs des agens de ce trafic, mais il ne leur était pas permis de quitter leurs bateaux pour venir à terre. Leur air de férocité et de barbarie était bien fait pour inspirer le dégoût et la crainte, et les haillons qui les recouvraient annonçaient le dernier degré de misère.

Bughas est un petit village, mais sa position si près des frontières de la Circassie lui donne de l'importance. La plus étroite partie du détroit de Bughas n'a qu'un demi-mille de largeur. Dans le voisinage de Bughas est une de ces sources de pétrole si communes dans l'île de Laman.

Nous allâmes ensuite à Sennaye, la première poste régulière après Laman. Ce n'est qu'une maison de pisé, située dans une plaine immense, ayant d'un côté la mer d'Azoph. Ce lieu était bien désolé; mais rien ne saurait donner l'idée de la tristesse de la contrée que nous traversâmes pour gagner Pérépiska, qui était la station suivante. De vastes plaines sans bois, des pâturages à peine et de rares bestiaux,

excepté autour de quelques petits villages, voilà tout ce que nous vîmes. La route traversait un marais dont l'eau atteignait souvent le moyeu des roues; et pour compléter le tableau, la mer d'Azoph, secouée par un vent impétueux, mugissait à notre gauche. Cependant le sol doit être riche : les mauvaises herbes qui couvraient abondamment ces plaines et avec un luxe extraordinaire de végétation en sont la preuve.

Près de Temrouk le jour commença à nous manquer, et le chemin devenait extrêmement mauvais. Nous logeâmes à Temrouk chez le *smotritel.* C'est un grand village bâti sur un golfe de la mer d'Azoph, ayant au centre une église blanche, qui avait été le seul point de repos pour nos regards pendant le trajet de la ville. Temrouk est fortifié et fait partie de la ligne de défense du Kouban.

Après avoir quitté ce lieu nous voyageâmes par une route excellente sur une plaine sans mouvement; mais avant d'arriver à la station suivante, le paysage était entièrement changé à son avantage à l'ouest du Kouban. Les montagnes de la Circassie s'élevant derrière une vaste plaine verte et couverte de bois ou d'arbres épars étaient du plus délicieux effet, après les marais et les steppes que nous venions de traverser.

En approchant de la station que l'on nomme *Kourtchanskaya,* ou redoute Andrievskoi, une sen-

tinelle, placée sur une tour de guet ou observatoire que l'on nomme *vichka*, ne nous surprit pas médiocrement. Le vichka est d'une construction très simple. On fait une plate-forme ou plancher de quatre à cinq pieds carrés, que l'on entoure d'une grossière balustrade peu élevée; puis on élève ce plancher en l'air, à la hauteur de trente ou quarante pieds, sur quatre poteaux ou arbres. Dix échelons servent à y monter. On trouve de ces tours de guet à chaque station, et leur accompagnement accoutumé est un immense fagot de chaque côté, qui, étant entouré de foin pendant le mauvais temps, ressemble à un tronc d'arbre mort. On y met le feu dès que l'on aperçoit un ennemi. Ce doit être un véritable supplice qu'une faction de quatre heures sur ces observatoires, par le temps froid et dur; mais l'obéissance passive des Cosaques nous étonna peu. Notre route passait de très près à côté des vichkas, et jamais nous n'attirions un seul des regards des sentinelles qui se tenaient droit comme des statues, le dos tourné vers nous, et l'œil du côté de la Circassie, comme si une horde de pillards des montagnes s'avançait.

La redoute Andrievskoi n'est qu'une faible forteresse; elle consiste en un grand carré entouré de remparts de terre, d'un fossé profond, et renferme des casernes, des écuries et des magasins. L'artillerie ne se compose que d'une pièce de deux, qui

fait grande peur aux tribus des montagnes du Caucase. De semblables forteresses s'élèvent du côté est du Kouban, à la distance de dix-huit, vingt et vingt-cinq verstes.

De Temrouk à Karakoubanskaya, la route traverse une plaine et un marais couvert de roseaux. Les montagnes de la Circassie et le Kouban à l'ouest distraient le regard; à l'est, l'œil, en errant sur des plaines sans limites, ne s'arrête que sur l'horizon. Medredovskoyé, grand village très peuplé et dont l'église est peinte, est au milieu des champs.

A Kopil, nous traversâmes le Tchernoï-Protok (Protok noir), que l'on eût beaucoup mieux nommé *le Protok bourbeux*, car son eau était exactement comme celle des marnières. Cette rivière n'est pas très large, mais elle est très profonde. Nous la passâmes sur un bac. Nous fûmes ensuite à Mischatovskaya, et n'arrivâmes que très tard à une misérable station où nous fûmes contraints de passer la nuit. La chambre où nous étions fourmillait d'une quantité variée d'insectes détestables. Elle était pleine de Cosaques endormis, couverts de *schoubs*, de couvertures et de haillons. Nous préférâmes dormir dans nos voitures.

Le lendemain, dès que nous fûmes à Yékatérinodar, nous allâmes à la quarantaine, pour y visiter un prince circassien et sa suite. Le message que nous lui adressâmes eût singulièrement

retenti à certaines oreilles de prince. L'interprète fut chargé de dire que quatre voyageurs italiens et anglais désiraient avoir une entrevue avec lui, et lui *offrir quelques légers présens.* Le lendemain, il vint. Ce prince, nommé *Pschi-Mahmet-Khadjimko*, avait deux garçons de sept et de huit ans, Scheret-Luk et Alant-Cherai; ils l'accompagnaient ainsi que son *molle* ou prêtre, deux de ses *mirzas* ou nobles, et environ une douzaine de gens de sa suite, tous en uniforme et bien armés. Après les salutations d'usage, nous causâmes quelque temps avec ce prince au moyen de notre interprète. Le bonnet du prince Khadjimko était en forme de dôme, fait de cuir et bordé de peau de mouton noir. Sa veste était de couleur sombre, bariolée, et par-dessus il avait une espèce de cotte de mailles, puis une tunique de toile blanche. Les bras étaient protégés par une armure d'acier, argentée, dorée, et diversement ornée aux poignets. Au-dessous, une espèce de manche arrivait jusqu'au milieu de la main. Son pantalon bleu était brodé en argent, et ses bottes de cuir rouge et jaune étaient extrêmement longues, pointues, et serrées contre la jambe et le pied par des laçets. Il tenait de la main droite un fouet de Circassie dont le manche long était couvert de cuir, et au lieu d'une lanière se terminait par une spatule en forme de cœur, rouge d'un côté et jaune de l'autre. Un pareil instrument est

parfaitement propre à faire du bruit sur les flancs d'un cheval. Son sabre de Damas était très beau, mais il avait sa poignée d'ivoire tellement revêtue de longues pointes pareilles à des dents, que nous fûmes obligés de mettre nos gants pour le saisir. Les fils du prince étaient très simplement vêtus à la circassienne. Le molle avait un turban blanc, une large robe flottante d'écarlate, et des bottes jaunes. Il portait aussi un sabre. Les gens de la suite étaient fort simplement vêtus; mais ils étaient tous bien armés, et leurs fusils étaient, comme à l'ordinaire, dans des étuis de peau de mouton dont le poil était en dehors.

Après avoir offert quelques légers présens, nous dîmes adieu au prince, qui traversa avec ses gens la rivière en canot. A notre grand étonnement, au bout de quelques minutes toute la bande, montée à cheval, sortit d'un enclos de l'autre côté de Kouban. Le prince était en tête sur un cheval blanc; celui du molle était gris. Cette cavalcade parada sur les bords de la rivière, le fils aîné du prince allait et venait au galop, et tous semblaient occupés à des préparatifs dont nous ne comprenions pas le but, mais nous vîmes ensuite que ces manœuvres étaient l'adieu qu'ils nous disaient.

Au centre de la forteresse est une très grande cathédrale massive, à toit vert, avec cinq dômes outre celui du beffroi. Le trésor public est conservé

dans son enceinte, et cet usage est commun dans la Crimée, le Caucase et la Géorgie, parmi les chrétiens et les mahométans; il se fonde sur la croyance que la sainteté du lieu éloignera des caisses publiques les mains même les plus perverses.

Yékatérinodar, ou le *don de Catherine*, est la capitale des territoires que l'impératrice concéda en 1792 aux Cosaques de l'Euxin, et la résidence de leur hetman. Cette ville couvre un espace immense. Les rues, *dont beaucoup n'ont pas* une maison, sont droites et extrêmement larges. Quant au pavé, il n'y en a point, mais les jardins et les arbres qui entourent la ville l'égaient un peu. On y compte trois mille habitans.

Les Cosaques se divisent en deux grandes familles: 1° Les Cosaques du Don, desquels sont sortis plusieurs tribus; telles que celles du Volga, des monts Ourals, de la Sibérie, etc.; 2° les Cosaques de l'Ukraine, qui ont donné naissance aux Cosaques *Zaporoghiens*, aujourd'hui Cosaques Tcherno-Morski, ou de la mer Noire. Ils étaient autrefois très indisciplinés, mais aujourd'hui ils sont fidèles et jouissent des priviléges des Cosaques du Don, et sont vêtus de même.

Le pays des Tcherno-Morski, au sud, s'étend de l'embouchure de la rivière Laba à celle du Kouban dans la mer Noire. Vers le nord à l'est, il est borné par la rivière Yea, qui le sépare du

gouvernement de Yékatérinoslaf et du pays des Cosaques du Don. A l'ouest, il a pour limites la mer Noire, le Bosphore et la mer d'Azoph. Ainsi l'étendue de leur territoire est de cent milles carrés. Ils sont sous la surveillance du gouvernement russe du Caucase.

Le nombre des Cosaques qui s'établirent dans le Kouban en 1792 montait à environ quinze mille hommes, et il semble être resté stationnaire depuis vingt ans. Depuis leur établissement dans ce pays ils ne jurent plus, comme autrefois, de vivre dans le célibat, et l'on voit parmi eux des femmes et des mères; mais le nombre en est peu considérable, et par conséquent la population ne fait que de lents progrès. Le pays est fertile, mais peu cultivé, et il a de nombreux villages.

Nous quittâmes Yékatérinodar le 1er juin à deux heures du matin, et voyageâmes sans nous arrêter jusqu'au soir; nous dînâmes alors à Timijbeskaya. Les villages situés à l'ouest, Labinskaya, Ladojskaya, Tiphliskaya, Kazanskaya, Karskaskaya et Timijbeskaya, se ressemblent tous. La route était en général unie, et nous remarquâmes à droite et à gauche de nombreux *tumuli*, dont quelques-uns sur les bords de la rivière servaient aux sentinelles d'observatoire ou *vichkas*, tandis que les arcades intérieures étaient converties en écuries.

La défense de la ligne du Caucase cesse d'être

confiée aux Cosaques de la mer Noire à Redutskoi-Karentin, et passe aux Cosaques Grebenski, qui descendent des Cosaques du Don. Nous trouvâmes chez eux les mêmes forteresses, des piquets également répartis et des *vichkas*.

La forteresse d'ouest, Labinskaya, est l'une des plus grandes et des plus importantes sur les bords du Kouban, et sa construction est semblable à celle de Yékatérinodar.

Le 2 juin nous traversâmes une contrée monotone et des villages tristes, dont l'église était le seul ornement. Il existe trois routes par lesquelles nous pouvions nous diriger vers Stavropole, et la plus courte, que nous prîmes, nous éloigna des bords du Kouban. L'intérieur du pays, plus à l'abri des pillards, était couvert de troupeaux et bien cultivé. Au-delà de Novo-Troïtskoyé, le paysage devint plus varié, et nous présenta bientôt des collines et des vallons semés d'arbres nains, de chênes et d'érables surtout. Plus nous approchions de Stavropole, plus le paysage devenait varié.

Stavropole est le chef-lieu d'un district, et est bâti sur la rive gauche de la Taschlé qui se jette dans le Kalaoueïs, et le site en est très riant. Le sol qui l'environne est riche, et les récoltes de foin sont d'une abondance remarquable. Il y a dans la ville deux ou trois bonnes rues composées de maisons de pierre et de bois. Il y a un certain nombre d'édi-

fices dignes d'attention. Stavropole contient de deux à trois mille habitans, tant Russes que Cosaques, sans compter quelques étrangers.

Après avoir traversé Nadejda et Bechpâghir, nous arrivâmes le soir à Géorgievsk. Quand on approche de ce dernier lieu, les vues du Bechtau et des montagnes environnantes qui s'élèvent du fond d'une plaine immense sont très belles. Le temps ne nous avait pas encore permis de voir la chaîne du Caucase, que l'on aperçoit de Stavropole quand le ciel est serein. Les montagnes circassiennes que nous voyions en longeant le Kouban n'étaient que d'une importance secondaire, et aucune n'était couverte de neige au sommet.

Les anciens Russes qualifient Géorgievsk de *ville fortifiée;* mais c'est plutôt un grand village qui est sur la rive nord de la *Podkouma* (petite Kouma), à huit verstes de sa jonction avec la grande Kouma, et à la distance de deux mille quatre-vingt-quatorze verstes de Moscou. Géorgievsk est divisé en trois quartiers, dont l'un, renfermé dans la forteresse de Saint-Georges, est entouré de fortifications basses. Les églises, les casernes, les hôpitaux sont les principaux édifices de cette ville qui compte deux mille habitans, plus un village ou *stanitza* de Cosaques qui en contient mille, et situé à une courte distance.

Le 5 juin nous nous rendîmes par une vallée le

long des bords de la Kouma, à Karass, colonie écossaise.

Description de Karass. Montagne de Bechtaü. Vue du mont Caucase. Konstantinogorsk. Mont Elbourz. Village circassien. Mozdok. Le Terek. Novo-Tcherkask.

Karass, colonie écossaise, est agréablement située sur une pente douce, à deux milles environ de la base du Bechtau ou des cinq montagnes et à l'extrémité est d'une belle forêt. Ce lieu se compose de deux grandes rues qui se coupent à angles droits. Au milieu de la principale coule un limpide ruisseau qui fournit de l'eau en abondance dans toutes les saisons de l'année. Les jardins dont ce village est entouré et entrecoupé lui donnent un aspect riant. Au centre de cet endroit est un corps-de-garde, devant lequel une sentinelle allait et venait. Un canon chargé et une torche immense allumée étaient à côté. Cet appareil a pour but d'effrayer les Circassiens. La population se composait seulement de trois familles écossaises, y compris celle du ministre, plus vingt ou trente ménages allemands. Le temps était d'une beauté remarquable, et au moyen de larges présens aux Cosaques, nous obtînmes un assez grand nombre de chevaux pour gravir le Bechtau (les cinq montagnes), une des plus célèbres montagnes du voisinage. Nous traversâmes de belles forêts, puis nous

entrâmes dans un vallon dont la montée était difficile. De là, nous continuâmes à pied. Le Bechtau a trois mille pieds de haut, et du vallon au sommet il nous fallut deux heures de marche.

Avant d'arriver à Géorgievsk nous avions vu le mont Caucase, ce berceau de la race humaine, et ce fut avec un sentiment de vénération, qui s'accrut quand nous fûmes en face du majestueux tableau qui se déroula tout à coup à nos yeux lorsque nous fûmes au sommet de cette montagne : toute la chaîne des montagnes couronnées de neige, qui sépare l'Euxin du Palus-Méotide, s'élevait jusqu'aux nuages et réfléchissait sous le soleil toutes les teintes de l'iris. Au-dessous s'étendaient, comme sur une carte, la grande et la petite Cabardie et l'Albazie; les quatre autres montagnes qui avec celle sur laquelle nous étions forment le Bechtau, Konstantinogorsk et le Podkouma, qui sont des montagnes voisines de Kidslavòdski. Si nous nous tournions au nord, c'était la colonie écossaise, nombre de montagnes isolées, les villages à habitations faites de claies, des Tartares Nogays et des Circassiens; puis, dans le lointain, Géorgievsk et Stavropole.

Le 6 juin nous allâmes à Konstantinogorsk, d'où nous allâmes visiter Kidslavodski qui est au-delà de la ligne des possessions russes; mais ils se sont emparés des districts voisins, à cause des eaux miné-

rales, et y ont élevé une petite redoute sur une situation élevée pour protéger les visiteurs contre les incursions des Circassiens, des Albazes et des autres tribus des montagnes.

Les sources acides qui coulent des montagnes voisines sont connues et en réputation depuis longtemps parmi les naturels, qui les nomment *nar zane,* boisson des héros; les Tartares les appellent *atchi sou*, ou eau acide.

De là nous voyions le mont Elbourz, la montagne la plus élevée du Caucase et l'une des plus hautes du globe, tantôt apparaissant isolé, tantôt montrant deux sommets coniques, l'un beaucoup plus haut que l'autre, et obscurci par les nuages qui y passaient. De récentes observations lui donnent deux mille pieds au-dessus du Mont-Blanc.

Konstantinogorsk est une des redoutes de la ligne du Caucase, et renferme des casernes de bois et de terre, ainsi que quelques maisons pour les officiers supérieurs. Un fossé l'entoure et douze canons défendent ses remparts. A une courte distance est le *slobode* ou faubourg, qui contient un certain nombre de pauvres maisons couvertes en argile. Le nombre des malades qui fréquentent les eaux l'été est de deux à trois cents tous les ans.

A quatre verstes de Konstantinogorsk, nous allâmes visiter un village de *Circassiens amis* au pied du Bechtau; il était entouré d'une palissade de

claies, et nous entrâmes par un guichet. Les femmes, misérablement vêtues, prirent la fuite; mais les enfans, dans un état de nudité presque complet, restèrent quelques minutes à nous regarder en face. Une fille aux yeux noirs, très brune, couverte de quelques haillons et tenant dans ses bras un enfant nu, me rappela les sauvages de l'Amérique et de l'Inde. L'uzdin ou noble, qui était mis bien et proprement, nous conduisit chez lui entre des rangs de maisons de claies enduites de plâtre et que le vent renverse fréquemment. La femme de notre hôte s'était retirée, et il n'y eut pas moyen de le décider à nous la présenter. Nous causâmes toutefois avec sa mère, vieille de très bonne mine. La chambre où il nous reçut était petite : d'un côté était le foyer, et de l'autre un sofa peu élevé avec des coussins. Quant aux murs, ils étaient tapissés de paille tissue, que recouvraient des armes à feu circassiennes, des épées et des poignards. Toutes les tribus des montagnes du Caucase semblent avoir quelque affinité et vouloir continuer la vie de leurs ancêtres. Peu livrés à l'agriculture, ils se soutiennent en chassant, pillant et nourrissant des bestiaux; ils se placent en embuscade pour s'emparer de leur proie, ou attaquent les petits détachemens quand ils sont sûrs de triompher : ils enlèvent hommes, femmes, enfans, provisions, bétail et tout objet portatif qui

tombe sous leurs mains. Leur principal but est de faire des prisonniers de haut rang pour en tirer une forte rançon; et pour qu'elle soit la meilleure possible, ils les traitent avec cruauté.

Le 9 juin nous allâmes de Géorgievsk à Mozdok, et de là à Prochladnaya et Yékatérinograd; puis nous passâmes à gué la Podkouma. Près de Pavloskaya, nous traversâmes une petite rivière; puis il y a une montée rapide à franchir, et pour laquelle il fallut mettre pied à terre. Nous fûmes frappés de la beauté d'un petit vallon à gauche, au milieu des steppes environnantes, dont les bords en pente étaient couverts de bois, et qui avait des jardins au centre : Yékatérinograd est un grand village avec une forteresse; mais les *tribunaux, non achevés,* tombent en ruines. La Malka est une rivière considérable, mais l'eau en est extrêmement bourbeuse.

Nous logeâmes à Mozdok, chez un marchand arménien. Cette ville, située sur la rive droite de la Terek, est une des plus grandes villes qui se trouvent dans le sud de l'empire russe. La population, évaluée à cinq mille âmes, se compose principalement de Géorgiens, de Circassiens et d'Arméniens. Les rues sont droites et régulières. Des fossés avec des arbres qui croissent au milieu bordent les rues de chaque côté. Les maisons qui ont en général un étage sont bâties en bois ou en paille revêtue de terre glaise. La ville entière aurait donc un grand aspect de

tristesse, si les jardins qui entourent chaque habitation n'égayaient l'ensemble.

Le 10 juin nous quittâmes Mozdok, et à six verstes de là nous trouvâmes le bac du Terek, où étaient réunis des individus de diverses nations, avec de nombreux équipages. Le Terek prend sa source dans les ravins du Caucase, près d'une de ses plus hautes montagnes, le Kazbek, et grossie par des ruisseaux et rivières qui y affluent; il passe sur un lit en pente, jusqu'à une surface plus plane. Au bac, le Terek est une rivière profonde, large et rapide, qui, suivant les géographes modernes, est la limite qui sépare l'Europe de l'Asie. Le Terek prenant de ce point la direction de l'est, va se jeter dans la mer Caspienne par plusieurs embouchures, près de Kislar.

Nous traversâmes le bac du Terek le 10 juin pour aller jusqu'à Tiflis, et le 7 juillet suivant nous le passions en retour à Moscou. Le 11 nous déjeunâmes à Stavropole, d'où nous prîmes une nouvelle route vers la capitale. Jusqu'à Moskovs-Kaya, le chemin est assez bon; mais au-delà de ce village, c'est une steppe immense jusqu'à Srednoyé-Yégorlitskoyé, où nous arrivâmes le 12 juillet à huit heures du matin.

Là est une quarantaine où il nous fallut rester trois jours dans le séjour le plus désolé que l'on puisse se figurer. Enfin, le 14 nous traversâmes sur

un petit pont la Yégorlik, et fûmes de nouveau en route. Le chemin était du reste mauvais, ainsi que les chevaux et le conducteur qui était stupide. De plus la nuit était très épaisse. Nous nous perdîmes en conséquence bientôt dans les champs, et la voiture s'embourba dans un trou. Il nous fallut alors descendre et chercher à tâtons la route. Enfin nous rejoignîmes le relais de Nijni-Yégorlitskoyé, et le 15 nous arrivâmes à Novo-Tcherkask.

La route de Srednoyé-Yégorlitskoyé, jusqu'aux bords du Don, est principalement une steppe avec des mouvemens de terrain assez prononcés toutefois, et le sol est fertile. Les bords du Don ont quelques beaux aspects : ils sont couverts de maisons de plaisance, de jardins et de plantations.

Après avoir traversé le Don sur un excellent pont flottant, nous gagnâmes bientôt Aksaï, quoique ce lieu porte le nom de *stanitza*, ou village cosaque; il mérite en réalité le nom de ville plus que beaucoup d'autres ainsi qualifiées en Russie. Il est situé sur le penchant d'une montagne, et au printemps, quand le Don déborde et a dix milles de large, il doit avoir de loin un aspect magnifique. Ses rues sont extrêmement irrégulières, mais elles se composent de beaucoup de très bonnes maisons, dont quelques-unes sont bâties en briques.

La route d'Aksaï à Novo-Tcherkask traverse une contrée montagneuse, dépourvue de bois en géné-

ral, mais où abondent des pâturages et des champs de blé; le Don forme en quelque sorte la ligne de démarcation entre le pays montagneux du nord et les steppes du sud.

Après avoir passé la nuit à Novo-Tcherkask, nous fîmes une excursion pour aller voir Staro-Tcherkask (le vieux Tcherkask), qui fut autrefois florissant quand il était le chef-lieu des Cosaques du Don et la résidence de leur hetman : il n'a pas à présent plus de deux mille âmes. Il s'y trouve quelques belles maisons, mais les rues sont sales et irrégulières. Les églises qui restent, et dont quelques-unes ont des dômes dorés, sont les seuls objets qui animent la vue de la ville.

Novo-Tcherkask a tout-à-fait remplacé cette ville en importance, et s'accroît de ses ruines. Elle est située sur une hauteur qui domine la rive droite de l'Aksaï et les bords d'une petite rivière nommée *Touslof* qui s'y jette. Elle a une très belle vue qui embrasse la vaste plaine qu'arrosent le Don et l'Aksaï, avec les villes de Staro-Tcherkask, Aksaï, Rostof et Naktchivan. Cette ville a cinq verstes de long, et aux extrémités de la rue principale s'élèvent deux portes triomphales de pierres de taille : toutes les rues sont en droite ligne, mais elles ne sont ni pavées ni éclairées. Une partie de la ville s'étend sur la pente de la montagne, mais la plus belle portion est sur le sommet. Les maisons, éloi-

gnées les unes des autres, sont en bois ou en briques; les églises sont en bois. La population peut s'élever à huit mille âmes.

Le pays des Cosaques du Don compose un des gouvernemens de Russie, et l'on porte sa population à trois cent dix-huit mille âmes. Bien que soumise à la Russie, cette contrée conserve ses anciens priviléges. Les Cosaques ne paient point d'impôts, mais ils fournissent des troupes qu'ils entretiennent à leurs dépens, hormis en pays étranger. Presque tous les individus employés dans le gouvernement du Don sont natifs de cette province et l'hetman les nomme.

On peut considérer les Cosaques du Don, ainsi que les autres tribus, comme une sorte de colonie militaire. C'est un peuple militaire et pasteur qui, outre la garde de son propre territoire, est répandu sur divers points de l'empire, là surtout où est requis un mélange de fonctions civiles et militaires.

Description de Taganrok. Beau pays. Voronedje. Un eunuque. Milenets. Wladimir; sa description. Ludogda et Murong. Arrivée à Nijni-Novogorod.

Le 16 juillet nous quittâmes Novo-Tcherkask, et le 17 au matin nous étions à Taganrok. Le pays est montagneux, et à mesure que nous approchions de cette ville, des apparences de culture, des planta-

tions et des champs de blé donnaient un aspect riant à ses environs. Nous n'eûmes pas l'occasion d'examiner Nahtchivan, habitée par des Arméniens qui émigrèrent de Crimée en 1780.

Taganrok est situé sur un promontoire qui s'avance dans la mer d'Azoph par le 42e degré 6 minutes de longitude est, et le 47e degré 10 minutes de latitude nord. Son nom se compose des deux mots russes *tagan* (trépied), et *rog* (corne). Autrefois un fanal était placé sur la pointe du promontoire, et l'on conjecture qu'il était porté par un trépied.

Taganrok est devenu une ville importante, et elle est réellement belle, bien que petite; les rues sont très larges et régulières, mais sans pavé. Les maisons bâties en pierre, en bois, sont peintes avec goût; cependant les édifices que renferme la forteresse sont de mesquine apparence. Le nombre total des maisons était en 1820 de deux mille. Les bazars, la cathédrale et deux églises russes sont ce qu'il y a de plus remarquable. La population est de neuf ou dix mille habitans.

Le 18 juillet nous quittâmes Taganrok. A l'exception de quelques champs de blé contigus à la ville, les environs sont désolés et arides. A la première station, nommée *Korovyé-Brode*, nous traversâmes la Mious sur un excellent bac. Les pays que nous traversâmes au-delà sont doucement onduleux, mais tout-à-fait de la nature de la steppe; mais il

perd cette physionomie à mesure que l'on s'éloigne de Taganrok. Entre Ivanovskoyé et Ouspenskoyé on trouve de nombreux champs de blé et plusieurs villages entourés d'arbres. Dans le village d'Ivanovskoyé on voit deux énormes et grotesques idoles des Kalmoucks. A gauche de la route qui mène d'Ouspenskoyé à Lugan, est une vallée d'une longueur considérable qui était couverte de belles récoltes de blé et de foin. Des villages aux maisons blanches, épars sur la contrée et entourés d'arbres, lui donnent un aspect de gaîté et de bien-être qui contraste vivement avec les mornes demeures des paysans russes plus avancés dans le nord.

La forge et la fonderie de canons de Lugan sont les établissemens de ce genre les plus considérables de l'empire, et sont approvisionnés de minerai par la Sibérie. Le village adjacent de Kamennoi-Brode, situé sur la rive nord de la rivière Lugan, est très considérable. Tous les habitans sont Malo-Russes, et employés à la fabrique.

A Lugan, nous quittâmes le chemin ordinaire et arrivâmes dans la soirée à Jeltoyé-Selo, et à moins d'une verste, nous trouvâmes les bords sablonneux du Donez. Jeltoyé-Selo est un riant village entouré d'un pays fertile, qui devenait de plus en plus intéressant à mesure que nous avancions vers Starobelsk. Une succession illimitée de champs de blé, mêlés de chanvre et de lin, des pâturages étendus

couverts de troupeaux, et de nombreux villages blancs au milieu des arbres sur une surface onduleuse de collines et de vallons, formaient une perspective agréable et variée. La rivière *Aidara*, que nous trouvâmes plus d'une fois sur notre chemin, ajoutait beaucoup à la beauté du paysage, et une chaîne de montagnes calcaires d'une très grande blancheur lui donnait un effet pittoresque. Il en est de même du district qui sépare Starobelsk de Schultchinka. Nous fûmes divertis dans un de ces villages, par des paysans qui dansaient au son de la *balaleika*, ou guitare nationale.

Starobelsk, petite ville de district dans le gouvernement de Voronedje, sur la rive gauche de l'Aidara qui tombe dans le Donez, est une des plus jolies que j'aie vues en Russie. Ses rues sont propres, larges et régulières : les maisons, blanches, sont entremêlées d'arbres; et deux églises confondent leurs vives couleurs au paysage.

Nous quittâmes Starobelsk le 21, et arrivâmes à Ostrogojsk par un pays de plus en plus gracieux. Cette ville est bâtie au confluent de la rivière de ce nom et de la Sosha. Elle occupe un site élevé, dépend du gouvernement de Voronedje et contient onze mille âmes. Il s'y voit six églises, dont deux sont réputées cathédrales. Beaucoup de maisons sont bâties en pierres, mais il y en a plus encore en bois, et quelques rues sont tracées sur un plan régulier.

A treize verstes d'Ostrogojsk, et sur les bords de la Sosha, est une colonie allemande, composée de trois cents individus, dont plusieurs sont marchands, mais le plus grand nombre se livre aux travaux des champs. Cette colonie forme une longue rue, avec une église au milieu, mais elle n'avait pas l'aspect riant que nous espérions; rues et maisons, rien n'était propre et rangé comme dans d'autres colonies allemandes.

Le pays qui sépare Ostrogojsk de Voronedje est réellement le grenier de la Russie, à en juger par la profusion de blé que nous vîmes. La route devient plus unie à quelque distance de Voronedje, et près de la ville c'est un marais complet.

En approchant de cette ville, le matin, nous fûmes frappés de l'aspect magnifique qu'elle présente sur les bords élevés de la rivière d'où elle prend son nom, et à quelques verstes du point où elle tombe dans le Don. Au printemps, par l'effet des débordemens de la rivière, les deux tiers de la ville sont entourés d'eau, et c'est alors qu'on la voit à son plus grand avantage, s'élevant isolée au milieu de cette plaine d'eau. C'est une des plus grandes, des plus belles et des plus populeuses villes de l'empire : elle passe, en outre, pour être une des plus anciennes; elle compte vingt mille âmes de population, et des rues très spacieuses composent la pauvre apparence du plus grand nombre. Les faubourgs

sont noirs et tristes comme un village. La rue principale a l'air majestueux, par l'effet des beaux et massifs édifices qui la bordent à droite et à gauche. La *Moskovskaya-Ulitsa*, ou rue de Moscou, est aussi très belle, et elle contient le palais archiépiscopal et la cathédrale qui y est attenante. Les colonnes de la cathédrale sont d'une telle longueur qu'il est impossible de les ramener à un ordre d'architecture quelconque; les boutiques ou bazars sont aussi très considérables.

Après le dîner, nous fîmes visite à un singulier personnage, M. Barberini, eunuque italien, âgé de cent quatorze ans, et qui fut employé par Catherine II et nombre de grands seigneurs dans leurs orchestres, mais qui, à cause de son grand âge, tenait actuellement une auberge *sans paiement de licence*. La vivacité, la gaîté et les manières de ce vieillard nous étonnèrent beaucoup.

A quelques verstes de Voronedje, est le domaine et village de Milenets, entre Khlebnoyé et Zadonsk. La maison d'habitation est très grande et de forme carrée, avec quatre façades pareilles, et les terres qui l'entourent sont plantées avec goût. Sa situation est agréable et en belle vue; mais ce qui mérite la plus grande attention, c'est le village qui touche la maison et borde les deux côtés de la grande route. Des maisons hautes d'un étage et uniformes, ont remplacé les huttes des paysans : chacune a trois

fenêtres et est séparée de la maison voisine par une cour.

Nous gagnâmes bientôt Zadonsk, petite ville remarquable pour son joli aspect et ses rians environs. Elle est située à une demi-verste du Don et son beau monastère est bien digne d'attention. Deux mille habitans, principalement agriculteurs, composent la population.

Au moyen d'un bac, nous traversâmes le Don, qui, même jusqu'à Zadonsk, est une belle et grande rivière. Quand on approche Yclets, du côté du sud, on voit cette ville tout-à-fait à son avantage, à cause de sa situation élevée qui la fait apparaître à quelques verstes de distance; ses nombreuses églises et plus encore ses grandes maisons blanches, peintes en jaune, en violet ou en rouge, et le toit de diverses couleurs lui donnent un air de magnificence que possèdent réellement peu de villes russes. On arrive à la ville par une montée très difficile, et bien que beaucoup de maisons soient grandes et éclatantes, jamais je n'ai vu dans un espace donné, les règles de l'architecture plus complétement violées; des colonnes et des pilastres hors de proportion, et ceux-ci chargés d'ornemens frivoles, sont les vices capitaux. Ses rues sont régulières et ont des trottoirs. Les environs d'Yclets sont beaux et très fertiles. Cette délicieuse petite ville compte huit mille habitans.

La contrée jusqu'à Yephrémof était également très fertile, et ce dernier lieu, qui a trois mille habitans, est construit tout-à-fait en bois, sur une hauteur.

Boghorodosk est considérée comme *ville;* elle se trouve à la jonction de deux petits ruisseaux, le *Tesnoï Uperte* et la *Viasovka.* Elle compte également trois mille âmes. De là à Tula le pays est superbe. De Tula, nous entrâmes dans Moscou le 27 juillet, et le lendemain nous quittâmes la capitale pour Nijni Novogorod. Nous voyageâmes toute la nuit, et le matin, de bonne heure, nous déjeunâmes à Boghorodosk, petite ville de district dans le gouvernement de Moscou, qui est sur la rive droite de la Kliasma et contient environ cinq cents habitans. A neuf verstes au-delà, nous traversâmes sur un très mauvais bac la Kliasma; puis nous entrâmes dans le village de Bunkova, et nous passâmes à Pokrof, habitée par cinq cents âmes, et bâtie comme Boghorodosk en pierres et en bois.

Le 30 juillet nous gagnâmes, dans la matinée, le relais de Wladimir, qui est à deux verstes de la ville. Wladimir, comme on le sait, était autrefois la capitale de la Russie. Sa situation est très pittoresque sur les bords élevés de la Kliasma, où le ruisseau de Libed la traverse. Elle est entourée d'un fossé et d'un rempart de terre. Sa rue principale est très longue et très large, et ses maisons, de

pierres et de bois entremêlés, sont excellentes et d'un très bon style. Ses rues transversales sont laides pour la plupart.

Le palais de l'archevêque, qui était autrefois un couvent et où l'on conservait le corps de saint Alexandre Newski avant de le transporter à Saint-Pétersbourg, est regardé avec un sentiment d'intérêt profond, même par le bas peuple. Toutefois, le principal monument est la cathédrale de l'Assomption qui fut autrefois magnifique : c'est un édifice carré, qui, comme les cathédrales de Moscou, est surmonté de cinq dômes. A ses coins, les murailles sont soutenues par des massifs arcs-boutans, qui ont un aspect très lourd et sont d'un effet très désagréable. L'intérieur est richement orné, mais sa splendeur primitive a disparu. Elle occupe un site très beau et très élevé, et son apparence est encore relevée par une espèce de terrasse ou de boulevard qui s'étend jusqu'au sommet de l'éminence que ce bâtiment couronne. Wladimir a une douzaine d'autres églises.

Wladimir n'est pas regardée comme une ville riche, quoiqu'elle soit le siége de l'archevêque de Wladimir et de Suzdal. Le voisinage de Moscou et la distance de toute rivière navigable s'opposent toujours à sa prospérité. On peut estimer le nombre de ses habitans à quatre ou cinq mille. Ses énormes jardins produisent des cerises, dont quatre espèces

passent pour supérieures. L'étranger est frappé en été de l'aspect que présentent ces jardins, notamment sur les bords de la Kliasma. De nombreuses tours d'observations, dont quelques-unes ressemblent assez aux vichkas des Cosaques Tchernoworski, s'élèvent parmi les arbres entre des cordes qui s'étendent dans toutes les directions. Dans ces constructions, on voit des enfans, et même des hommes et des femmes, occupés principalement à tirer les cordes quand un oiseau se pose sur un arbre pour l'effrayer.

Au sortir de Wladimir, nous descendîmes une montagne très rapide; nous traversâmes alors la Kliasma sur un excellent pont flottant. Après avoir parcouru un pays semblable à celui que nous avions vu les jours précédens, nous arrivâmes à la ville de Murong, avant laquelle on ne voit que Sudogda.

Murong est plus grande que Wladimir et est très bien située sur la rivière de l'Oka. La cathédrale, bâtie au VIe siècle, est dans l'enceinte du Kremle. La ville n'a pas moins de dix-sept églises, outre deux monastères et un couvent de femmes. La population ne va pas au-delà de cinq mille âmes: il s'y trouve beaucoup de fabriques de toile et de cuir que l'on transporte à Saint-Pétersbourg. A vingt-cinq verstes au-dessous de cette ville et sur la rive orientale de l'Oka, il y a nombre de riches mines de fer où se sont faites de grandes fortunes. Tixa,

une des plus grandes forges qui existent en Russie, est située dans la forêt de Murong qui a plus de cinquante verstes de long.

Quand nous eûmes quitté Murong, nous descendîmes par une pente très rapide vers l'Oka que nous traversâmes ; puis nous eûmes trente-une verstes de sable à parcourir péniblement jusqu'à Monakovo. De ce dernier lieu à Nijni-Novogorod le pays est très agréable, et les terres, qui ont beaucoup de mouvemens, se couvrent de blés et de pâturages. Nous arrivâmes le 1er août à Nijni-Novogorod, et nous nous établîmes dans une maison qui avait une très belle vue, sur le confluent de l'Oka et de la Volga. Ce fleuve, un des plus célèbres de l'Europe, prend sa source dans le gouvernement de Tver, et après un cours de quatre mille verstes dans les gouvernemens de Yaroslaf, Kostrom, Nijni-Novogorod, Kazan, Simbirsk, Saracof et Astracan, il se jette dans la mer Caspienne par soixante-dix branches qui forment une multitude d'îles. Quant à l'Oka, elle vient du gouvernement d'Orel, et traverse ensuite les gouvernemens de Kalouga, Moscou, Toula, Riazan, Tambof et Wladimir.

Nijni-Novogorod est la capitale du gouvernement de ce nom : on la nomme souvent *Nijni*, mot qui signifie *petit*, pour la distinguer de Novogorod, quelquefois appelée *Veliki* ou la *grande*.

La position géographique de Nijni-Novogorod est par le 44e degré 18 minutes de longitude est, et le 56e degré 16 minutes de latitude nord, à onze cents verstes de Saint-Pétersbourg et à trois cent quatre-vingt-dix de Moscou. Son site est pittoresque, puisqu'elle occupe une élévation triangulaire qu'on pourrait appeler promontoire, au confluent du Volga et de l'Oka. Cette éminence est extrêmement rapide, et s'élève droit au-dessus du bord de l'eau dont il domine de quatre cents pieds le niveau ordinaire. Cette hauteur est coupée de profonds ravins, même dans le centre de la ville. Cette position, on le conçoit, est extrêmement favorable au commerce.

La ville se divise en *haute* et *basse*, dont la première partie contient quelques belles rues, dans la principale desquelles est la demeure du gouverneur civil; on trouve aussi dans ce quartier le Kremle, situé en partie sur le sommet, en partie sur le penchant de la montagne. Le Kremle fut entouré de fortes murailles et de tours en 1508. Du haut de ces remparts on jouit de fort belles vues sur le Volga, l'Oka et les pays environnans. Il renferme deux cathédrales, l'une dédiée à la Transfiguration, l'autre à saint Michaïl : ces deux édifices sont sur le modèle de celles de Moscou.

La communication entre les hautes et basses parties de Nijni-Novogorod est d'une incommodité

excessive. La grande rue par laquelle la porte entre dans la ville est *pavée*, ou plutôt *planchéiée*, ce qui la rend très glissante et très mauvaise pour les chevaux; et attendu la rapidité de la descente, une voiture, même vide, y court des dangers. La porte basse de la ville se compose principalement d'une longue rue parallèle au cours du Volga, et qui est très sale dans les temps d'humidité. Un pont élégant traverse l'Oka sur trente pontons.

A Nijni-Novogorod, il y a trois couvens et vingt-six églises qui lui donnent une très noble apparence; car beaucoup d'entre elles sont en belle situation, et ornées de dômes d'or. La ville est la résidence d'un archevêque. Sa population ordinaire est de vingt ou vingt-cinq mille âmes; mais à l'époque de ses célèbres foires, elle s'élève de cent quarante à cent cinquante mille âmes. Cette foire a d'abord été à Macarief, ville dont le nom est tiré de celui d'un monastère voisin qui a été bâti au XIVe siècle.

Macarief est sur la rive droite du Volga, près du lieu où la rivière de Kurgenets y tombe, et à quatre-vingt-quatre verstes de Nijni-Novogorod. La plaine aujourd'hui occupée par les magnifiques bazars sur la rive de l'Oka et vis-à-vis Novogorod est une alluvion, ou une sorte de delta formé par l'Oka, et est sujette aux débordemens de ces deux rivières. Ces bazars sont, je le crois, les plus

beaux établissemens de ce genre dans le monde. La situation qu'ils occupent a été exhaussée de dix, de quinze et même de vingt pieds, et on n'a pas planté en terre moins de cinquante-six mille piles pour former une fondation solide à de vastes bâtimens. Les bazars sont entourés de trois côtés par des canaux et du quatrième par une baie de l'Oka, où entrent les barges chargées. Le nombre de boutiques comprises entre les canaux et le carré oblong des bâtimens du gouvernement va à trois mille. La rue principale qui est entre ces derniers bâtimens et l'église est très spacieuse, très élégante, et toutes les autres sont d'une bonne largeur. Les maisons ont deux étages : l'inférieur sert de boutique, le supérieur de magasin ; mais les marchands s'en font des logemens pour leur séjour temporaire. Chaque boutique fait face à deux rues. Rien de plus simple que le style d'architecture qui va bien avec l'utilité des constructions. La *Kitaiskia linia*, ou *ligne chinoise*, est ainsi nommée parce qu'elle est ornée de pagodes et d'autres décorations orientales. On y trouve du reste toutes les denrées de l'Europe. Toutes les boutiques sont revêtues de stuc et peintes en jaune, avec les toits verts ou rouges. Outre ces constructions, toutes en pierre, on compte deux mille deux cent vingt boutiques en bois.

Parmi les articles qui fixèrent particulièrement

notre attention dans ces bazars était une immense rangée de boutiques ou d'étals de marchands de fer, nommées *balgans*, où l'on vendait du fer en barres ou ouvré. La vente de cette denrée, tant brute que préparée, produit environ 10,000,000 de roubles. Les boutiques de fourreurs méritent également une attention particulière, et le lecteur verra avec étonnement quelle est la valeur de ce qu'elles contiennent, puisqu'elle s'élève à l'énorme somme de 36,000,000 de roubles. La quantité de peaux de moutons tartares, tant noires que grises, est étonnante. Les boutiques des Boukhariens sont visitées par tous les étrangers : leurs ceintures de soie, et leurs robes de chambre de même étoffe, sont très admirées, et se vendent 100, 120 et même 200 roubles chaque. Un rang de petites boutiques déploie une quantité énorme de perles, tant grandes que petites, dont beaucoup sont toutefois d'une qualité inférieure. Il s'en vend beaucoup pour parer les images saintes. On ne peut donner une idée plus exacte du degré auquel est poussé le culte des images en Russie, qu'en disant que leur *valeur approximative* à Nijni-Novogorod était de 13,000,000 de roubles. La porcelaine russe, qui a atteint à une assez grande perfection, s'y voit aussi en abondance. Elle se distingue tant par la qualité de la matière que par l'exécution des peintures, la dorure et les autres ornemens. Mais les Russes ne donnent jamais

une forme parfaitement régulière à la plupart des objets, et il est très difficile de se procurer un service parfaitement semblable. On peut en trouver la cause dans l'usage des maisons des grands seigneurs russes, car aucune tasse et aucune soucoupe ne se ressemble, tandis que l'on en sert de très ornées au maître et à la maîtresse du logis. A dîner l'on voit devant eux des flacons à vin et à eau supérieurement ciselés et dorés ainsi que les verres, et le reste de la famille, même les convives invités, fussent-ils du plus haut rang, n'ont que des objets inférieurs. Ainsi ce qui serait regardé comme une impolitesse dans certains pays est dans d'autres sanctionné par l'usage. Les boutiques de modes étaient très élégamment approvisionnées.

Après avoir passé quelques jours à Nijni-Novogorod, je me dirigeai vers Moscou par une route en partie nouvelle pour moi, que prennent les marchands, et que l'on dit plus courte que celle que suit la poste. J'étais en compagnie de marchands, et comme ils voyagent dans des équipages très légers, les fréquentes montées et descentes de cette route leur importaient peu.

Le pays était aussi varié et plus riant que celui que suivait la ligne parallèle de la route que nous avions tenue jusqu'alors. Bientôt après avoir traversé l'insignifiante ville de Grebatof, nous passâmes l'Oka que nous trouvâmes plus large qu'à

Murong, et continuâmes notre marche jusqu'à Gorochovets, autre ville de district du gouvernement de Wladimir sur la rive droite de la Kliasma, et entourée de bois. Elle renferme un monastère et trois églises : ses habitans s'élèvent à quinze cents, et les femmes y filent, dit-on, avec une perfection égale à celle des Hollandaises.

Le seul lieu digne d'attention était Viasniki, qui est aussi sur la Kliasma, et occupe la pente et la base d'une montagne rapide : elle est animée par un couvent, deux églises et plusieurs fabriques d'où sort une toile excellente. Cette ville a mille habitans. A dix-sept verstes de Moscou, nous eûmes l'occasion de voir Gorenki, célèbre dans toute l'Europe pour son jardin botanique, où l'on trouve de neuf à dix mille plantes. Il y a onze serres chaudes dans six bâtimens séparés sur deux lignes. Quelques-unes sont extrêmement grandes et la façade du tout peut couvrir un espace de onze cent quarante-huit pieds. Là, on jouit des délices de l'Asie sous le rude climat russe, et l'on se promène dans des bois et des bosquets de la végétation des tropiques, même quand le froid est à 30 degrés de Réaumur. Cet établissement est un des plus magnifiques de cette espèce qui soit dans le monde.

Le 21 août, j'étais de retour à Moscou.

État politique de la Russie. Superstition des Russes. Tables russes. Palais de glace. Portrait physique des Russes.

Quand on regarde avec inquiétude l'état militaire de la Russie, et que l'on réfléchit sur la politique probable, il faut se rappeler que cet empire est composé des élémens les plus hétérogènes; que la *Russie propre* est entourée de territoires qui étaient autrefois des royaumes indépendans ou des portions attachées à d'autres états : c'est Kazan, Astrakan, la Sibérie, le Kouban, le mont Caucase, la Géorgie, les provinces Persanes, la Crimée, les provinces Baltiques; mais surtout la Finlande, la Pologne et les provinces Turques. La plupart de ces contrées, si elles ne sont point préparées à une révolte immédiate, n'ont du moins aucun attachement pour la Russie qui ne les contient que par la terreur de nombreuses armées, ou une politique indulgente, tolérante et rusée. La Russie est en effet entourée d'ennemis sous le nom d'amis acquis par la victoire.

Avant de terminer cette narration, et pour lui donner de la couleur et de la vie, je rapporterai sur le caractère et les mœurs des Russes quelques traits qui pourront plaire au lecteur.

Le petit peuple de Russie est composé de purs idolâtres, et dans les parties septentrionales telles qu'Archangel et Kola, on ne connaît d'autre dieu

que saint Nicolas, qui passe évidemment pour le dominateur des mondes. Leur liturgie, empruntée à l'église grecque, est écrite en esclavon, langue de l'église, comme le latin chez les catholiques romains. Ils célèbrent les fêtes de leurs propres saints avec beaucoup plus de pompe que celles des apôtres; car, disent-ils, saint Nicolas est *nacha bradt* (notre frère), et a pour nous ses compatriotes plus d'affection que saint Pierre et saint Paul qui ne nous ont jamais connus.

Ce n'est pas dans les églises seulement que l'on conserve des images saintes. Il n'est pas une chambre dans tout l'empire qui n'ait une peinture, grande ou petite, que l'on nomme le *Bogh* ou le Dieu, et que l'on place dans un coin. Toute personne qui entre va y faire sa révérence avant de saluer les maîtres de la maison; cette adoration consiste en un mouvement rapide de la main horizontalement, et la tête se courbant en même temps avec une brusquerie qui rappelle plaisamment ces images de mandarins chinois que l'on voit sur les cheminées meublées à l'antique, et dont la tête branle continuellement quand on a monté le ressort.

Je vis chez des paysans une autre espèce d'hommage rendu au Bogh. La femme du logis préparait à dîner pour la famille qui était à l'église. Ce n'était que de la soupe. Bientôt son mari, vrai rustre, entra suivi de ses filles, avec quelques petits pains blancs

gros comme un œuf de pigeon, qui avaient sans doute été consacrés par le prêtre, et ils les placèrent avec grand soin devant le *Bogh*. Alors ils se prosternèrent et se signèrent, puis ils allèrent dîner dans la même tasse. Le dîner fini, ils allèrent au lit comme pour se coucher tout-à-fait, mais au bout d'une heure de sommeil une des jeunes femmes, conformément à la coutume, appela son père et lui présenta un pot de vinaigre ou de *quass*, qui est le breuvage russe. Alors cet homme se leva, et un véritable accès de signes de croix et de prosternations parut le saisir : la scène était si bouffonne qu'il était difficile de tenir son sérieux; c'étaient des murmures intérieurs et des éructations, à intervalles marqués; il apostrophait sa femme, lui-même et son Dieu, en expressions que l'on pourrait donner en latin, mais jamais en langue vulgaire.

Quelques Russes observent strictement le jeûne, surtout aux grandes époques marquées pour l'abstinence, tandis que d'autres y tiennent fort peu. Il y a quelques années que je dînais chez une famille anglaise, avec deux grands seigneurs russes. Un des plats fut particulièrement goûté par tous les convives, et par ces deux derniers surtout. J'allais compromettre la maîtresse de la maison par une observation sur les *jeunes lapins*, ainsi qu'ils nommaient les délicats animaux que l'on célébrait, quand mon

voisin me pria de ne pas dire un mot des *pigeons* que nous venions de manger, sous peine de voir s'élever un grand tumulte : « Car, dit-il, le Saint-Esprit ayant au baptême du Christ pris la forme d'un pigeon, les Russes regardent cet oiseau comme sacré. »

L'administration est très vénale, aussi la police, fort oppressive pour ceux qui ne donnent rien à ses agens, est-elle extrêmement facile à la main qui offre le *denji na vodtki* (le pourboire). Dans toutes les villes de Russie, au moyen de certains arrangemens, les propriétaires de maisons s'exemptent du logement militaire. Toutes les maisons qui ont acquis ce privilége portent une enseigne avec ces mots : *Svobodna ol post* (exempte de loger les soldats). Ceux qui n'ont pas cette exemption et quelquefois ceux qui en jouissent sont traités par les militaires avec un despotisme vraiment révoltant. Tout est au pillage alors dans la maison, et les hôtes y font la plus grande dépense sans qu'il soit utile de se plaindre à la police, à moins qu'un présent plus coûteux que le logement militaire n'appuie encore la réclamation.

Les degrés de la hiérarchie nobiliaire sont très nombreux en Russie, et les insignes de décorations y sont tellement abondans que l'étranger croit à chaque pas avoir affaire à un grand personnage. Malgré leurs cordons et leurs croix, il n'y a pro-

bablement pas cent des membres de la haute noblesse dont les affaires soient en ordre. Je n'ai jamais connu plus de deux individus qui me parussent savoir leur vraie situation et, à mon grand étonnement, l'un des deux, qui a environ un revenu annuel d'un million de roubles, fut dernièrement dans la nécessité d'avoir recours au *lombard*, par suite d'une mauvaise spéculation et de constructions folles. La noblesse russe est connue pour s'endetter et hypothéquer ses biens.

Le clergé a ses métropolitains, ses archevêques, ses évêques, ses archimandrites, ses moines, ses prêtres, etc., dont beaucoup portent des décorations civiles. Quant aux marchands, ils se divisent en trois corporations. Le plus distingué prend le titre de *kommertcheski sovetnik*, ou conseiller de commerce, et porte son médaillon d'honneur suspendu au cou par un ruban bleu. Quand on parle à tous les marchands, on les appelle *gospodins* (messieurs), ainsi que les bourgeois.

Aux paysans on s'adresse ainsi : « Jean, fils de Jacques » (Yvan-Yakovlevitch), mais malgré l'assertion de quelques voyageurs ils ont des noms de famille qui servent dans des circonstances impérieuses comme les actes de loi, les contrats, etc. On peut s'adresser à l'empereur en l'appelant *Alexander Pavlovitch* (Alexandre, fils de Paul). Les Russes de tout rang aiment cette formule.

L'étiquette de préséance, que l'on observe si rigoureusement à une table russe, se glisse jusque dans la disposition des plats et des bouteilles préparés pour les convives. Les plats choisis sont avec soin placés au haut bout, et on les passe aux convives qui se trouvent près du maître de la maison suivant l'ordre qu'ils occupent; ensuite, s'il en reste, ils vont graduellement trouver le bas de la table. Ainsi un degré de préséance constitue toute la différence qu'il y a entre avoir quelque chose ou n'avoir rien à manger : il arrive souvent que les personnes placées au bas bout de la table doivent se contenter d'un plat vide. Il en est de même pour les vins. Les meilleurs occupent le haut de la table, mais à mesure que les convives s'éloignent de la place d'honneur, le vin qui se trouve devant eux perd en qualité jusqu'à ce qu'il dégénère en simple *quass*. Il est peu de choses qui puissent être plus pénibles pour un étranger, que tel riche gourmand se confondant en éloges sur les vins de choix qu'il a placés devant cet étranger par ostentation, tandis qu'il ne peut en offrir à nombre de braves officiers et d'inférieurs assis à côté de lui. J'ai quelquefois essayé d'enfreindre cette coutume sauvage, en prenant la bouteille placée devant moi pour remplir les verres de ceux qui me suivaient; mais cette offre était en général refusée, de peur de choquer en l'acceptant, et je découvris que, même chez

l'hôte le plus libéral, on ne pouvait admettre cette manière de se conduire. A une table russe, deux soupières sont ordinairement servies, mais si un étranger s'avise de demander de celle qui est au bas bout, le maître le regarde avec effroi, tout le reste avec étonnement, et lui, quand il goûte ce qu'on lui a servi, recule devant un bouillon dégoûtant et abominable, destiné à ceux qui ne se risquent pas à demander le potage du haut bout. Cette soupe est le *stchi,* ou soupe à la choucroute, à laquelle on s'habitue du reste facilement.

Le voyage de Parry, de Lyon et autres ont fait connaître au public les maisons de glace des habitans des régions polaires. Le palais de glace qui fut construit à Saint-Pétersbourg n'a pas encore été décrit : je vais donc en donner ici le détail qui amusera sans doute le lecteur.

Cette construction eut lieu, lors du mariage du prince Gallitzin, avec des blocs de glace de deux ou trois pieds d'épaisseur, suivant la nécessité, qui furent enlevés sur la Néva. Après avoir bien ajusté ces blocs, on versa de l'eau entre, et une fois gelée, elle fit l'office de ciment. Tout l'édifice et son mobilier était de glace.

La longueur de l'édifice était de cinquante-six pieds, sa largeur de dix-sept et demi, et sa hauteur de vingt-un. Il était construit suivant les plus sévères préceptes de l'art, et orné d'un portique, de

colonnes et de statues. L'étage unique présentait quatorze fenêtres de front, dont les châssis et les vitres étaient toutes de glace.

De chaque côté de la porte était un dauphin qui lançait par la bouche, au moyen de naphte, des tourbillons de flamme. Près de ces dauphins étaient deux mortiers de gros calibre qui lancèrent plusieurs bombes, et chaque charge était d'un quart de livre. A droite et à gauche des mortiers étaient trois canons chacun du calibre des pièces de trois, montés sur des affûts et sur des roues, et dont on faisait fréquemment usage. En présence de nombre de personnes attachées à la cour, un boulet fut lancé, et perça une planche de deux pouces d'épaisseur. La charge était aussi d'un quart de poudre.

L'intérieur de l'édifice se composait d'une galerie et deux grandes chambres, une de chaque côté : le tout était meublé avec la plus grande élégance, le tout en glace ; tables, chaises, statues, miroirs, flambeaux, pendules et autres ornemens, outre les tasses à thé, les verres, les carafes, et même des assiettes avec des provisions étaient dans un appartement, et toutes ces provisions étaient en glace, peintes de leurs couleurs naturelles. Dans une autre chambre on voyait un lit de parade avec des couvertures, des matelas, des draps, des oreillers, deux paires de pantoufles, et deux bonnets de nuit de cette même matière.

Derrière les canons, les mortiers et les dauphins, s'étendait une balustrade peu élevée. De chaque côté de l'édifice, il y avait une petite entrée, des pots de fleurs et des orangers, partie en glace, partie naturels, sur lesquels perchaient des oiseaux; au-delà s'élevaient deux pyramides de glace. A droite de l'éléphant était un éléphant creux, et construit de manière à jeter du naphte brûlant, tandis qu'une personne qui y était renfermée, imitait, au moyen d'un tube, les cris naturels de cet animal. A gauche de l'autre pyramide, était l'annexe inséparable de toutes les demeures des princes en Russie, un *banya*, ou bain.

La vue de ce palais de glace était très remarquable et très splendide; quand le soir il était illuminé, on suspendait ordinairement des transparens plaisans pour en accroître l'effet, et l'émission des flammes par les dauphins et l'éléphant augmentait l'éclat de cette masse de cristal. Cette construction fantastique resta debout du commencement de janvier à la moitié du mois de mars. Toutefois à la fin de ce dernier mois, la fabrique transparente commença à se dissoudre, et bientôt elle tomba en morceaux que l'on porta à la glacière impériale.

Je terminerai par le portrait physique des Russes. Leurs traits généraux et caractéristiques sont une petite bouche, des lèvres minces, des dents blan-

ches, de petits yeux et un front bas. Le nez a une grande variété de forme, mais il est le plus souvent petit et relevé. La barbe est presque toujours très touffue, et la couleur de la chevelure parcourt toutes les nuances du brun foncé au rouge, mais est rarement noire. L'expression de la physionomie est la gravité, la bonne humeur et la sagacité. L'ouie et la vue sont ordinairement très fines; mais les autres sens sont plus ou moins obtus par l'effet du genre de vie et du climat. Les habitudes du corps ont une vivacité particulière et souvent passionnée, qui, même chez le simple paysan, est très agréable. Les costumes du peuple rappellent les habitans de certaines villes d'Asie, mais en été, quand on a mis de côté les robes, les pelisses et les bonnets, l'effet est tout différent.

Le caractère le plus frappant des Russes est un goût pour la vie et les distinctions militaires qui fait disparaître toute autre considération, et il n'est pas rare d'entendre ces mots dans la salle du palais impérial: « Quand je vois un officier civil, il me donne mal au cœur. »

FIN DU QUARANTE-QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

